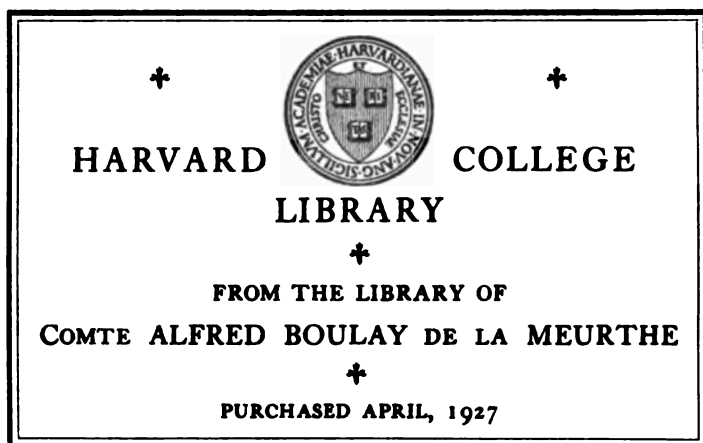



HARVARD COLLEGE
LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
PURCHASED APRIL, 1927

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

NAPOLÉON BONAPARTE,

DE SA VIE PRIVÉE ET PUBLIQUE,

DE SA CARRIÈRE POLITIQUE ET MILITAIRE, DE SON ADMINISTRATION, ET DE SON GOUVERNEMENT;

PAR A. C. THIBAUDEAU.

Guerre d'Egypte.

TOME SECOND.

Paris,

PONTHIEU ET Cie, LIBRAIRES,

PALAIS-ROYAL.

Stuttgard,

J. G. COTTA.

M. DCCC XXVIII.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON.

TOME V.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

NAPOLÉON BONAPARTE.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE,
HÔTEL DES FERMES.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

NAPOLÉON BONAPARTE,

DE SA VIE PRIVÉE ET PUBLIQUE,

DE SA CARRIÈRE POLITIQUE ET MILITAIRE, DE SON ADMINISTRATION ET DE SON GOUVERNEMENT;

PAR A. C. THIBAUDEAU.

GUERRE D'ÉGYPTE.

TOME SECOND.



Paris,

PONTHIEU ET COMP., LIBRAIRES,
PALAIS ROYAL.

STUTTGARD,
J.-G. COTTA.

1828.

HISTOIRE

DE

NAPOLÉON BONAPARTE.

GUERRE D'ÉGYPTE.

CHAPITRE VIII.

Desaix marche contre Mourad-Bey dans la Moyenne-Égypte.—Bataille de Sédiman.—Combat de Medineh-Fayoum.—Les Anglais tentent une descente à Abouqyr et sont repoussés.—L'eau du Nil arrive à Alexandrie.—Bonaparte envoie des parlementaires aux Anglais et tente des négociations avec la Porte et ses agens.—Politique fautive du Directoire.—La Porte déclare la guerre à la France.

L'Italien Rosetti, consul d'Autriche au Kaire, chargé par Bonaparte de négocier un arrangement avec Mourad-Bey, dont il avait toute la confiance, était allé le trouver à Minieh, et en fut assez bien accueilli. Il donna même l'espérance qu'il reviendrait au Kaire avec le ministre de ce bey. Cependant la négociation n'eut aucun résultat. On ignore les causes qui la firent échouer. Il fallut donc s'occuper de le réduire par les armes. Le camp retranché que Bonaparte avait projeté à deux lieues du Kaire en remontant le Nil, avait été établi sur la rive droite en avant de Torrah, où il y

avait un vieux château. Rampon l'occupait avec une partie de la division Desaix; il poussa des détachemens le long du Nil jusqu'à Atfyh; les habitans parurent d'abord les bien accueillir, et prirent ensuite les armes; les détachemens retournèrent dans leur camp. Desaix allait entrer en campagne. Alors Rampon se trouvant couvert, pouvait, sans inconvénient, reprendre la position d'Atfyh pour punir cette ville de la conduite perfide qu'elle avait tenue. C'était l'intention du général en chef, qui lui écrivit : « Je connais trop l'esprit des trois bataillons que vous commandez pour n'être pas persuadé qu'ils seraient fâchés que je donnasse à d'autres le soin de les venger de la trahison infâme des habitans d'Atfyh [1] ».

Mourad-Bey qu'on avait laissé tranquille depuis la bataille des Pyramides, en avait profité pour rallier ses Mamlouks, une grande quantité d'Arabes, et former un rassemblement considérable au village de Behneseh, sur le canal Joseph, à 50 lieues du Kaire.

Desaix partit, le 8 fructidor an VI (25 août 1798), de son camp retranché de Torrah. Il embarqua sa division forte d'environ 3,000 hommes, et composée des demi-brigades 21e. légère, 61e. et 88e. de ligne. Le convoi était escorté par un chebeck, un aviso et deux demi-galères, armés en guerre. Il remonta le Nil et arriva le 13 à Beny-Soueyf, il y resta quatre jours pour assurer ses subsistances.

Bonaparte lui donna une leçon d'étiquette qui

[1] Lettre du 29 thermidor an VI (16 août).

prouve que dès lors il voulait tenir ses subordonnés à distance, et ne souffrait pas que par négligence ou familiarité on s'écartât des formes. L'adjudant-général Donzelot avait signé plusieurs lettres *pour le général Desaix* au général en chef.

Il écrivit à Desaix : « Votre état-major doit correspondre avec le chef de l'état-major de l'armée. Il n'est pas d'usage que je reçoive des lettres des adjudans-généraux, à moins que ce ne soit pour des réclamations qui leur sont particulières [1] ».

Le général en chef lui expédia *la Cisalpine* avec le 3e. bataillon de la 21e., 40,000 rations de biscuit, 2 pièces de canon et 50,000 cartouches. Il espérait que Desaix trouverait le moyen de se porter directement à Behneseh et d'atteindre Mourad-Bey. Ce projet lui paraissait le plus simple : s'il n'était pas exécutable, il désirait que Desaix remontât le Nil jusqu'à Melaoui pour entrer dans le canal Joseph, et redescendre sur Behneseh. « Vous savez, lui mandait-il, qu'en général je n'aime pas les attaques combinées. Arrivez devant Mourad-Bey par où vous pourrez et avec toutes vos forces. Là, sur le champ de bataille, vous ferez vos dispositions pour lui faire le plus de mal possible ».

Le général en chef attendait, pour envoyer des troupes dans le Fayoum, de savoir définitivement ce que ferait Mourad-Bey [2].

Le 18 fructidor (4 septembre), Desaix se rembarqua sur la flottille, à Beny-Soueyf, et arriva

[1] Lettre du 18 fructidor (4 septembre).
[2] *Idem.*

le soir à Abou-Girgeh, après un trajet de 15 lieues. Il apprit qu'un convoi de l'ennemi, embarqué sur le Nil, se dirigeait sur le canal Joseph pour se rendre à Behneseh; le 20, au matin, il débarqua un bataillon, et après avoir traversé un pays inondé par les crues du Nil, et passé à gué huit canaux, il arriva dans les plaines cultivées où Danville place le lac Bathen. Il atteignit le convoi au moment où il entrait dans le canal Joseph. Il était escorté par un grand nombre d'Arabes et 150 Mamlouks, commandés par trois beys. Desaix les dispersa et s'empara de 12 djermes; l'une d'elles portait 7 pièces de canon; les autres étaient chargées de munitions et de vivres.

Lorsque Desaix était parti de Torrah pour remonter le Nil, Mourad-Bey n'avait point marché à sa rencontre, il l'avait laissé s'engager dans la Haute-Égypte, éparpiller sa division en plaçant des postes dans toutes les villes où il passait, espérant pouvoir ensuite l'attaquer en queue, l'isoler du Kaire et le battre en détail. Dans ce dessein, il descendit vers le Fayoum, en suivant la limite du désert, et se contenta de laisser sur le Nil, dans la province de Syout, un corps de Mamlouks pour inquiéter les Français, lever de l'argent, et protéger sa flottille. Le but de Mourad-Bey était trop évident pour échapper à la pénétration de Desaix. De son côté, il laissait descendre tous les Mamlouks, espérant bientôt revenir sur ses pas, marcher à leur poursuite, les couper entièrement de la Haute-Égypte, et les traquer dans le Fayoum. Il jugea nécessaire de se

défaire auparavant du corps de Mamlouks que Mourad-Bey avait laissé en position à Syout.

Le 21 fructidor, il s'embarqua à Abou-Girgeh avec sa division, et arriva, le 26, à la hauteur de Darout-el-Cheryf. C'est près de ce village que le canal Joseph prend les eaux du Nil pour les porter dans le Fayoum, en traversant la fertile province de Beny-Soueyf. Desaix fit occuper ce point important, et y laissa une chaloupe pour croiser à l'entrée du canal, et protéger la navigation avec le Kaire. Escorté par deux demi-galères, il partit avec quatre bataillons pour Syout, où l'ennemi avait réuni tous ses bâtimens de guerre, et se fit suivre à quelque distance par la 21e. demi-brigade, sous l'escorte d'un aviso.

Le 28, Desaix arriva à Syout; l'ennemi avait évacué cette ville et fait remonter sa flottille vers Girgeh. Trois kachefs de Soliman-Bey, 300 Mamlouks, quelques Arabes, avec leurs femmes, leurs enfans et de nombreux bagages, après avoir fait un ricochet dans les terres, étaient descendus au village de Beny-Adyn, à six lieues au-dessous de Syout, sur les confins de la Moyenne et de la Haute-Égypte. Desaix résolut d'aller les surprendre. La vallée entre Syout et la chaîne libyque est très-étroite. Desaix partit de cette ville le 1er. jour complémentaire, laissa le Nil derrière lui, et arriva bientôt au pied des montagnes. Il suivit la lisière du désert pendant tout le jour, rentra dans la vallée, et arriva à Beny-Adyn le lendemain; mais l'ennemi, instruit de sa marche, avait disparu, et s'était dirigé vers le Fayoum,

pour y renforcer Mourad. Le 3e. complémentaire, Desaix rentra à Syout, où il laissa une demi-brigade et un aviso pour escorter un convoi considérable de grains qu'il envoyait au Kaire. Ce général se rembarqua sur sa flottille pour se rendre à Darout-el-Cheryf, où il arriva le 5e. complémentaire.

Certain qu'il n'avait plus rien à craindre, pour le moment du côté de la Haute-Égypte, Desaix résolut de se porter dans le Fayoum, où l'armée de Mourad-Bey se grossissait d'un grand nombre de fellâh et des Arabes du désert. Il laissa quatre bâtimens de guerre pour croiser à Darout-el-Cheryf, et ordonna à deux chaloupes canonnières de descendre le Nil, à la hauteur de la division qui devait suivre sur la flottille le canal Joseph. Desaix y entra le 2 vendémiaire an VII, et, après une pénible navigation de dix jours, son avant-garde aperçut, le 12, un poste de Mamlouks, à la hauteur du village de Menekia. Desaix ordonna aussitôt le débarquement, et se porta, avec un détachement, sur les mamelons de la chaîne libyque. Il s'engagea une fusillade d'avant-garde; l'ennemi se retira; la division se rembarqua et continua à suivre le canal. Le 13, au matin, la flottille arriva à un endroit où le canal se rapproche du désert, et on aperçut des Mamlouks embusqués derrière des dunes. Des forces considérables se montrèrent tout-à-coup dans le village de Manzoura. Desaix jugea qu'il était dangereux et inutile de débarquer sous le feu de l'ennemi. Il fit virer de bord à sa flottille, regagna la position de Menekia, et débarqua sa

division. Des compagnies de grenadiers chassèrent et dispersèrent les Mamlouks qui harcelaient les barques. Desaix ordonna à la flottille de suivre les mouvemens des troupes. Il forma sa division en carré et s'avança à l'extrémité de l'inondation, sur la limite du désert, entre l'eau et le sable. Les Mamlouks vinrent escarmoucher avec l'avant-garde; l'artillerie les éloigna. Le soir, la division prit position près de Manzoura. Elle continua sa marche, rejoignit sa flottille pour y prendre des vivres, et se reposer. Desaix apprit que Mourad-Bey était en position avec son armée non loin du village de Sédiman; il se mit en marche avec sa division, le 16 vendémiaire (7 octobre), au lever du soleil.

A huit heures du matin, on découvrit l'armée ennemie. Elle était rangée en deux lignes sur le plateau qui sépare la province de Beny-Soueyf du Fayoum. Huit ou dix mille Arabes et fellâh à pied gardaient le retranchement où il y avait une batterie. Un corps de cavalerie, composé de 4,000 Mamlouks et 2,000 Arabes, occupait le front de bataille. On voyait sur les premiers rangs Mourad-Bey, couvert de vêtemens éclatans de magnificence. Les Français se disposèrent à l'attaque. En voyant s'avancer vers lui cette redoutable phalange, le fier Mamlouk faisait bonne contenance. Il avait déjà éprouvé la valeur de Desaix; tous deux s'étaient mesurés de près à la bataille des Pyramides.

Desaix réunit sa division en un seul carré, flanqué de droite et de gauche par deux petits carrés de 200 hommes chacun, et se porta sur le front

de l'ennemi. Les Mamlouks, supérieurs en nombre, chargèrent avec la plus grande impétuosité les Français sur toutes les faces et les enveloppèrent. Ne pouvant rompre les carrés, ils se jettèrent avec fureur sur le petit peloton de droite, commandé par le capitaine Valette, et le culbutèrent, Valette ayant ordonné à ses soldats de ne tirer qu'à bout portant, ce qui n'arrêta que trop tard l'impulsion des Mamlouks. Le feu du grand carré ne leur permit pas de profiter de cet avantage. Mourad reconnut la faute qu'il avait faite de diviser ses troupes pour tourner les Français. Il réunit tous ses cavaliers, démasqua son artillerie, et revint à la charge sur un seul front. On les attendit avec le plus grand sang-froid, et, lorsqu'ils furent arrivés à dix pas de la ligne, les grenadiers les reçurent par une fusillade meurtrière et croisèrent leurs baïonnettes. Les plus intrépides de ces cavaliers, ne pouvant se résoudre à fuir, vinrent mourir dans les rangs, après avoir jeté leurs masses et haches d'armes, leurs fusils et leurs pistolets à la tête des Français. Plusieurs d'entre eux, ayant eu leurs chevaux tués, se glissèrent, le ventre contre terre, sous les baïonnettes, pour couper les jambes des soldats. En vain Mourad tenta de nouvelles charges ; il ne put rompre le carré ; mais ces attaques réitérées coûtaient beaucoup de monde aux Français ; l'artillerie des Mamlouks causait de grands ravages dans les rangs serrés de leurs adversaires. Desaix jugea dangereux d'opérer sa retraite sur ses barques. Il eût fallu d'ailleurs abandonner un grand nombre de blessés. Dans

cette situation critique, ce général vit qu'il fallait combattre jusqu'au dernier homme. Il demanda conseil au général Friant qui était à ses côtés. Celui-ci, lui montrant la batterie ennemie, répondit: « C'est-là qu'il faut aller, nous y trouverons la victoire ou la mort.—C'est aussi mon intention, répliqua Desaix; mais nos malheureux blessés?...—Si je suis blessé, s'écria Friant, qu'on me laisse sur le champ de bataille! » Desaix le serra dans ses bras, ordonna de marcher en avant, et fit battre le pas de charge. Ce mouvement fut brillant et rapide comme l'éclair. Les Arabes et les fellâh épouvantés se dispersèrent. Le général Friant qui commandait l'attaque, entra dans les retranchemens, et fit pointer l'artillerie sur les Mamlouks. Mourad-Bey, après avoir eu 3 de ses beys tués, 2 de blessés, et avoir perdu beaucoup de monde, s'enfonça dans le désert, et gagna le lac Gharaq, dans le Fayoum. Les Arabes l'abandonnèrent.

L'ennemi perdit dans cette journée un grand nombre d'Arabes et de fellâh et 400 cavaliers d'élite. Aucun Mamlouk ne fut trouvé vivant sur le champ de bataille; ils avaient combattu jusqu'au dernier soupir. Ce succès coûta cher aux Français; ils perdirent 340 hommes et eurent 150 blessés. Le chef de brigade Conroux, Rapp, aide-de-camp de Desaix, les capitaine Valette, Sacro et Geoffroy se couvrirent de gloire; le maréchal-des-logis Rousseau et le sergent Jérôme rendirent des services importans en pointant l'artillerie. En un mot, cette poignée d'hommes, assaillie par une armée six fois plus nombreuse, fit des prodiges,

et la victoire de Sédiman fut un des faits d'armes les plus glorieux de l'armée d'Orient pendant son séjour en Égypte. Le surlendemain de la bataille, le général Desaix fit partir les malades et les blessés pour le camp, sous la conduite du capitaine Rapp et du commissaire des guerres d'Aure : plusieurs Mamlouks de Mourad-Bey blessés étaient dans le convoi.

Dès que le général en chef eut reçu la nouvelle de cette bataille, il en publia une relation et l'adressa à tous les généraux pour la faire connaître à leurs troupes Il témoignait sa satisfaction du courage et de la valeur qu'avaient montrés les citoyens Gizard, Petitjean, Chatelain, Claude Tissot, Claude Desmoules et Julien Marchand, simples soldats de l'intrépide 21ᵉ. demi-brigade. Il ordonna que l'ordre du jour et la relation de la bataille seraient envoyés en France, et publiés dans les communes où ils étaient nés [1].

Le 17 vendémiaire, Desaix se rendit avec sa flottille à El-Lahoun, à l'endroit où le canal Joseph perce la chaîne libyque pour entrer dans le Fayoum et y répandre les eaux du Nil par une multitude de petits canaux. Ce point est pour ainsi dire la porte de cette province. On y voit une énorme pyramide en brique, que l'on croit avoir été construite par le roi Asychis. Desaix y trouva plusieurs barques de Mamlouks chargées de vivres. Il entra ensuite dans le Fayoum. Excepté du côté d'El-Lahoun, cette contrée est partout ceinte

[1] Ordre du jour du 28 vendémiaire an VII.

par des montagnes, et forme un bassin entièrement séparé de celui du Nil. Là, dit-on, se trouvait autrefois le lac Mœris, dont plusieurs savans ont cru reconnaître les vestiges dans le Berket-Qeroun, vaste lac situé dans la partie septentrionale du Fayoum. Cette province occupe l'emplacement de l'ancien nome arsinoïte; sa capitale est Medineh-Fayoum, située non loin des ruines d'Arsinoë.

L'inondation des campagnes ne permettant pas de poursuivre Mourad-Bey, Desaix résolut d'attendre dans le Fayoum la retraite des eaux. Pendant ce temps-là, il organisait la province, parcourait le pays pour lever des impositions et des chevaux; il éprouva beaucoup d'obstacles, car Mourad avait défendu avec menaces aux habitans de payer les Français et de se soumettre à leur autorité.

Tandis que Desaix se reposait avec sa division dans le Fayoum, Mourad-Bey soufflait la révolte parmi les pacifiques habitans de cette province. Il répandait le bruit qu'Alexandrie était tombée au pouvoir des Anglais, et qu'il fallait exterminer tous les Français. Il avait envoyé 150 Mamlouks et des Arabes pour soulever les villages. Desaix partit de Medineh-Fayoum, le 16 brumaire, pour réprimer l'insurrection. Il laissa dans cette ville une garnison de 350 hommes, la plupart atteints d'ophtalmie. Tous les villages rentrèrent dans l'obéissance, excepté celui de Cheruneh, dont les habitans, excités par le kachef Ali et ses Mamlouks, attaquèrent l'avant-garde de Desaix. L'en-

nemi perdit 15 hommes; le village fut pris, livré au pillage et brûlé.

Pendant l'excursion de ce général, Mourad-Bey avait envoyé environ 1000 Mamlouks sur Medineh-Fayoum; ils traînaient avec eux des Arabes et des fellâh. Ils s'y présentèrent le 18, au nombre de plusieurs milliers. La place était commandée par le chef de bataillon Eppler; Robin, nommé général de brigade depuis la bataille de Sédiman, s'y trouvait malade de l'ophtalmie. La ville, ouverte de tous côtés, fut envahie par cette multitude. Les Français se réunirent et se retranchèrent à la hâte dans la maison de l'hôpital, où il y avait 150 malades. Dès que l'ennemi fut à portée, tandis qu'une réserve le fusillait par les fenêtres, deux colonnes, commandées par les chefs de bataillon Eppler et Sacro, se jetèrent sur lui à la baïonnette, le culbutèrent, le frappèrent d'épouvante, en firent un carnage affreux, et le poursuivirent jusqu'à une lieue de la ville.

Desaix, instruit pendant sa tournée des dangers qui menaçaient Medineh-Fayoum, s'était mis en marche pour venir au secours de cette ville. Il y arriva le 20 brumaire et apprit la victoire aussi glorieuse qu'inespérée de la brave garnison. Il en profita pour quitter le Fayoum et faire de nouvelles courses dans la province de Beny-Soueyf et le territoire de Minieh, et y disputer la levée des contributions à Mourad-Bey qui y faisait de son côté des incursions pour les percevoir. La ville de Beny-Soueyf devint la principale place d'armes des Français dans la Moyenne-Égypte.

Ils y construisirent une redoute pour mettre ce point à l'abri d'un coup de main.

Dans les premiers jours de brumaire (fin d'octobre), la croisière anglaise avait été renforcée de quelques bâtimens légers. Le 3, à 2 heures après-midi, 18 ou 20 chaloupes, soutenues par quelques avisos, se présentèrent devant le fort d'Abouqyr. Il s'engagea de part et d'autre une canonnade qui se termina avec le jour. Le 4, à la même heure, l'ennemi recommença la même manœuvre, et perdit une chaloupe qui fut coulée bas. Le 5, à 10 heures du matin, 150 Arabes des villages d'Edkoû et Atfeïneh, voisins de la côte, se présentèrent à pied et à cheval derrière Abouqyr, et placèrent sur un monticule de sable un turban rouge, signal dont ils paraissaient être convenus avec les Anglais; mais un détachement de la 4ᵉ. ayant marché sur eux, ils se dispersèrent après avoir eu 7 hommes tués. Le 6, à 9 heures du matin, le nombre des chaloupes ennemies fut porté jusqu'à 30. La canonnade s'engagea, et une heure après elles s'approchèrent si près que la fusillade devint très-vive. L'ennemi n'osa pas arriver jusqu'à terre; il fila sur la droite et débarqua une soixantaine d'hommes sur la digue. Quelques soldats qui étaient cachés derrière marchèrent à eux battant la charge; les Anglais se rembarquèrent avec précipitation; il y en eut plusieurs de tués. La flottille, ayant eu plusieurs chaloupes coulées bas, prit le large. Le 7, à 3 heures après-midi, considérablement diminuée, elle s'approcha encore du fort et de la plage, et fut reçue comme

les jours précédens. Les 8, 9 et 10, les Anglais mouillèrent à 4 lieues au large, occupés à se radouber. Ces chaloupes portaient 7 à 800 hommes. Martinet, commandant la légion nautique, se comporta dans ces affaires avec beaucoup de distinction.

Au premier avis de ces mouvemens, le général en chef expédia Murat à Rahmanieh avec une partie de la 75e. pour se rendre de là à Rosette, à Abouqyr ou à Alexandrie. Il fit disposer des bâtimens pour envoyer d'autres troupes et s'y transporter lui-même si les nouvelles qu'il recevrait le lui faisaient juger nécessaire [1]. Elles furent rassurantes; les renforts devinrent inutiles.

Il était évident que les Anglais n'avaient tenté ce débarquement que par suite de quelque projet concerté avec Mourad-Bey, des Arabes ou des habitans; mais puisque ces alliés ne s'étaient pas montrés en force, il fallait laisser les Anglais débarquer et tomber sur eux. C'était du moins ce qu'écrivait le général en chef à Marmont, en ajoutant : « Vous nous auriez envoyé quelque colonel anglais prisonnier qui nous aurait donné des nouvelles du continent [2] ».

Les exemples de sévérité faits sur plusieurs villages, entre autres sur celui de Berket-Gitâs, mirent enfin à la raison les habitans et les Arabes. Grâce à l'activité des troupes et notamment de la 4e. d'infanterie légère, les eaux du Nil arrivèrent le 14 brumaire à Alexandrie en si grande

[1] Lettre à Marmont, du 9 brumaire.

[2] *Idem* du 14.

abondance, qu'on estimait la provision suffisante pour deux ans. On profita de leur présence dans le canal pour approvisionner de blés la place, et pour transporter à Gizeh les équipages d'artillerie [1].

Le cheyk El-Messiri, à qui Bonaparte avait déjà témoigné sa satisfaction de ce qu'il avait révélé à Kléber une intrigue des Anglais pour se faire livrer Alexandrie, était retourné dans cette ville après avoir assisté au grand divan extraordinaire convoqué au Kaire; le général en chef lui écrivit : « J'ai vu avec plaisir votre arrivée à Alexandrie, cela contribuera à y maintenir la tranquillité et le bon ordre. Il serait essentiel que vous et les notables de cette ville prissiez des moyens pour détruire les Arabes, ou les forcer à vivre d'une manière plus conforme à la vertu. Je vous prie aussi de faire veiller les malintentionnés qui débarquent à deux ou trois lieues d'Alexandrie, se glissent dans la ville, et y répandent de faux bruits qui ne tendent qu'à troubler la tranquillité. Sous peu, je ferai travailler au canal d'Alexandrie, et j'espère qu'avant six mois l'eau y viendra en tout temps. Quant à la mer, persuadez-vous bien qu'elle ne sera pas longtemps à la disposition de nos ennemis. Alexandrie réacquerra son ancienne splendeur, et deviendra le centre du commerce de tout l'Orient; mais vous savez qu'il faut quelque temps. Dieu même n'a pas fait le monde en un seul jour [2] ».

[1] Lettre de Bonaparte au Directoire, du 26 brumaire.

[2] Lettre du 3 frimaire.

Rendre le canal d'Alexandrie propre en tout temps à y conduire l'eau du Nil et à la navigation, était un des grands travaux que, dans les premiers mois de sa conquête, au témoignage de l'ingénieur Lepère, Bonaparte avait projeté [1].

Ignorant toujours la situation dans laquelle la France se trouvait vis-à-vis de la Porte, et ne recevant aucune réponse de Constantinople, Bonaparte apprit qu'une flottille turque était avec la croisière anglaise devant Alexandrie et résolut de leur envoyer à l'une et à l'autre des parlementaires pour avoir des nouvelles et entamer quelque négociation.

Bracewich, chancelier interprète de France, habillé en musulman, et le Turc Ibrahim-Aga devaient s'embarquer avec pavillon turc sur le canot de la caravelle qui était dans le port, et aborder l'amiral turc. Un officier de terre, sur un canot portant pavillon tricolore, devait se rendre à bord de l'amiral anglais. Il fallait que ce canot fût commandé par un officier intelligent qui pût tout observer sans se mêler de rien.

Le parlementaire turc était chargé de prendre tous les renseignemens possibles sur la situation de la France avec la Porte, et sur celles de l'ambassadeur français à Constantinople et de l'ambassadeur ottoman à Paris; de faire connaître à l'officier commandant la flottille turque le désir qu'avait le général en chef qu'il envoyât au Kaire

[1] Le pacha d'Égypte, Mehemet-Aly, a réalisé ce projet. Le canal a été fait; 300,000 Égyptiens y ont travaillé; 40,000 y sont morts.

un officier distingué pour conférer avec lui d'objets importans; que si les Anglais ne le laissaient pas entrer à Alexandrie ni à Rosette, il pouvait envoyer une frégate à Damiette; que le général en chef en profiterait pour écrire à Constantinople des choses également avantageuses aux deux puissances.

La mission du parlementaire français était de porter à l'amiral anglais une lettre du général commandant à Alexandrie, dans laquelle il lui dirait qu'il s'était empressé d'envoyer au Kaire la lettre qu'il en avait reçue le 19 octobre; que la caravelle qui était dans le port était à la disposition du pacha d'Égypte et suivrait ses ordres; que ce pacha ayant jugé devoir, avant de les donner, envoyer un de ses officiers à bord de l'amiral turc, lui, commandant d'Alexandrie, avait autorisé la sortie du parlementaire sur le canot de la caravelle.

Il était ordonné à ce commandant d'avoir soin qu'aucun individu de ce bâtiment ne s'embarquât sur le canot, excepté les matelots rameurs; de prescrire à l'officier de terre parlementaire de se conduire à bord de l'amiral anglais avec la plus grande honnêteté, de lui remettre, comme par hasard, quelques journaux d'Égypte, de chercher à tirer toutes les nouvelles possibles du continent, de lui offrir de la part du général en chef tous les rafraîchissemens dont il pourrait avoir besoin [1].

Il paraît que Marmont, dans ce moment, commandait temporairement à Alexandrie; il choisit

[1] Lettres de Bonaparte à Bracewich et au général commandant à Alexandrie, du 9 brumaire an VII.

pour parlementaire français l'adjudant-commandant Fouler[1], et Martin, officier de *l'Alceste*, pour commander le canot.

Le 15 brumaire, les canots sortirent du Port-Vieux et allèrent à bord du vaisseau anglais *le Swiftshure*, qui croisait devant la ville et les envoya au vaisseau *le Zealous*, monté par le commodore Hood, près d'Abouqyr.

Les parlementaires furent reçus avec tous les égards imaginables. Fouler fit les offres de rafraîchissemens; les Anglais y parurent sensibles, mais ne les acceptèrent pas. La conversation s'engagea; le commodore Hood parla constamment à Fouler avec beaucoup de modération, de retenue, d'égards et d'estime, pour la nation, pour l'armée et celui qui la commandait; il donna la nouvelle d'une insurrection arrivée à Malte, où tout était rentré dans l'ordre après quelque effusion de sang. Il dit ensuite que la Porte avait déclaré la guerre à la France; qu'une escadre de onze caravelles, suivie d'un convoi, était, dans ce moment, sortie des Dardanelles, et une escadre russe, forte de seize bâtimens, devant Corfou.

Il avait à son bord une très-grande quantité de lettres appartenant aux officiers de l'armée; il offrit de les rendre, si on le désirait, et, de lui-même, il promit d'envoyer toutes celles qui viendraient dorénavant à l'adresse du général en chef et à celle des officiers généraux, et qui seraient étrangères au gouvernement; il ajouta qu'il at-

[1] Ancien officier d'artillerie, de la plus grande distinction, tué devant Acre.

tendait sous peu de jours des gazettes, et que, lorsqu'il les aurait lues, il les ferait passer par le premier parlementaire.

Bracewich et Ibrahim-Aga trouvèrent le commandant turc à bord de l'amiral anglais, où il était toujours ; c'était Hassan-Bey de Rhodes, vieillard très-âgé, sans esprit et sans moyens, et qui, probablement, était le jouet des Anglais.

Les caravelles et les deux frégates turques, qui étaient à Abouqyr, venaient de Rhodes, et n'avaient point reçu d'ordres de Constantinople. Les petits bâtimens paraissaient être, pour la plupart, des vaisseaux marchands que l'on avait rasés et armés en guerre.

Bracewich reconnut à bord l'interprète Pisani, drogman du commodore Hood, qui lui raconta qu'à la prise de possession de l'Égypte par les Français, il y avait eu un mouvement à Constantinople, et qu'après une assemblée des grands de l'empire, on avait déclaré, le 10 septembre, la guerre à la France; que le chargé d'affaires Ruffin avait été mis au château des Sept-Tours; que les Français avaient été renfermés au palais de la République, et leurs biens séquestrés; que le capitan-pacha, le grand-visir et le reis-effendi, comme amis des Français, avaient été déposés; que Passwan-Oglou avait fait sa paix, etc., etc.

Bracewich et Ibrahim-Aga n'osèrent pas faire au commandant turc, à bord de l'amiral anglais, la proposition dont ils étaient chargés; ce commandant ne leur inspira aucune confiance. Le but principal de la mission fut donc manqué. Cepen-

dant les parlementaires avaient rapporté des nouvelles importantes ; mais Bracewich et Marmont n'y croyaient pas. Ils étaient persuadés que c'étaient des mensonges inventés par les Anglais ; que le manifeste de la Porte était une pièce apocryphe, et que les bâtimens de guerre turcs qui se trouvaient là, n'y étaient venus de Rhodes que trompés par une fausse déclaration de guerre. Cependant ces nouvelles n'étaient que trop vraies. Il faut convenir qu'avant de les avoir reçues, Bonaparte lui-même ne croyait pas encore à une rupture avec la Porte. Il avait écrit, le 14, à Marmont : « J'ai reçu des nouvelles de Constantinople; la Porte se trouve dans une position très-critique ; il s'en faut de beaucoup qu'elle soit contre nous. L'escadre russe a demandé le passage par le détroit, la Porte lui a refusé avec beaucoup de décision ».

Il écrivit même au grand-visir cette nouvelle lettre :

« J'ai eu l'honneur d'écrire à votre excellence le 13 messidor, à mon arrivée à Alexandrie. Je lui ai également écrit le 5 fructidor par un bâtiment que j'ai expédié exprès de Damiette; je n'ai reçu aucune réponse à ces différentes lettres.

Je réitère cette troisième pour faire connaître à votre excellence l'intention de la République Française de vivre en bonne intelligence avec la Sublime-Porte. La nécessité de punir les Mamlouks des insultes qu'ils n'ont cessé de faire au commerce français, nous a conduits en Égypte ; tout comme, à différentes époques, la France a dû faire la même chose pour punir Alger et Tunis.

La République Française est, par inclination comme par intérêt, amie du sultan, puisqu'elle est l'ennemie de ses ennemis. Elle s'est positivement refusée à entrer dans la coalition qui a été faite avec les deux empereurs contre la Sublime-Porte : les puissances, qui se sont déjà précédemment partagé la Pologne, ont le même projet contre la Turquie. Dans les circonstances actuelles, la Sublime-Porte doit voir l'armée française comme une amie qui lui est dévouée, et qui est toute prête à agir contre ses ennemis.

Je prie votre excellence de croire que personnellement je désire concourir et employer mes moyens et mes forces à faire quelque chose qui soit utile au sultan et puisse prouver à votre excellence mon estime et ma considération pour elle[1]. »

Le général en chef ordonna au général commandant à Alexandrie, s'il se présentait, pour entrer dans le port, une ou deux frégates turques, de les laisser entrer ; de répondre qu'il devait en référer au Kaire, si des bâtimens de guerre se présentaient en plus grand nombre, et d'engager le commandant à y envoyer quelqu'un. Si une escadre turque venait croiser devant le port et communiquer directement, de lui faire toutes sortes d'honnêtetés, et de prendre toute espèce d'informations ; si elle ne communiquait que par des parlementaires anglais, de lui faire connaître combien cela était indécent et contraire au res-

[1] Lettre du 19 brumaire (9 novembre).

pect que l'on devait à la dignité du sultan, et d'engager le commandant à communiquer directement [1].

Quand il eut reçu les rapports de Bracewich et de Marmont, Bonaparte ne partagea pas leur incrédulité et ne put pas conserver d'espérances. Peu satisfait de la manière dont la mission confiée à Bracewich avait été remplie, il dépêcha un nouveau parlementaire, et choisit le lieutenant de ses guides Guibert, officier souple, mesuré, adroit, et mettant dans ses négociations l'habileté d'un vrai diplomate [2].

D'après ses instructions, Guibert partit pour Rosette avec le Turc Muhammed-Téhaouss, lieutenant de la caravelle qui était à Alexandrie, pour s'y embarquer et aller à bord de l'amiral anglais. Muhammed était porteur d'une lettre de Bonaparte à Hassan-Bey, commandant de la flottille turque. Il était recommandé à Guibert de rester quelques heures avec l'amiral anglais, de lui remettre sans prétention les journaux égyptiens, de tâcher d'avoir les journaux d'Europe, de laisser échapper dans la conversation que le général en chef recevait souvent par terre des nouvelles de Constantinople; si l'amiral parlait de l'escadre russe devant Corfou, de lui laisser d'abord dire tout ce qu'il voudrait, ensuite de lui faire sentir qu'il ne croyait pas à la présence de cette escadre, parce que, si les Russes avaient des forces dans

[1] Lettre du 21 brumaire.

[2] Petit-fils de M. de Guibert, ancien gouverneur des Invalides, il était âgé de 20 ans au plus, et était venu de Rome avec Monge.

ces mers, ils ne seraient pas assez dupes pour ne pas venir devant Alexandrie; de dire à l'amiral, comme par inadvertance, que depuis les premiers jours de septembre, le général en chef faisait partir journellement un officier pour la France, qu'il avait expédié plusieurs de ses aides-de-camps et entre autres son frère Louis; de lui demander des nouvelles de la frégate *la Justice* sur laquelle il avait un cousin; de dire, mais très-légèrement, que le général en chef était à Suez, où il était arrivé de l'Ile-de-France un très-grand nombre de bâtimens; qu'il désirait que le premier parlementaire anglais qu'on enverrait débarquât à Rosette et vînt au Kaire; que si l'amiral avait de la difficulté à faire de l'eau, ou à se procurer des choses qui pourraient lui être agréables, l'intention du général en chef était de les lui fournir; de raconter que devant Mantoue, sachant que le maréchal Wurmser avait une grande quantité de malades, Bonaparte lui avait envoyé beaucoup de médicamens, et lui faisait passer tous les jours six paires de bœufs et toutes sortes de rafraîchissemens; qu'il était très-satisfait de la manière dont l'amiral traitait les prisonniers français [1].

Guibert rendit compte de sa mission par le rapport suivant, dans lequel il justifiait la bonne opinion que Bonaparte avait de son habileté. Il contient un tableau exact et curieux de la situation des affaires du Levant à cette époque.

« Le 2 frimaire, à la pointe du jour, je partis

[1] Lettre de Bonaparte, du 26 brumaire.

d'Abouqyr pour me rendre à bord de la flotte anglaise. Un seul vaisseau était mouillé à la pointe; c'était *le Swiftshure,* commandé par M. Lallowell. Une chaloupe vint au devant de moi. Je lui demandai si le vaisseau commandé par M. le commodore Hood était dans ces parages. On me répondit que non, qu'il croisait devant Alexandrie; que M. Lallowell me priait cependant de me rendre à bord du *Swiftshure.*

M. Lallowell me reçut froidement, surtout lorsqu'il me vit accompagné d'un Turc. Je lui exposai avec simplicité le sujet de ma mission auprès de M. Hood; il me répondit que Hassan-Bey ne recevrait pas le Turc; qu'ainsi ma démarche était inutile.—Vous me permettrez cependant, monsieur, de me rendre à bord de M. Hood. — Il me répondit qu'il avait quelque chose de très-intéressant à lui communiquer; qu'on voyait à peine *le Zealous,* mais qu'on venait de lui faire le signal d'approche. Il me proposa d'attendre à son bord. — Nous nous rendrons ensemble, me dit-il, auprès de l'amiral.—Il fit apporter le déjeuner, nous nous mîmes à table : peu à peu, il devint plus aimable. Le hasard lui fit rappeler d'anciens rapports avec ma famille. J'eus avec lui une conversation qui, de ma part, fut souvent interrompue par des saillies simples et sans affectation. Nous nous entretenions de la situation politique de l'Europe. Il me dit, avec l'air de la vérité, qu'il y avait plus de sept semaines qu'ils n'avaient reçu de nouvelles, qu'ils en attendaient tous les jours. Il me parla avec assurance des dis-

positions hostiles de la Turquie.—Les nouvelles, lui dis-je, que le général reçoit souvent de Constantinople par terre, ne s'accordent pas avec ce que vous dites. — Le général reçoit souvent des nouvelles de Constantinople?—Oui.—Il sourit, mais parut surpris.—Cependant, vous ne pouvez douter que le pacha de Rhodes ne soit devant Alexandrie par les ordres de son gouvernement. — J'allais répondre; il continua. —Nous étions à Rhodes lorsqu'il fut forcé de venir. Forcé? Je souriais. — Oui, par les ordres de la Sublime-Porte. — Je n'insistai pas. Il me montra ensuite votre lettre au citoyen Talleyrand, que vous avez chargé de rendre compte des événemens d'Égypte au grand-seigneur, de donner le détail du combat d'Abouqyr, et de dire qu'il nous restait 22 vaisseaux dans la Méditerranée. Il scruta avec ironie le nombre de ceux que nous y avons encore, et ajouta : — M. de Talleyrand n'est point arrivé à Constantinople; et puis il n'y aurait plus trouvé vos bons amis, le grand-visir et le reis-effendi. Ils ont été chassés et déportés. — Il s'arrêta. Je feignis de n'avoir point fait attention. Il me parla de l'escadre russe commandée par l'amiral Okzakoff.—Où est-elle? lui demandai-je.—A l'entrée du golfe de Venise; elle attaquera bientôt vos îles.—Nous ne pouvons croire à l'existence d'une escadre russe dans la Méditerranée. Vous devriez, dans l'intérêt de la coalition, lui conseiller de se montrer, la faire paraître. — Mais, répondit M. Lallowell, d'un air presque piqué, vous avez déjà vu deux de ses frégates; si elle ne tient pas

des forces plus considérables dans ces eaux, c'est que cela n'entre pas dans son système d'opérations. — La conversation tomba sur quelques-uns des officiers de notre marine, sur le contre-amiral Villeneuve. — N'avez-vous pas pris quelques-uns des bâtimens qui l'accompagnaient ? — Non; *l'Heureux*, qui a été séparé par un coup de vent, a eu le bonheur de nous échapper et d'entrer à Corfou; le reste est à Malte. — Et *la Justice?* — Sans doute aussi. — J'ai un cousin à son bord. S'il eût été votre prisonnier, je vous aurais demandé la permission de lui faire passer quelques fonds. Il appartient à une famille riche. — Mais attendez, reprit-il maladroitement; je me le rappelle à présent, *la Justice!* elle a coulé à fond. Donnez-moi le nom de votre parent. — Je lui donnai, sans balancer, un nom en l'air. M. Lallowell me parla aussi d'une lettre interceptée qui venait de Toulon et vous était adressée. Elle annonçait le départ d'un convoi ; il doit mettre à la voile dès que les Anglais ne croiseront plus devant le port. Mais Nelson est là.

Il m'assura que quelques-unes de vos dépêches avaient été interceptées par les Turcs ; et prétendit qu'Ibrahim-Aga n'était qu'un domestique déguisé, que Hassan-Bey l'avait dit. — Le général Bonaparte, lui répondis-je, n'envoie sous des pavillons parlementaires que des hommes revêtus d'un caractère public; Ibrahim-Aga est connu, et faisait partie de la suite du pacha du Kaire.

Je lui parlai de leurs relations avec les Arabes. Je lui appris que les cheyks d'Edkoû et d'Atfeï-

neh [1] étaient fusillés. J'ajoutai que vous saviez parfaitement que l'intendant d'Ibrahim-Bey était passé de leur bord en Syrie. Il soutint avec la plus grande affectation que ce fait était faux, et que la flotte n'avait point de relations avec les Arabes; je recueillis presque aussitôt des preuves du contraire. Il me parla de la jonction de 50,000 Grecs. Je n'eus garde de le détromper. Je lui dis qu'en effet ils s'étaient réunis à nous, et se formaient en troupes [2].

Alors arriva Hassan-Bey. Il était suivi d'un Turc qui, dévoué aux Anglais, paraît joindre l'ame la plus féroce au caractère d'ennemi mortel des Français.

M. Lallowell parut étonné de la présence du bey. Nous continuâmes de nous promener en causant. Muhammed s'approcha d'Hassan, attendit quelques minutes, et, nous interrompant tout-à-coup, tira sa lettre de sa poche, et me demanda s'il fallait la remettre. M. Lallowell, surpris, s'arrêta et fixa le bey.—Non, répondis-je à Muhammed, vous ne la remettrez qu'en présence de M. le commodore Hood. Vous voyez, monsieur, dis-je à M. Lallowell, qu'il ne dépend que de la volonté de M. Hood que Hassan la reçoive. Il me demanda la permission de sortir, et appela le bey. Je n'avais pas l'air de faire attention à ce qui se passait. . . . .

[1] Villages de la province de Rosette. Voyez page 13 ci-dessus.

[2] Les notions des Anglais sur l'Égypte étaient si fausses, qu'après la bataille navale d'Abouqyr, Nelson, en renvoyant nos marins à Alexandrie, leur dit : *Allez en Égypte y mourir de faim.*

Hassan-Bey revint, me parla de la guerre que la Sublime-Porte nous a déclarée, et me dit que l'Angleterre et la Russie allaient conjointement nous attaquer. Je lui dis en italien : Croyez-vous que la Porte s'unisse jamais à la Russie, son ennemie naturelle, et qui ne cherche qu'à s'agrandir à ses dépens? Je lui répétai que vous aviez de fréquentes correspondances par la Syrie avec Constantinople, et que le grand-seigneur ne l'ignorait pas. Le Turc, qui l'accompagne, me dit alors, avec l'accent de la férocité, qu'à Rhodes 146 Français avaient été chargés de fers, et que cette mesure avait été suivie dans tous les pachalics.—Elle sera un jour désavouée par le grand-seigneur. Au reste, ajoutai-je; qu'Hassan-Bey sache qu'en Égypte la religion est respectée, les mosquées consacrées, les Arabes repoussés. Qu'il lise la proclamation du divan, et il reconnaîtra dans les Français les alliés de la Sublime-Porte. —Je lui remis alors une proclamation, mais il la prit sans la lire.

M. Lallowell me proposa de parcourir son vaisseau. J'acceptai. Un émigré français, employé comme pilote, m'aborda dans la première batterie, parut vivement regretter son pays, et me demanda, s'il était vrai que 50,000 Grecs se fussent réunis à nous. Il ajouta, mais plus bas, que les Arabes qui se rendaient à bord tous les jours, faisaient mille contes absurdes; qu'on commençait à ne plus les croire, et qu'on n'en était pas content. Il me dit qu'il y avait 11 prisonniers français à bord. Je témoignai le désir de les voir; ce sont

des soldats de la 4ᵉ. légère. Je leur demandai s'ils étaient bien.—Nous n'avons qu'une demi-ration, me répondirent-ils. —Un officier s'avança précipitamment et me dit : L'équipage lui-même n'a que la demi-ration, je vous assure.—Je le crois, monsieur, lui répliquai-je, nous partageons toujours avec nos prisonniers.

Le vaisseau du commodore Hood était encore très-loin. M. Lallowell fit servir à dîner. Il avait plus de laisser aller ; il me parla de la paix, de l'ambition de notre gouvernement ; et finit par ces mots : C'est vous qui ne voulez pas la paix. Je lui rappelai, quoique assez légèrement, que, vainqueurs des puissances continentales, c'était toujours nous qui l'avions offerte ; que dernièrement encore, maître de la Styrie, de la Carniole et de la Carinthie, vous fîtes envers le prince Charles une démarche pleine de loyauté et de franchise, en lui écrivant cette lettre que je lui récitai toute entière.

Eh bien, soit ! dit M. Lallowell, sur lequel cette lettre avait fait effet : *A une paix honorable pour les deux nations !*

A 5 heures, nous nous embarquâmes, M. Lallowell, Hassan-Bey et moi, pour nous rendre à bord de M. Hood. Nous y arrivâmes à 8 heures du soir. Il me reçut plus froidement encore que ne l'avait fait d'abord M. Lallowell ; il me fit entrer, sortit, et causa longtemps avec ce capitaine et le bey. Il rentra ; je lui dis : Vous savez, M. le commodore le sujet de ma mission près de vous. —Oui ; mais Hassan-Bey ne recevra pas la lettre

de M. Bonaparte. — Cependant il l'eût reçue ce matin, *si vous l'aviez permis*. (J'appuyai fortement sur ce mot.) — Eh bien! que ce Turc la présente, il la recevra ou ne la recevra pas, il est parfaitement libre. — Muhammed la présenta. Hassan-Bey la reçut et l'ouvrit. L'interprète anglais s'approcha; ils la lurent; sourirent ironiquement à diverses reprises; M. Hood affectait aussi de rire. — J'ai été très-étonné, me dit-il, du Turc que le général m'a envoyé sous le pavillon parlementaire turc. Vous doutez donc de la déclaration de guerre que vous a faite la Porte? Eh bien, je vous donne ma parole d'honneur qu'elle est réelle. Et M. Bonaparte que fait-il? — Il est parti pour Suez après avoir reçu un courrier de cette ville; il a conclu un traité d'alliance avec les Arabes du Mont-Sinaï et les princes du Mont-Liban. J'avais déjà parlé légèrement de l'arrivée à Suez de vaisseaux et de bâtimens de transport à quelques officiers.

Je demandai ensuite à M. Hood, s'il y avait longtemps qu'il n'avait reçu des nouvelles d'Europe. — Depuis plus de sept semaines; j'en attends tous les jours; je m'empresserai de faire passer les journaux à M. Bonaparte. Le général Manscourt m'a fait demander ses lettres par un parlementaire très-aimable, ajouta-t-il en riant. Je transmettrai celles qui seront indifférentes, je vous en donne ma parole. Je ferai même passer un mot en France ou en Italie. — Oh! vous êtes bien bon, repris-je précipitamment; c'est inutile. Depuis le commencement de septembre, tous les

cinq ou six jours, il part un bâtiment pour France. Déjà plusieurs officiers et aides-de-camp du général en chef ont été expédiés. — Oui! — Assurément; vous devez en avoir pris beaucoup. Avez-vous pris le frère du général Bonaparte? — Comment, le frère de M. Bonaparte? — Oui. Il est parti d'Alexandrie, il y a 25 ou 30 jours. Il parut ne pas le croire; je le lui confirmai. — Au surplus, il n'échappera pas aux croisières supérieures. — Il me demanda ensuite si j'étais venu d'Abouqyr, et si j'ignorais la lettre que lui avait écrite l'adjudant-général Lescale. Il me la communiqua. Elle pouvait être mieux.

— Mon intention, continua M. Hood, est de me conduire envers vous comme votre nation se conduira envers nous. Vous voyez que j'eusse pu ne pas vous recevoir. Je suis même étonné que M. Lallowell vous ait permis de vous rendre à son bord venant d'Abouqyr. — Je lui répondis que j'étais parti de Rosette, mais que la barre du Nil étant trop forte, j'avais été obligé de venir par Abouqyr. Qu'au reste, il pouvait être dangereux pour nous que des parlementaires pénétrassent dans un fort et dans un poste dont ils pourraient reconnaître la position, tandis qu'il n'était de nulle conséquence pour eux qu'un parlementaire vînt de tel ou tel point, se rendît à tel ou tel bord. — En vous envoyant des lettres, reprit M. Hood, je ne suivrai pas l'exemple de votre gouvernement qui vient d'ordonner que toutes les lettres adressées à des Anglais, et prises sur quelque bâtiment que ce soit, soient portées en France.

Vous faites la guerre comme on ne la fit jamais; nous la ferons comme vous; nous vous imiterons, de quelque manière que vous agissiez.—Je crois, M. le commodore, lui ai-je répondu, que sur ce point nos deux gouvernemens n'ont rien à se reprocher; quant au général Bonaparte, sa manière de faire la guerre a toujours été franche, loyale, et réglée par l'humanité. Je lui racontai alors les attentions que vous eûtes pour le maréchal Wurmser, au siége de Mantoue; que vous lui aviez envoyé toutes sortes de rafraîchissemens pour ses malades, générosité qui avait fort étonné le vieux maréchal. Je lui parlai de l'humanité avec laquelle les deux nations belligérantes avaient mutuellement traité leurs prisonniers.

J'ajoutai que je savais que votre intention était de fournir aux Anglais les choses qui leur seraient agréables, et qui pourraient leur manquer. M. Hood parut surpris de cette politesse, remercia, et me dit qu'il ne manquait de rien.

Je continuai en lui disant que vous désiriez que le premier parlementaire qu'il enverrait fût adressé à Rosette. — Mais, dit-il, en m'interrompant, il me paraît plus simple de l'envoyer à Alexandrie. —Le genéral désire que vous ayez la complaisance de le faire venir à Rosette; les ordres sont donnés pour que, de là, il soit introduit au Kaire. Dans ce cas, le général désire que vous choisissiez quelqu'un qui soit intelligent, et qui ait votre confiance.—Eh bien, soit! je suivrai cette marche.

Je saisis cette occasion pour offrir à un ministre protestant qui venait de témoigner un vif désir

de voir les pyramides, de venir avec moi; je lui dis que je le ramènerais.

Dans ce moment, l'interprète anglais s'approcha de M. Hood, lui traduisit votre lettre à Hassan-Bey. Le commodore feignit de rire aux éclats. L'interprète revint à moi et me dit : Hassan-Bey a pris un brick français et a mis l'équipage aux fers. Il ne le rendra pas, et en usera de même avec tout ce qui appartient à la nation française. —Mohammed étant porteur de la lettre, lui dis-je, c'est à lui que doit s'adresser la réponse.— Hassan-Bey n'en fera ni verbalement ni par écrit. —M. Lallowell m'avertit que le canot était prêt. Je pris congé de M. Hood qui me chargea de vous faire ses complimens. Dans la traversée, M. Lallowell me dit : — Vous devez avoir eu un combat près du Kaire, il y a trois jours.—Avec qui? lui répondis-je; Mourad-Bey vient d'être battu par le général Desaix.—Je le sais; mais vous verrez. Il ajouta qu'un Turc que j'avais vu à bord de M. Hood était un envoyé du grand-seigneur. Il était chargé de distribuer des présens et de prendre avec l'amiral de grandes mesures. M. Hood ne m'en a pas parlé : cela n'a pas même l'apparence de la vérité.

En général, malgré les amitiés ostensibles et affectées qu'ils s'efforçaient de faire au vieux pacha de Rhodes et à sa suite, les Anglais ne m'ont pas paru sympathiser avec eux; je les crois surtout très-mécontens des Arabes. M. Lallowell me disait qu'un jour Hassan-Bey lui avait témoigné combien il était étonné de voir les communications

sociales des parlementaires français et anglais ; chez eux, de pareils envoyés courraient risque de perdre la vie. M. Lallowell ne put s'empêcher de lui répondre : Nous ne sommes pas des barbares.

Nous arrivâmes à bord du *Swiftshure* à minuit. Il était dangereux de partir à cette heure, à cause des canots de ronde. J'acceptai un lit que M. Lallowell me fit tendre dans sa chambre. Je le quittai le lendemain matin.

Un officier me dit que l'amiral Nelson était attendu. Je demandai ce qui en était à M. Lallowell qui m'affirma le contraire. Ce qu'a dit le premier me parut une indiscrétion.

Vous avez jugé, mon général, de l'effet qu'a produit le dernier parlementaire du général Manscourt ; vous savez encore qu'il se disposait à y en envoyer un nouveau. Le dernier eut, à ce qu'il paraît, un mouvement de vivacité avec M. Hood. C'est sur de tels hommes qu'on juge de la nation et de l'esprit de l'armée.

Je ne puis vous dissimuler aussi que l'officier de marine qui m'accompagnait m'a forcé vingt fois de rougir pour lui, et qu'embarrassé souvent, j'ai dû m'efforcer de réparer ses indiscrétions. Je dois aussi vous dire, mon général, que l'armement de la division, qui s'effectue avec activité, n'est déjà plus un secret. Alexandrie doit fixer vos regards et votre attention. Les Anglais paraissent trop bien instruits de ce qui s'y passe. »

Bonaparte écrivit de nouveau à Djezzar-Pacha : « Je ne veux pas vous faire la guerre, si vous

n'êtes pas mon ennemi; mais il est temps que vous vous expliquiez. Si vous continuez à donner refuge à Ibrahim-Bey et à le garder sur les frontières de l'Égypte, je regarderai cela comme une hostilité et j'irai à Acre. Si vous voulez vivre en paix avec moi, vous éloignerez Ibrahim-Bey à 40 lieues des frontières, et vous laisserez libre le commerce de Damiette et de la Syrie. Alors je vous promets de lui laisser liberté entière, soit par terre, soit par mer [1] ».

Cette lettre fut portée par le jeune Mailly de Châteaurenaud, à Djezzar, qui, pour toute réponse, le fit prisonnier et se prépara à la guerre [2]. Ce pacha écrivit à la Porte [3] :

« Bonaparte (que Dieu veuille le précipiter dans l'abîme) m'a adressé une lettre dans laquelle il dit qu'il a appris que je faisais de grands préparatifs, et me demande si cet armement est destiné contre lui; que dans ce cas, il veut venir me chercher lui-même dans mon gouvernement, et me traiter comme je le mérite. Je lui ai aussitôt répondu comme il convenait, savoir : que ces prépa-

[1] Lettre du 29 brumaire.

[2] A l'arrivée des Français devant Acre, Djezzar lui fit couper la tête, la fit mettre avec son corps dans un sac et jeter à la mer. Minerve Mailly de Châteaurenaud, son frère aîné, ignorait cet événement; il avait demandé à monter le premier à l'assaut. « C'est un brevet de chef-d'escadron, lui dit d'Aure, — ou un extrait mortuaire, répondit Mailly. » En effet, il fut tué à l'assaut.

[3] Du moins cette lettre fut publiée dans les journaux. V. *Moniteur*, 6 germinal an VII.

ratifs étaient entièrement dirigés contre les infidèles, et qu'il pouvait, sans s'incommoder, m'attendre au Kaire où je devais arriver sous peu, et où Dieu déciderait entre lui et le grand-seigneur, dont le Tout-Puissant veuille aiguiser le glaive et le fasse tomber sur la tête de ses ennemis. »

Le général Manscourt, que Bonaparte avait envoyé à Alexandrie, à la fin de thermidor, pour étudier le pays, afin de remplacer Kléber, lui avait succédé dans le commandement d'Alexandrie; mais il n'y resta pas longtemps. On a imputé à Marmont d'avoir, de concert avec Menou, desservi ce général pour avoir sa place [1]; cependant Bonaparte écrivit à Marmont : « Je fais venir le général Manscourt au Kaire, parce que j'ai appris que, le 24 brumaire, il avait envoyé un parlementaire aux Anglais, sans m'en rendre compte, et que d'ailleurs sa lettre à l'amiral anglais n'était pas digne de la nation [2] ».

Marmont remplaça Manscourt; en le lui annonçant, Bonaparte lui mandait : « Je vous répète ici l'ordre que j'ai donné de ne pas envoyer de parlementaire aux Anglais sans mon autorisation. Qu'on ne leur demande rien! J'ai accoutumé les officiers que je commande à accorder des grâces et non à en recevoir.

J'ai appris que les Anglais avaient fait quatorze

[1] Antommarchi, tome I, page 175.
[2] Lettre du 9 frimaire.

prisonniers à la 4e. d'infanterie légère; il est extrêmement surprenant que je n'en n'aye rien su.

Secouez les administrations, mettez de l'ordre dans cette grande garnison d'Alexandrie, et faites qu'on s'aperçoive du changement de commandant.

Écrivez-moi souvent et dans le plus grand détail. Je savais depuis trois jours la nouvelle que vous m'avez écrite des lettres venues de Saint-Jean-d'Acre.

Renvoyez d'Alexandrie tous les hommes isolés. Ayez soin que personne ne s'en aille sans avoir un passeport en règle; que ceux qui s'en vont n'emmènent point de domestiques avec eux, surtout d'hommes ayant moins de trente ans, et qu'ils n'emportent point de fusils[1] ».

Le général en chef avait enfin réglé les comptes avec les bâtimens du convoi et consenti à leur départ; mais il ordonna d'envoyer au Kaire tous les matelots âgés de moins de 25 ans qui étaient à bord, de quelque nation qu'ils fussent. Cette mesure avait deux motifs : le premier, de réparer en partie les pertes qu'avait faites l'armée; le second, d'intéresser à l'expédition un grand nombre de marins de nations différentes, lesquelles par-là se trouveraient portées à donner des nouvelles et ce qui était nécessaire à l'armée. Bonaparte avait calculé qu'il obtiendrait ainsi au moins cinq à six cents hommes; mais ses ordres avaient été mal exécutés. Il s'en plaignit à Marmont, et lui or-

[1] Lettre du 9 frimaire.

donna de se concerter avec le chef de division Dumanoir, pour que, dans le plus court délai, tous les jeunes matelots italiens, français, espagnols, etc., fussent envoyés à Boulaq. Il lui fallait 800 hommes. Si on ne trouvait pas ce nombre au-dessous de vingt-cinq ans, on le compléterait avec les matelots qui s'en éloignaient le moins [1].

Bonaparte transmit à Marmont l'ordre de faire arrêter un individu appartenant à l'administration de la marine, de convoquer ensuite les administrateurs, de leur dire que le général en chef recevait, de toutes parts, des plaintes sur leur conduite; qu'ils ne secondaient en rien l'ordonnateur Leroy; qu'il punirait les lâches avec d'autant plus de sévérité, qu'un homme qui manquait de courage n'était pas Français [2].

Marmont chercha à se justifier relativement aux soldats de la 4e. demi-grade faits prisonniers par les Anglais. Mais Bonaparte lui répondit: « Il est toujours plus important de rendre compte d'une mauvaise nouvelle que d'une bonne, et c'est vraiment une faute que vous avez faite ».

Il donna l'ordre d'envoyer au Kaire la légion nautique pour l'habiller et l'organiser, afin qu'elle pût retourner à Alexandrie, si les circonstances l'exigeaient et servir utilement, de désarmer une galère sur laquelle 4 ou 500 hommes mangeaient beaucoup et n'étaient pas en état de se rendre utiles les armes à la main; d'envoyer au Kaire tous

[1] Lettres des 15 et 18 frimaire.
[2] Lettre du 15.

les hommes inutiles; de débarrasser, ou plutôt, Alexandrie des pélerins, par terre ou par mer; d'envoyer à Rosette les djermes, chaloupes et petits bâtimens qui pourraient passer la barre, afin d'y charger, pour Alexandrie, du riz, de l'orge et autres grains, cent mille quintaux de blé, deux mille quintaux de farine, et cent mille rations de biscuit qu'il expédiait du Kaire; de prendre toutes les mesures pour que ces objets ne fussent pas dilapidés [1].

Certain que la Porte avait déclaré la guerre à la France, et ne pouvant réussir à ouvrir une négociation avec le commandant turc qui était devant Alexandrie, Bonaparte continua de faire des tentatives directes à Constantinople, et profita de la caravelle turque qui était à Alexandrie depuis plus d'un mois. Il avait écrit au commandant de se tenir prêt à partir, et qu'il lui donnerait des dépêches pour la Porte. Il mit à son départ ces conditions :

1°. Qu'il laisserait en otages ses deux enfans et l'officier de la caravelle, son plus proche parent, pour répondre du citoyen Beauchamp qui allait s'embarquer à son bord, pour se rendre à Constantinople.

2°. Qu'il passerait devant l'île de Chypre, et ferait entendre au pacha que Bonaparte n'était pas en guerre avec la Porte, et qu'il envoyât en Égypte le consul et les Français qui étaient dans l'île; qu'il les ferait embarquer devant lui sur une

[1] Lettres à Marmont, des 22 et 28 frimaire.

djerme pour se rendre à Damiette ; que, pour répondre du consul et des Français, il laisserait à Alexandrie un officier et dix hommes, lesquels seraient envoyés à Damiette et embarqués sur le même bâtiment qui y aurait amené les Français de Chypre.

3°. Qu'il sortirait du port d'Alexandrie de nuit, et qu'il éviterait Rhodes, afin d'échapper aux Anglais.

4°. Qu'après que le citoyen Beauchamp aurait causé avec le grand-visir, à Constantinople, le commandant se chargerait de le faire revenir à Damiette, et que, sur le même bâtiment qui le ramènerait, on embarquerait les enfans du commandant et l'officier laissés en otages.

Pour faire cette communication au commandant de la caravelle, Marmont était chargé de l'inviter à une conférence où il amènerait ses enfans et les otages désignés, de dresser de leurs conventions un procès-verbal en turc et en français, qu'ils signeraient tous les deux, dont ils garderaient chacun une copie, et d'en envoyer l'original au général en chef; de tenir cet entretien et la mission de Beauchamp parfaitement secrets; d'empêcher que le commandant n'eût, le reste de la journée, aucune espèce de communication avec personne, et de le faire partir dans la nuit, de manière que le lendemain, à la pointe du jour, les gens du pays fussent tout étonnés de ne plus voir la caravelle [1].

Telles étaient les instructions de Beauchamp :

[1] Lettre à Marmont, du 21 frimaire.

d'aborder à Chypre, de demander au pacha, de concert avec le commandant de la caravelle, qu'on envoyât à Damiette le consul et les Français arrêtés dans cette île ; d'y prendre tous les renseignemens possibles sur la situation actuelle de la Syrie, sur une escadre russe que l'on disait être dans la Méditerranée, sur les bâtimens anglais qui y auraient paru ou qui y seraient constamment en croisière, sur Corfou, sur Constantinople, sur Passwan-Oglou, sur l'escadre turque, sur la flottille de Rhodes, commandée par Hassan-Bey, qui avait été pendant un mois devant Abouqyr, sur les raisons qui empêchaient qu'on n'apportât du vin à Damiette, enfin sur les bruits qui seraient parvenus jusqu'à ce pays-là relativement à l'Europe ;

D'expédier toutes ces nouvelles avec les Français, si on les relâchait, sur un petit bâtiment qui viendrait à Damiette, ou s'il ne voyait pas de possibilité à obtenir leur liberté, d'expédier un petit bateau avec un homme de la caravelle pour porter ses lettres au général en chef, et sous le prétexte de lui mander que le capitaine de la caravelle ayant fait tout ce qu'il avait pu, on relâchât les matelots de la caravelle ;

A toutes les stations que le temps ou les circonstances feraient faire dans les différentes échelles du Levant, d'expédier des nouvelles par de petits bâtimens envoyés exprès à Damiette, et qui seraient largement récompensés ;

Arrivé à Constantinople, de faire connaître au ministre de France la situation de l'armée en

Égypte, de demander, d'accord avec lui, que les Français arrêtés en Syrie fussent mis en liberté, leur arrestation formant un contraste avec la conduite de la France;

De faire savoir à la Porte que les Français voulaient être ses amis; que leur expédition d'Égypte avait eu pour but de punir les Mamlouks, les Anglais, et d'empêcher le partage de l'empire ottoman que les deux empereurs avaient arrêté; qu'on lui prêterait secours contre eux, si elle le croyait nécessaire, et de demander impérieusement et avec beaucoup de fierté qu'on relâchât tous les Français qu'on avait arrêtés; qu'autrement cela serait regardé comme une déclaration de guerre; que le général en chef avait écrit plusieurs fois au grand-visir sans en avoir reçu de réponse; et qu'enfin la Porte pouvait choisir et voir en lui, ou un ami capable de la faire triompher de tous ses ennemis, ou un ennemi aussi redoutable qu'elle.

Si le ministre de France était arrêté, de faire tous ses efforts pour pouvoir causer avec des Européens; de revenir en apportant toutes les nouvelles qu'il pourrait recueillir sur la position actuelle de la politique de cet empire;

D'avoir soin de se procurer tous les journaux, depuis messidor, en quelque langue qu'ils fussent.

Si jamais on lui faisait la question : les Français consentiront-ils à quitter l'Égypte? de répondre : pourquoi pas? pourvu que les deux empereurs fissent finir la révolte de Passwan-Oglou, et abandonnassent le projet de partager la Turquie européenne; que, quant à la France, elle ferait

tout ce qui pourrait être favorable à l'empire ottoman, et le mettre à l'abri de ses ennemis ; mais que le préliminaire à toute négociation, comme à tout accommodement, était un firman qui fît relâcher les Français, partout où on les avait arrêtés, surtout en Syrie ;

De dire et de faire tout ce qui pourrait convenir pour obtenir cet élargissement ; de déclarer que, dans le cas contraire, il ne répondait pas que le général en chef n'envahît la Syrie ; et dans le cas où on voudrait le retenir, que, si sous tant de jours, le général en chef ne le voyait pas revenir, il pourrait se porter à une invasion.

Enfin, le but de sa mission était d'arriver à Constantinople, d'y demeurer, de voir le ministre de France sept à huit jours, et de retourner avec des notions exactes sur la position actuelle de la politique et de la guerre de l'empire ottoman. Il lui était recommandé d'expédier de Constantinople une estafette à Paris, par Vienne, avec tous les renseignemens qui pourraient être nécessaires au gouvernement, et de lui faire passer des relations et imprimés de l'armée d'Égypte ;

Si la Porte n'avait point déclaré la guerre, de paraître à Constantinople comme pour demander qu'on relâchât le consul français, et qu'on laissât libre le commerce entre l'Égypte et l'empire ottoman ;

Si la porte avait déclaré la guerre et fait arrêter le ministre, de lui dire que le général en chef lui renvoyait sa caravelle, comme une preuve du désir qu'avait le gouvernement français de voir se

renouvèler la bonne intelligence entre les deux États ;

De faire enfin plusieurs notes pour détruire ce que l'Angleterre et la Russie pourraient avoir imaginé contre la France, et de revenir [1].

Le général en chef remit à Beauchamp les deux lettres suivantes :

Au grand-visir,

« J'ai écrit plusieurs fois à votre excellence pour lui faire connaître les intentions du gouvernement français, de continuer à vivre en bonne intelligence avec la Sublime-Porte. Je prends aujourd'hui le parti de vous en donner une nouvelle preuve, en vous expédiant la caravelle du grand-seigneur, et le citoyen Beauchamp, consul de la République, homme d'un grand mérite et qui a entièrement ma confiance.

Il fera connaître à votre excellence que la Porte n'a point de plus véritable amie que la République Française, comme elle n'aurait point d'ennemi plus redoutable, si les intrigues des ennemis de la France parvenaient à avoir le dessus à Constantinople, ce que je ne pense pas, connaissant la sagesse et les lumières de votre excellence.

Je désire que votre excellence retienne le citoyen Beauchamp à Constantinople le moins de temps possible, et me le renvoye, pour me faire connaître les intentions de la Porte.

Je prie votre excellence de croire aux sentimens

[1] Instruction de Bonaparte, du 21 frimaire.

d'estime et à la haute considération que j'ai pour elle. »

Au citoyen Talleyrand, ambassadeur à Constantinople.

« Je vous ai écrit plusieurs fois, citoyen ministre; j'ignore si mes lettres vous sont parvenues; je n'en ai point reçu de vous.

J'expédie à Constantinople le citoyen Beauchamp, consul à Mascate, pour vous faire connaître notre position, qui est extrêmement satisfaisante, et pour, de concert avec vous, demander qu'on mette en liberté tous les Français arrêtés dans les échelles du Levant, et détruire les intrigues de la Russie et de l'Angleterre.

Le citoyen Beauchamp vous donnera de vive voix tous les détails et toutes les nouvelles qui pourraient vous intéresser.

Je désire qu'il ne reste à Constantinople que sept à huit jours[1]. »

Beauchamp fut enlevé par les Anglais, et livré à la Porte comme espion. Ce savant astronome, alors consul à Mascate, n'échappa à la mort que par l'intercession de quelques personnages diplomatiques. Il fut détenu dans un château fort, sur les bords de la Mer-Noire, et ne recouvra sa liberté, en 1801, que pour venir mourir à Nice, au moment où il allait rentrer dans sa patrie.

Ainsi, à cette époque (21 frimaire an 7), Bonaparte était encore dans la persuasion que, suivant

[1] Lettres du 21 frimaire.

ce qu'il avait été convenu entre lui et le Directoire, un ambassadeur avait été envoyé à Constantinople, et que cet ambassadeur était Talleyrand. Mais toutes ces illusions ne durèrent pas longtemps; et à compter aussi de cette époque, Bonaparte renonça à toute négociation qui aurait pu avoir pour objet de prévenir une rupture de la part de la Porte.

Jetons un coup-d'œil sur la situation politique de la France envers cette puissance, et sur les causes qui l'entraînèrent à la guerre.

Nous avons dit que Bonaparte était parti pour l'expédition, dans la confiance que Talleyrand irait, comme ambassadeur, à Constantinople; mais que ce ministre s'était déchargé de cette mission sur Descorches.

A la nouvelle de l'entrée de l'armée française au Kaire, le Directoire l'annonça par un message au Corps législatif (28 fructidor).

« La nation française, y était-il dit, la Porte ottomane elle-même, et les peuples opprimés de ce pays superbe et malheureux ont enfin des vengeurs. Cet événement mémorable était entrevu par un petit nombre d'hommes à qui les idées glorieusement utiles sont familières; mais on s'était trop occupé à le ranger parmi les idées chimériques. Il était réservé à la France-République de réaliser ce nouveau prodige. »

Le Directoire retraçait les causes qui avaient préparé cette expédition et qui devaient en consacrer le succès.

D'abord les odieuses vexations dont les beys

et leurs Mamlouks, ces esclaves dominateurs de l'Égypte, accablaient, à l'instigation de l'Angleterre, depuis près de 40 ans, mais surtout depuis que la France s'était constituée en république, les Français établis dans ces contrées sur la foi des traités passés avec la Porte.

Les vaines réclamations faites par la France auprès de la Porte pour réprimer ces insultes et ces excès ne laissaient pas d'autre ressource à la France que de se rendre justice elle-même et par ses armes.

Répondant d'avance à l'objection qu'aucune déclaration de guerre n'avait précédé cette expédition : « à qui donc eût-elle été faite? demandait le Directoire. A la Porte ottomane? Nous étions loin de vouloir attaquer cette ancienne alliée de la France, et de lui imputer une oppression dont elle était la première victime : au gouvernement isolé des beys? Une telle autorité n'était et ne pouvait pas être reconnue. On châtie des brigands, on ne leur déclare pas la guerre. Et aussi, en attaquant les beys, n'était-ce donc pas l'Angleterre que nous allions réellement combattre?

C'est donc avec surabondance de droit que la République s'est mise en position d'obtenir promptement les immenses réparations qui lui étaient dues par les usurpateurs de l'Égypte. Mais elle ne voulait point n'avoir vaincu que pour elle-même : l'Égypte était opprimée par des brigands; les Égyptiens seront vengés, et le cultivateur de ces fécondes contrées, jouira enfin du produit de ses sueurs, qu'on lui ravissait avec la plus

stupide barbarie : l'autorité de la Porte était entièrement méconnue ; elle recueillera, par les mains triomphantes des Français, d'immenses avantages dont elle était privée depuis longtemps. Enfin, pour le bien-être du monde entier, l'Égypte deviendra le pays de l'univers le plus riche en productions, le centre d'un commerce immense, et surtout le poste le plus redoutable contre l'odieuse puissance des Anglais dans l'Inde, et leur commerce usurpateur. »

Sur la motion de Chénier, le conseil des Cinq-Cents déclara que l'armée française, victorieuse en Égypte, avait bien mérité de la patrie.

Il était notoire que, depuis longtemps, les cabinets de Londres et de Pétersbourg travaillaient à entraîner la Porte dans une coalition contre la France, et que ces trois puissances traitaient d'une alliance offensive et défensive.

Lorsqu'on apprit, à Chypre, la prise d'Alexandrie, des courriers furent expédiés par la Caramanie pour en informer la Porte. Les Turcs s'armèrent dans les villes et dans les campagnes, les Français furent menacés. Dans la crainte d'une rupture, ils songeaient au moyen de fuir, car le moins qui pût leur arriver, était d'être arrêtés, et traînés en esclavage.

La nouvelle de la victoire remportée à Abouqyr par Nelson, dissipa les hésitations du divan. Du 11 au 14 fructidor (du 30 au 31 août), la Porte déclara la guerre à la France, fit emprisonner les Français, déposa, comme leurs amis, le visir, le reis-effendi et le capitan-pacha, ordonna la

formation d'une armée pour reconquérir l'Égypte, invita la flotte russe à se joindre à la sienne, et envoya de riches présens à l'amiral anglais.

Qu'avait fait le Directoire exécutif pour prévenir ce funeste résultat? Par son chargé d'affaires Ruffin, il avait fait connaître à la Porte le but de l'expédition, et annoncé l'envoi d'un ambassadeur pour s'entendre avec elle. Était-ce assez pour balancer l'influence des Russes et des Anglais? Par ces communications lointaines, par de vagues promesses, pouvait-on espérer de déjouer les intrigues et les efforts de deux grandes puissances, dont les agens assiégeaient le divan de leurs offres et de leurs menaces? En leur laissant le champ libre, le Directoire trahit l'armée d'Orient, et commit une faute grossière, une faute irréparable.

Quelle fut, après la déclaration de guerre de la Porte, la conduite du Directoire? Il fit le généreux, il donna à l'ambassadeur turc l'assurance qu'il continuerait à jouir de tous les égards dus à son caractère. Il y eut entre lui et le ministre Talleyrand de longues conférences.

Il fit partir Descorches pour Constantinople, le 25 vendémiaire an 7, quatre mois après le départ de l'expédition, trois mois après l'invasion de l'Égypte, plus de 40 jours après que la Porte avait déclaré la guerre!

Il annonçait dans ses journaux les conférences tenues à Paris, et l'envoi tardif d'un ambassadeur, comme une preuve des sentimens pacifiques qu'il n'avait cessé d'avoir et qu'il conservait toujours.

Répondant au manifeste de la Porte, « la Cour ottomane, disait le Directoire, n'ignorait pas les vues du gouvernement français. Elle avait chargé son ambassadeur à Paris d'en conférer avec le Directoire. Elle en avait conféré elle-même avec Ruffin, son chargé d'affaires. L'objet de l'expédition ne lui avait point été caché. La Porte avait su que Bonaparte devait s'emparer de Malte. Ali-Effendi, son ambassadeur, lui avait écrit qu'il était instruit par le ministre des relations extérieures du projet de destruction de cet ordre, événement avantageux pour tous les musulmans. Ruffin avait remis officiellement copie des lettres dans lesquelles le Directoire lui communiquait que Bonaparte avait ordre de se rendre en Égypte ; que cette expédition avait pour objet de punir les beys, de retirer des avantages commerciaux, et de faire du tort à l'Angleterre ».

Ces faits étaient avoués par le manifeste de la Porte, et répondaient au reproche d'avoir *inopinément* envahi l'Égypte ; mais il n'en résultait pas que la Porte y eût consenti. D'ailleurs, les communications de Ruffin n'avaient probablement été faites que lorsqu'il n'y avait plus à craindre qu'elles ne suscitassent des obstacles à l'expédition.

Les Turcs sacrifiaient, il est vrai, leurs véritables intérêts à des considérations du moment ; car il est hors de doute que, pour conserver la paix, la France leur eût concédé des avantages qu'ils ne pouvaient espérer de trouver dans leur nouvelle alliance. Mais toutes discussions, toutes

tentatives de négociations étaient désormais superflues ; la France et le Directoire ne tardèrent pas à s'en convaincre. Subjuguée par l'Angleterre et la Russie, la Porte rejeta toutes les avances, et Descorches ne put pas même arriver à Constantinople. Le Directoire fut donc obligé de repousser les hostilités, et de prendre des mesures de représailles contre la Turquie et les puissances barbaresques.

CHAPITRE IX.

Bonaparte fait occuper le port de Suez.—Arrivée d'un agent de Tippo-Saïb.—Bonaparte expédie des bâtimens pour avoir des nouvelles d'Europe.—Projet de rétablir une marine à Alexandrie.—Politique de Bonaparte concernant l'islamisme.—Menou se fait mahométan.—Bonaparte protége les Cophtes et les religieux du Mont-Sinaï.—Il pardonne aux habitans du Kaire et rétablit le divan.—Culte des ognons.—Psylles. —Voyage de Bonaparte à Suez et aux sources de Moïse.—Il retrouve les traces du canal des deux mers.—Il revient au Kaire et ordonne une expédition pour occuper Cosseïr.

L'histoire nous apprend que l'Inde est un des pays les plus anciennement habités. Les traditions les plus antiques représentent les Indiens comme le peuple dont la civilisation, les lumières, les arts et les manufactures remontent aux siècles les plus éloignés. Ces avantages réunis appelèrent de bonne heure chez ce peuple les nations moins favorisées de la nature, moins avancées dans les arts, et cependant aussi avides des jouissances du luxe et des produits de l'industrie. Il exista de tout temps des relations commerciales entre l'Inde et les pays situés sur les bords de la Méditerranée, et ceux qui occupent le nord de l'Europe. Ces communications changèrent de direction, selon que les peuples qui s'adonnèrent à la navigation et au commerce changèrent eux-mêmes et se succédèrent sur les différens points du globe.

On ne suivra point ces variations ni les quatre routes bien distinctes par lesquelles on communiquait avec l'Inde. Nous nous occuperons seulement de celle qui passait par le golfe Arabique et l'Égypte. Elle avait trois directions. L'une traversait l'isthme et se rendait d'Aïlath à Rhinocolure [1], l'autre passait de la côte Arabique au Nil, et existe encore de Cosseïr à Qéné; enfin la troisième, et c'est la plus courte, allait du fond du golfe Arabique au bord du Nil. La distance directe de Suez au Kaire n'est pas de 30 petites lieues : c'est cette étendue que les anciens eurent naturellement le projet de traverser par eau, en y creusant un canal; c'est celle que suivent de préférence les caravanes qui vont chercher les marchandises à la Mekke ou à Suez pour les déposer au Kaire.

Jusqu'à l'an 622 de notre ère, on n'a sur la navigation du canal aucun fait bien positif ou qui n'ait été le sujet d'une grande controverse, mais les détails historiques et circonstanciés qu'on trouve dans Maqrizy et dans El-Makya, doivent enfin lever tous les doutes sur son existence et sa durée. On voit dans ces auteurs arabes qu'un canal antérieurement dérivé du Nil à Fostat, et aboutissant dans le canal des Rois, que le calife Omar venait de recreuser, portait dans la Mer-Rouge; ce canal aurait été navigable pendant plus d'un siècle.

Le canal déjà fort encombré par l'insouciance des gouverneurs arabes, plus disposés peut-être

[1] Ῥινοκόλουρα, El-A'rych.

alors à favoriser l'Égypte que la Mekke, parce qu'il n'était destiné qu'à exporter les denrées du pays au détriment des Égyptiens, comme faisaient les beys à l'égard de Constantinople, fut enfin fermé du côté de la mer par l'ordre du calife Abôu-Cafar-el-Mansour, dans l'intention de couper les vivres à un rebelle de la Mekke qui voulait s'ériger en souverain de cette ville. Depuis plus de mille ans, le canal resta dans l'oubli.

La découverte du cap de Bonne-Espérance ouvrit également à toutes les nations une nouvelle voie pour le commerce de l'Inde, une voie où il n'avait plus à lutter contre les caprices, les méfiances et les avanies des peuples mahométans. Cependant dans les XVIe. et XVIIe. siècles, les Turcs eurent la pensée de rétablir le canal de Suez ; mais ils n'y donnèrent aucune suite.

Avant la guerre, le commerce de l'Inde par l'Égypte se soutenait encore à côté de celui qui se fait par l'Atlantique. La ville du Kaire traitait pour environ 150 millions d'affaires, et la plus grande partie de ce commerce consistait en objets apportés de Suez et de Gedda, et en argent ou marchandises d'Europe pour en faire l'échange.

Le but principal de l'expédition d'Égypte, annoncé par le Directoire, étant de nuire au commerce de l'Angleterre et d'attaquer sa puissance jusque dans l'Inde, Bonaparte porta ses premiers regards vers Suez et sur l'ancienne communication des deux mers. Il fallait avant tout s'emparer de l'isthme. Le désert qui sépare la Mer-Rouge du Kaire était habité par des tribus d'Arabes assez

nombreuses, qui y exerçaient une souveraineté absolue, puisque la caravane de la Mekke était obligée de leur payer un droit de passage. Une expédition fut ordonnée pour occuper la ville de Suez; le général Bon en fut chargé.

Il partit du Kaire le 13 frimaire avec un petit corps de troupes, l'enseigne de vaisseau Collot pour être commandant d'armes du port, dix matelots, un moallem destiné aux fonctions d'inspecteur des douanes et huit ou dix de ses gens. Des officiers de l'artillerie et du génie devaient bientôt suivre pour y commander ces deux armes. La première opération, recommandée au général Bon, était de faire remplir toutes les citernes, et de conclure un accord avec les Arabes de Tor pour qu'ils continuassent à fournir toute l'eau existant dans les citernes en réserve. Il lui était ensuite ordonné de retrancher Suez en entier ou en partie, de manière à être à l'abri des attaques des Arabes, et d'avoir une batterie de gros canons qui battît la mer. Si avec deux pièces qu'il emmenait et celles qu'il trouverait dans la place, il n'en avait pas assez, on lui en enverrait d'autres. Il devait vivre dans la meilleure intelligence avec les patrons des bâtimens venant de Yambo et de Gedda, et leur écrire pour les assurer qu'ils pouvaient en toute sûreté continuer leur commerce, et qu'ils seraient spécialement protégés; se procurer parmi les bâtimens qui venaient à Suez une ou deux des meilleures felouques et les faire armer en guerre; envoyer, 24 heures après son arrivée, par des Arabes et en

duplicata, un mémoire sur sa situation militaire, celle des citernes, du pays et le nombre de bâtimens; expédier tous les jours un exprès arabe avec promesse d'être bien payé au Kaire quand il y apporterait les lettres; donner toutes les nouvelles qu'il pourrait recueillir sur la Syrie, Gedda et la Mekke. L'intention du général en chef était que le général Bon restât à Suez assez de temps pour fortifier cette place, de manière à ce que la compagnie des janissaires, commandée par Omar, les marins et les canonniers, pussent la défendre contre les Arabes, et si ces forces n'étaient pas suffisantes, le général en chef se proposait de les renforcer avec quelques troupes grecques [1].

Eugène Beauharnais faisait partie de cette expédition. Plein d'une sollicitude paternelle pour ce jeune homme, Bonaparte lui écrivit : « J'ai vu avec plaisir par votre lettre que vous étiez entré à Suez à la tête de l'avant-garde. Marchez toujours avec l'infanterie; ne vous fiez point aux Arabes, et couchez sous la tente. Écrivez-moi par toutes les occasions. Je vous aime [2] ».

Des convois, expédiés sur les traces du général Bon, lui conduisirent du riz, du biscuit, de l'eau-de-vie, de l'avoine pour les chevaux, des matelots, des outils, des sapeurs, des ouvriers de toute espèce et l'adjudant-général Valentin. Bonaparte, lui recommandant de renvoyer au Kaire les chameaux qui portaient tous ces objets, lui écrivit :

[1] Lettre de Bonaparte, du 11 frimaire.
[2] Lettre du 21.

« Ayez soin surtout que les chameaux des Arabes soient parfaitement libres : il faut faire ce que veulent ces gens-là. Laissez passer les lettres pour Gedda sans les décacheter; laissez aller et venir chacun librement. Le commerce est souvent fondé sur l'imagination. La moindre chose est un monstre pour ces gens-ci qui ne connaissent pas nos mœurs. Si vos rhumatismes, au lieu de se guérir, continuaient à empirer, vous laisseriez le commandement à l'adjudant-général Valentin, et vous reviendriez au Kaire. J'ai ordonné au kiaya des Arabes de me faire venir deux bouteilles d'eau de la source chaude qui se trouve à deux journées de Suez, sur la côte de la Mer-Rouge [1] ».

« J'ai reçu votre lettre avec le croquis que vous m'avez envoyé, écrivit Bonaparte à Eugène Beauharnais; il est très-bien fait. Par le numéro de votre dernière lettre, j'ai vu que j'avais reçu les trois autres. Ayez-soin de ne pas coucher à l'air, ni les yeux découverts. Je vous embrasse [2]. »

Un guerrier entreprenant, Tippo-Saïb, roi de Mysore, faisait alors trembler les Anglais dans l'Inde. Le Directoire avait ordonné au contre-amiral Sercey, commandant la division de frégates stationnée à l'Ile-de-France, d'aller croiser à l'entrée de la Mer-Rouge. Bonaparte espérait que cette escadre s'avancerait jusqu'au fond du golfe Arabique, et il l'attendait à Suez. Il écrivit au général Bon : « Il serait nécessaire que vous fissiez

[1] Lettres des 23, 25 et 28 frimaire.
[2] Lettre du 26.

sonder la rade pour savoir si les frégates que j'attends de l'Ile-de-France pourraient, étant arrivées à Suez, s'approcher de la côte jusqu'à 200 toises, de manière à être protégées par les batteries [1] ».

Le bruit de l'expédition des Français s'étant répandue dans l'Orient, on vit arriver à Suez un prétendu agent de Tippo-Saïb; mais, en se présentant au général Bon, il dit qu'il avait perdu ses dépêches. Cependant Bonaparte lut avec le plus vif intérêt ce que ce général lui manda sur l'envoyé de Tippo-Saïb, et écrivit au Directoire : « Un bâtiment arrivé à Suez a amené un Indien qui avait une lettre pour le commandant des forces françaises en Égypte; cette lettre s'est perdue. Il paraît que notre arrivée en Égypte a donné aux Indes une grande idée de notre puissance et a produit un effet très-défavorable aux Anglais; on s'y bat [2] ».

Cet Indien, arrivant sans dépêches, pouvait bien n'être aussi qu'un espion envoyé par les Anglais pour sonder les projets de Bonaparte.

Dans sa mission à bord du commodore Hood, le lieutenant des guides Guibert, parlant des fréquens envois d'officiers que Bonaparte faisait en France, avait cité son frère Louis, parti depuis 25 jours. Le fait était vrai. Il avait mis à la voile sur un aviso, le 11 brumaire, portant des dépêches pour le Directoire. Cependant il n'arrivait

[1] Lettre du 28 frimaire.

[2] *Idem.*

point de nouvelles de France. Le besoin s'en faisait encore plus sentir depuis qu'on avait appris par les Anglais que la Porte avait déclaré la guerre.

L'ordonnateur en chef Sucy ne s'était point entièrement rétabli de la blessure qu'il avait reçue au combat de Chebreis; on lui conseilla l'usage des eaux minérales; le général en chef l'autorisa à retourner en France, et le chargea de dépêches pour le Directoire et d'y ajouter verbalement tout ce qu'il savait de la situation des affaires en Égypte. Dans sa lettre, Bonaparte disait : « Nous attendons toujours avec une vive impatience des courriers d'Europe. J'envoie en France une quarantaine de militaires estropiés ou aveugles. Ils débarqueront en Italie ou en France. Je vous prie de les recommander à nos généraux et à nos ambassadeurs en Italie, dans le cas où ils débarqueraient dans un port neutre [1] ».

L'ordonnateur Sucy fut remplacé par d'Aure, qui, quoique âgé de 23 ans, était le plus ancien commissaire des guerres de l'armée. On appelait alors un homme de 30 ans, *un ancien*. Sucy partit d'Alexandrie le 2 nivôse. Forcé de relâcher à Augusta, en Sicile, il y fut impitoyablement massacré le 6 pluviôse, ainsi que la plupart des militaires infirmes qui étaient avec lui.

Le général en chef chargea le contre-amiral Gantheaume d'expédier quatre bâtimens à Malte au contre-amiral Villeneuve, à Corfou, à Ancône aux commandans des forces navales, et à Toulon

[1] Lettre du 5 frimaire.

au commandant d'armes. Ces expéditions avaient pour objet de faire connaître la situation de l'armée et de rapporter des nouvelles de France, d'Europe, de Turquie. Il entrait dans les plus petits détails sur les routes que devaient tenir ces bâtimens pour échapper aux croisières ennemies. L'expédition adressée au contre-amiral Villeneuve avait encore un autre but. Bonaparte désirait d'abord qu'il envoyât des nouvelles par des frégates qui pourraient venir à Damiette où les ennemis ne croisaient pas, ou mettre un canot à la mer avec 50 hommes armés depuis Alexandrie jusqu'à la bouche d'Omfâreg, où la côte était libre. Mais, comme Alexandrie n'était bloquée que par deux vaisseaux et une ou deux frégates, Bonaparte pensait que Villeneuve venant avec trois ou quatre vaisseaux et deux ou trois frégates qu'il avait à Malte, pourrait enlever la croisière anglaise, et que les bâtimens de guerre armés dans le port d'Alexandrie sortiraient pour concourir à cette opération [1].

Dans cette manœuvre du contre-amiral Villeneuve, il y avait encore une arrière-pensée du général en chef; c'était le projet qu'il avait conçu, après la bataille navale d'Abouqyr, de reformer une nouvelle escadre dans le port d'Alexandrie, et d'y réunir les forces navales qui se trouvaient éparses à Corfou, à Malte et à Ancône.

Il écrivit donc à Marmont de réunir chez lui, dans le plus grand secret, le contre-amiral Perrée,

[1] Lettre du 9 frimaire.

le chef de division Dumanoir, et le capitaine de vaisseau Barré, pour délibérer sur plusieurs questions et en dresser procès-verbal.

1°. Si la première division de l'escadre sortait, pourrait-elle, après une croisière, rentrer dans le Port-Neuf ou dans le Port-Vieux, malgré la croisière actuelle des Anglais?

2°. *Le Guillaume-Tell* paraissant avec *le Généreux*, *le Dego* et *l'Arthémise*, et les trois vaisseaux vénitiens laissés à Toulon et actuellement réunis à Malte, et la croisière anglaise étant obligée de se sauver, se chargeait-on de faire entrer le contre-amiral Villeneuve dans le port?

3°. Si la première division sortait, pour favoriser sa rentrée malgré la croisière anglaise, ne serait-il pas utile, indépendamment du fanal allumé au phare, d'établir un nouveau fanal sur la tour du Marabou? Y aurait-il quelques autres précautions à prendre?

Si, dans la solution de ces trois questions, il y avait différence d'opinions, le procès-verbal devait contenir l'avis de chacun.

Après que le conseil aurait répondu à ces trois questions, et que le procès-verbal serait clos, il était ordonné à Marmont de poser encore les suivantes :

Si l'escadre du contre-amiral Villeneuve partait le 15 frimaire de Malte, de quelle manière s'apercevrait-on de son arrivée à la hauteur de la croisière? Quels secours les forces navales actuelles du port pourraient-elles lui procurer? De quel

ordre aurait besoin le contre-amiral Perrée pour se croire suffisamment autorisé à sortir ?

Combien de temps faudrait-il pour jeter les bouées et désigner la passe ?

Les frégates *le Carrère*, *le Muiron* et le vaisseau *le Causse* seraient-ils dans le cas de sortir ?

Les frégates *la Junon*, *l'Alceste*, *le Carrère*, *la Courageuse*, *le Muiron*, les vaisseaux *le Causse*, *le Dubois*, renforcés chacun par une bonne garnison de l'armée de terre et de tous les matelots européens qui existent à Alexandrie, seraient-ils dans le cas d'attaquer la croisière anglaise, si elle était composée de deux vaisseaux et d'une frégate [1].

Le résultat de la délibération fut sans doute conforme aux vues du général en chef.

Bonaparte envoya un sabre au contre-amiral Perrée, en remplacement de celui qu'il avait perdu au combat de Chebreis, et comme un témoignage de sa reconnaissance pour les services qu'il avait rendus à l'armée dans la conquête de l'Égypte [2].

Il écrivit au chef de division Dumanoir de faire partir le plus promptement possible un bâtiment pareil à celui sur lequel s'était embarqué Louis Bonaparte, approvisionné pour un mois d'eau et deux de vivres, qui prendrait à son bord le citoyen ..... chargé d'une mission. L'ordre pour le

[1] Lettre du 12 frimaire.

[2] Lettre de Bonaparte à Perrée, du 26 frimaire.

commandant du bâtiment, et qu'il ne devait ouvrir qu'à trois lieues en mer, portait qu'il se dirigerait sur Malte, en passant hors de vue de toute terre; s'il apprenait que le port fût bloqué, d'aborder de préférence à la cale de Marsa-Sirocco, où il y avait des batteries qui le mettraient à l'abri de toute insulte; d'y débarquer l'officier qu'il avait à son bord; d'instruire le commandant de la marine à Malte, et le contre-amiral Villeneuve de tout ce qu'il aurait vu en mer et du nombre des vaisseaux qui étaient devant Alexandrie, et de demander les ordres du commandant de la marine; de rapporter les dépêches du général commandant à Malte et du contre-amiral Villeneuve, et, s'il ne pouvait pas aborder à Alexandrie, d'aborder à Damiette ou sur tout autre point de la côte, depuis le Marabou jusqu'à Omfâreg, à 30 lieues de Damiette; de ne rester que 24 heures à Malte.

« Je compte, ajoutait Bonaparte, sur votre zèle pour une mission aussi importante, qui, indépendamment des nouvelles de l'Europe, doit nous faire venir des objets essentiels pour l'armée. Vous chargerez sur votre bâtiment les armes que le commandant de Malte vous remettra [1]. »

L'officier chargé de dépêches, arrivé à Malte, remettait des lettres du général en chef au contre-amiral Villeneuve et au général commandant. Le commandant de la marine lui donnait sur-le-champ un bâtiment pour le conduire dans un port d'Ita-

[1] Lettre du 27 frimaire.

lie qu'il jugerait le plus sûr, d'où il prendrait la poste pour se rendre en toute diligence à Paris, et remettrait les dépêches au gouvernement. Il y restait 8 à 10 jours, après quoi il revenait en toute diligence s'embarquer dans un port du royaume de Naples ou à Ancône, et aborder avec son bâtiment à Damiette. Avant de partir, il aurait soin de voir un des frères de Bonaparte, membre du Corps législatif, qui lui remettrait tous les papiers qui auraient paru depuis messidor [1].

La dépêche au contre-amiral Villeneuve était ainsi conçue :

« Je n'ai point reçu de vos lettres, citoyen général, je vous envoie un aviso. Faites-moi connaître par son retour quelle est votre position, et ce que vous pourriez avoir appris des mouvemens et du nombre des ennemis dans la Méditerranée. Les ennemis n'ont que deux vaisseaux de guerre et deux frégates devant Alexandrie.

Vous devez avoir actuellement trois ou quatre vaisseaux et trois ou quatre frégates de Malte; nous désirons bien vous voir arriver ici.

Nous aurions besoin de 5 ou 6,000 fusils; chargez-en un millier sur l'aviso que je vous expédie, et envoyez-nous le reste sur des bâtimens qui viendront aborder à Damiette.

Vous devez avoir reçu du contre-amiral Gantheaume des lettres qui ont dû vous faire connaître le besoin où nous sommes d'avoir des nouvelles d'Europe, et de recevoir notre convoi [2]. »

[1] Lettre de Bonaparte, du 27 frimaire.

[2] *Idem.*

Bonaparte écrivit au Directoire :

« Je vous expédie un officier de l'armée avec ordre de ne rester que 7 à 8 jours à Paris, et de retourner au Kaire. Je vous envoie différentes relations de petits événemens, et divers imprimés. L'Égypte commence à s'organiser. Nous sommes toujours sans nouvelles de France ; pas un courrier depuis messidor. Cela est sans exemple, dans les colonies même. Mon frère, l'ordonnateur Sucy, et plusieurs courriers que je vous ai expédiés, doivent être arrivés. Expédiez-nous des bâtimens sur Damiette. Les Anglais avaient réuni une trentaine de petits bâtimens, et étaient à Abouqyr : ils ont disparu. Ils ont trois vaisseaux de guerre et deux frégates devant Alexandrie. . . . .

Le général Desaix est dans la Haute-Égypte, poursuivant Mourad-Bey, qui, avec un corps de Mamlouks, s'échappe et fuit devant lui. . . .

Le général Bon est à Suez. . . . .

On travaille avec la plus grande activité aux fortifications d'Alexandrie, Rosette, Damiette, Belbeïs, Salhieh, Suez et du Kaire. . .

L'armée est dans le meilleur état, et a peu de malades. Il y a en Syrie quelques rassemblemens de forces turques. Si sept jours de désert ne m'en séparaient pas, j'aurais été les faire expliquer. . .

Nous avons des denrées en abondance, mais l'argent est très-rare, et la présence des Anglais rend le commerce nul.

Nous attendons des nouvelles de France et d'Europe ; c'est un besoin vif pour nos ames ; car

si la gloire nationale avait besoin de nous, nous serions inconsolables de n'y pas être [1]. »

Une autre expédition fut dirigée sur Derne; c'était le brick *le Lodi;* il portait le citoyen Arnaud, qui avait eu des relations avec ce pays et qui en parlait la langue. « Je compte, écrivit Bonaparte à Gantheaume, que l'absence de ce bâtiment ne sera pas de 15 jours. Le commandant, sous quelque prétexte que ce soit, ne doit point cingler vers l'Europe. Cela serait regardé par le gouvernement comme une lâcheté et une trahison dont un Français ne peut être soupçonné. » Le général en chef écrivit à Arnaud : « Le brick vous ramènera à Alexandrie, et, à peine débarqué, vous viendrez au Kaire sans communiquer à personne les nouvelles que vous aurez pu apprendre. Je compte sur votre zèle et vos lumières. Je saurai vous tenir compte du service qu'en cette occasion vous aurez rendu à la République [2]. » Cette expédition ne fut pas heureuse; elle fut retardée par une maladie d'Arnaud.

Les pressentimens de Bonaparte sur la conduite du commandant du *Lodi*, d'autant plus singuliers qu'en arrivant en Égypte il avait soutenu un combat glorieux, se réalisèrent. Sennequier mena Arnaud à Tripoli où il remplit sa mission; mais au lieu de le ramener en Égypte, il le jeta, on ne sait pourquoi, à Mesurat où il fut pris par les Arabes, et conduit dans le désert de Banca, et il cingla en Europe avec *le Lodi*.

[1] Lettre du 27 frimaire.

[2] Lettres du 19.

Le général en chef fit expédier à Zante le brick *le Rivoli* pour explorer aussi ce côté-là. Il écrivit au commissaire du gouvernement de ne pas retenir ce brick plus de 3 ou 4 heures, tant il était impatient d'avoir des nouvelles [1].

Vers cette époque, le bruit se répandit à Londres que Bonaparte avait été assassiné; l'ambassadeur anglais l'avait écrit de Vienne. Le canon de la tour tira en signe de réjouissance. On se préparait à jouer une pièce improvisée sur ce sujet, lorsque des lettres de Constantinople annoncèrent que Bonaparte était ressuscité.

Bonaparte abjura-t-il la religion dans laquelle il était né, et se fit-il musulman? Qui peut en douter après avoir lu ses professions de foi favorables à l'islamisme si souvent répétées? Restait-il chrétien le général qui se vantait aux Turcs d'avoir renversé le trône pontifical, l'ordre de Malte; qui professait hautement l'unité de Dieu, et un saint respect pour le prophète Mahomet? Il assistait donc à la célébration de son culte; il suivait donc la loi du Koran; il revêtait l'habit turc et portait le turban; et sans doute il se fit même circoncire.

Voilà ce que répandaient en Europe les pamphlets diplomatiques soldés par la coalition, et ce qu'on trouve dans quelques libelles qui ont usurpé le titre d'histoires.

Le Koran n'admet point la soumission et l'obéissance des musulmans à une puissance infidèle.

[1] Lettre du 21 frimaire.

Les Égyptiens étaient subjugués, ils n'étaient pas soumis. Bonaparte proposa aux chèyks de la grande mosquée de publier un fetham pour ordonner au peuple de lui prêter serment d'obéissance. Cette proposition les mit dans un grand embarras. « Pourquoi, lui répondit le cheyk Cherkaoui, vieillard respectable, ne vous feriez-vous pas musulman avec toute votre armée? Alors 100,000 hommes accourraient sous vos drapeaux, vous rétabliriez la patrie arabe et soumettriez l'Orient. » Bonaparte objecta la circoncision dont Dieu avait rendu les Français incapables, et l'abstinence du vin dont ils ne pouvaient se passer. On discuta long-temps. On prit des délais pour délibérer. Les cheyks décidèrent qu'on pouvait se passer de la circoncision, et quant au vin, que le musulman qui en buvait allait en enfer. Bonaparte les invita à y réfléchir plus mûrement; et il fut enfin résolu par eux qu'on pouvait se faire musulman sans se faire circoncire, ni s'abstenir du vin; qu'il fallait seulement faire de bonnes œuvres en proportion du vin qu'on buvait. Alors, leur dit Bonaparte, nous sommes tous musulmans et amis du prophète. Ils le crurent ou feignirent d'autant plus volontiers de le croire que l'armée ne professait aucun culte. Il fit tracer le plan d'une mosquée plus grande que celle de Jémil-Azar, annonçant qu'il la ferait bâtir comme un monument de la conversion de l'armée, et ne voulant dans le fait que gagner du temps. Les cheyks donnèrent le fetham d'obéissance, et déclarèrent Bonaparte ami du prophète et placé sous sa protection.

Paraître mahométan, c'est tout ce que fit Bonaparte, c'était ce qu'une haute sagesse et une habile politique commandaient. On se conciliait ainsi les imans, les muphtis, les ulemas, et le peuple à l'exemple des ministres de sa religion. Si l'armée n'avait pas paru disposée à embrasser l'islamisme, si elle avait arboré la croix et professé le christianisme, 25 à 30,000 Français ne se seraient pas maintenus en Égypte. On aurait vu, comme au temps des croisades, se renouveler les fureurs du fanatisme et la guerre d'extermination.

Du reste, le changement de religion, inexcusable peut-être pour des intérêts privés, fut de tout temps justifié par la politique. *Paris vaut bien une messe*, dit fort sensément Henri IV ; et tel catholique du même pays que le Béarnais n'hésita point à se faire luthérien pour régner sur les Scandinaves.

« Croit-on, dit Napoléon, que l'empire d'Orient et peut-être la sujétion de toute l'Asie n'auraient pas valu des pantalons et un turban ? Je prenais l'Europe à revers ; la vieille civilisation était cernée : qui eût alors songé à inquiéter le cours des destinées de la France et de la régénération du siècle ? qui eût pu y parvenir ? qui eût osé l'entreprendre [1] ? »

Menou seul se fit mahométan, prit le nom d'Abdallah, et épousa une Égyptienne. Cette étrange résolution lui attira dans le temps du ridicule, parce qu'elle était isolée, et dans la suite beaucoup

[1] Las Cases, tome III, page 110.

de blâme. Ne pouvant lui trouver un but raisonnable, on lui en supposa de toute espèce. Le bruit se répandit alors dans l'armée que ce général, voulant trouver un moyen licite de gagner de l'argent, pour payer les nombreux créanciers qu'il avait laissés à Paris, avait ambitionné de commander l'escorte de la caravane de la Mekke; il fallait être musulman, et il espérait que Bonaparte lui donnerait les fonctions d'émir-haggi. Dans la correspondance de Menou avec le général en chef, on ne trouve pas un seul mot qui ait trait à un semblable projet, ni à son mariage, ni à son changement de religion. Dans cette circonstance, la conduite de Menou fut toute politique. Il crut faire un acte de dévoûment au succès de l'expédition pour laquelle il était passionné; mais cet acte, peut-être utile au général dans ses rapports avec les habitans, fut sans influence sur l'entreprise. Sa femme était, disait-il, une schériffe, descendante de Mahomet. Il l'épousa, suivant l'usage du pays, sans la connaître et sans l'avoir vue. Le hasard ne le servit pas trop mal; c'était une bonne personne.

Les journaux français publièrent, pendant l'expédition d'Égypte, un *Entretien de Bonaparte dans l'une des pyramides avec plusieurs imans et muphtis*. Parmi les personnes attachées à l'expédition, les unes ont attesté que cet entretien avait eu lieu, les autres ont dit que c'était une pure fiction, et se sont fondées sur ce que, à la date que porte cet entretien, 25 thermidor (12 août), Bonaparte était en route de Salhieh pour

le Kaire. Cette dernière version est la seule qui soit exacte. Quoi qu'il en soit, cet entretien, dont la rédaction a sans aucun doute ensuite été soignée, porte le cachet de la couleur locale, et a un genre de grandeur et de mysticité où se déploient à l'envi la politique des prêtres de Mahomet et celle du général en chef [1].

Quoique Bonaparte voulût paraître mahométan aux yeux des sectateurs de l'islamisme, il n'en protégea pas moins tous les cultes. Les chrétiens cophtes profitèrent de la présence de l'armée pour lui demander l'abolition des restrictions apportées à l'exercice de leur religion.

Il répondit à l'intendant général :

« J'ai reçu la lettre que m'a écrite la nation cophte. Je me ferai toujours un plaisir de la protéger : désormais elle ne sera plus avilie, et, lorsque les circonstances le permettront, ce que je prévois n'être pas éloigné, je lui accorderai le droit d'exercer son culte publiquement, comme il est d'usage en Europe, en suivant chacun sa croyance. Je punirai sévèrement les villages qui, dans les différentes révoltes, ont assassiné des Cophtes. Dès aujourd'hui, vous pourrez leur annoncer que je leur permets de porter des armes, de monter sur des mules ou sur des chevaux, de porter des turbans et de s'habiller de la manière qui peut leur convenir. Mais si tous les jours sont marqués de ma part par des bienfaits, si j'ai à restituer à la nation cophte une dignité et des droits

[1] Voyez pièces justificatives, n°. 1.

inséparables de l'homme, qu'elle avait perdus, j'ai le droit d'exiger, sans doute, des individus qui la composent, beaucoup de zèle et de fidélité au service de la République.

Je rends justice à votre zèle et à celui de vos collaborateurs, ainsi qu'à votre patriarche dont les vertus et les intentions me sont connues, et j'espère que, dans la suite, je n'aurai qu'à me louer de toute la nation cophte [1]. »

Une caravane de 4 à 500 hommes et autant de chameaux, venant de Tor et du Mont-Sinaï, arriva aux portes du Kaire. Elle envoya à Bonaparte une députation de 24 Arabes, accompagnés d'un moine qui leur servit d'interprète. Il leur donna audience. Ils demandèrent la permission de vendre leurs marchandises au Kaire; elle leur fut accordée. Suivant l'usage de l'Orient, ils offrirent au général en chef un présent. C'étaient des raisins excellens, des poires et des pommes estimées au Kaire, et provenant du couvent grec du Mont-Sinaï. Ces Arabes approvisionnaient surtout la ville de charbon de bois. Ils n'étaient pas venus depuis l'invasion des Français, et reprenaient leur commerce, rassurés par la protection que Bonaparte lui accordait. La caravane resta campée hors de la ville; on alla la visiter. Les Français et les Arabes se traitaient amicalement. On leur demanda ce qu'ils pensaient de Bonaparte; ils répondirent : *Son bras est fort, et ses paroles sont de sucre.*

Le moine qui les accompagnait avait été chargé

[1] Lettre du 17 frimaire.

par les religieux du Mont-Sinaï de réclamer du général en chef sa protection et la confirmation des priviléges accordés à leur monastère par différens souverains musulmans, depuis Mahomet jusqu'au sultan régnant. Il présenta plusieurs des actes qui constataient ces concessions. Le premier était une copie de celui qu'Aly, qui fut depuis le quatrième des califes, avait écrit de sa propre main par l'ordre de Mahomet, l'an 623 de l'ère chrétienne, 2e. de l'hégire. On pouvait douter de l'authenticité de ce document, car, en l'an 2 de l'hégire, on était encore loin de prévoir la fortune du prophète; à peine avait-il obtenu ses premiers succès contre une poignée de Coreishites. Il était difficile de croire que les religieux eussent renoncé dès lors à la protection d'Héraclius, leur empereur, pour recourir à celle de Mahomet, qui ne devait paraître encore qu'un enthousiaste turbulent et obscur. Du reste, ce n'était pas le premier exemple de fausses chartes produites par l'église chrétienne. Les firmans des divers sultans donnaient pour motifs des concessions, qu'il était de leur devoir, d'après le précepte divin, d'étendre leur bienfaisance sur tous leurs sujets indistinctement; que les religieux du Mont-Sinaï étaient établis sur cette montagne vénérable où Dieu avait parlé au seigneur Moïse, suivaient une loi révélée, et étaient fidèlement attachés à l'empire.

Bonaparte, à l'exemple de tous les sultans, confirma, par l'arrêté suivant, les religieux du Mont-Sinaï dans tous leurs priviléges.

Bonaparte, général en chef, voulant favoriser le couvent du Mont-Sinaï,

1°. Pour qu'il transmette aux races futures la tradition de notre conquête;

2°. Par respect pour Moïse et la nation juive dont la cosmogonie nous retrace les âges les plus reculés;

3°. Parce que le couvent du Mont-Sinaï est habité par des hommes instruits et policés au milieu de la barbarie des déserts où ils vivent;

Ordonne,

Art. 1er. Les Arabes bédouins, se faisant la guerre entre eux, ne peuvent, de quelque parti qu'ils soient, s'établir et demander asile dans le couvent, ni aucune subsistance, ni autres objets.

II. Dans quelque lieu que résident les religieux, il leur sera permis d'officier, et le gouvernement empêchera qu'ils ne soient troublés dans l'exercice de leur culte.

III. Ils ne seront tenus de payer aucun droit ni tribut annuel, comme ils en ont été exemptés suivant les différens titres qu'ils en conservent.

IV. Ils sont exempts de tout droit de douane pour les marchandises et autres objets qu'ils importeront et exporteront pour l'usage du couvent, et principalement pour les soieries, satins, et les produits des fondations pieuses, des jardins, des potagers qu'ils possèdent dans les îles de Chio et de Chypre.

V. Ils jouiront paisiblement des droits qui leur ont été assignés dans diverses parties de la Syrie

et au Kaire, soit sur les immeubles, soit sur leurs produits.

VI. Ils ne paieront aucune épice, rétribution, ni autres droits attribués aux juges dans les procès qu'ils pourront avoir en justice.

VII. Ils ne seront jamais compris dans les prohibitions d'exportation et d'achat de grains pour la subsistance de leur couvent.

VIII. Aucun patriarche, évêque, ou autre ecclésiastique supérieur, étranger à leur ordre, ne pourra exercer d'autorité sur eux ou dans leur couvent, cette autorité étant exclusivement remise à leurs évêques et au corps des religieux du Mont-Sinaï.

IX. Les autorités civiles et militaires veilleront à ce que les religieux du Mont-Sinaï ne soient pas troublés dans la jouissance desdits priviléges [1].

Par la proclamation suivante aux habitans du Kaire, Bonaparte leur annonça le pardon définitif de leur révolte.

« Des hommes pervers avaient égaré une partie d'entre vous; ils ont péri. Dieu m'a ordonné d'être clément et miséricordieux pour le peuple; j'ai été clément et miséricordieux envers vous.

J'ai été fâché contre vous de votre révolte; je vous ai privés pendant deux mois de votre divan; mais aujourd'hui je vous le restitue : votre bonne conduite a effacé la tache de votre révolte.

Schéryfs, ulémas, orateurs de mosquées, faites

[1] Arrêté du 29 frimaire.

bien connaître au peuple que ceux qui, de gaîté de cœur, se déclareraient mes ennemis, n'auraient de refuge ni dans ce monde ni dans l'autre. Y aurait-il un homme assez aveugle pour ne pas voir que le destin lui-même dirige toutes mes opérations? Y aurait-il quelqu'un assez incrédule pour révoquer en doute que tout, dans ce vaste univers, est soumis à l'empire du destin?

Faites connaître au peuple que, depuis que le monde est monde, il était écrit qu'après avoir détruit les ennemis de l'islamisme, fait abattre les croix, je viendrais du fond de l'Occident remplir la tâche qui m'a été imposée. Faites voir au peuple que, dans le saint livre du Koran, dans plus de 20 passages, ce qui arrive a été prévu, et que ce qui arrivera est également expliqué.

Que ceux que la crainte seule de nos armes empêche de nous maudire, changent; car, en faisant au ciel des vœux contre nous, ils sollicitent leur condamnation; que les vrais croyans fassent des vœux pour la prospérité de nos armes.

Je pourrais demander compte à chacun de vous des sentimens les plus secrets du cœur; car je sais tout, même ce que vous n'avez dit à personne: mais un jour viendra que tout le monde verra avec évidence que je suis conduit par des ordres supérieurs, et que tous les efforts humains ne peuvent rien contre moi: heureux ceux qui, de bonne foi, sont les premiers à se mettre avec moi [1]. »

C'était le langage d'un inspiré; le prophète

[1] Proclamation du 1er. nivôse (21 décembre).

lui-même n'aurait pas mieux parlé ; ou plutôt c'était, Napoléon le dit lui-même, du charlatanisme et du plus haut, destiné à être traduit, en beaux vers, par un des cheyks les plus habiles. Les Français ne faisaient qu'en rire [1].

Cette proclamation était suivie d'un arrêté, portant création d'un grand divan, composé de 60 membres et d'un petit divan de 14 membres nommés par le grand, sauf l'approbation du général en chef. Il établit auprès du grand divan un commissaire français, Gloutier, et un commissaire turc, Julfukiar. Le grand divan ne pouvait se réunir que lorsqu'il était convoqué. Le petit divan se réunissait tous les jours pour s'occuper sans relâche de tous les objets relatifs à la justice, au bonheur des habitans et aux intérêts de la République Française. Les traitemens étaient ainsi fixés par mois :

Le président	100	talaris.
Les autres membres	80	
Les secrétaires	25	
L'huissier	60	parahs.
Le chef des bâtonniers	40	
Les autres bâtonniers	15	

Plusieurs habiles critiques ont révoqué en doute le culte des ognons, attribué aux Égyptiens ; quelques-uns même l'ont nié totalement. On peut croire en effet que les anciens voyageurs, qui en ont parlé, se sont trompés, et qu'ils ont pris pour le culte de cette racine les réjouissances qui en

[1] Las Cases, tome III, page 110.

accompagnaient la récolte, à peu près comme si l'on prenait pour le culte des raisins ou des blés, les fêtes champêtres qui ont lieu en France, aux vendanges et aux moissons.

Les jours employés à tirer les ognons de la terre étaient encore, lors de l'expédition des Français, regardés comme des fêtes dans quelques parties de l'Égypte, telle que Rahmanieh. Son territoire était le seul de la province de Bahyreh, et même des provinces environnantes, où la culture de l'ognon fût étendue ; et ils jouissaient d'une si grande réputation, qu'à la Mekke les marchands de légumes prétendaient vendre des ognons de Rahmanieh. C'était vers le commencement de juin que les cultivateurs en faisaient la récolte ; elle durait cinq jours, et c'étaient cinq jours de fête. Les habitans des villages environnans arrivaient en grand nombre au lieu du travail : les uns venaient y faire des provisions, d'autres y apportaient quelques marchandises et principalement des gâteaux, des dattes sèches et du chorbeh.

La secte des psylles remonte, dans l'Égypte, à la plus haute antiquité. On en introduisit un jour chez le général en chef. On leur fit plusieurs questions relativement aux mystères de leur secte, et à la relation qu'elle avait avec les serpens auxquels ils paraissent commander. Ils montraient plus d'audace que d'intelligence dans leurs réponses. On en vint à l'expérience. « Pouvez-vous connaître, leur dit le général, s'il y a des serpens dans ce palais ? et, s'il y en a, pouvez-

vous les obliger à sortir de leur trou? » Ils répondirent affirmativement à ces deux questions. On les mit à l'épreuve; ils se répandirent dans les appartemens; un moment après, ils déclarèrent qu'il y avait un serpent. Ils recommencèrent leurs recherches pour découvrir où il était, prirent quelques convulsions en passant devant une jarre, placée à l'angle d'une des salles du palais, et indiquèrent que l'animal était là; effectivement on l'y trouva. Ce fut un vrai tour de Comus; on se regarda, et on convint qu'ils étaient fort adroits [1].

Le général en chef ayant résolu de se rendre à Suez, partit du Kaire le 4 nivôse (24 décembre). Les généraux Berthier, Dommartin et Caffarelli, le contre-amiral Gantheaume, le commissaire-ordonnateur d'Aure, Monge, Berthollet, Dutertre, Descotils, Costaz et l'ingénieur Lepère l'accompagnèrent. Plusieurs négocians, que des intérêts de commerce appelaient à Suez, profitèrent de cette occasion favorable pour s'y rendre.

On passa la nuit du 4 au 5 nivôse auprès du Berket-el-Haggi (lac des pèlerins), où se trouvait un poste fortifié, occupé par les Français.

Le 5 au soir, la caravane s'arrêta auprès de l'arbre de *Djamaat* qu'on aperçoit seul et plusieurs heures avant d'y arriver, au milieu d'une plaine couverte de cailloux. Le chemin de ce désert était tracé sans interruption par des ossemens d'hommes et d'animaux de toute espèce qui y

[1] Denon, tome I, page 109.

avaient péri à défaut de vivres ou d'eau. Cette plaine est le point le plus élevé de la route qui conduit du Kaire à la Mer-Rouge, et le froid y était si vif qu'en reposant on était bientôt engourdi et gelé. Il fallait se promener ou s'agiter sans cesse; cette localité ne présentait guère de moyens pour allumer du feu, car on se fit un devoir de respecter l'arbre de Djamaat. C'était un if sous lequel Bonaparte dressa sa tente, pour en écarter ceux que la tentation aurait portés à mutiler ce bel arbre, point de repos agréable aux voyageurs, dans cette contrée stérile. On parvint cependant à allumer quelques feux avec des ossemens.

On quitta l'if de Djamaat le 6 nivôse, à trois heures du matin. Bonaparte qui, pendant la journée de la veille, avait réglé sa marche sur celle de la caravane, s'en détacha avec sa suite, résolu d'arriver à Suez dans la journée même. Le gros de la caravane coucha auprès du puits d'Ageroud, près duquel se trouve aussi un château fortifié. Ce puits, profond de 50 à 60 brasses, fournit une eau salée que les hommes ne peuvent boire, mais qui est bonne pour les chameaux et les chevaux arabes. Une enceinte flanquée de deux tours est construite autour des sources; non loin de là aussi est le château qui tombe en ruines. Ce sont des constructions arabes qui avaient eu pour objet d'assurer la jouissance du puits dont les eaux servent à abreuver les bestiaux de la caravane de la Mekke. Un mois ou deux avant le passage des pélerins on y envoyait des chameaux

pour tourner une roue à chapelet, qui élevait l'eau du puits et la versait dans des rigoles d'où elle se rendait dans trois réservoirs spacieux en maçonnerie et enduits d'un ciment imperméable. Ces constructions faites dans le désert, loin de toutes les ressources, ont une certaine grandeur. Le général en chef ordonna de faire au mécanisme du puits toutes les réparations nécessaires pour le mettre en état de servir.

D'Ageroud à Suez il y a environ cinq heures de marche; une heure avant d'arriver, on trouve le *Byr-Suez* (puits de Suez), dont les eaux sont un peu moins salées que celles d'Ageroud.

Le 7 nivôse, des capitaines venus de l'Hedjas et de l'Yémen, en rade à Suez, furent présentés au général en chef. L'un d'eux, venu de Mascate, confirma la nouvelle des prises faites sur les Anglais, par les croisières de l'Ile-de-France, et apprit que les dispositions de l'iman de Mascate étaient favorables aux Français. Six frégates françaises, commandées par le contre-miral Sercey, avaient fait pour plus de 20,000,000 de prises aux Anglais.

Bonaparte entendit tous ces capitaines, leur fit connaître que l'intention de la République était que les négocians et les navigateurs fussent protégés de toutes les manières, et les congédia après avoir donné en leur présence un ordre pour modérer les droits de douanes sur les cafés. Parceval de Grandmaison, membre de l'Institut, était directeur des douanes à Suez, et la légion maltaise en formait la garnison.

Un capitaine, venant d'Yambo, arriva en rade par un gros temps et échoua au point qu'on ne voyait plus que les mâtures de son bâtiment. Il se crut ruiné et ne fit rien pour réparer ce malheur. Les Français parvinrent à mettre à flot son navire, et à sauver une partie de la cargaison. Le tout lui fut restitué gratuitement, à sa grande surprise, car il ne pouvait concevoir un tel désintéressement.

Après avoir ordonné la reconnaissance du port, des côtes et de la navigation du golfe, pour la défense de Suez, et avoir fait des dispositions pour modérer les droits excessifs imposés sur le commerce, faciliter les importations et les exportations, et pour rétablir des relations utiles avec les Arabes des tribus voisines, Bonaparte voulut passer en Asie, visiter les sources de Moïse, situées à trois lieues sud-est de Suez, dans l'Arabie-Pétrée, et reconnaître la rive orientale de la Mer-Rouge, du côté des montagnes de Tor. Il fallait faire une route de sept à huit lieues en contournant le fond du golfe. Bonaparte, accompagné d'une suite et d'un détachement de cavalerie, traversa la mer à gué, vis-à-vis un monticule de ruines, que d'Anville prétend être l'emplacement d'Arsinoë. Les autres personnes, faisant partie de cette expédition, s'embarquèrent.

Protégé dans sa marche par un banc de sable et de roche, et guidé par des Arabes montés sur des dromadaires, Bonaparte arriva sans accident sur l'autre rive, distante d'environ cinq quarts de lieue. Cependant les chevaux avaient de

l'eau jusqu'au ventre. Il y en eut même qui nagèrent. C'était, disait-on, l'endroit où Moïse passa avec les Israélites pour échapper à l'armée de Pharaon.

Après quelques heures de marche sur des sables mouvans, on atteignit les sources de Moïse, situées à peu de distance de la mer. On trouva que l'eau de ces sources était légèrement saumâtre, et néanmoins potable. En considérant les décombres d'anciennes fabriques et les vestiges de fondations d'aqueducs, de citernes, et d'une petite enceinte fortifiée, on ne put pas douter qu'il n'eût existé autrefois dans cet endroit, ainsi que l'avaient pensé différens voyageurs, un grand établissement d'aiguade qui pouvait appartenir au temps où les Vénitiens faisaient le commerce des Indes par la Mer-Rouge. Les sources étaient au nombre de six, et leurs eaux étaient contenues dans de grands réservoirs d'où elles étaient conduites par un aqueduc jusqu'au rivage de la mer. Ce fut Bonaparte qui le découvrit, et, pour s'assurer de son état, il y fit faire des fouilles à des distances très-rapprochées, jusqu'à l'aiguade, et l'on reconnut qu'il était seulement encombré et susceptible d'être réparé à peu de frais. Il donna ses instructions pour en faire la topographie et le nivellement, et pour étudier tous les moyens de rendre ces sources utiles [1].

On dit qu'à son arrivée sur la rive arabique,

[1] Elles ont été décrites par Monge. Les bâtimens qui arrivent à Suez et les habitans de la ville viennent y chercher de l'eau.

Bonaparte reçut une députation des cénobites du Mont-Sinaï, qui venaient le remercier de la protection qu'il leur avait accordée par son arrêté du 29 frimaire, et le supplier de vouloir bien s'inscrire sur l'antique registre de leurs garanties; qu'il écrivit son nom à la suite de ceux d'Aly, de Saladin, d'Ibrahim et de quelques autres [1]. Ce fait qui, d'ailleurs, paraît peu vraisemblable à cause de la distance du Kaire au Mont-Sinaï, et du peu de temps qui s'était écoulé entre l'arrêté du 29 frimaire et le 7 nivôse, est tout à fait inexact.

On revint à Suez le même jour. Une partie de ceux qui avaient accompagné Bonaparte prit les devans pour contourner par terre la pointe du golfe. Le général en chef, pour abréger, voulut reprendre la route par laquelle il était venu. Il faisait nuit quant il arriva au gué. La marée montait et rendait ce chemin hasardeux. Le guide arabe dit qu'il connaissait un passage plus facile; on le tenta. Mais l'Arabe perdit la tête et égara les Français dans un marais. Le général en chef courut quelque danger. S'il eût péri, c'eût été de la même manière que Pharaon, ce qui n'eût pas manqué, dit gaîment Napoléon, de fournir à tous les prédicateurs de la chrétienté un texte magnifique contre lui [2]. Le général Caffarelli se trouva dans le plus grand embarras. Il en fut heureusement

[1] Las Cases, tome I, page 265.

[2] *Idem*, page 267.

« Nous avons passé la Mer-Rouge à gué; le retour a failli nous coûter la vie. » Lettre du chirurgien en chef Larrey. (*Moniteur* du 30 floréal an VII.)

tiré par la présence d'esprit et le courage d'un guide à cheval.

Le 10, on partit de Suez; le gros de la caravane se dirigea sur Ageroud, et le général en chef, accompagné des généraux et de Monge, se porta au nord dans l'espoir de retrouver sur la plage, au fond du golfe, les vestiges de l'ancien canal des deux mers. On retrouva en effet la tête de ses digues; le général en chef les remarqua le premier. Elles étaient peu sensibles à leur naissance à cause des sables qui avaient comblé le canal dans quelques parties. Il en suivit les traces sur environ cinq lieues. C'était là le terme de ses vestiges, parce qu'à cette distance il débouchait dans les lacs amers. Satisfait de cette découverte et voyant la nuit s'approcher, Bonaparte voulut rejoindre la caravane à Ageroud. Il prit les devans avec Berthier, et accompagné de deux guides à cheval. La position de ce lieu était inconnue, et, pour ne pas s'égarer, Bonaparte se dirigea du côté où le soleil se couchait. Après un trajet de trois lieues, il arriva heureusement à Ageroud et rejoignit la caravane chargée de l'eau et des vivres. Il eût couru plus de dangers, si la nouvelle de son voyage à Suez n'eût écarté les Arabes de ces parages. Pour signaler sa présence et le lieu du bivouac aux officiers qui étaient restés en arrière, dans l'obscurité de la nuit, il fit tirer le canon, allumer des feux sur les tours du château, et porter sur quelques points élevés de la route qu'il venait de parcourir des fanaux dont les caravanes sont toujours munies pour éclairer leur

marche dans la nuit. Ces fanaux sont fort simples : c'est un réchaud cylindrique dans lequel on entretient un feu vif et brillant, en y brûlant des morceaux très-secs de sapin. Ces réchauds sont fixés à la partie supérieure d'un bâton de cinq à six pieds de hauteur qu'on fiche en terre lorsqu'on veut s'arrêter. Si la caravane marche de nuit, elle a à sa tête plusieurs hommes qui portent de pareils réchauds, qu'ils ont soin de tenir élevés, afin que leur flamme soit aperçue de chaque voyageur [1].

Tout le monde fut rallié dans la soirée. Le lendemain, la caravane se divisa en deux parties, l'une, composée de marchands, prit la route du Kaire, l'autre se dirigea vers Belbeïs. Le général en chef qui, avec un piquet de cavalerie, précédait sa troupe, donna sur une troupe d'Arabes conduisant des chameaux. On reconnut qu'ils étaient de la tribu des Billys, et on cessa la poursuite, parce qu'on était en paix avec eux.

La troupe continuait sa route au milieu d'un désert immense. « Que vous semble de tout ceci? citoyen Monge, dit le général en chef, interpellant ce mathématicien. — Mais, citoyen général, je pense que si jamais on voit ici autant de voitures qu'à l'Opéra, il faudra qu'il se soit passé de fameuses révolutions sur le globe [2]. » Il y en avait cependant une à six chevaux, c'était celle du gé-

[1] C'est ainsi que Dubois-Aymé, dans son mémoire sur le séjour des Hébreux en Égypte, explique les miracles de *la colonne de feu* et de *la nuée*.

[2] Las Cases, tome v, page 78.

néral en chef qui marchait en avant de la caravane et dont il ne se servit pas, car il voyagea toujours à cheval; elle étonnait fort les Arabes.

Napoléon disait que le désert avait toujours eu pour lui un attrait particulier. Il ne l'avait jamais traversé sans une certaine émotion. C'était pour lui l'image de l'immensité. Il ne montrait point de bornes, n'avait ni commencement ni fin; c'était un Océan de pied ferme. Ce spectacle flattait son imagination et il se complaisait à faire observer que Napoléon veut dire *lion du désert* [1].

Bonaparte arriva à Belbeïs le 12 nivôse au soir; il employa la journée du 13 à visiter les fortifications, les divers établissemens, et passa la revue des troupes. On aperçut du haut des remparts une troupe d'Arabes de la tribu des *Soharrâh*, ennemis acharnés des Français, qui venaient souvent inquiéter [illegible] communications et ravager le Charqyeh. Le chef d'escadron Croisier, aide-de-camp du général en chef, leur donna la chasse, leur prit 9 hommes et 30 chameaux chargés de dattes.

Le même jour, le général en chef écrivit au divan du Kaire.

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite; je l'ai lue avec le plaisir que l'on éprouve toujours lorsqu'on pense à des gens que l'on estime et sur l'attachement desquels on compte.

Dans peu de jours, je serai au Kaire.

Je m'occupe dans ce moment-ci à faire faire les

[1] Las Cases, tome v, page 78.

opérations nécessaires pour désigner l'endroit par où l'on peut faire passer les eaux pour joindre le Nil et la Mer-Rouge. Cette communication a existé jadis, car j'en ai trouvé la trace en plusieurs endroits. J'ai appris que plusieurs pelotons d'Arabes étaient venus commettre des vols autour de la ville. Je désirerais que vous prissiez des informations pour connaître de quelle tribu ils sont; car mon intention est de les punir sévèrement. Il est temps enfin que ces brigands cessent d'inquiéter le pauvre peuple qu'ils rendent bien malheureux. Croyez, je vous prie, au désir que j'ai de vous faire du bien. »

Le 14, Bonaparte partit, accompagné de Berthier et Caffarelli, pour aller à Abou-Keycheïd, chercher les vestiges du canal dont il avait visité l'extrémité orientale, en partant de Suez. Arrivé à ce point, il en trouva de nouveau les traces, et les suivit pendant plusieurs lieues dans la direction de l'ouest jusqu'à Abâseh où l'on suppose qu'il avait sa jonction avec la branche pélusiaque.

Il châtia, en route, un parti d'Arabes *Soharrâh*, non loin du village de Kâraïm, ainsi que ceux de la tribu qui avait pillé la caravane des haggis (pélerins). Il retourna à Belbeïs d'où il partit le 17 nivôse pour se rendre au Kaire. Il fit encore quelques excursions dans le désert, et envoya de forts détachemens pour soumettre les *Soharrâh* qui infestaient toujours cette contrée. On leur fit des prises considérables.

De retour au Kaire, occupé des reconnaissances qu'il avait faites pendant son voyage, et désirant

vivement avoir des données plus positives, il chargea l'ingénieur Lepère d'y travailler, et de les lui soumettre le plus tôt possible. Il fit fournir tout ce qui était nécessaire aux ingénieurs pour un assez long séjour dans le désert, et pour y faire les opérations de levée de plans et de nivellement. Suez fut choisi comme point de départ. Ce travail fut fait.

Le général en chef désirait que la position du puits d'El-Batar, qui se trouvait vers la moitié du chemin du Kaire à Suez, fût déterminée; que les ingénieurs se munissent de tout ce qui serait nécessaire pour descendre dans ce puits; qu'ils reconnussent si on avait creusé jusqu'au roc, et s'il serait possible de creuser davantage; enfin qu'ils mesurassent la distance du Kaire à Suez par la route d'Ageroud et par celle de la vallée de l'Égarement [1].

Lepère partit avec plusieurs ingénieurs, sous l'escorte du général Junot qui allait commander à Suez. Le général en chef y envoya aussi le contre-amiral Gantheaume qui, étant simple commandant d'un vaisseau de la compagnie des Indes, y avait, en 1791, pénétré par la Mer-Rouge.

Il devait passer une inspection rigoureuse de tous les établissemens de la marine; donner les ordres pour que tous les magasins et établissemens fussent conformes au projet qu'avait le général en chef d'organiser et de maintenir à Suez un petit arsenal de construction, et faire mettre en chantier une goëlette.

[1] Lettre de Bonaparte à Caffarelli, du 25 nivôse.

Si les chaloupes canonnières que le général Bon avait dû faire armer étaient prêtes et en état de remplir une mission dans la Mer-Rouge, il était ordonné à Gantheaume de partir avec elles ; de se rendre à Cosseïr; de s'emparer de tous les bâtimens appartenant aux Mamlouks, qui sortiraient du port ainsi que du fort, qu'il ferait mettre, sur-le-champ, dans le meilleur état de défense; de tâcher de correspondre avec le général Desaix; de laisser en croisière, devant le port de Cosseïr, une partie des chaloupes canonnières; de mener avec lui un commissaire de la marine et un officier intelligent qu'il y établirait; de faire tous les réglemens qui lui paraîtraient nécessaires pour l'établissement de la douane, la formation des magasins nationaux, la recherche de tout ce qui appartenait aux Mamlouks, et pour le commerce; d'écrire à Yambo, Gedda et Mokka, pour faire connaître que l'on pouvait venir, en toute sûreté, commercer dans le port de Suez; que toutes les mesures avaient été prises pour l'organisation du port, et pour pouvoir fournir aux bâtimens tous les secours dont ils auraient besoin; d'embarquer sur chacune de ses chaloupes canonnières 20 hommes, 10 canonniers qu'il laisserait en garnison à Cosseïr, si on n'y en trouvait pas; de combiner sa marche de manière que, autant que les vents pourraient le permettre, il fût, de sa personne, de retour au Kaire du 15 au 20 pluviôse (du 3 au 8 février 1799) [1].

[1] Lettre de Bonaparte, du 26 nivôse

CHAPITRE X.

Tentatives de Bonaparte pour avoir des nouvelles de France. — Berthier est sur le point de partir. — Bonaparte reçoit des nouvelles d'Europe. — Relations de Bonaparte avec Tippo-Saïb, l'iman de Mascate, le schérif de la Mekke. — Établissement d'ateliers industriels au Kaire. — Bonaparte fait explorer les vallées des lacs Natron et du Fleuve-sans-Eau. — Vie monastique en Égypte. — Expédition de Lanusse contre Aboucheïr. — Murat, Rampon, Leclerc, Verdier marchent contre des Arabes insurgés. — La peste se déclare à Alexandrie. — Mesures prises par Bonaparte pour en arrêter le cours. — Il fait des dotations à des généraux. — Il renvoie à la croisière les Anglais tombés en son pouvoir. — Fête du Rhamadan. — Coup-d'œil sur le système de défense de l'Égypte.

Le général en chef autorisa Marmont à envoyer un parlementaire aux Anglais et lui écrivit : « Vous leur ferez dire que vous avez appris qu'ils avaient la peste à bord, et que, dans ce cas, vous leur offrez tous les secours que l'humanité pourrait exiger. Envoyez un homme extrêmement honnête, qui soit peu parleur, et qui ait de bonnes oreilles. Si Lavalette était à Alexandrie, et que vous eussiez l'idée de l'en charger, ce n'est point mon intention. Il faut y envoyer un homme qui ait tout au plus le grade de capitaine ; il pourra leur porter les gazettes d'Égypte, et tâchera d'en tirer celles d'Europe, s'ils en ont, et s'ils veulent en donner. Recommandez que l'officier seul monte à bord, de manière qu'à son retour dans la ville, il

n'y soit pas fait de caquets, et qu'il vous confie tout ce qui se sera passé [1] ».

Le général Berthier fut sur le point de partir pour porter en France des dépêches au gouvernement, et remplir une mission. Il devait, le 10 pluviôse, se mettre en route pour Alexandrie, s'y embarquer sur la frégate *la Courageuse*, et emmener deux bâtimens du convoi, bon voiliers, que Bonaparte avait fait préparer. Ils étaient mis à la disposition de Berthier, afin qu'il pût envoyer en Égypte des nouvelles dès qu'il en aurait appris dans sa route. Le général en chef lui conseillait, comme la plus sûre, celle qui conduisait sur les côtes d'Italie, du côté du golfe de Tarente, du port de Crotone, et même, si le temps le permettait, de remonter le golfe Adriatique jusqu'à Ancône. S'il touchait à Malte ou à Corfou, il lui était recommandé de prendre des mesures pour qu'on envoyât des sabres, des pistolets, des fusils, de renvoyer la frégate aussitôt son arrivée, et de la diriger sur Jaffa où elle mouillerait au large et avec précaution, afin de s'assurer si l'armée y était [2]; et, si elle n'y était pas, elle se dirigerait sur Damiette. Enfin, si les événemens sur le continent n'y rendaient pas sa présence nécessaire, il était ordonné à Berthier de rejoindre l'armée à la prochaine mousson [3].

Quelle était sa mission? Quelle cause grave avait pu décider à abandonner Bonaparte un

[1] Lettre du 18 nivôse (7 janvier 1799).

[2] Bonaparte méditait alors de porter la guerre en Syrie.

[3] Lettre de Bonaparte, du 6 pluviôse (25 janvier).

homme qui semblait devoir jusqu'à la mort partager sa destinée ? Qui le croirait ? C'était l'amour. Il y avait en Égypte une faction, celle des amoureux à grands sentimens. Leur esprit était malade; ils passaient les nuits à chercher dans la lune l'image réfléchie des idoles qu'ils avaient laissées au-delà de la mer. Berthier était à la tête de cette faction. Au moment où l'armée avait appareillé de Toulon, le cœur avait manqué au chef d'état-major, et il avait failli rester sur le rivage. En Égypte, il portait une espèce de culte à ses amours ; à côté de sa tente, il en avait toujours une autre aussi magnifiquement soignée que le boudoir le plus élégant, et consacrée au portrait de sa maîtresse, devant lequel il brûlait des parfums. L'ennui s'empara de lui ; il ne put résister aux tourmens de l'absence, et demanda la permission de retourner aux pieds de la beauté qui l'enchaînait. Bonaparte, fort mécontenté, la lui donna. Berthier prit congé et fit ses adieux ; mais honteux de sa faiblesse, et cédant aux instances de ses amis, il revint, fondant en larmes, disant qu'il ne voulait pas se déshonorer en se séparant de son général, de son ami, et ne partit pas [1].

Dans ce moment même, 7 pluviôse (26 janvier), des nouvelles de France et d'Europe arrivaient enfin à Alexandrie, apportées par deux Français, Hamelin et Livron, venus sur un bâtiment ragusais, chargé, pour leur compte, de draps, de vins et de vinaigre. Ils étaient sortis de Trieste le 3 bru-

[1] Las Cases, tome 1, page 261.

maire, avaient relâché le 13 à Ancône, étaient allés à Navarin et en étaient partis le 22 nivôse. Ils n'avaient point de dépêches du gouvernement ni de France; ils n'apportaient que des lettres de Gênes et de Livourne, une du consul d'Ancône à Bonaparte, annonçant pour toute nouvelle, que tout était tranquille en France et en Europe; le *Journal de Lugano*, depuis le 17 fructidor jusqu'au 1er. brumaire; le *Courrier de l'armé d'Italie*, du 14 vendémiaire jusqu'au 6 brumaire, qui s'imprimait à Milan.

Toutes les troupes traversaient le désert, et Bonaparte était lui-même prêt à partir du Kaire lorsqu'il apprit l'arrivée de ce bâtiment. Il retarda son départ de quelques jours. Il interrogea Hamelin, trouva beaucoup de contradictions dans les nouvelles qu'il donna comme les ayant apprises dans sa route, et y ajouta peu de confiance. Voici cependant celles qu'il manda à divers de ses lieutenans, à Kléber et à Desaix, et parmi lesquelles la plupart étaient vraies :

En France, pour l'intérieur, les choses étaient absolument dans le même état que lorsque l'expédition en était partie. Dans l'allure du gouvernement, on ne remarquait d'autre changement que celui qu'avait pu y apporter le nouveau membre qui y était entré (Treilhard).

Le Corps législatif paraissait avoir pris un peu plus de dignité et de considération et avoir dans les affaires un peu plus d'influence. On avait adopté des mesures pour recruter l'armée, et fait une loi qui appelait au service tous les jeunes

gens de 18 ans, appelés *conscrits*. On avait fait une levée de 200,000 hommes, qui paraissait s'effectuer.

Le congrès de Rastadt en était toujours au même point; on y parlait beaucoup sans avancer à rien. Pour activer les négociations, on avait envoyé Jourdan commander l'armée du Rhin, Joubert celle d'Italie.

Pléville le Peley était parti pour Corfou, afin de réunir le reste de la marine. La place était bloquée par une escadre russe. Les habitans s'étaient réunis à la garnison forte de 4,000 hommes. Le blocus n'avait pas empêché la frégate *la Brune* d'y entrer le 30 brumaire.

Descorches était parti pour Constantinople, le 24 vendémiaire, comme ambassadeur extraordinaire. L'ambassadeur turc à Paris faisait toujours ses promenades comme à l'ordinaire. Passwan-Oglou avait entièrement détruit l'armée du capitan-pacha, et était maître d'Andrinople.

Les *dignes* alliés de la République, les Espagnols, avec 24 vaisseaux, se laissaient bloquer à Cadix par 16 voiles anglaises.

L'Angleterre avait déclaré la guerre à toutes les républiques italiennes.

Le général Humbert *avait eu la bonté* de doubler l'Écosse et de débarquer en Irlande avec un corps de 1,500 à 2,000 hommes et l'adjudant-général Sarrazin. Après avoir eu quelques avantages, il s'était laissé investir et avait été fait prisonnier. Bonaparte regrettait de voir le brave 3e. de chasseurs dans une opération aussi ridicule.

Les Anglais bloquaient Malte; mais plusieurs bâtimens chargés de vivres y étaient entrés.

L'escadre de Brest était très-belle.

On était très-indisposé à Paris contre le roi de Naples.

De tous côtés on armait en Europe, cependant on ne faisait encore que se regarder.

La situation de la France et de l'Europe jusqu'au 20 brumaire paraissait à Bonaparte assez satisfaisante [1].

Quoiqu'il crût qu'on était en paix avec Naples et l'empereur, il chargea Marmont de retarder, sous différens prétextes, le départ des bâtimens napolitains, impériaux et livournais, en attendant qu'on acquît des renseignemens plus certains [2].

Ces nouvelles étaient les premières, les seules que Bonaparte eût reçues depuis sept à huit mois; encore n'y en avait-il pas du gouvernement. Comment se faisait-il qu'aucun bâtiment ne fût parvenu en Égypte, tandis que ceux qui étaient expédiés d'Alexandrie arrivaient en France, malgré les croisières anglaises? Était-ce insouciance du Directoire, inhabileté de ses agens? L'armée française, sur laquelle se portaient tous les regards de l'Orient, était-elle donc oubliée dans sa patrie?

En annonçant au Directoire l'arrivée de Hamelin et de Livron, Bonaparte lui écrivit:

« Il est nécessaire que vous nous fassiez passer des armes, et que vos opérations militaires et

[1] Lettres de Bonaparte à Kléber, à Marmont et à Desaix, des 17, 21 et 22 pluviôse (5, 9 et 10 février).

[2] Lettre du 21 pluviôse.

diplomatiques soient combinées de manière à ce que nous recevions des secours; les événemens naturels font mourir du monde.

Nous avons eu bien des ennemis à combattre dans cette expédition : déserts, habitans du pays, Arabes, Mamlouks, Russes, Turcs, Anglais.

Si dans le courant de mars, le rapport du citoyen Hamelin m'était confirmé, et que la France fût en guerre contre les rois, je passerais en France.

Je ne me permets, dans cette lettre, aucune réflexion sur les affaire de la République, puisque depuis dix mois je n'ai plus aucune nouvelle.

Nous avons tous une entière confiance dans la sagesse et la vigueur des déterminations que vous prendrez [1]. »

On voit par la fin de cette lettre, que Bonaparte, ne regardant l'expédition d'Égypte que comme un objet secondaire, ne perdait pas de vue la situation de l'Europe, bien plus importante à ses yeux; qu'en cas de guerre, il croyait sa présence nécessaire en France, et prenait lui-même ouvertement l'initiative de son retour; ce qui ne permet pas de douter qu'il n'y eût été autorisé par le Directoire.

C'était chez lui une pensée toujours dominante, comme on l'a vu ci-dessus; il avait déjà écrit au Directoire :

« Nous attendons des nouvelles de France et d'Europe. C'est un besoin vif pour nos âmes;

[1] Lettre du 22 pluviôse.

car si la gloire nationale avait besoin de nous, nous serions inconsolables de n'y pas être [1] ».

Bonaparte mettait une grande exactitude à instruire le Directoire et la France de ses progrès et de sa situation. Beaucoup de ses courriers et de ses dépêches y parvinrent malgré les croisières ennemies. Ainsi tous les principaux événemens qui s'étaient passés en Égypte, furent publiés par le Directoire. Malgré leur éclat, ils n'excitaient pas tout l'intérêt dont ils étaient dignes. L'attention publique se portait de préférence sur les armées continentales, que la guerre, de nouveau rallumée, faisait rentrer de toutes parts en campagne.

Le brick *le Rivoli* arriva en France au mois de ventôse. Le Directoire fit publier en ces termes les nouvelles qu'il avait apportées d'Égypte :

« La fortune continue de seconder le génie et la valeur. Tout ce que Bonaparte entreprend, lui réussit au-delà même de son espérance. L'Égypte Haute et Basse, cette vaste et fertile contrée, est non-seulement toute entière soumise aux armes de la République, mais encore défendue sur tous les points par des fortifications élevées avec la même célérité qui signale nos victoires. Les Grecs, bénissant les libérateurs qui les ont affranchis du joug des Mamlouks, s'enrôlent en foule, et se distinguent sous les drapeaux tricolors [2]. Les Turcs, forcés de reconnaître la justice d'un gouvernement qui protége, châtie, récompense avec la même

[1] Lettre du 27 frimaire.

[2] Les Grecs étaient tout au plus 200; les Cophtes, très-nombreux, ne voulaient pas du service militaire; les Druses ne firent rien pour les Français.

impartialité, se montrent amis des vainqueurs. Les Druses, peuples qui habitent le Mont-Liban, sont en guerre ouverte avec Djezzar-Pacha, et n'attendent que les Français pour se joindre à eux. Pour la gloire de nos républicains, quelques misérables essayent encore de leur résister; et ceux-là sont, ou des Arabes accoutumés à vivre de pillages et d'assassinats, ou le reste impuissant des beys tyrans de l'Égypte. C'est parmi ce rebut de l'humanité, que l'Angleterre a cherché et trouvé de dignes alliés.

Notre brillante position en Égypte est le fruit de vingt victoires successives de l'armée qui a repoussé le peu de Mamlouks, qui n'a pas péri, au-dessus des cataractes du Nil, ou dans les rochers de la Syrie, et qui ne nous ont coûté que deux ou trois cents braves. Aussi voit-on là ce que l'on n'a jamais vu ailleurs, une armée dont le nombre a doublé par les combats, dont la santé s'est fortifiée au milieu des fatigues des camps, et dont les armes et l'équipement, en temps de guerre, annoncent l'abondance de la paix.

Cette armée, forte de soixante mille hommes d'infanterie, de dix mille de cavalerie [1], montés sur des chevaux arabes, et d'une escadre de plusieurs vaisseaux, frégates et chaloupes canonnières, se fait tellement estimer par sa bravoure et sa bonne conduite, des habitans du pays, qu'un des principaux d'entre eux disait, en style oriental, à un général français : *Sultan, tu ne devrais*

[1] L'armée comptait alors 20,000 hommes d'infanterie et 2,000 de cavalerie.

pas donner du pain à tes soldats, ils méritent d'être nourris avec du sucre.

Mais si le héros qui commande cette armée, sait la faire aimer des peuples qu'elle a soumis, il ne la rend pas moins redoutable à ceux qui osent se déclarer contre elle. Des malheureux, que l'or de l'Angleterre avait soulevés au Kaire et dans quelques villages, ont fait la triste expérience que le bras tout-puissant de la République Français, qui élève et soutient ceux qni s'appuient sur lui, écrase ceux sur qui il pèse. »

La situation de l'armée d'Égypte était assez belle pour n'avoir pas besoin de ces exagérations que n'autorisait point la correspondance du général en chef, dans laquelle, au contraire, la vérité était fidèlement représentée.

Bonaparte écrivit à Tippo-Saïb :

« Vous avez déjà été instruit de mon arrivée sur les bords de la Mer-Rouge, avec une armée innombrable et invincible, remplie du désir de vous délivrer du joug de fer de l'Angleterre. Je m'empresse de vous faire connaître le désir que j'ai, que vous me donniez, par la voie de Mascate et de Mokka, des nouvelles sur la situation politique dans laquelle vous vous trouvez. Je désirerais même que vous pussiez envoyer à Suez ou au grand Kaire, quelque homme adroit qui eût votre confiance, avec lequel je pusse conférer [1]. »

Il écrivit à l'iman de Mascate :

« Je vous écris cette lettre pour vous faire con-

[1] Lettre du 6 pluviôse.

naître ce que vous avez déjà appris sans doute, l'arrivée de l'armée française en Égypte.

Comme vous avez été de tout temps notre ami, vous devez être convaincu du désir que j'ai de protéger tous les bâtimens de votre nation, et que vous les engagiez à venir à Suez, où ils trouveront protection pour leur commerce.

Je vous prie aussi de faire parvenir cette lettre à Tippo-Saïb, par la première occasion qui se trouvera pour les Indes [1]. »

Il paraît que les frégates de l'Ile-de-France reçurent trop tard les ordres du Directoire; elles ne vinrent donc point dans la Mer-Rouge. D'ailleurs, la déclaration de guerre de la Porte ne permettait plus à Bonaparte d'envoyer des secours à Tippo-Saïb, et les événemens ultérieurs enlevèrent tout moyen de correspondance entre eux.

Aussitôt que l'expédition d'Égypte était sortie de Toulon, le ministère anglais avait envoyé des renforts dans l'Inde, et avait poussé vivement la guerre contre Tippo-Saïb, qui, trahi par ses alliés et par la fortune, battu, repoussé, renfermé dans sa capitale, trois mois après la lettre de Bonaparte, perdit la vie en combattant aux portes de son palais, le 14 floréal an VII (3 mai 1799).

Des trois buts qu'avait eus l'expédition d'Égypte, le troisième, celui d'attaquer la puissance anglaise dans l'Inde, paraissait, sinon manqué, du moins loin de s'accomplir; mais les deux premiers semblaient faciles à remplir; l'établisse-

[1] Lettre du 6 pluviôse.

ment d'une colonie française, et l'ouverture d'un grand débouché à son commerce.

En vain les Anglais et les ennemis de la France affectaient alors de tourner en ridicule l'expédition d'Égypte, et de prédire avec un air d'assurance la ruine de l'armée française. Des aveux un peu plus tardifs ont révélé les terreurs dont fut agité le cabinet britannique. M. Dundas dit, dans la séance du 8 juillet 1800, à la chambre des communes : « Lorsque les Français envahirent l'Égypte, l'effroi fut général ; l'Europe et l'Orient tremblèrent ; nos possessions dans l'Inde ne couraient pas moins de dangers que l'empire Ottoman [1] ».

Bonaparte écrivit au sultan de la Mekke :

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite, et j'en ai compris le contenu. Je vous envoie le réglement que j'ai fait pour la douane de Suez, et mon intention est de le faire exécuter ponctuellement. Je ne doute pas que les négocians de l'Hedjas ne voient avec gratitude la diminution des droits que j'ai faite pour le plus grand avantage du commerce, et vous pouvez les assurer qu'ils jouiront ici de la plus ample protection.

Toutes les fois que vous aurez besoin de quelque chose en Égypte, vous n'avez qu'à me le faire savoir, et je me ferai un plaisir de vous donner des marques de mon estime [2]. »

A leur arrivée en Égypte, les Français avaient été frappés d'un grand étonnement, en trouvant le peuple privé des choses utiles ou agréables à la

[1] Moniteur du 5 pluviôse an IX.
[2] Lettre du 6 pluviôse.

vie, et luttant, faute des instrumens les plus simples, contre des difficultés de toute espèce.

Les Français, eux-mêmes, étaient loin d'avoir réuni, avant leur départ, tout ce qui était nécessaire pour transporter les arts de l'Europe en Égypte. La précipitation avec laquelle fut faite l'expédition, le voile politique qui en cachait le but, le désastre de la flotte à Abouqyr, concoururent à les priver d'une foule d'objets.

Heureusement, l'expédition avait des hommes dont le génie inventif et l'habileté étaient capables de réparer les pertes et de suppléer à tout. Une compagnie d'aérostiers, attachée à l'expédition, était composée, presque toute entière, d'habiles artistes et d'ouvriers intelligens; on les utilisa et on organisa, dès le 5e. jour complémentaire de l'an VI, différens ateliers, savoir :

Chefs :	Adnez.	— Des travaux de forges, du tour en fer et des fortes machines de ce genre.
	Aimé.	— De la charpente, de la menuiserie et des mécaniques en bois.
	Hérault.	— Des machines de précision, de géométrie, d'horlogerie et d'orfévrerie.
	Couvreur.	— Des armes précieuses et autres objets de ce genre.
	Cérot.	— Des instrumens de géographie et de topographie.
	Lenoir.	— Des instrumens d'astronomie.
	Fouquet.	— De la gravure.
	Collin.	— Du tour en bois et des machines de ce genre.
	Hochu.	— De l'imprimerie en taille-douce.

On rassembla dans l'enceinte même des grands édifices destinés aux sciences, tous les élémens qui pouvaient favoriser le développement de l'industrie. L'application des théories mécaniques et chimiques fit de grands progrès. Les ateliers étaient dirigés par Conté. Il joignait au zèle le plus désintéressé un talent ingénieux et fécond qui lui suggérait des ressources inattendues. Il avait déjà enrichi la France de plusieurs inventions, et donna bientôt à l'Égypte quelques-uns des arts les plus importans de l'Europe. Obligé de tout créer, jusqu'aux outils, il établit des moulins à vent, des machines pour la fabrication de la poudre, d'autres pour la monnaie du Kaire, l'imprimerie orientale, des fonderies pour les canons et mortiers; il fit fabriquer dans ses ateliers, l'acier, le carton, les toiles vernissées, des draps, des armes pour les troupes, des ustensiles pour les hôpitaux, des instrumens pour les ingénieurs, des lunettes pour les astronomes, des loupes pour les naturalistes, des crayons pour les dessinateurs, jusqu'à des tambours et des trompettes. Enfin, ces grands ateliers fournirent, pendant le cours de l'expédition, une multitude d'objets propres à contribuer au succès de la guerre et aux jouissances de la paix. Les indigènes ne tardèrent point à participer aux avantages qui résultaient de ces travaux. Conté observa leurs manufactures, dessina leurs métiers, leurs machines, leurs instrumens, et perfectionna les procédés dont ils faisaient usage. Ils considéraient attentivement les productions de l'industrie fran-

çaise, et s'exerçaient à les imiter. Reconnaissant dans le vainqueur, tous les genres de supériorité, ils se soumettaient avec plus de confiance à l'influence protectrice du nouveau gouvernement.

La fabrication de la poudre fut l'objet d'une administration particulière. Le citoyen Champy, à qui elle fut confiée, justifia, par des services très-importans, toutes les espérances que ses lumières et sa longue expérience avaient fait concevoir.

Dutertre et Rigo, dessinateurs, faisaient les portraits des hommes du pays qui s'étaient dévoués à la cause de la France. Cette distinction les flattait beaucoup.

La plupart des peuples orientaux n'ont aucune idée de la peinture. On en fit l'expérience. Le peintre Rigo voulut peindre le nubien Abd-el-Kerim, conducteur d'une caravane; il parut content de l'esquisse au crayon; mais quand il fut peint et qu'il vit son portrait, il recula, poussa des hurlemens, et s'enfuit en disant qu'on lui avait pris sa tête.

Tous les instrumens nécessaires à l'imprimerie furent réunis dans un établissement considérable que le citoyen Marcel dirigea avec un zèle actif et éclairé. Cet art, presque entièrement inconnu aux Orientaux, excitait toute l'attention des Égyptiens. Il servait à multiplier les communications, soit entre les Français eux-mêmes, soit entre les habitans, et favorisait à la fois le succès de l'expédition et le progrès des sciences.

Les principaux membres du divan du Kaire, entre autres les scheyks El-Mohdy, El-Fayoumy, El-Saouy, etc., allèrent plusieurs fois visiter l'imprimerie nationale. Les différens procédés employés pour l'impression des différentes langues leur causaient, disaient-ils, un plaisir mêlé de surprise. Le cheyk Mohammed-el-Fahsy, qui avait vu l'imprimerie de Constantinople, et plusieurs Syriens qui connaissaient celle du couvent maronite de Kiesrouen, sur l'Anti-Liban, furent étonnés de la dextérité et de la promptitude des imprimeurs français. D'après leur témoignage, on ne procédait qu'avec beaucoup de maladresse et de lenteur dans les deux imprimeries dont nous venons de parler, seuls établissemens typographiques de l'Orient.

Le cheyk El-Bekry alla aussi visiter l'imprimerie nationale dont il était très-curieux d'examiner les ateliers. Après les avoir parcourus, il fit diverses questions sur l'art de l'imprimerie. Il demanda si la France possédait beaucoup de ces établissemens, s'il en existait un grand nombre dans les autres contrées de l'Europe, en quels pays ils étaient le plus multipliés, etc. Il demanda encore s'il y avait beaucoup d'imprimeries dans l'empire russe, et parut fort étonné lorsqu'on lui répondit que cet État n'avait commencé à se policer réellement et à se civiliser que lorsque l'imprimerie y avait été introduite. Il se fit expliquer l'influence que pouvait avoir cet art sur la civilisation d'un peuple, et parut goûter les raisons qu'on lui en donna, surtout celles qui étaient

tirées, 1°. de la facilité de multiplier et répandre à un très-grand nombre d'exemplaires de bons ouvrages qui, manuscrits, ne pourraient être connus que d'un petit nombre de personnes; 2°. de l'impossibilité que tous les exemplaires pussent se perdre ou être supprimés totalement par aucune espèce d'événement, chose qui pouvait arriver aux meilleurs manuscrits. Il dit alors qu'il existait une grande quantité de bons livres arabes dont la publication serait infiniment utile à l'Égypte où ils étaient ignorés du plus grand nombre, et qu'il désirait sincèrement qu'ils pussent être répandus par la voie de l'imprimerie. Il ajouta, en se retirant, que toutes les sciences venaient de Dieu, et qu'avec sa volonté, il n'y avait aucune chose que les hommes ne pussent entreprendre, et dans laquelle ils ne pussent réussir.

Le général en chef fixa, ainsi qu'il suit, les traitemens des membres de la commission des sciences et arts, à dater du 1er. floréal an VI, et par mois.

	liv.	s.	d.
Ceux de 1re. classe.	500		
Ceux de 2e. classe.	416	13	4
Ceux de 3e. classe.	333	6	8
Ceux de 4e. classe.	250		
Ceux de 5e. classe.	200		
Ceux de 6e. classe.	166	13	4
Ceux de 7e. classe.	125		
Ceux de 8e. classe.	100		
Ceux de 9e. classe.	75		
Ceux de 10e. classe.	50		

Ce traitement fut acquitté par le payeur-général de l'armée, de la même manière que celui des officiers[1].

Le général en chef ordonna qu'il y aurait, le 15 vendémiaire, en présence des généraux d'artillerie et du génie, un examen public pour les jeunes gens de l'école polytechnique qui voudraient entrer dans ces deux armes, et qui seraient porteurs d'un ordre de l'état-major. Monge, examinateur de la marine, fut chargé de cet examen[2].

Les récits des anciens écrivains et de quelques voyageurs modernes portaient à croire que le Nil, dans des temps très-reculés, avait pénétré dans les déserts de la Libye. On avait cru reconnaître des traces de son cours dans une grande vallée située à l'ouest de la Basse-Égypte, désignée par les géographes sous le nom de *Bahr-Belâ-mâ*, ou *le Fleuve-sans-Eau*, et par les Égyptiens, sous celui de *Bahr-el-Fârigh*, ou *Fleuve-Vide*. On savait que cette vallée n'était pas éloignée des lacs *Natron*, et qu'il y avait dans le voisinage quelques couvens de religieux cophtes. Le général en chef jugeant qu'il était utile d'explorer cette partie de l'Égypte, y envoya une commission composée de Berthollet, Fourrier, Redouté jeune, Duchanoy et Regnault, et chargea le général Andréossi de les protéger contre les Arabes avec un détachement de troupes. Ils partirent de Terra-

[1] Arrêté du 25 vendémiaire an VII.
[2] *Idem* du 29 fructidor an VI.

neh le 4 pluviôse, et, après quatorze heures de marche sur un vaste plateau désert, ils aperçurent la vallée des lacs Natron. En y descendant, ils trouvèrent, à mi-côte, les ruines d'un *quasr* ou fort bâti en natron, ce qui prouva que les pluies étaient extrêmement rares dans cette contrée. Les lacs furent visités par la commission; on fit l'analyse de leurs eaux, et on leva la carte de la vallée. Ces lacs étaient au nombre de six; l'exploitation de leur sel faisait partie de la ferme de Terraneh, dont le canton, renfermant six villages, était compris dans les nouvelles limites de la province de Gizeh. Les caravanes s'assemblaient à Terraneh; elles étaient ordinairement de cent cinquante chameaux et six cents ânes. Les hommes entraient nus dans l'eau, brisaient et arrachaient le natron avec une pince en fer, et négligeaient celui qui se trouvait en grande masse sur les bords des lacs. Chaque caravane transportait 600 *qantar* de natron de quarante-huit *oqâh* [1]. Terraneh en était l'entrepôt. Il était expédié par le Nil à Rosette, d'où on l'envoyait à Alexandrie et de là en Europe. La ferme du natron était une véritable gabelle. Les villages qui avaient des établissemens où on l'employait, étaient obligés d'en acheter tous les ans, au fermier, une quantité déterminée. La tribu des *sammâlou*, Arabes pasteurs et hospitaliers, faisait la contrebande du natron, et allait, par le désert, le vendre à Alexandrie.

[1] L'oqâh est de 2 livres et demie, poids de marc (720 quintaux).

La vallée du *Fleuve-sans-Eau* est à l'ouest de celle des lacs Natron; elles ne sont séparées que par une crête, et son bassin a près de trois lieues de développement d'un bord à l'autre. Aride et stérile comme tout ce qui l'entoure, cette vallée n'a point de sources. La commission la traversa dans toute sa largeur; elle y trouva beaucoup de bois pétrifié, d'immenses troncs d'arbres agatisés, une vertèbre de gros poisson qui paraissait minéralisée, du quartz roulé, du silex et beaucoup de matières appartenant aux montagnes primitives de la Haute-Égypte. On en concluait que le Nil, ou une partie de ses eaux, avait dû couler dans les déserts de la Libye, par les vallées des lacs Natron et du Fleuve-sans-Eau.

L'opinion générale étant qu'en remontant le Bahr-Belâ-mâ on arrivait dans le Fayoum, la commission conjectura que leur point d'attache devait être à l'endroit où se trouvait indiqué le lac Mœris, dont le trop-plein était sans doute autrefois réparti sur la vallée du Fleuve-sans-Eau, et se déchargeait ensuite dans le golfe des Arabes. Les circonstances ne lui permirent pas de faire la reconnaissance du point de jonction de ces deux vallées qu'elle regardait comme la clef de la géographie physique de l'Égypte, et qui est bien exprimé sur la carte de Danville. Mais vingt mois plus tard, l'ingénieur Martin, en parcourant la partie septentrionale du Fayoum, reconnut que l'ouverture n'existait pas, et que cette province était séparée de la vallée du Fleuve-sans-Eau par une chaîne de montagnes. Si sa reconnaissance a

été exacte, il en résulte que le système hydrographique du lac Mœris, que l'on prétend avoir été appliqué autrefois à cette contrée, acquiert un nouveau degré d'invraisemblance.

Bonaparte écrivit au Directoire : « Le général Andréossy et le citoyen Berthollet sont de retour de leur tournée aux lacs Natron et aux couvens des cophtes. Ils ont fait des découvertes extrêmement intéressantes ; ils ont trouvé d'excellent natron que l'ignorance des exploiteurs empêchait de découvrir. Cette branche du commerce de l'Égypte deviendra encore par là plus importante [1] ».

Pour faire connaître l'état d'avilissement et de misère dans lequel sont tombés les moines chrétiens en Égypte, nous allons jeter un coup-d'œil sur leurs principaux établissemens.

Les couvens cophtes de la vallée des lacs Natron ont été fondés dans le quatrième siècle, détruits et plusieurs fois reconstruits dans la suite. Trois de ces monastères ont la forme d'un carré long de 98 à 142 mètres, large de 58 jusqu'à 68. Les murs d'enceinte, en bonne maçonnerie, sont hauts de 13 mètres et épais de 2 et demi à 3. Un trottoir d'un mètre règne à leur partie supérieure. Au-dessus du trottoir, le mur a des meurtrières, les unes dans le mur même, les autres inclinées et saillantes pour se défendre à coups de pierres contre les Arabes, la règle défendant aux moines l'usage des armes à feu. Les

[1] Lettre du 22 pluviôse.

meutrières saillantes ont des masques pour garantir des coups de fusil.

Les couvens n'ont qu'une seule entrée basse et étroite, d'un mètre de haut et de deux tiers de mètre de large. Une porte très-épaisse, toute recouverte intérieurement par de larges bandes de fer, la ferme en dedans. Elle est contenue en haut par un loquet, au milieu par une forte serrure en bois, et en bas par une traverse. L'entrée est en outre hermétiquement fermée en dehors par deux meules ou tronçons de colonnes de granit posées de champ, qui se logent à la fois et de côté dans le cadre de la maçonnerie. La porte est défendue par une espèce de machicoulis. Lorsqu'on veut se clore, un moine, resté en dehors, commence à rouler une des meules avec une pince, la cale et présente l'autre; il se glisse ensuite en dedans, l'entraîne vers lui à sa place et ferme la porte.

La cloche du couvent est à côté du machicoulis avec une corde de dattier qui pend jusqu'à terre. La nuit, avant d'ouvrir la porte, même lorsqu'on reconnaît que les gens qui sonnent sont amis, un moine, suspendu à une corde, descend, à l'aide d'un moulinet, par le machicoulis, et vient vérifier de plus près s'il n'y a pas de surprise. Pendant qu'on ouvre la porte, un moine, en sentinelle au haut du mur, observe s'il n'y a point d'Arabes.

Chaque couvent a, dans son intérieur, une tour carrée où l'on n'entre que par un pont-levis, long de 5 mètres et élevé au dessus du sol de 6 mètres

et demi. Elle est terminée par une plate-forme supérieure au mur d'enceinte.

Les trois couvens voisins des lacs Natron ont des puits profonds de 13 mètres, où il y a environ un mètre d'eau douce. Elle sert aux besoins des moines et à l'arrosage d'un petit jardin où il y a un peu de légumes et quelques arbres, tels que le dattier, l'olivier, le tamaris, l'henné et le sycomore.

Au quatrième couvent, dit de *Saint-Macaire*, il n'y a que de l'eau salée; mais en dehors, à 400 mètres, il y a un puits d'eau douce. On trouve de bonnes sources à quelque distance des trois couvens.

Les cellules des moines sont des réduits où le jour ne pénètre que par l'entrée, et où il règne une odeur infecte. Leurs meubles sont une natte, leurs ustensiles une jarre et un *qolleh* ou pot à rafraîchir l'eau. Les églises et chapelles sont assez bien tenues et décorées d'images grossièrement peintes; des œufs d'autruche y servent de lampes. Hors de là, tout est en désordre, malpropre et dégoûtant.

Les moines sont la plupart boiteux, borgnes, aveugles. Ils ont un air hagard, triste, inquiet. Ils vivent de minces revenus et principalement d'aumônes; ils se nourrissent d'un petit pain rond mal cuit, d'œufs, de fèves et de lentilles préparées à l'huile. Rien n'indique qu'ils occupent leur esprit et leurs mains; leur temps se passe en prières ou dans l'oisiveté. Ils sont très-ignorans. Leurs uniques livres consistent en manuscrits as-

cétiques sur parchemin ou papier coton, les uns en arabe, les autres en cophte, avec la traduction arabe, qui paraissent avoir 600 ans de date. Il y avait 9 moines au couvent de *Baramaïs;* 18 à celui des *Syriens;* 12 à celui d'*Ambabicoï*, et 20 à celui de *Saint-Macaire*. Le patriarche du Kaire les entretient de sujets. Le supérieur porte le nom d'Aboû-y, qui veut dire *mon père*.

Les moines exercent forcément l'hospitalité envers les Arabes. Ils sont sans cesse sur leurs gardes, et ne communiquent que la nuit d'un couvent à l'autre. Les Arabes s'y arrêtent ordinairement dans leurs courses, pour manger et faire rafraîchir leurs chevaux. Les moines ne leur ouvrent jamais la porte; une poulie, placée à l'un des angles de l'enceinte, est destinée à descendre par une corde, dans un panier, le pain, les légumes et l'orge qu'ils sont dans l'usage de donner pour n'être pas dépouillés ou assassinés lorsqu'ils sont rencontrés hors de leurs couvens.

Le tableau de ces tristes résidences qui, dans l'origine, servirent d'asile à des chrétiens, aux temps des persécutions de l'église, et l'aspect des moines qu'une stupide ferveur y tenait encore renfermés, étaient à peu près applicables aux autres établissemens monastiques répandus dans l'Égypte.

Dans les tombeaux antiques et les grandes carrières creusés dans la chaîne libyque, non loin de Syout, de petites niches, des revêtissemens en stuc, quelques croix peintes en rouge, des inscriptions cophtes, témoignaient que ces

lieux avaient été habités par des chrétiens solitaires.

A une lieue de Philœ, au milieu du désert, dans une petite vallée entourée de roches décrépites et de sables produits par leur décomposition, s'élevait un ancien couvent de cénobites. Il n'était plus habité. De hautes murailles crénelées, des chemins couverts et des meurtrières, annonçaient que les moines s'y étaient fortifiés, ou que cet édifice, enlevé à sa destination, avait servi de forteresse. Les constructions qui remontaient aux premiers temps de la chrétienté avaient de la grandeur et de la solidité. Ce que la guerre y avait ajouté, paraissait fait à la hâte et était moins bien conservé. Dans de longs corridors, des cellules ressemblaient à des cases de ménagerie; un carré de sept pieds n'était éclairé que par une lucarne; un enfoncement dans la muraille servait d'armoire; un tour, placé à côté de la porte, annonçait que c'était par là que les solitaires recevaient leur manger. Quelques sentences tronquées étaient inscrites sur les murs.

Plus loin, à deux journées de marche, au bord du désert, on trouvait deux établissemens cophtes: l'un, appelé le couvent Blanc, à cause de la couleur des pierres dont il était bâti; l'autre, nommé le couvent Rouge, parce qu'il était construit en briques, et dont on attribuait l'érection à Sainte-Hélène. Des vestiges anciens annonçaient qu'ils avaient été plusieurs fois incendiés. Au couvent Rouge, probablement à la suite d'un incendie, les moines s'étaient logés dans la galerie latérale

d'une assez grande église où ils avaient pratiqué quelques huttes ; ils étaient couverts de haillons.

Non loin de Minieh était le monastère de la *Poulie*, posé à pic sur les rochers de la chaîne arabique. Les moines venaient à la nage demander l'aumône aux passans, et les dévalisaient même, dit-on, lorsqu'ils pouvaient le faire impunément. Ils étaient très-habiles nageurs, et remontaient le courant du fleuve comme des poissons. Séparés de toute culture par un désert, ils étaient dévorés de l'air qui le traversait, et brûlés de l'ardeur du soleil qui frappait sur le rocher nu qu'ils habitaient. Ils ne vivaient que d'aumônes, et ne s'approvisionnaient que par une poulie de l'eau et des autres objets nécessaires à leur misérable existence.

Telle était la vie monastique en Égypte.

Aboucheïr, fermier de Mourad-Bey, était dans le Menoufyeh un des hommes les plus influens et les plus prononcés contre les Français. Il avait trempé dans la révolte du village de Remerieh contre le général Fugières. Zayonschek lui avait envoyé un pardon et l'avait engagé à se rendre à Menouf; il n'en fit rien. Ce général employa tous les moyens pour s'en emparer, et n'y réussit pas. Lanusse partit de Menouf dans la nuit du 29 vendémiaire avec 130 hommes de la 25ᵉ., se rendit à Qasr-Kaïr où demeurait Aboucheïr, et cerna ce village. Sa maison était une petite forteresse garnie de quelques pièces de canon et d'une trentaine de fusils de rempart. Aboucheïr, déjà à cheval avec plusieurs de ses gens, répondit par une fu-

sillade aux propositions que lui faisait faire le général Lanusse. Alors il ordonna l'escalade de la maison ; Aboucheïr voulut fuir, et fut tué en traversant le canal qui en baignait les murailles. On trouva chez lui 3 pièces de canon, 40 fusils, 50 chevaux, 12,000 livres en espèces enterrées, quelques habits militaires français et des boutons d'état-major. La mort d'Aboucheïr rétablit la tranquillité dans la contrée. Il laissait un fils qui marchait sur les traces de son père. Le général en chef ordonna à Lanusse de le faire arrêter et de l'envoyer sous bonne escorte à la citadelle du Kaire, comme un otage qu'il était bon d'avoir, et de confisquer ses biens [1].

Deux tribus arabes, ennemies des Français, nommées Haydeh et Mâseh, étaient établies au village de Gemmazeh, dans la province d'Atfyh. Le général en chef ordonna à Murat de sortir du Kaire comme pour aller à Belbeis, de gagner le Moqattam, de s'enfoncer deux lieues dans le désert, de se diriger sur Gemmazeh, de combiner sa marche de manière à se reposer pendant la nuit à 2 ou 3 lieues de ces Arabes, et à pouvoir, à la pointe du jour, tomber sur leur camp, prendre tous leurs chameaux, bestiaux, les femmes, les enfans, les vieillards et la partie de ces Arabes qui étaient à pied, de tuer les hommes qu'on ne pourrait pas prendre, et d'embarquer sa capture sur le Nil pour l'envoyer sous escorte au Kaire. Comme le point de retraite des fuyards était né-

[1] Lettres de Bonaparte, des 26 brumaire et 23 nivôse.

cessairement le puits de Gandeli, dans la vallée de l'Égarement, et El-Touâreq sur la Mer-Rouge, à 3 lieues de Suez, Murat devait, en les poursuivant, aller jusqu'à ces deux positions, et écrire un mot au commandant de ce port. Il lui était recommandé, pendant sa marche dans le désert, de pousser toujours, à une lieue sur sa droite et sur sa gauche, un officier avec 15 cavaliers, et de marcher sur tous les convois de chameaux qu'il rencontrerait : le général en chef comptait que cette course, qui devait durer 6 jours, en produirait plusieurs centaines [1].

Rampon occupait Berket-el-Haggi; Bonaparte le chargea d'aller reconnaître la position de Geziret-Billys, ou camp des Arabes de ce nom, situé à 4 lieues de là, entre Belbeis et la branche de Damiette, et, quand il en serait à une demi-lieue, de faire connaître à cette tribu qu'elle n'avait rien à craindre, qu'elle pouvait rester dans son camp, parce que le cheyk était venu voir le général en chef et en avait obtenu grâce; Rampon devait tenir note des villages par où il passerait, et observer les différentes positions qu'occupaient les Arabes, afin que, si les circonstances exigeaient qu'il marchât contre eux, il sût comment s'y prendre; veiller à ce que ses troupes ne fissent aucun mal; recommander à tous les villages de payer exactement le miry, de ne pas cacher de Mamlouks, et de les déclarer s'il y en avait [2].

[1] Lettre du 22 nivôse.
[2] Lettre du 18 frimaire.

Le général Leclerc remplaça Murat dans le commandement du Qélioubeh. Bonaparte avait fait arrêter et détenir au secret dans la citadelle du Kaire, Cheraïbi, chef de cette province, pour avoir, malgré son serment de fidélité, correspondu avec les Mamlouks, et, le jour de la révolte du Kaire, appelé les habitans des villages environnans à se joindre aux révoltés. Il chargea Leclerc de mettre à Qélioub le séquestre sur ses biens et d'en prévenir le divan de la province et les cheyks des Arabes, qui devaient d'autant plus sentir la justice de ces mesures qu'ils avaient été témoins de ses crimes et qu'on l'avait comblé de bienfaits [1].

On ne pouvait venir à bout des Arabes de Darne; battus d'un côté, ils se représentaient de l'autre. Ils parurent à Mit-Asem, dans la province de Mansourah. Le général Verdier marcha sur ce village, dispersa les Arabes, y découvrit quelques Mamlouks et trois pièces de canon dont il s'empara. Le cheyk était d'intelligence avec eux. Le général en chef écrivit à Verdier de le menacer de coups de bâtons s'il ne désignait pas les endroits où il y aurait encore des Mamlouks et des canons cachés; de se faire donner tous les renseignemens possibles sur les bestiaux appartenant aux Arabes de Darne, qui pourraient être dans le village, après quoi de lui faire couper la tête et de la faire exposer avec une inscription qui désignerait que c'était pour avoir caché des canons;

[1] Lettre de Bonaparte, du 23 frimaire.

de faire également couper la tète aux Mamlouks, et d'envoyer les trois pièces de canon à Gizeh ; de publier une proclamation dans la province pour que les villages qui avaient des canons eussent à les remettre dans le plus court délai [1].

Les consuls étrangers, à Alexandrie, reçurent une lettre de l'amiral anglais et la publièrent sans la permission du général Marmont. Le général en chef lui en témoigna son étonnement. « Faites-leur rendre compte, lui écrivit-il, qui leur a remis cette lettre, et faites-leur connaître que, si, à l'avenir, ils ne vous remettaient pas, toutes cachetées, les lettres qu'ils recevraient, vous les feriez fusiller. Si ce cas se présentait, vous m'enverriez la lettre toute cachetée. »

Un nommé Jennovisch, capitaine impérial, vint à Alexandrie ; Bonaparte donna l'ordre à Marmont de mettre le scellé sur ses effets, et de l'envoyer sous bonne escorte au Kaire. « Vous aurez soin, lui mandait-il, de le faire mettre nu, et de prendre tous ses habillemens que vous ferez découdre pour vous assurer qu'il n'y a rien dedans. Vous lui ferez donner d'autres habits. L'envoi de cet homme à Alexandrie me paraît suspect : du reste, je suis fort aise qu'il y soit, puisqu'il nous donnera des nouvelles du continent ; mais qu'il ne parle à personne [2]. »

Jusqu'à ce moment, l'état sanitaire de l'armée avait été satisfaisant ; on n'y avait pas vu le moin-

[1] Lettre du 29 nivôse.
[2] Lettre du 25.

dre symptôme de peste ; vers la fin de frimaire, elle se déclara à Alexandrie dans l'hôpital de la marine. Il y eut beaucoup de lenteur dans les déclarations, et par conséquent dans les mesures de précaution et d'isolement nécessaires pour empêcher la maladie de se propager. Elle se communiqua aux troupes de terre.

L'ordonnateur des lazarets reçut l'ordre de Bonaparte de se concerter avec le médecin en chef, et lui demanda s'il fallait brûler les effets des pestiférés, ou se contenter de leur lavage et sérénage. Desgenettes répondit que leur brûlement était une mesure indispensable. Il fit cependant observer au général en chef que ce parti pourrait entraîner beaucoup de dépense, soit par la perte des fournitures appartenant à l'État, soit pour les indemnités qui seraient réclamées par les particuliers. Bonaparte répondit comme le héros du Tasse quand il rejette la rançon d'Altamore : « Je suis venu ici pour fixer l'attention et reporter l'intérêt de l'Europe sur le centre de l'ancien monde, et non pour entasser des richesses ». On brûla donc les effets des pestiférés ou des malades suspects de la peste [1].

Le général en chef écrivit à Marmont :

« Faites faire tous les cinq jours une visite des hôpitaux par un officier supérieur de ronde qui prendra toutes les précautions nécessaires, qui visitera tous les malades, et fera fusiller sur-le-champ, dans la cour de l'hôpital, les infirmiers

[1] Desgenettes, *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, pag. 23.

ou employés qui auraient refusé de fournir aux malades les secours et les vivres dont ils ont besoin. Cet officier, en sortant de l'hôpital, sera mis pour quelques jours en réserve dans un endroit particulier. Vous avez bien fait de faire donner du vinaigre et de l'eau-de-vie à la troupe. Épargnez l'un et l'autre; il y a loin d'ici au mois de juin [1]. »

La peste étendit ses ravages; plusieurs corps en furent atteints. Bonaparte envoya à Marmont une longue instruction faite pour servir de modèle à tout général d'armée. Ses recettes étaient simples et décisives. Il ne puisait pas dans les pharmacies; l'eau, l'air, la propreté formaient tout son formulaire. On y reconnaît ce coup-d'œil prompt à juger les choses, et cet esprit fécond en ressources que rien n'embarrassait, et qui trouvait remède à tout.

« J'imagine, écrivit-il, que vous aurez changé la manière de faire le service d'Alexandrie. Vous aurez placé aux différentes batteries et aux forts de petits postes stables et permanens : ainsi, par exemple, à la hauteur du fort de l'Observation, à la batterie des bains, vous aurez placé 12 à 15 hommes qui ne devront pas en sortir, et que vous tiendrez là sans communication. Ces 12 à 15 hommes fourniront le factionnaire nécessaire pour garder le poste. L'état de la mer vous dispense d'avoir aujourd'hui une grande surveillance; ainsi vous vous trouvez avoir besoin de fort peu de monde. Pour-

[1] Lettre du 27 nivôse.

quoi avez-vous des grenadiers pour faire le service en ville ? Je ne conçois rien à l'obstination du commissaire des guerres Michaut à rester dans sa maison, puisque la peste y est. Pourquoi ne va-t-il pas se camper sur un monticule du côté de la colonne de Pompée ?

Tous vos bataillons sont, l'un de l'autre, au moins à une demi-lieue. Ne tenez que très-peu de chose dans la ville ; et, comme c'est le poste le plus dangereux, n'y tenez point de troupe d'élite. Mettez le bataillon de la 75ᵉ. sous ces arbres où vous avez été longtemps avec la 4ᵉ. d'infanterie légère. Qu'il se baraque là en s'interdisant toute communication avec la ville et l'Égypte. Mettez le bataillon de la 85ᵉ. du côté du Marabou : vous pourrez facilement l'approvisionner par mer. Quant à la malheureuse demi-brigade d'infanterie légère, faites-la mettre nue comme la main, faites-lui prendre un bon bain de mer ; qu'elle se frotte de la tête aux pieds ; qu'elle lave bien ses habits, et que l'on veille à ce qu'elle se tienne propre. Qu'il n'y ait plus de parade ; qu'on ne monte plus de garde que chacun dans son camp. Faites faire une grande fosse de chaux vive pour y jeter les morts.

Dès l'instant que, dans une maison française, il y a la peste, que les individus se campent ou se baraquent ; mais qu'ils fuient cette maison avec précaution, et qu'ils soient mis en réserve en plein champ. Enfin, ordonnez qu'on se lave les pieds, les mains, le visage tous les jours, et qu'on se tienne propre.

Si vous ne pouvez pas garantir la totalité des corps où cette maladie s'est déclarée, garantissez au moins la majorité de votre garnison. Il me semble que vous n'avez encore pris aucune grande mesure proportionnée aux circonstances. Si je n'avais pas à Alexandrie des dépôts dont je ne puis me passer, je vous aurais déjà dit : partez avec votre garnison, et allez camper à 3 lieues dans le désert. Je sens que vous ne pouvez pas le faire. Approchez-en le plus près que vous pourrez. Pénétrez-vous de l'esprit des dispositions contenues dans la présente lettre ; exécutez-les autant que possible, et j'espère que vous vous en trouverez bien [1]. »

Les généraux Lagrange et Leclerc, plusieurs officiers de la division Reynier et ce général lui-même, désirant augmenter leur bien-être par des moyens que pût avouer leur délicatesse, avaient exprimé au général en chef le désir d'acquérir des terres confisquées sur les Mamlouks [2].

Ce fut sans doute sur cette demande que Bonaparte, généralisant plus tard cette idée, chargea, comme on l'a vu, le conseil de finances par lui créé le 26 nivôse, de proposer un plan pour donner aux soldats de l'armée une récompense qu'ils avaient si justement méritée. Le travail de ce conseil n'est point connu ; mais on va voir Bonaparte, comme les anciens conquérans, distribuer à ses lieutenans des terres de l'ennemi vaincu, et

[1] Lettre du 9 pluviôse (28 janvier).
[2] Lettre de Reynier, du 20 vendémiaire.

jeter sur un sol étranger le germe de ce système de dotations qui se développa dans l'empire français sous Napoléon.

Il donna en toute propriété, dans l'île de Roudah, au général Lannes, la maison qu'il occupait avec 20 feddams de terre; aux généraux Murat et Dommartin, les maisons qu'ils habitaient avec les jardins. Il ordonna que la partie qui restait de cette île, excepté les lieux où étaient le Meqyas et une batterie, et l'île vis-à-vis Boulaq où était le lazaret, seraient partagées chacune en dix portions qu'il se réserva de donner à des officiers de l'armée. Le chef de l'état-major-général fut chargé d'annoncer à ces trois généraux que ces biens leur étaient donnés en gratification extraordinaire pour les services qu'ils avaient rendus dans la campagne, et les dépenses qu'elle leur avait occasionées [1].

Il donna au même titre et par la même considération 12 actions de la compagnie d'Égypte, appartenant à la République, aux chefs de brigade Boyer de la 18e., Darmagnac de la 32e., Conroux de la 61e., Lejeune de la 22e., Delorgne de la 13e., Maugras de la 75e., Venoux de la 25e., au chef de brigade de la 9e., aux colonels Duvivier du 14e. de dragons, Bron du 3e., Pinon du 15e., et à l'adjudant-général Grezieux [2].

Bonaparte écrivit à Marmont : « Vous ferez sortir un parlementaire pour prévenir le commandant anglais que plusieurs avisos de sa nation ont,

[1] Ordre de Bonaparte, du 3 pluviôse.

[2] Lettre au payeur-général, du 10 pluviôse (29 janvier).

à différentes époques, échoué sur la côte; que nous avons sauvé les équipages; qu'ils sont dans ce moment au Kaire où ils sont traités avec tous les égards possibles; que ne les regardant pas comme prisonniers, je les lui enverrai incessamment[1] ».

Ils étaient en effet libres sur parole; ils se mêlaient avec les troupes pour assister aux revues, et s'approchaient de Bonaparte jusqu'à toucher son cheval. Un de ses officiers ayant cherché à lui inspirer quelque crainte, il répondit en souriant : « Si vous craignez pour votre vie, moi je ne crains rien : les Anglais ne sont pas des assassins ». Passant un jour auprès de leur logement, il aperçut la femme d'un matelot allaitant un enfant, lui envoya un pot de lait et du linge, et continua de lui faire remettre chaque jour quelque chose. Un bateau de comédiens qui venait d'Alexandrie, ayant chaviré sur le Nil tout près du Kaire, les officiers et matelots anglais se trouvant sur le rivage se jetèrent à l'eau et sauvèrent sept individus d'une mort certaine. Bonaparte les fit appeler, les loua de leur conduite, fit donner 200 fr. à chaque officier et 50 à chaque matelot, et leur fit délivrer des passeports pour retourner librement à bord de la croisière. Et, comme ils le remerciaient, il leur dit en souriant : « Fortune de guerre ! » Ces faits sont racontés par un des prisonniers même[2].

[1] Lettre du 17 pluviôse.

[2] Jean Monkhouse, officier de marine. *Relation des six dernières semaines de la vie de Napoléon.*

Bonaparte ordonna à l'aga des janissaires et aux agens de la police de publier au Kaire qu'on jouirait pendant la nuit du rhamadan de toute la liberté d'usage. Il écrivit au divan pour qu'il fît tout ce qui dépendrait de lui, afin que cette fête fût célébrée avec plus de pompe et de ferveur que les autres années. Il assista à cette solennité le 21 pluviôse, et y remplit les fonctions qui appartenaient au pacha. Il en envoya à Marmont une relation avec une proclamation du divan pour les répandre non-seulement dans sa province, mais encore par tous les bâtimens qui partiraient [1].

Jetons un coup-d'œil rapide sur le système de fortification et de défense appliqué par Bonaparte à l'Égypte. Tout y avait été nouveau pour les Français, sol, climat, tactique des Mamlouks, mœurs des habitans. Ils avaient eu à combattre non-seulement la force armée du pays, les Mamlouks, mais encore les Arabes et les cultivateurs. Il avait fallu s'établir et se fortifier contre les ennemis intérieurs et extérieurs.

L'Égypte n'offrait point ces lignes naturelles de défense, ces grandes chaînes de montagnes ou ces rivières qui, en Europe, déterminent les systèmes de fortification, d'attaque et de défense d'un pays. Elle n'avait pas de ces postes dont la possession entraîne celle d'une province. La côte de la Méditerranée est plane et accessible. Excepté dans

[1] Lettres de Bonaparte au divan, au Directoire, à Marmont, des 11, 21 et 22 pluviôse.

la saison de l'inondation, l'ennemi pouvait pénétrer facilement dans le pays. Tout était ouvert devant lui. Il ne pouvait être arrêté dans sa marche que par quelques corps d'armée occupant les points resserrés entre le Nil et les lacs. Des fortifications, pour défendre le passage des bouches du fleuve, pouvaient le gêner dans ses opérations; mais elles n'étaient rien sans la protection d'une armée.

Du côté de la Syrie, les difficultés qu'offrait le passage du désert n'étaient pas insurmontables. Une fois vaincues, le pays était entièrement ouvert. Si les Turcs, seuls ennemis dont Bonaparte put, dans le principe, prévoir l'attaque, pénétraient dans l'intérieur du pays, c'était seulement avec une armée qu'on pouvait les combattre et contenir la population. Toutes ces considérations le déterminèrent donc à adopter pour principe que l'Égypte devait être défendue par une armée, plutôt que par des fortifications.

Cependant la difficulté des transports, le genre de nourriture des habitans, si différent de celui des Français, et le besoin de réunir d'avance des subsistances sur les points où l'armée aurait à s'assembler, exigeaient qu'on y formât des magasins de vivres et de munitions. Pour la sûreté des dépôts, il fallait les protéger par des postes fortifiés. Il convenait que ceux de ces postes qui étaient sur l'extrême frontière fussent en état de résister aux attaques de l'ennemi, en attendant la réunion de l'armée.

Le maintien de la tranquillité dans l'intérieur du pays exigeait aussi des postes fortifiés, capables d'imposer aux habitans, et de servir de retraite aux détachemens français.

Bonaparte détermina d'après ces principes le centre des opérations et des dépôts de l'armée; les postes extrêmes et les postes intermédiaires; il établit sur le Nil une marine capable de protéger les mouvemens et les transports. Les travaux de fortification furent fort difficiles à organiser; méthodes de construction, moyens d'exécution et de transport, tout était différent des usages européens. Il fallut fabriquer des outils; les soldats pouvaient difficilement y être employés. Les Égyptiens y venaient avec peine. Cependant, malgré tous les obstacles, les fortifications s'élevèrent partout avec une rapidité qui les surprit, et fit une grande impression sur eux.

Considérée par les Égyptiens comme donnant à celui qui l'occupe la domination sur le pays, centre du gouvernement et du commerce, la ville du Kaire se présentait naturellement par sa position comme le centre de toutes les opérations militaires, et où la réserve, les hôpitaux, les magasins, les ateliers, les administrations générales pouvaient être en sûreté. On trouva les conditions nécessaires à une capitale militaire dans l'ensemble du Kaire, de Boulaq, du Vieux-Kaire, de Gizeh et de l'île de Roudah. Elle fut choisie pour être le lieu du rassemblement d'où l'armée pourrait se porter sur les points où sa présence serait nécessaire. Son étendue et sa population ne per-

mettaient pas de penser à la fortifier. On occupa seulement les points qui la dominent. On tira le parti le plus ingénieux de l'ancien château; et du chaos de ces vieilles constructions s'éleva une citadelle susceptible d'être défendue par un petit nombre de troupes, et de contenir les habitans. Les forts Dupuis, Sulkowsky, de l'Institut, Muireur et Camin furent construits autour de la ville, vers les quartiers éloignés de la citadelle, pour défendre, avec de petites garnisons, différens établissemens contre l'ennemi extérieur et les soulèvemens des habitans.

Le fort Camin, celui de l'Institut, et l'ouvrage à corne construit à la ferme d'Ibrahim-Bey, défendaient les avenues de Boulaq et le pont de communication avec l'île de Roudah, défendue elle-même naturellement par le fleuve, et en outre par des batteries. Gizeh, que Mourad-Bey avait fait environner de murs, fournit à peu de frais une bonne place forte pour les ateliers et magasins de l'artillerie. Ses tours furent remplies de terre et transformées en batteries. Un pont volant fut établi pour la communication avec le Vieux-Kaire. Des postes retranchés à 5 ou 6 lieues sud du Kaire, le fort de Torrah sur la rive droite du Nil et le couvent d'Aboû-Seïféni sur la rive gauche, protégèrent la navigation de ce fleuve.

Le point le plus intéressant peut-être, pour l'armée française, était le port de mer qui contenait sa marine, presque tous ses magasins, et par lequel elle pouvait recevoir des secours. L'influence militaire d'Alexandrie, comme place de

guerre, était à peu près nulle. L'Égypte n'a pas absolument besoin de cette ville, tandis qu'Alexandrie ne peut que difficilement exister sans l'eau du Nil et les vivres de l'Égypte. Mais, comme port de mer, excellent sous le rapport des opérations maritimes et du commerce, c'était le seul qui existât sur la côte. Ces raisons déterminèrent donc à le fortifier. Ces fortifications exigeaient de grands travaux, beaucoup de temps et de main-d'œuvre. La défense de la ville et du port embrassait un développement considérable; tout le terrain environnant était couvert d'anciennes constructions et de montagnes de décombres.

On tira parti d'une portion de l'enceinte construite par les anciens Arabes, du Phare, etc., etc.

Une vieille mosquée, bâtie sur l'île ou rocher du Marabou, fut convertie en fort pour défendre l'anse où l'armée avait débarqué, et la passe occidentale du Port-Vieux.

Le vieux château d'Abouqyr fut réparé et armé, et servit de batterie de côte.

On s'occupa de la défense des deux bouches du Nil; les villes de Rosette et de Damiette étaient trop grandes et trop peuplées pour être converties en postes militaires, et trop éloignées des embouchures pour en défendre l'entrée; les bâtimens de guerre, situés en dedans du Bogaz, ne pouvaient non plus le défendre sans être protégés par des feux de terre. L'ancien château de Raschid, situé à une demi-lieue au-dessous de Rosette, fut réparé, armé et nommé *fort Julien*. Un

ancien caravanserail, appelé la *maison carrée*, situé entre le fort Julien et Abouqyr, fut converti en position militaire pour protéger la communication avec Alexandrie, défendre la bouche du lac d'Edkou et augmenter la surveillance sur la côte la plus menacée.

Au-dessous de Damiette, dans l'endroit le plus resserré de la langue de terre qui sépare le Nil du lac Menzaleh, sur l'emplacement du village de Lesbeh, on construisit un fort, auquel on donna ce nom. Il commandait le Nil, et aurait arrêté l'ennemi, si après avoir débarqué sur la plage, à l'est de l'embouchure, il avait voulu marcher sur Damiette. Il était cependant trop éloigné du Bogaz pour protéger les bâtimens chargés d'en défendre l'entrée. Deux tours, anciennement construites sur les deux rives, furent réparées et armées.

Les lacs Madieh ou d'Abouqyr, Bourlos et Menzaleh furent occupés par des chaloupes canonnières.

Rahmanieh fut choisi comme centre d'action pour les opérations de l'armée sur la côte et pour dépôt de vivres et de munitions. On y construisit une redoute, et on y forma des magasins. Cette fortification et quelques travaux faits à Damanhour protégeaient en outre le canal d'Alexandrie contre les incursions des Arabes.

Sur la frontière de Syrie, Belbeïs et Salhieh furent choisis pour postes extrêmes : on voulut d'abord en faire de grandes places; mais la dif-

ficulté d'exécuter des travaux aussi considérables y fit renoncer. On en forma des postes de dépôts.

Dans l'intérieur, à Menouf, Mit-Gamar, Mansourah, Alqam, on construisit des postes pour protéger la navigation du Nil, contenir les habitans du pays, et servir de dépôts.

Quant au poste établi à Suez, la difficulté des transports par le désert ne permit pas d'exécuter tous les travaux projetés. Les fortifications de Suez suffirent pour protéger contre les Arabes les établissemens qu'on voulait y former.

On aurait une idée très-fausse de ces fortifications, si on les assimilait à celles de l'Europe. On dut créer un système applicable au pays, aux matériaux, et approprié aux diverses attaques dont on pouvait être menacé; des maisons ou d'anciennes constructions armées de quelques pièces de canon et crénelées; de petites tours aussi crénelées et surmontées d'une terrasse avec une ou deux pièces de canon, tels étaient la plupart des postes où une vingtaine de Français attendait sans crainte et repoussait toutes les attaques de la cavalerie ennemie ou d'une multitude soulevée, et n'y redoutait pas même une vingtaine de pièces d'artillerie mal servies. Les vivres et les munitions pour la garnison et en dépôt pour l'armée étaient dans des magasins construits dans l'intérieur ou bien adossés extérieurement à ces forts.

Afin de les mettre un peu à l'abri du feu de l'artillerie, on éleva autour de quelques-uns de ces postes des parapets ou des chemins couverts.

Ces fortifications étaient bonnes contre des armées turques, inhabiles aux attaques régulières, et qui savent à peine se servir de leur artillerie; elles n'auraient opposé qu'une faible résistance aux attaques de troupes européennes. Mais, considérées comme dépôt, destinées à fournir aux besoins de l'armée dans tous les lieux où elle pouvait se porter, elles remplissaient leur but. C'était sur l'armée que reposait la défense de l'Égypte; elle devait toujours être prête à marcher à l'ennemi.

Après avoir assuré les moyens de la nourrir sur tous les points, des routes étaient nécessaires pour faciliter ses marches dans toutes les saisons. Les communications par eau furent organisées sur le Nil, et protégées par des barques armées. Des reconnaissances furent ordonnées pour les communications par terre. Les routes qu'il importait particulièrement d'établir étaient celles d'Alexandrie à Damiette, en suivant la côte, de Rahmanieh à Damiette, de Rahmanieh à Salhieh, de Damiette à Salhieh, du Kaire à Damiette, du Kaire à Alexandrie et Rosette par Rahmanieh, du Kaire à Belbeis et Salhieh.

Pour être praticables pendant l'inondation, ces routes devaient être élevées au-dessus du niveau des eaux; on pouvait profiter de plusieurs digues et ponts qui existaient déjà. Les nouvelles levées et les ponts à faire devaient se rattacher au système général d'irrigation, et concourir à son perfectionnement. Ce travail indispensable pour compléter le système de défense, exigeait de grandes

dépenses et plusieurs années. Les ingénieurs militaires et des ponts et chaussées firent des reconnaissances très-précieuses; mais ce travail ne fut point exécuté.

Le nouveau genre de guerre que faisait Bonaparte lui suggéra quelques innovations utiles pour l'attaque et la défense.

Grâce à la vitesse de leurs chevaux, à l'habileté avec laquelle ils savaient les manier, à leur habitude de la vie du désert, les Arabes échappaient le plus souvent à la cavalerie française qui se ruinait à leur poursuite. Le général en chef, à son retour d'Asie à Suez, avait rencontré des Arabes montés sur des dromadaires et escortant une caravane. Les voyant conduire ces animaux avec adresse, il avait ordonné à Eugène Beauharnais et à Édouard Colbert, aujourd'hui lieutenant-général, d'essayer de monter et de conduire des dromadaires. Ces officiers ayant exécuté avec facilité les ordres du général en chef, qui les suivait au galop sans pouvoir les atteindre, Bonaparte annonça qu'avant un mois il aurait un régiment de dromadaires pour faire la police de l'Égypte. En arrivant à Suez, il en parla à Reynier et prit un arrêté pour la formation de ce corps. Dans le même temps, le général Desaix faisait la même chose dans la Haute-Égypte pour se mettre à la poursuite de Mourad-Bey. Le dromadaire, très-leste à la course, pouvait au trot suivre un cheval au petit galop, porter en même temps deux hommes adossés, les vivres, les munitions, supporter facilement la fatigue, la faim et la soif. Il était donc

très-propre à faire des marches dans le désert. Sa docilité se prêtait à toutes les manœuvres ; il les exécutait avec une rare précision. Au signal de halte, il fléchissait les jambes, se reposait sur le ventre et restait immobile. Alors les soldats mettaient pied à terre, se formaient en bataillon, faisaient la loi à la tribu d'Arabes qu'ils poursuivaient. Ce moyen fut le plus efficace pour réprimer leurs brigandages et les forcer à se soumettre. Le corps des dromadaires rendit des services signalés dans toutes les campagnes.

Pour défendre l'infanterie contre les surprises de la cavalerie ennemie, lui permettre surtout de combattre sur deux rangs et de tirer parti du troisième, toujours faible et souvent nuisible aux hommes du premier, Bonaparte ordonna que chaque soldat serait muni d'un pieu ferré par les deux bouts, comme faisant partie de son armement. Ces pieux, destinés à être plantés en terre sous un angle incliné à l'horizon, la pointe tournée contre l'ennemi, devaient défendre contre la cavalerie le front de l'infanterie pendant le combat, et garnir son enceinte lorsqu'elle était campée. Les pieux étaient alors liés les uns aux autres par des chaînettes qui les assujétissaient et en faisaient un tout unique impossible à déplacer en masse. On ne voit pas cependant que ce moyen défensif ait été employé.

CHAPITRE XI.

CAMPAGNE DE SYRIE.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Motifs de l'expédition en Syrie.—Préparatifs.—Bonaparte remet des instructions aux généraux commandant en Égypte.—L'armée de Syrie passe le désert.—Prise d'El-Arych.—Les villes de Gaza et Ramleh se soumettent aux Français.—Siége et sac de Jaffa.—Sort de la garnison.—La péste règne dans l'armée française.—Protestations pacifiques de Bonaparte envers les habitans de la Palestine et le pacha d'Acre.—Bonaparte organise le pays conquis.—Combat de Qaqoun.—Prise de Caïfa.—L'artillerie de siége tombe au pouvoir des Anglais.—L'armée française arrive devant Acre.

Après avoir réprimé la révolte du Kaire, soumis les provinces et fait un établissement à Suez, Bonaparte n'avait plus rien à craindre de l'intérieur de l'Égypte, et s'en trouvait paisible possesseur; mais ses ennemis préparaient au dehors les moyens de lui arracher sa conquête; l'orage se formait en Asie. Deux armées turques se réunissaient, l'une en Syrie, l'autre à Rhodes, pour attaquer les Français. Elles devaient agir simulta-

nément au printemps, l'une par mer, en débarquant à Abouqyr, l'autre par terre, en traversant l'isthme de Suez.

Bonaparte avait appris, par des marchands syriens, qu'Achmet-Djezzar avait été nommé, par la Porte, pacha d'Égypte, en remplacement de Seïd-Aboubeker, qui n'avait rien tenté pour conserver cette province au grand-seigneur; que Djezzar avait même fait occuper, par ses troupes, le fort d'El-Arych, situé à 10 lieues de la frontière de Syrie, sur le territoire égyptien; qu'il répandait des proclamations [1] et prodiguait ses trésors dans les provinces environnantes pour recruter des soldats; que ce corps n'était que l'avant-garde de la grande armée de Syrie, qui devait marcher sous les ordres du pacha de Damas. En voyant s'avancer vers lui des forces aussi redoutables, Bonaparte ne jugea pas prudent de les attendre, et résolut de les prévenir.

Un désert de 40 lieues séparait l'Égypte de la Syrie. Dès le 3 nivôse (23 décembre), le général en chef avait envoyé un détachement au poste de Qatieh, situé dans le désert, sur la route de Salhieh à El-Arych, pour l'occuper, y établir un fort et des magasins. L'armée, destinée à porter la guerre en Asie, fut composée de quatre petites divisions d'infanterie aux ordres des généraux Kléber, Bon, Lannes et Reynier; Murat

[1] Voyez la proclamation de Djezzar-Pacha; *Pièces justificatives*, nº. II.

commandait la cavalerie, Dommartin l'artillerie, et Caffarelli le génie; elle s'élevait à 12,895 hommes [1]. L'administration se composait de l'ordonnateur en chef d'Aure, du payeur-général Estève, du médecin en chef Desgenettes, du chirurgien en chef Larrey, et du pharmacien en chef Royer.

Desaix continua d'occuper la Haute-Égypte avec 4,000 hommes, depuis Beny-Soueyf jusqu'à Syenne; le reste des troupes aux ordres des généraux Menou, Zayonscheck, Lanusse, Fugières, Leclerc et de l'adjudant-général Almeyras, était réparti dans les provinces de la Basse-Égypte, pour dissiper les rassemblemens d'Arabes, lever les contributions et tenir la population dans l'obéissance.

Bonaparte donna au général Dugua le commandement de la province du Kaire, et lui laissa des instructions. Il prescrivait de prendre des mesures pour que, à la première alerte, chaque corps pût se rendre sur le point qui serait menacé. Des cinq tribus arabes qui habitaient le désert autour de la province du Kaire, les *Billys*, les *Joualqâh*, les *Terrabins* étaient en paix avec les Français, et avaient, au service de l'armée, leurs principaux cheyks et plu-

[1] Division Kléber	2,349	Cavalerie	800
— Bon	2,449	Génie	340
— Lannes	2,924	Artillerie	1,385
— Reynier	2,160	Guides	400
		Dromadaires	88
	9,882		3,013

Total de l'armée 12,895 hommes.

sieurs centaines de chameaux; les *Houahytâh* et les *Haydeh* étaient au contraire en guerre. On les avait poursuivis jusqu'au fond du désert; on avait brûlé leurs tentes et détruit leurs troupeaux; mais comme ils étaient assez hardis pour venir encore exercer leurs brigandages jusqu'aux portes du Kaire, le général en chef recommanda à Dugua d'observer leurs mouvemens, et, s'ils approchaient de trop près, de faire tirer sur eux le canon des forts Camin, Sulkowsky et Dupuy; d'envoyer de temps en temps une colonne de 100 hommes dans la province de Qélioubeh, pour investir et surprendre le camp de ces Arabes, s'ils y revenaient, et d'embosser un bâtiment armé sur le Nil, au-dessous du Kaire, de manière à pouvoir tirer dans la plaine. Il lui recommandait de traiter avec beaucoup d'égards le divan du Kaire, composé d'hommes bien intentionnés, et d'avoir une confiance particulière dans le commissaire Julfukiar et dans le cheyk El-Mohdy; de consulter l'intendant-général cophte et le chef des marchands de Damas, Michaël-Kébil, lorsqu'il aurait besoin de renseignemens sur la situation et la conduite des habitans du Kaire. S'il y survenait des troubles, Dugua devait s'adresser au petit divan et même réunir le divan général, qui réussiraient à tout concilier, si on leur témoignait de la confiance. Bonaparte ordonnait à ce général de prendre toutes les mesures de sûreté possibles, telles que consigner la troupe, redoubler les gardes du quartier français, y placer du canon, appeler de Menouf le général Lanusse,

qui, arrivant à la fois sur l'une et l'autre rive, en imposerait au peuple; mais de n'en venir à faire bombarder la ville par le fort Dupuy et la citadelle qu'à la dernière extrémité; car cette mesure ne pouvait produire qu'un mauvais effet sur l'Égypte et dans tout l'Orient. Enfin, le général en chef terminait ses instructions en recommandant à Dugua de l'instruire de tous les événemens, en lui écrivant, soit par des Arabes, soit par des convois de troupes, et de faire marcher les généraux Lanusse et Fugières sur les provinces de Rosette et d'Alexandrie, si des circonstances imprévues y exigeaient des renforts [1].

Après la capitale de l'Égypte, le poste d'Alexandrie était le plus important. C'était à la fois la place de dépôt, le point de retraite de l'armée en cas de revers, et celui sur lequel devaient se porter les premiers efforts des armées européennes qui tenteraient un débarquement. Les Anglais étaient en présence et bloquaient ses ports; des symptômes de peste s'y étaient manifestés. Ce commandement exigeait donc un officier actif et instruit dans toutes les parties de l'art militaire. C'est pourquoi Bonaparte y laissa le général Marmont, qui déjà y commandait. « Je ne puis, lui écrivait-il, vous donner une plus grande marque de confiance, qu'en vous laissant le commandement du poste le plus essentiel à l'armée [2]. »

[1] Lettre de Bonaparte à Dugua, du 21 pluviôse.
[2] Lettre du 21 pluviôse.

Le général en chef lui donna le commandement des provinces d'Alexandrie, Rosette et Bahyreh. Les contributions de cet arrondissement devaient suffire pour faire face aux différens services de l'armée dans ces trois provinces. Quant à Menou, il devait rester à Rosette à la disposition du général en chef; il lui réservait de hautes fonctions qui ne pouvaient être déterminées qu'après l'expédition de Syrie.

Bonaparte ordonnait à Marmont d'envoyer un bataillon à Damanhour, pour parcourir cette province, y lever les contributions, punir les malveillans, et si quelque événement appelait ce corps dans le Delta, il pourrait de là s'y porter et être d'un grand secours. Cette mesure avait aussi pour objet de soustraire à l'épidémie dont la ville d'Alexandrie était menacée, un détachement de troupes d'élite que Marmont pouvait y faire rentrer promptement, si un besoin impérieux l'exigeait. Le général en chef lui ordonnait de se mettre en correspondance avec Lanusse, à Menouf, et avec Fugières qui commandait à Mehalleh-Kébir. « Ne vous laissez point insulter par les Arabes, lui écrivait-il. Le bon moyen de faire finir votre épidémie est peut-être de faire marcher vos troupes. Saisissez l'occasion, et calculez une opération de 4 à 500 hommes sur le village de Marïout; cela sera d'autant plus essentiel, que partant pour me rendre en Syrie, l'idée de mon absence pourrait enhardir les Arabes du Bahyreh. » Pour servir de retraite au commandant de Rosette, dans le cas d'une descente, il recomman-

dait de faire armer et approvisionner pour cinq ou six mois le fort Julien, avec lequel il serait toujours maître de la bouche du Nil, et il empêcherait l'ennemi d'entreprendre quoique ce fût de grand contre l'Égypte; de mettre le fort d'Abouqyr dans le meilleur état possible; enfin, d'approvisionner Alexandrie pour 15 ou 20 jours de siége, afin qu'elle pût résister à l'ennemi jusqu'à l'arrivée du général en chef, qui n'en serait pas éloigné de 10 jours de marche. Il lui demandait aussi de faire lever exactement la carte des provinces de Bahyreh, Rosette et Alexandrie, et de la lui envoyer dès qu'elle serait faite, pour qu'il pût s'en servir, si ces provinces devenaient le théâtre de plus grands événemens [1].

Le général en chef ordonna à l'adjudant-général Almeyras, commandant à Damiette, de presser les travaux des fortifications, de faire embarquer des vivres et des munitions pour l'armée de Syrie, et de les envoyer, par le lac Menzaleh, dans le fort de Tineh, d'où ils devaient être transportés dans les magasins établis à Qatieh.

Bonaparte, voulant emmener le contre-amiral Gantheaume en Syrie, lui avait écrit qu'il avait besoin de ses lumières pour une expédition lointaine; de quitter Suez et de se rendre au Kaire avant le 15 pluviôse; de lui ramener ses 25 guides qu'il avait pris avec lui; de faire compléter son escorte jusqu'à 50 hommes, et de donner ses instructions à l'officier qui commanderait à sa

[1] Lettre du 21 pluviôse.

place l'expédition maritime projetée sur Cosseïr [1].

Le fort de Qatieh, occupé par l'avant-garde de la division Reynier, était le premier rendez-vous indiqué à l'armée : cette station était remarquable, au milieu du désert, par un beau bois de dattiers, des puits et une bonne citerne. Reynier partit de Belbeïs avec le reste de sa division, et y arriva le 16 pluviôse. Kléber, qui avait reçu, à Damiette, l'ordre de s'embarquer avec sa division sur le lac Menzaleh, où l'on avait construit plusieurs barques canonnières, pour se rendre à Tineh, et se trouver à Qatieh le 16, n'y arriva que le 18.

Tandis qu'il faisait mouvoir ses légions pour combattre les forces de la Porte-Ottomane, Bonaparte, fidèle à la politique qu'il avait adoptée, ne perdait pas une occasion de lui montrer des intentions pacifiques. Il avait écrit à Kléber de dire aux gens du pays qu'il pourrait rencontrer, qu'il n'avait ordre d'occuper que El-Arych et Kan-Iounes, et qu'il n'en voulait qu'au seul *Ibrahim-Bey*; qu'arrivé à Kan-Iounes, frontière de la Syrie, il pouvait écrire à Djezzar-Pacha, que s'il avait été réellement nommé pacha d'Égypte par le grand-seigneur, comme l'annonçait la renommée, on avait lieu d'être surpris qu'il ne fût pas venu prendre possession de son pachalic; que les Français étant les amis du grand-seigneur, ils n'avaient aucune intention hostile contre lui; que s'il faisait connaître au général en chef l'ordre

[1] Lettre de Bonaparte, du 9 pluviôse.

qui le nommait pacha d'Égypte, il le recevrait avec les honneurs dus à son rang, et qu'étant officier de la Sublime-Porte, il n'avait rien de commun avec un tyran tel qu'Ibrahim, à la fois ennemi de la République Française et du grand-seigneur. En même temps, Bonaparte faisait observer à Kléber qu'il était indispensable que chaque soldat portât sur lui pour trois jours de vivres, et qu'il fût accompagné d'un convoi qui assurât sa subsistance pendant 12 jours [1].

Les autres divisions se mirent successivement en marche. Celle du général Bon était à Salhieh, et devait appuyer les opérations de Kléber, si des événemens pressans lui rendaient un secours nécessaire [2].

Bonaparte, qui avait annoncé son départ à Kléber pour le 17, le retarda à cause de l'arrivée des citoyens Hamelin et Livron, négocians français, qui avaient apporté des nouvelles d'Europe. Il reçut en même temps un exprès d'Alexandrie, qui lui annonçait que, le 15, la croisière anglaise, renforcée de quelques bâtimens, bombardait le port et la ville. Il jugea aussitôt que ce bombardement ne pouvait avoir d'autre but que de détourner l'armée de l'expédition de Syrie, dont le mouvement commencé avait déjà alarmé les Anglais et le pacha d'Acre. Il laissa donc les Anglais continuer leur attaque, qui n'eut d'autre effet que de couler bas quelques bâtimens de transport.

[1] Lettre du 12 pluviôse.
[2] Lettre de Bonaparte à Kléber, du 17 pluviôse.

L'administrateur-général des finances, Poussielgue, devait rester au Kaire pendant la campagne de Syrie. Le général en chef lui écrivit, le 20 pluviôse, d'activer et de presser, de tous ses moyens, le recouvrement des contributions arriérées dans le Garbyeh, le Menoufyeh, la province de Gizeh, celles de Damiette et de Charqyeh, pour réunir au Kaire le plus d'argent possible, et de là le faire passer à l'armée, afin de subvenir aux dépenses extraordinaires de l'expédition.

Le 22 pluviôse, il écrivit à Desaix : « Les divisions Kléber et Reynier sont à El-Arych. Je pars à l'instant même pour m'y rendre. Mon projet est de pousser Ibrahim-Bey au-delà des confins de l'Égypte, et de dissiper les rassemblemens du pacha qui se font à Gaza. Écrivez-moi par le Kaire, en m'envoyant des Arabes droit à El-Arych. »

Bonaparte fit connaître au Directoire l'objet du mouvement qu'il faisait sur la Syrie, lui annonça que les Anglais avaient obtenu, pour Djezzar-Pacha, le pachalic de Damas, outre celui d'Acre; qu'Ibrahim-Bey, Abdallah et d'autres pachas étaient réunis à Gaza, menaçant l'Égypte d'une invasion. « Je pars dans une heure pour aller les trouver, écrivit-il. Il faut passer neuf jours d'un désert sans eau ni herbes. J'ai réuni une quantité assez considérable de chameaux; j'espère ne manquer de rien. Quand vous lirez cette lettre, il serait possible que je fusse sur les ruines de la ville de Salomon.

Djezzar-Pacha est un vieillard de soixante et dix ans, homme féroce, qui a une haine démesurée contre les Français ; il a répondu avec dédain aux ouvertures amicales que je lui ai fait faire plusieurs fois. J'ai, dans l'opération que j'entreprends, trois buts :

1°. Assurer la conquête de l'Égypte en construisant une place forte au-delà du désert, et dès lors éloigner tellement de ce pays les armées de quelque nation que ce soit, qu'elles ne puissent rien combiner avec une armée européenne qui viendrait sur les côtes ;

2°. Obliger la Porte à s'expliquer, et par-là appuyer la négociation que vous avez sans doute entamée, et l'envoi que je fais à Constantinople du citoyen Beauchamp sur la caravelle turque ;

3°. Enfin, ôter à la croisière anglaise les subsistances qu'elle tire de Syrie, en employant les deux mois d'hiver qui me restent, à me rendre, par la guerre et la diplomatie, toute cette côte amie [1]. »

Après avoir donné ses instructions à ses lieutenans, prescrit les mesures nécessaires pour assurer la tranquillité de l'Égypte pendant son absence, et mettre à l'abri des attaques extérieures, et fait défiler sur le désert les colonnes de l'armée expéditionnaire, Bonaparte partit du Kaire, le 22 pluviôse (10 février 1799), avec la division Lannes, pour aller se mettre à leur tête. Il était accompagné du payeur-général Estève, de

[1] Lettre du 22 pluviôse (10 février).

Desgenettes, Larrey, Monge, du commissaire ordonnateur d'Aure, de l'émir-haggy, des quatre cheyks des principales sectes, et enfin du mollah, l'homme le plus révéré de l'empire musulman, après le muphty de Constantinople. Il arriva à Belbeïs au milieu de la nuit.

Le lendemain, il informa Kléber de la marche des divisions Bon et Lannes, de l'arrivée du parc d'artillerie à Salhieh, et des mesures qu'il avait prises pour réunir les approvisionnemens nécessaires au passage du désert [1]. C'était là l'objet de toutes ses sollicitudes. On avait rassemblé plus de 8,000 ânes pour les transports ; ils rendirent les plus grands services. Plusieurs convois de chameaux, portant des vivres, étaient en route pour Qatieh. Le général en chef écrivit au général Bon de donner des ordres pour les faire décharger dès leur arrivée ; de les renvoyer à Tineh pour y prendre de nouvelles munitions venant de Damiette, et de les faire filer promptement sur El-Arych [2].

Le 23, Bonaparte partit de Belbeïs et coucha à Kâraïm, le 24 à Salhieh, le 25 au Pont-du-Trésor, et arriva le 26 à Qatieh. Il écrivit de ce lieu au contre-amiral Gantheaume de se rendre le 27 à Tineh et à la bouche d'Om-Fâreg ; de faire partir de Damiette le capitaine de frégate Stanglet avec sa flottille chargée de vivres pour El-Arych ; d'activer la navigation du lac Menzaleh, et de se rendre lui-même au quartier-général, par Qa-

[1] Lettre du 23 pluviôse, de Belbeïs.

[2] *Idem*.

tieh, dès que sa présence ne serait plus nécessaire dans la province de Damiette [1].

Il écrivit le même jour à Kléber, pour lui annoncer l'arrivée de plusieurs convois. Le 27, il ordonna à l'adjudant-général Grézieux de partir pour Tineh avec des chameaux destinés à transporter des vivres à El-Arych [2]. Il écrivait en même temps à l'ordonnateur en chef d'installer le commissaire Sartelon à Qatieh, pour faire filer sur El-Arych tous les objets de subsistance qui s'y trouveraient; de tirer le plus de son qu'il pourrait de Damiette, Menouf et Mehalleh-Kebir; de faire venir de Salhieh, Belbeïs et du Kaire, des convois de biscuit, orge, fèves, son et riz, et de diriger le tout sur Qatieh [3].

Enlever 12,000 hommes à l'Égypte, pour les porter en Syrie, c'était un peu compromettre la tranquillité d'une vaste contrée, dont la soumission exigeait une force imposante, et que les ennemis de la France cherchaient à soulever par tous les moyens. On pouvait craindre surtout qu'ils ne profitassent de l'absence du général en chef, car sa présence seule valait une armée. La promptitude de son coup-d'œil prévoyait tout; la force de sa volonté maintenait l'ordre et triomphait de tous les obstacles. Sa grande renommée imposait au peuple, commandait au soldat le dévouement et le rendait invincible. A peine Bonaparte se fut-il enfoncé dans le désert, à peine son

[1] Lettre du 26 pluviôse.
[2] Lettre à l'adjudant-général Grézieux, du 27 pluviôse.
[3] Lettre à l'ordonnateur en chef, du 27 pluviôse.

bras vigoureux eut-il quitté les rênes du gouvernement, qu'un relâchement funeste se fit sentir sur tous les points et dans toutes les parties. Poussielgue, dans une lettre du 27 pluviôse, lui faisait un triste tableau de la situation financière de l'Égypte. La pénurie de l'argent était telle, que l'on ne pouvait suffire à payer au Kaire les dépenses même les plus indispensables. Poussielgue envoyait des exprès dans les provinces les plus riches; on lui faisait des réponses peu rassurantes. La province de Beny-Soueyf, dans la Moyenne-Égypte, s'était insurgée, et on avait été obligé de cacher dans le village de Fehn, un convoi d'argent destiné pour le Kaire. L'arrivage des grains était suspendu; plusieurs barques avaient été arrêtées par les insurgés. N'ayant aucun moyen de transport pour faire venir les blés que l'administration possédait dans les provinces éloignées, Poussielgue avait donné aux Cophtes, commission de les vendre sur les lieux, et espérait, avec le produit de ces ventes, acheter au Kaire les approvisionnemens nécessaires à l'armée.

L'enregistrement ne produisait que 2,000 ou 2,500 fr. par jour; la monnaie en produisait autant. « Voilà donc, écrivait Poussielgue, 4,500 fr. que nous recevons; cela ne mène pas loin. » Il avait fixé les dépenses avec le général Dugua, de manière à ne payer que le strict nécessaire, et prescrit au payeur de ne rien acquitter sans son ordre. Mais, outre les dépenses forcées des vivres, du génie, de l'artillerie, des transports et du détail de l'administration, il s'en présentait

beaucoup d'autres non moins urgentes. L'établissement de Suez exigeait des fonds; le divan réclamait sa paie. Deux mois de solde étaient dus aux malheureux canonniers de la marine; c'était un objet sacré. Les contributions n'offraient qu'une maigre ressource; les villages refusaient de payer. Ils commençaient à inquiéter la navigation de la Basse-Égypte. Quelques troubles avaient éclaté près de Belbeïs, de Qélioub et de Rahmanieh.

« S'il ne résultait pas de cette situation, mandait Poussielgue, qu'il ne nous rentrera pas d'argent, je serais parfaitement tranquille, car ces mouvemens n'aboutiront à rien. La confirmation d'une victoire remportée par Desaix sur les Mamlouks se répand et impose dans la Haute-Égypte. Mon désespoir est uniquement de ne pas entrevoir les moyens de vous envoyer de l'argent, et je sens que vous en aurez grand besoin dans un pays sans ressources. Ne comptez pas sur nous; mais soyez bien convaincu que nous emploierons tous nos efforts pour vous en envoyer le plus possible.

D'après des confidences qui m'ont été faites, sans interprète, par des femmes qui vous estiment beaucoup, et qui, quoique femmes de Mamlouks, ne craignent rien tant que leur retour, vous devez vous méfier du cheyk El-Fayoumy. Il est l'ami intime d'Ibrahim, et on m'assure qu'il est dépositaire de ses trésors et de ses bijoux; qu'il correspond avec lui, et qu'il pourrait encore très-bien le servir du milieu de votre camp. Cette confi-

dence m'a d'autant plus surpris, que ce cheyk est un de ceux qui, en apparence, se sont le mieux conduits, et nous ont montré le moins d'éloignement. »

L'insurrection de la province de Beny-Soueyf n'eut pas de suite. Un bataillon de la 22°. demi-brigade marcha contre les révoltés, et couvrit de cadavres quatre lieues de pays; tout rentra dans l'ordre; les Français ne perdirent que 3 hommes et eurent 20 blessés. On croyait que cette insurrection, qui avait commencé à éclater dès le 12 pluviôse, et les troubles dans la Basse-Égypte avaient été fomentés par les Anglais et combinés par eux avec le bombardement qu'ils avaient tenté sur Alexandrie.

Le village d'El-Arych est situé à 10 lieues de la frontière de Syrie, dans un petit vallon, à l'embouchure d'un torrent alimenté par les pluies du Mont-Haïlas. On y trouve 5 ou 6 sources abondantes et un grand bois de palmiers. Les maisons sont crénelées et solidement construites; le village est défendu par un fort ceint de hautes murailles en pierre et flanquées de tours. La division Reynier y était arrivée le 21 pluviôse au soir, après avoir repoussé un détachement des Mamlouks d'Ibrahim-Bey, qu'elle avait rencontré en avant des sources de Meçoudiah. Elle prit position près du bois de palmiers, au bord de la mer. Le lendemain, Reynier fit occuper les dunes de sable qui dominent le vallon d'El-Arych et y plaça son artillerie. La troupe qui gardait le village était

composée partie de Syriens, partie de Maugrabins, originaires de la Mauritanie, que Djezzar avait pris à sa solde. Elle s'y barricada et s'y retrancha; disposée à faire une vigoureuse résistance. L'avant-garde, commandée par le général Lagrange, se précipita de droite et de gauche sur le village que Reynier attaqua de front. On combattit vivement de part et d'autre. Les Français parvinrent à pratiquer des brèches et pénétrèrent dans El-Arych. Là, le combat recommença de nouveau; les Syriens s'enfermèrent dans les maisons et dans les impasses, et présentèrent de tous côtés un feu meurtrier. Il fallut pour les déloger enfoncer toutes les portes; la plupart d'entre eux, ne voulant pas se rendre, reçurent la mort après la résistance la plus opiniâtre.

Dès le commencement de l'attaque, le commandant du fort en avait fait fermer les portes, dans la crainte d'une surprise. Par là, il avait ôté toute retraite à ceux qui gardaient le village, et ces malheureux, se voyant sans asile, continuèrent de se défendre avec toute la fureur du désespoir. Ils se réfugièrent dans une vaste citerne, déterminés à ne pas se rendre; mais bientôt, menacés d'être brûlés vifs ou étouffés, ils remirent leurs armes aux Français.

Le soir, le général Reynier, regardant le fort d'El-Arych comme inexpugnable sans artillerie de siége, se borna à en faire le blocus régulier.

La prise de ce village avait coûté aux Français près de 300 blessés. En apprenant cette nouvelle à Salhieh, où se trouvait alors le quartier-général,

Larrey accourut à El-Arych pour leur donner ses soins. Il en fut récompensé par des succès. A défaut d'autre viande, on se servit de chameau. Le bouillon et la chair en furent trouvés nourrissans et assez agréables au goût. On les regretta lorsqu'il fallut plus tard avoir recours au cheval.

Le 21 pluviôse, au soir, on signala dans le désert, sur la route de Gaza, un convoi turc qui se dirigeait sur El-Arych pour en approvisionner le fort. Les jours suivans, ce corps se grossit successivement des Mamlouks d'Ibrahim-Bey et de troupes syriennes, commandés en chef par Abdallah, pacha de Damas. Le 25 pluviôse, se sentant supérieur aux Français, il s'avança jusqu'à une demi-lieue d'El-Arych, et prit une forte position sur un plateau couvert par un ravin escarpé.

Dans la nuit du 26 au 27, Kléber arriva avec une partie de sa division. Alors Reynier, profitant de l'obscurité de la nuit, fit remonter le ravin à la sienne pendant une lieue, le passa, forma sa troupe en bataille, et marcha sur la rive où était campé l'ennemi, dans le dessein de le surprendre. Sa manœuvre réussit; l'ennemi se trouva cerné entre le ravin et les Français. Des grenadiers, commandés par l'intrépide général Lagrange, pénétrèrent dans le camp et répandirent la terreur parmi les Mamlouks d'Ibrahim. Ils voulurent reprendre la route de Gaza; mais, au même instant, Reynier parut sur ce point avec sa droite et leur ferma le passage. L'ennemi se jetta alors dans le ravin; la pente du sol entraîna les Mam-

louks qui, ne pouvant maîtriser leurs chevaux, furent culbutés les uns sur les autres. Une horrible confusion régna dans le fond du ravin, et les Français y firent un grand carnage. Kassan-Bey, plusieurs kachefs et un émir y trouvèrent la mort. Aly, kachef de Kassan-Bey, fut pris avec un grand nombre de Mamlouks.

Toute l'armée d'Abdallah fut dispersée. On dit même que ce pacha, sur le point d'être surpris dans sa tente, fut contraint de se sauver à pied, à moitié habillé. L'ennemi abandonna ses bagages, son artillerie, ses provisions de bouche et de guerre, 50 chameaux, plus de 100 chevaux, laissant sur le champ de bataille 150 tués et plus de 300 prisonniers. Les fuyards ne commencèrent à se rallier qu'à Kan-Iounes.

Après ce combat, Kléber et Reynier firent tirer contre le fort et commencer des boyaux d'approche; mais n'ayant pas assez de munitions pour battre en brèche, ils sommèrent la garnison de se rendre et poussèrent une mine sous l'une des tours du château. Elle fut éventée, et l'ennemi refusa de livrer la place. On se contenta d'en resserrer le blocus, en attendant des munitions.

Cependant Bonaparte partit de Qatieh le 27 pluviôse, alla coucher au puits de Bir-el-Abd, le 28 à celui de Meçoudiah, et arriva le 29 à El-Arych. Malgré tous les soins pour assurer les vivres, les provisions de bouche n'avaient pu suivre les troupes; elles avaient souffert de grandes privations. Quoique on eût fait route sur un sol où la végétation était presque nulle, on avait rencontré dans

es bas-fonds une espèce de petite oseille rafraîchissante, d'un goût agréable, et qui avait servi à calmer le tourment aigu de la soif. Le 30, toute l'armée se trouva réunie à El-Arych. Elle prit position sur des dunes de sable entre le village et la mer. Bonaparte fit canonner une tour du fort, et, dès que la brèche fut praticable, sommer l'ennemi de se rendre. La garnison, forte de 1,600 hommes, était composée de Mamlouks, d'Arnautes, de Maugrabins et d'habitans de la Caramanie, barbares indisciplinés et presque indépendans de leurs chefs. L'aga Ibrahim qui les commandait dut les consulter l'un après l'autre avant de répondre à la sommation de Bonaparte. Ils refusèrent de livrer leurs armes et leurs bagages, clause sur laquelle insistait le général en chef. « Vous demandez les armes et les chevaux de la garnison, répondit Ibrahim-Aga ; ceci nous a paru contraire aux principes de générosité que vous avez la réputation de professer, et c'est une chose qui ne s'est jamais vue. La mort nous paraît préférable à la honte, à l'humiliation de nous dessaisir de nos armes, et dussions-nous tous périr jusqu'au dernier, nous ne consentirons point à une condition que personne de nous n'a jamais acceptée. Voilà notre dernière résolution ; si vous ne l'approuvez pas, nous nous résignerons à la volonté de Dieu. »

Rien n'était plus facile à Bonaparte que d'enlever d'assaut le château d'El-Arych ; mais il fallait sacrifier des hommes, et il lui importait de ménager son armée, à l'ouverture de la campagne. Il consentit donc à laisser sortir la garnison avec ses

armes. Il fut conclu, le 2 ventôse, une capitulation portant que les troupes commises à la garde du fort en sortiraient pour se rendre à Bagdad par le désert, et qu'on leur donnerait un étendard tricolore et un sauf-conduit. Les agas qui les commandaient jurèrent par Moïse, Abraham et Mahomet, de ne point servir dans l'armée de Djezzar. Trois ou quatre cents Maugrabins demandèrent à servir dans l'armée française; Bonaparte en fit un corps auxiliaire. On trouva dans le fort près de 250 chevaux, deux canons démontés et une provision de vivres pour 15 jours.

Bonaparte crut faire une chose politique en expédiant de suite au Kaire les drapeaux enlevés à l'ennemi, 6 kachefs et une trentaine de Mamlouks prisonniers. En les envoyant au général Dugua, il l'engageait à se concerter avec le cheyk El-Mohdy et les principaux membres du divan pour célébrer une petite fête à la réception des drapeaux; et à faire en sorte qu'ils fussent suspendus aux voûtes de la mosquée de Jémil-Azar, comme un trophée de la victoire remportée par l'armée d'Égypte sur Djezzar et sur les ennemis des Égyptiens. « Quant aux Mamlouks prisonniers, écrivait-il, mon intention est qu'ils soient bien traités, qu'on leur restitue leurs maisons; mais que l'on exerce sur eux une surveillance particulière. Vous leur réitérerez la promesse que je leur ai faite de leur faire du bien si j'apprends à mon retour que vous avez été content de leur conduite. » Il chargeait Dugua de faire dire aux habitans du Kaire et de Damiette qu'ils pouvaient envoyer des caravanes en Syrie,

que leurs marchandises y seraient respectées et bien vendues ; il lui recommandait de faire filer des munitions de bouche et de guerre par toutes les occasions ; de lui écrire souvent, par les moyens les plus sûrs, et de lui envoyer sous bonne escorte les dépêches importantes qui pourraient lui arriver de France ou de la Haute-Égypte.

Pour fêter l'arrivée des drapeaux conquis, Dugua profita de la fête du Beïram ou clôture du rhamadan, qui tombait, cette année, le 18 ventôse (8 mars). Comme au premier jour de l'an en Europe, ce jour est celui des visites et des cadeaux ; les Français en firent aux principaux du Kaire. Des salves d'artillerie furent tirées de tous les forts. On éleva sur les minarets de la mosquée de Jémil-Azar les drapeaux pris à El-Arych ; et, pendant trois jours, des détachemens protégèrent contre les Arabes les pélerinages que les habitans allaient faire à la ville des tombeaux. Quelques jours après, le 26, on fit la belle procession du *kesoueh*, c'était le grand voile brodé en or que la caravane de la Mekke portait chaque année pour couvrir les tombeaux de Mahomet et de sa fille Fatime. Le peuple manifesta beaucoup de joie. On vit, pour la première fois, les femmes, quoique voilées, se porter avec affluence dans les rues.

Cependant il importait à Bonaparte de sortir promptement du désert, où son armée éprouvait beaucoup de privations. Il laissa la division Reynier à El-Arych avec ordre d'attendre que le fort fût entièrement évacué et nettoyé, car il était infecté de la peste ; d'en augmenter les fortifications et

de ne partir que lorsque le parc d'artillerie serait en marche.

Le 4 ventôse, Kléber, formant l'avant-garde, partit à la tête de sa division et de la cavalerie pour se porter sur Kan-Iounes. Les divisions Bon et Lannes se mirent en route pour le suivre à quelque distance.

Le 5 ventôse, Bonaparte partit d'El-Arych avec l'état-major, escorté par 100 guides à cheval et un détachement de 100 dromadaires. Arrivé au santon de Cheyk-Zoé, il remarqua avec étonnement que les fossés dans lesquels les Arabes cachaient leur paille, leurs blés et leurs racines n'avaient pas été fouillés. Il ne trouva pas un soldat, ce qu'il s'expliquait par la crainte que les Bédouins inspiraient aux traîneurs. Arrivé aux deux colonnes de granit rouge qui séparent l'Afrique de l'Asie, et près desquelles se trouve le beau et profond puits de Refah, il fut alarmé de ne pas voir de traces d'eau répandue par les divisions qui avaient dû y passer. Il continua sa route sur Kan-Iounes; mais au lieu d'y trouver son armée, il aperçut un corps de Mamlouks qui gardait ce village, et, dans le lointain, le camp d'Abdalah-Pacha. Des officiers lui conseillèrent de retourner promptement à El-Arych; mais Bonaparte repoussa cet avis. Il sentit que, s'il prenait la fuite, il attirerait sur lui les Mamlouks, et résolut de faire un coup d'audace. A la tête de ses guides, il marcha rapidement sur Kan-Iounes. Les Mamlouks d'Ibrahim, prenant ce corps pour la tête de l'armée française, se replièrent à la hâte sur

le camp de Gaza. Lorsque la nuit fut venue, Bonaparte jugea qu'il était imprudent d'occuper plus longtemps ce village en face de l'ennemi, sans avoir de nouvelles de l'armée, et se décida à une prompte retraite. Il revint, à 10 heures du soir, au santon de Cheyk-Zoé, en proie à mille réflexions, et envoya un détachement de ses dromadaires à la découverte. Le 6 ventôse, à deux heures du matin, on lui amena un Arabe qui lui dit qu'une armée française, nombreuse comme les étoiles du firmament, avait pris le chemin de la Mekke. Bonaparte le retint pour guide, monta sur son dromadaire et se mit en marche. Il rencontra quelques dragons harassés de fatigue, qui lui apprirent que Kléber avait été égaré par un guide infidèle qu'il avait fait fusiller; mais qu'ayant trouvé quelques Arabes, il s'était fait remettre dans la vraie route. Le général en chef alla au devant de lui, et rencontra sa division 2 heures après. Elle avait erré pendant 50 heures dans le désert, perdu une journée de marche, et enduré tous les tourmens de la soif. En apercevant Bonaparte sur son dromadaire, les soldats abattus poussèrent des cris d'espérance et de joie. On se rendit au santon de Cheyk-Zoé. Les divisions Bon et Lannes, ayant aussi fait fausse route, avaient été retardées; elles arrivèrent un instant après la division Kléber. Toutes ces troupes qui, d'après les ordres, auraient dû se succéder, se trouvèrent réunies en même temps, eurent bientôt épuisé l'eau des puits du santon, et n'en obtinrent qu'un léger soulagement.

L'armée arriva le 6 à Kan-Iounes. Les Mamlouks, ignorant sans doute que les Français avaient évacué ce village, n'avaient point tenté de l'occuper. Abdallah-Pacha était toujours à la même place. Lorsqu'il vit l'armée réunie, il leva son camp et se replia sur Gaza.

Bonaparte écrivit de Kan-Iounes aux cheyks et ulémas de Gaza pour les rassurer sur les intentions de l'armée française; leur demander les clefs de la ville; leur faire connaître qu'il était l'ami de la religion mahométane, et que leurs personnes, leurs propriétés et leurs femmes seraient respectées [1].

L'armée partit de Kan-Iounes le 7 ventôse. Près de Gaza, elle rencontra un corps de 3 ou 4,000 cavaliers. Murat fit passer à sa troupe le torrent de Besor, et s'avança pour l'attaquer. L'ennemi s'ébranla; on crut qu'il allait charger; mais il tourna bride et s'enfuit au galop sur la route de Jaffa. La division Kléber atteignit quelques tirailleurs turcs et en tua une vingtaine, au nombre desquels se trouva le kiaya d'Abdallah-Pacha. L'armée prit position sur les hauteurs qui dominent la ville et regardent Hébron, où l'on rapporte que Samson alla déposer les portes de Gaza. Les habitans envoyèrent faire leur soumission; les Français y furent reçus et s'y conduisirent en amis. On y trouva 100,000 rations de biscuit, du riz et de l'orge en abondance et plus de 16 milliers de poudre. Le fort de Gaza était une

[1] Lettre du 6 ventôse, de Kan-Iounes.

enceinte circulaire flanquée de tours d'environ 40 toises de diamètre. Non loin de là, sur la côte, quelques ruines en marbre blanc indiquaient ce qu'avait été Gaza, autrefois, dit-on, port de mer, maintenant située à une demi-lieue dans les terres, et peuplée seulement de 2,000 ames.

Après avoir franchi rapidement le vaste désert qui sépare l'Égypte de la Syrie, l'armée éprouvait une vraie jouissance à l'aspect des champs cultivés de la Palestine. Ce n'était plus le ciel pur et brûlant de l'Égypte, l'aridité de ses plaines de sable, la monotonie des palmiers. L'horizon se couvrait de nuages, la chaleur était modérée. Tout, dans le climat et dans la nature du sol, annonçait une contrée plus rapprochée de l'Europe. La pluie fertilisait les vallées et les prairies ; on voyait des oliviers et diverses espèces d'arbres ; on trouvait dans les jardins la datte, le cédrat, la grenade. Dans la nuit du 8 au 9 ventôse, il y eut un grand orage ; pour la première fois peut-être depuis son départ de France, l'armée entendit gronder le tonnerre : il tomba une pluie très-abondante. Le soldat qui n'y était plus accoutumé et qui n'avait pas de quoi s'en préserver, fut obligé d'allumer de grands feux pour se sécher. Après s'être réjoui d'abord de la pluie, il finit par murmurer contre la température de la Palestine qu'il trouvait froide et humide, et sembla regretter l'Égypte.

Bonaparte consacra les journées du 8 et du 9 à l'organisation civile et militaire de la place et du pays. Il forma un divan composé des principaux

habitans, et partit le 10 pluviôse pour Jaffa où l'ennemi rassemblait ses forces.

L'armée passa le torrent de Sorec, laissant à sa gauche les ruines d'Ascalon. Elle traversa une vaste plaine couverte de monticules de sables mouvans, que la cavalerie ne pouvait franchir qu'avec beaucoup de difficultés. Les chameaux s'y traînaient péniblement. Pendant environ 3 lieues, il fallut tripler les attelages de l'artillerie. Le 10 pluviôse, on coucha à Ezdoud, l'ancienne Azoth, où l'on trouva une grande quantité de scorpions et de reptiles venimeux. Les soldats allumaient des feux pour s'en défendre. Le 11, on bivouaqua à Ramleh, autrefois Arimathia. Cette petite ville n'avait alors guère plus de 200 familles; ses habitans étaient presque tous chrétiens. L'ennemi l'avait évacuée avec tant de précipitation, qu'il abandonna 100,000 rations de biscuit, une immense quantité d'orge et 1,500 outres que Djezzar avait préparées pour passer le désert.

L'armée française se trouvait à 10 lieues de Jérusalem. On rapporte qu'alors Bonaparte dirigea une avant-garde sur cette ville, où un grand nombre de chrétiens étaient dans les fers et sous le poignard; qu'il conclut secrètement un armistice avec Ismaël, pacha de Jérusalem, et se trouva ainsi tranquille sur son flanc droit. On ne trouve aucune trace de ce traité. C'est après la prise de Jaffa, dépendant du pachalic de Jérusalem, qu'il envoya dans cette ville, comme dans plusieurs autres, des paroles de paix. Il est certain qu'Is-

maël-Pacha ne témoigna aucune vue hostile à l'armée pendant toute la campagne.

L'avant-garde s'approchait de Jaffa. Cette ville était occupée par une forte garnison, composée de Maugrabins, d'Arnautes, d'Alepins, de Kurdes, de Damasquins, de Nègres, d'habitans de la Natolie et de la Caramanie. Il paraît qu'avant d'y arriver, Kléber conçut l'espoir de l'amener à se rendre. Il était accompagné du corps des Maugrabins enrôlés à El-Arych. Il fit écrire par leur capitaine au gouverneur de Jaffa, Abou-Saab, et instruisit de cette démarche le général en chef qui lui répondit de Ramleh pour lui donner son assentiment, en l'engageant d'y joindre une sommation en règle et de faire sentir à l'ennemi que la place ne pouvait tenir. « Si vous pensez qu'un mouvement de votre division sur Jaffa en accélère la reddition, ajoutait-il, je vous autorise à le faire. Si vous entrez dans la ville, prenez toutes les mesures pour empêcher le pillage. Vous placerez la cavalerie en avant sur le chemin d'Acre [1]. »

Cette tentative n'eut point de succès. Kléber arriva le 13 en avant de Jaffa. A son approche, l'ennemi se retira dans l'intérieur de la place et canonna les éclaireurs. Les autres divisions et la cavalerie arrivèrent quelques heures après.

Jaffa, autrefois *Joppé*, c'est-à-dire *jolie*, située à 16 lieues de Gaza, avait un mauvais port et une rade foraine, et ne contenait pas plus de 8,000

[1] Lettre du 12 ventôse.

habitans; le pays environnant était riche et bien cultivé.

La cavalerie et la division Kléber eurent ordre de couvrir le siége contre les rassemblemens des Naplousains, en prenant position sur le torrent Lahoya, à deux lieues de Jaffa, sur la route d'Acre. Les divisions Bon et Lannes investirent la place. Le 14, le général en chef en fit la reconnaissance. Elle était ceinte de grandes murailles, sans fossés ni contrescarpes. Aux angles, s'élevaient de grosses tours armées d'artillerie. Quoique ces pièces fussent servies par les meilleurs canonniers de l'empire ottoman, leur aménagement était mal entendu; elles étaient maladroitement placées. Bonaparte décida que le front de l'attaque aurait lieu du côté du sud, contre la partie la plus élevée et la plus forte. Plusieurs accidens de terrain permettaient d'approcher à une demi-portée de pistolet des remparts sans être aperçu. A une portée de canon de Jaffa, un rideau dominait la ville et la campagne. On y traça la ligne de contrevallation. C'était la position où devait naturellement camper l'armée; mais comme elle était éloignée de l'eau et exposée par la nudité du rideau à l'ardeur du soleil, le général en chef préféra la placer dans des bosquets d'orangers, et fit garder la position militaire par des postes.

Dans la nuit du 14 au 15 ventôse, la tranchée fut ouverte. On établit une batterie de brèche et deux contre-batteries dirigées sur la tour carrée la plus dominante du front d'attaque. On plaça

une autre batterie au nord, pour faire diversion. L'ennemi démasqua son artillerie de tous les points de l'enceinte, et fit un feu vif et soutenu.

Pendant les journées du 15 et du 16, on travailla à perfectionner les travaux de siége. L'ennemi fit deux sorties et se porta vers la batterie de brèche; il fut repoussé avec perte derrière ses remparts. Duroc, aide-de-camp du général en chef, se distingua.

Le 17 ventôse, Bonaparte fit adresser par le chef de l'état-major une sommation à la garnison de Jaffa. Il lui représentait les malheurs qu'elle attirerait sur elle et sur la ville, si elle prolongeait sa défense, lui promettait sauve-garde et protection si elle voulait se rendre, et retarda le feu des batteries jusqu'à sept heures du matin. Pour toute réponse, le commandant Abou-Saab fit trancher la tête au porteur de la sommation, et l'armée l'aperçut bientôt plantée sur un pieu au haut des remparts. Il ne resta plus dès lors à Bonaparte qu'un seul parti pour se rendre maître de la place : l'heure de sa chute était venue ; elle devait être terrible.

Le général en chef fit recommencer le feu de toutes ses batteries; il dura six heures et ouvrit une brèche. A une heure, elle fut jugée praticable. La division Lannes eut ordre de monter à l'assaut. Les adjudans Netherwood et Rambault se présentèrent les premiers sur la brèche; officiers et soldats, chacun s'y lança à l'envi. Mais à l'instant où ils allaient pénétrer dans l'enceinte, l'ennemi démasqua deux batteries de front, et

réunit tous ses tirailleurs sur le front. Il s'établit un combat meurtrier et opiniâtre sur les remparts écroulés. Tout ce que la place contenait de bras s'était porté sur ce point. Les femmes, les enfans mêlaient leurs hurlemens au bruit des armes, et lançaient sur les assaillans des pierres et des matières embrasées. Le succès paraissait incertain; mais tandis que la garnison combattait sur ce point avec la plus grande valeur pour défendre ses murs, d'un autre côté Jaffa tombait au pouvoir des Français. En effet, la division Bon avait découvert, près de la mer, une brèche praticable et dégarnie de troupes; elle avait pénétré dans la ville presque sans obstacle et s'était emparée du port. Cette nouvelle porta la terreur chez les Turcs. En même temps, la division Lannes se précipita dans la ville. Les habitans et la garnison barricadèrent les rues et se retranchèrent dans les maisons. Le combat recommença plus opiniâtre et plus terrible. La division Lannes se joignit à celle de Bon. La garnison, assaillie et cernée de toutes parts, refusa obstinément de se rendre. Le soldat se livra avec fureur au plus horrible carnage, et fit main-basse sur tout ce qui fut trouvé les armes à la main, malgré les généraux et les officiers qui voulaient mettre un terme à cette boucherie. Enfin, lorsque les soldats furent las de tuer et épuisés de fatigue, ils laissèrent la vie aux débris de la garnison qui furent conduits au quartier-général. A cinq heures du soir, l'armée était entièrement maîtresse de la ville; mais les généraux n'étaient

plus maîtres de l'armée. Après avoir détruit ses ennemis, elle s'appropriait leurs dépouilles. Pendant 24 heures, Jaffa fut livré au pillage et à tous les excès qui l'accompagnent.

L'armée perdit 50 hommes et eut 200 blessés. Le chef de brigade Lejeune fut tué sur la brèche; il fut vivement regretté, et les soldats de son corps le pleurèrent comme leur père [1]. On trouva dans la ville 50 pièces de canon dont 30 de campagne, des munitions de guerre, plus de 400,000 rations de biscuit, 2,000 quintaux de riz et quelques magasins de savon. Il y avait dans le port environ 15 petits bâtimens de transport et un de 150 tonneaux.

De la garnison de Jaffa, composée de 4,000 hommes, il périt plus de la moitié dans l'assaut et le sac de la ville; le reste, déduction faite des Égyptiens, Mamlouks, Alepins et Damasquins, fut passé par les armes, du 18 au 19 [2].

« Cette ville, écrivit Bonaparte au Directoire, a été livrée pendant 24 heures au pillage et à toutes les horreurs de la guerre qui jamais ne m'a paru si hideuse. J'ai renvoyé à Damas et à Alep plus de 500 individus de ces deux villes, ainsi que 4 à 500 personnes en Égypte. J'ai pardonné aux Mamlouks et aux kachefs que j'ai pris à El-Arych; j'ai pardonné à Omar-Makram, cheyk du Kaire. Abdallah-Aga [3], général de Djezzar, a eu

[1] Lettre de Bonaparte au Directoire, du 23 ventôse.

[2] Lettres de Bonaparte à Dugua, à Kléber, à Marmont et au Directoire, des 19, 20 et 23 ventôse.

[3] C'était l'ancien commandant de Jaffa; il avait été remplacé à

l'adresse de se cacher parmi les gens d'Égypte et de venir se jeter à mes pieds. J'ai été clément envers les Égyptiens autant que je l'ai été envers peuple de Jaffa; mais sévère envers la garnison qui s'est laissée prendre les armes à la main [1].

On a fait un crime à Bonaparte d'avoir ordonné de passer par les armes cette partie de la garnison qu'avait épargnée la fureur du soldat. Ce fut un Anglais, son ennemi personnel, ennemi acharné de la France qui le premier l'en accusa, et, pour aggraver encore cette action, accompagna son récit de détails controuvés et d'exagérations dictées par la haine [2]. L'accusation fut répétée sur le continent par les nombreux échos de l'Angleterre. La clameur devint si générale, qu'en France même les amis de Bonaparte passèrent condamnation et gardèrent le silence. Tant qu'il fut puissant et que l'Europe fut à ses pieds, il dédaigna lui-même toute explication; écoutons celle qu'il a donnée quand il fut tombé dans l'adversité :

« Dans la garnison de Jaffa, on découvrit un grand nombre de soldats turcs que j'avais faits prisonniers, peu de temps auparavant, à El-Arych, et envoyés à Bagdad, après qu'ils m'eurent donné leur parole de ne plus servir, ou du moins de ne plus porter les armes pendant l'espace d'un an.

ce poste par Abou-Saab, et dirigeait l'armée active du pacha d'Acre, de concert avec Abdallah, pacha de Damas.

[1] Lettre du 23 ventôse.

[2] Robert-Thomas Wilson, *Histoire de l'expédition de l'armée britannique en Égypte*. Londres, 1803.

Je les avais fait escorter pendant 12 lieues sur la route de Bagdad; mais ces Turcs, au lieu de s'y rendre, se jetèrent dans Jaffa, défendirent la place à outrance, et furent cause que je perdis un grand nombre de braves avant de m'en emparer. Sans le renfort que ces misérables donnèrent à la garnison de Jaffa, mes soldats n'auraient pas été sacrifiés. D'ailleurs, avant d'attaquer cette ville, j'avais envoyé un parlementaire. Presque aussitôt, nous vîmes sa tête au bout d'un pieu planté sur la muraille. Si je leur avais pardonné, et que je les eusse encore laissé aller sur parole, ils se seraient rendus directement à Saint-Jean-d'Acre, pour y recommencer leur conduite de Jaffa.

Je devais à la sûreté de mes soldats et à ma qualité de père, de veiller à l'intérêt de mes enfans, et de ne pas permettre que ces prisonniers renouvelassent de pareils excès. Il était impossible que je consentisse à laisser une partie de mon armée, déjà réduite par la perfidie de ces misérables, pour les garder. Enfin, agir autrement que je n'ai fait, c'eût été vouloir la destruction de mon armée. En conséquence, usant des droits de la guerre, d'après lesquels j'étais le maître de faire mourir des prisonniers faits dans une semblable circonstance, de ceux qu'a le vainqueur sur une ville prise d'assaut, et des représailles contre les Turcs, j'ordonnai que les prisonniers fussent fusillés. J'en agirais encore de même demain, et tous les généraux qui auraient commandé

une armée, en de semblables circonstances, en auraient fait autant [1]. »

A ces motifs, des écrivains qui n'ont pas flatté Bonaparte, en ont ajouté d'autres.

L'armée déjà affaiblie par les pertes des siéges d'El-Arych et de Jaffa, l'était encore par des maladies dont les ravages devenaient de jour en jour plus effrayans. Elle avait de grandes difficultés pour vivre, et le soldat recevait rarement sa ration complète. Ces difficultés de subsistance devaient s'augmenter à cause des mauvaises dispositions des habitans. Nourrir les prisonniers de Jaffa, en les gardant, était, non-seulement accroître les besoins de l'armée, mais de plus la gêner dans ses mouvemens. Les renfermer dans Jaffa, c'était, sans détruire le premier inconvénient, faire naître celui de la possibilité d'une révolte, vu le peu de monde qu'on pouvait laisser pour garder la place. Les envoyer en Égypte, c'était s'obliger à faire un détachement considérable, qui aurait réduit de beaucoup les troupes de l'expédition; leur laisser la liberté sur parole, c'était, malgré tous les engagemens qu'ils pouvaient prendre, les envoyer grossir les ennemis et particulièrement la garnison de Saint-Jean-d'Acre; car Djezzar n'était point homme à respecter les promesses faites par ses soldats, peu religieux eux-mêmes sur un point d'honneur dont ils ignoraient la force. Il ne restait donc qu'un parti qui conciliât tout; il était affreux, et ce-

[1] O'Meara, tome 1, page 304.

pendant on se crut, à ce qu'il paraît, obligé de le prendre [1]. La garnison passée au fil de l'épée, présenta l'une de ces scènes d'horreur que justifient les lois nécessaires et terribles de la guerre [2].

Nulle considération, même l'impérieuse loi de la nécessité, ne pouvaient justifier, selon les uns, la violation d'une capitulation, ni, suivant d'autres, le contrat tacite, équivalent, qui se forme entre les vaincus et leur vainqueur, lorsqu'ils déposent les armes, et qu'il les fait prisonniers.

Comment, dans une ville prise d'assaut, au milieu du carnage, des assiégés, poussés dans leurs derniers retranchemens, renoncent à se défendre, *demandent grâce, mettent bas les armes, et sont épargnés par le soldat!* Et l'on appelle cela une capitulation!

La suspension des coups du soldat, envers un ennemi qui demande grâce, équivaut-elle à un contrat? Est-elle valable sans la sanction du général? Oui, répondront les moralistes et les philantropes; non, diront le politique et le guerrier. La vie de l'ennemi qui se rend à discrétion, appartient au vainqueur, comme celle des habitans désarmés, innocens, d'une ville emportée d'assaut et livrée au pillage. C'est le droit de la guerre.

Chez les peuples civilisés, les mœurs et l'usage

[1] Miot, page 144.
[2] Desgenettes, page 45.

tempèrent ordinairement l'atrocité de ces lois. Encore les a-t-on vus, dans les guerres civiles ou nationales, égorger le vaincu qui se rend, et jusqu'aux prisonniers. Le sol de l'Espagne a été plus d'une fois ensanglanté par ces odieuses représailles; mais ces cruelles exceptions sont le droit commun des peuples barbares. Envers qui Bonaparte se serait-il montré humain et généreux? Envers un ennemi sans foi, qui égorgeait ses prisonniers [1], qui ne répondait aux sommations ou aux ouvertures de paix, qu'en coupant la tête aux messagers et aux parlementaires; qui assouvissait sa rage brutale jusque sur des cadavres, et se faisait des trophées de leurs têtes. Si, renvoyant sur parole les prisonniers de Jaffa, certain que le lendemain il les retrouverait armés contre lui, Bonaparte eût éprouvé une défaite, c'est alors qu'on l'aurait accusé, avec raison, d'avoir compromis le salut de son armée par une sotte générosité et une folle imprévoyance.

Quelque insensibilité que l'on suppose à un général, depuis longtemps accoutumé au spectacle des champs de bataille, il est absurde d'admettre que celui qui, des murs sanglans de Jaffa, écrivait au Directoire, que *jamais la guerre ne lui avait paru aussi hideuse*, et qu'il avait fait fu-

[1] C'était et c'est un fait de tout temps notoire et avéré. Miot lui-même dit au sujet de la mort du malheureux Mailly, qui périt dans le premier assaut de Saint-Jean-d'Acre : *Jamais les Turcs auxquels nous faisions la guerre ne faisaient de prisonniers* (page 164). En ménageant la garnison de Jaffa, il n'y avait donc pas même l'espoir d'être imité par les Turcs.

siller des prisonniers, eût cru avoir commis une action odieuse, et eût voulu, profitant du droit rigoureux de la guerre, flétrir, par un massacre inutile, une si belle gloire, une si grande renommée.

Certes, s'il usa de son droit, en se portant à cette dure extrémité, il faut bien croire qu'un général qui savait tout prévoir et tout calculer, eut, pour s'y déterminer, des raisons majeures, que, malgré l'éloignement des temps et des lieux, aucun homme impartial ne peut méconnaître.

Cependant la peste régnait dans l'armée. Depuis qu'elle avait quitté les confins de l'Égypte, elle avait toujours marché au milieu de ce fléau, le traînant avec elle. A Qatieh, on avait reconnu des pestiférés dans la division Kléber, venant de Damiette. On en avait trouvé à El-Arych [1]. Pendant le siége de Jaffa, plusieurs malades avaient péri rapidement d'une fièvre pestillentielle, accompagnée de tumeurs bleuâtres aux aines et de pétéchies gangreneuses. Le sac de la ville où la peste régnait, les rapports des soldats avec les femmes du pays, et surtout l'imprudence qu'ils commirent en s'emparant d'un grand nombre de pelisses et d'habillemens turcs qui en étaient infectés, étendirent les progrès de la maladie dans l'armée. Le général en chef ordonna à tous les

[1] Larrey, *Relation chirurgicale de l'armée d'Orient.*

Assalini, dans son ouvrage sur la peste, attribue aux exhalaisons des cadavres des Turcs fusillés à Jaffa, les premiers germes de la maladie qui affligea bientôt les Français. Il est évident qu'il y a ignorance ou mauvaise foi dans cette assertion.

soldats d'apporter leur butin sur la place; on y brûla tout ce qui était vêtement. On établit, dans un vaste couvent, un hôpital pour les fiévreux, séparé de celui des blessés. On prit toutes les précautions possibles pour éviter les trop grandes communications, et préserver le soldat de la maladie. Toute la troupe campa sous la ville. Mais la crainte de la peste répandait la terreur dans l'armée. Il était prouvé que ce fléau devenait plus dangereux quand l'imagination était frappée. Des hommes habitués à braver à chaque instant la mort dans les combats, succombaient à la seule pensée qu'elle pouvait les frapper dans leur lit. Il fallait donc guérir le moral du soldat; c'était aussi l'opinion du médecin en chef Desgenettes, et en général des gens de l'art; elle était fondée sur l'expérience. Voyant la fâcheuse influence que le prestige des dénominations exerçait sur les esprits, il crut devoir traiter l'armée comme un malade qu'il est presque toujours inutile et souvent dangereux d'éclairer sur la nature de sa maladie; il se concerta avec le général en chef, pour que le mot *peste* ne fut plus prononcé, et on l'appela *maladie*, *épidémie*, ou *fièvre accompagnée de bubons*.

Le 21 ventôse, on répandit dans le camp que plusieurs militaires étaient tombés morts en se promenant sur le quai. C'étaient les cadavres d'hommes morts à l'hôpital dans la nuit, et que les infirmiers turcs avaient négligemment déposés à la porte. Le bruit en parvint sous la tente du général en chef. Il alla, suivi de son état-major,

faire la visite des deux hôpitaux, et commença par celui des blessés auxquels il fit distribuer un sac de piastres. Il se transporta ensuite dans celui des fiévreux, parla à presque tous les militaires, et s'occupa, pendant plus d'une heure et demie, de tous les détails d'une prompte organisation. Se trouvant dans une chambre étroite et très-encombrée, il aida à soulever le cadavre hideux d'un soldat, dont les habits en lambeaux étaient souillés par l'ouverture d'un bubon abscédé [1]. On dit même qu'il toucha un pestiféré, en lui disant : *Vous voyez bien que cela n'est rien* [2]. Desgenettes essaya, sans affectation, de reconduire Bonaparte hors de l'hôpital, et lui fit entendre qu'un plus long séjour pouvait lui être funeste. « C'est mon devoir, répondit-il, je suis général en chef. » Néanmoins, le médecin fut blâmé, et on murmura contre lui, dans l'armée, parce qu'il ne s'était pas opposé formellement à la longue visite du général. « Ceux-là le connaissent bien peu, répondit Desgenettes, qui croient qu'il est des moyens faciles pour changer ses résolutions, ou de l'intimider par la crainte de quelques dangers [3]. »

Maître de Jaffa, Bonaparte essaya de soumettre les habitans de la Palestine. Il leur fit porter des paroles pacifiques et des menaces proférées,

[1] Desgenettes, *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, p. 49.

[2] Ce trait inspira, dans la suite, à Gros, son beau tableau des *Pestiférés de Jaffa*, qui plaça son auteur au rang des premiers peintres d'histoire.

[3] Desgenettes, *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, p. 50.

comme l'exigeaient les lieux et les hommes, dans le style d'un inspiré et du ton d'un prophète. Il envoya une proclamation aux cheyks, ulémas et habitans de Gaza, Ramleh et Jaffa, pour leur annoncer qu'il était entré en Palestine, afin de combattre le seul Djezzar. « De quel droit en effet, leur disait-il, Djezzar a-t-il étendu ses vexations sur vos provinces qui ne font pas partie de son pachalic? De quel droit avait-il également envoyé ses troupes à El-Arych? Il m'a provoqué à la guerre; je la lui ai apportée; mais ce n'est pas à vous, habitans, que mon intention est d'en faire sentir les horreurs.

Restez tranquilles dans vos foyers; que ceux qui, par peur, les ont quittés, y rentrent. J'accorde sûreté et sauve-garde à tous. J'accorderai à chacun la propriété qu'il possédait.

Mon intention est que les qadys continuent, comme à l'ordinaire, leurs fonctions, qu'ils rendent la justice; que la religion surtout soit protégée et respectée, et que les mosquées soient fréquentées par tous les bons musulmans. C'est de Dieu que viennent tous les biens; c'est lui qui donne la victoire.

Il est bon que vous sachiez que tous les efforts humains sont inutiles contre moi; car tout ce que j'entreprends doit réussir. Ceux qui se déclarent mes amis, prospèrent; ceux qui se déclarent mes ennemis, périssent. L'exemple de ce qui vient d'arriver à Gaza et à Jaffa, doit vous apprendre que si je suis terrible pour mes ennemis, je suis

bon pour mes amis, clément et miséricordieux envers le pauvre peuple. »

Il écrivit aux cheyks, aux ulémas et au commandant de Jérusalem, pour leur faire connaître qu'il était l'ami des musulmans; que les habitans de Jérusalem pouvaient choisir entre la paix ou la guerre; que s'ils choisissaient la paix, ils devaient envoyer des députés à Jaffa, pour promettre de ne rien faire d'hostile contre les Français; que s'ils étaient assez insensés pour préférer la guerre, il la leur porterait lui-même [1].

Bonaparte fit une nouvelle tentative de paix auprès de Djezzar-Pacha. Il lui rappelait les démarches pacifiques qu'il avait faites auprès de lui, depuis son entrée en Égypte, et qui étaient restées sans réponses; lui reprochait de n'avoir point éloigné le bey Ibrahim de ses frontières, d'avoir, au contraire, réuni dans Gaza, des magasins et des soldats pour passer le désert, et violé le territoire égyptien, en portant son avant-garde à El-Arych. Il lui déclarait, qu'ainsi provoqué à la guerre, il avait cru devoir partir du Kaire, pour la lui apporter lui-même; qu'au surplus, il avait été généreux envers les soldats syriens qui s'étaient mis à sa discrétion; mais sévère envers ceux qui avaient violé les droits de la guerre. « Je marcherai dans peu de jours sur Acre, ajoutait-il, mais quelle raison ai-je d'ôter quelques années de vie à un vieillard que je ne connais pas? Que

[1] Lettre du 19 ventôse.

sont quelques lieues de plus à côté des pays que j'ai conquis ? Puisque Dieu me donne la victoire, je veux, à son exemple, être clément et miséricordieux, non-seulement envers le peuple, mais encore envers les grands. Vous n'avez point de raisons réelles d'être mon ennemi, puisque vous l'étiez des Mamlouks. Votre pachalic est séparé de l'Égypte par les provinces de Gaza, Ramleh, et par d'immenses déserts. Devenez mon ami, soyez l'ennemi des Mamlouks et des Anglais ; je vous ferai autant de bien que je vous ai fait et que je peux vous faire de mal. » Il terminait en le prévenant qu'il marcherait sur Acre, le 24 ventôse, et que, s'il voulait faire la paix, il devait envoyer, avant ce jour, un plénipotentiaire à l'armée [1]. Djezzar, selon son habitude, fit jeter le messager à la mer.

Le général Reynier arriva à Ramleh, le 19 ventôse, avec sa division. Il y installa un divan. Il reçut l'ordre de se rendre à Jaffa, et de fournir des escortes aux convois.

Les provinces de Gaza, Ramleh et Jaffa, dont la majorité des habitans étaient chrétiens, avaient montré des dispositions favorables à l'armée ; mais les Naplousains annonçaient les dispositions les plus hostiles. La ville de Naplous, située derrière l'Anti-Liban, entre Jaffa, Saint-Jean-d'Acre, Damas et Jérusalem, couverte par une grande forêt de chênes, était un point favorable aux en-

[1] Lettre à Djezzar, du 19 ventôse.

nemis pour y réunir des forces. Déjà même le bruit courait qu'il s'y formait des rassemblemens. Le général en chef, pour les prévenir, envoya à Naplous des paroles de paix et des menaces, dans les mêmes termes que celles qu'il avait adressées aux cheyks de Jérusalem.

Kléber écrivait de Miski à Bonaparte, pour l'instruire de sa situation et du dessein où il était de marcher contre les Naplousains, lorsqu'il reçut une lettre du général en chef, qui lui annonçait la prise de Jaffa et le sort de la garnison, le chargeait de faire parvenir sa proclamation aux cheyks de Naplous, et lui recommandait de bien accueillir les envoyés de Djezzar, s'il s'en présentait à ses avant-postes [1].

« Vous avez fait, lui répondit Kléber, une forte brèche aux remparts d'Acre, par la manière brillante dont vous venez d'emporter la place de Jaffa; recevez-en mes félicitations sincères [2]. »

Bonaparte instruisit ses lieutenans en Égypte, de la prise de Jaffa et de la conquête de la Palestine. Il écrivit à Marmont et à Poussielgue d'envoyer à Jaffa des bâtimens chargés de blé et de riz qui seraient frétés, en échange avec du savon et de l'huile dont manquait l'Égypte; d'activer, autant que possible, le commerce de Damiette et

[1] Lettre du 19 ventôse.

[2] On voit par cette lettre de Kléber, qui n'était pas au siége de Jaffa, le cas qu'il faut faire de l'assertion de Robert Wilson que ce général s'opposa de la manière la plus énergique à ce que les prisonniers fussent passés par les armes.

de Rosette avec la Syrie, et d'assurer les négocians, que loin d'essuyer des avanies, ils seraient protégés. Il leur envoya la proclamation en arabe qu'il avait adressée aux habitans de la Palestine, pour la faire imprimer à Alexandrie ou au Kaire, et la répandre dans le Levant et la Barbarie [1].

Bonaparte, craignant que l'équipage de siége que devait lui apporter la flottille du capitaine Stanglet ne fût pris par les Anglais, dans la traversée, jugea convenable d'en demander un autre. Il écrivit au contre-amiral Gantheaume d'ordonner au contre-amiral Perrée de former une escadre avec les trois frégates *la Junon*, *l'Alceste* et *la Courageuse*, et deux bons briks, tels que *le Salamine* et *l'Alerte*; d'embarquer sur chacune de ses frégates une pièce de 24, un mortier, approvisionnés de 300 coups, et une forge à rougir les boulets; de sortir d'Alexandrie, s'il pouvait le faire sans être vu des Anglais, de se rendre à Jaffa pour y prendre de nouveaux ordres [2]. En même temps, le général en chef, instruit que l'on n'avait encore rien fait pour réparer le fort d'El-Arich, écrivit à Caffarelli de donner promptement des ordres pour le mettre en état. « Vous sentez, lui mandait-il, qu'il peut arriver des événemens tels qu'El-Arich devienne notre tête de ligne, laquelle, pouvant tenir quinze jours ou un mois, donnerait des résultats incalculables [3]. »

[1] Lettres du 20 ventôse.
[2] Lettre du 19.
[3] Lettre du 20.

Le général en chef pourvut à l'organisation civile et militaire du pays; il nomma Menou commandant de la Palestine, et écrivit à Dugua d'envoyer à ce général, à Rosette, l'ordre de se rendre à Jaffa [1].

Cette place était naturellement le port et l'entrepôt de tout ce qu'on devait recevoir de Damiette et d'Alexandrie, et pouvait être exposée à des descentes, soit de la part des Turcs de Rhodes, soit de la part des Anglais. En attendant l'arrivée de Menou, le général en chef donna, à l'adjudant-général Grézieux, le commandement des provinces de Jaffa et Ramleh; lui recommanda de s'occuper, avant tout, de faire réparer les brèches, de placer du canon sur les tours; de veiller sur les hôpitaux, dont le service devait être fait par des chrétiens, des Grecs et des Arméniens; de former un divan de sept individus chrétiens et mahométans; de seconder toutes les opérations de Gloutier, tendant à établir les finances et à procurer de l'argent à la caisse; d'envoyer des proclamations dans les villages; d'encourager de tout son possible le commerce de la Syrie avec l'Égypte; de veiller à ce que les magasins de l'armée ne fussent point gaspillés, et de faire parvenir, par toutes les occasions qui partiraient pour l'Égypte, des nouvelles de l'armée à l'adjudant-général Almeyras, à Damiette, et au général Dugua, au Kaire [2].

[1] Lettre à Dugua, du 21 ventôse.
[2] Lettre à Grézieux, du 23 ventôse.

Le 24 ventôse, les divisions Bon et Lannes et le quartier-général sortirent de Jaffa, et se mirent en mouvement sur la route d'Acre. Ce même jour, Kléber, avant de quitter la position qu'il occupait à Miski, fit pousser, ainsi qu'il l'avait annoncé au général en chef, une forte reconnaissance à sa droite, vers les montagnes de Naplous; mais à peine les troupes furent-elles engagées dans les défilés, qu'elles furent assaillies par les Naplousains embusqués derrière leurs rochers. Le général Damas, qui commandait l'expédition, fut blessé, et ramenait son détachement au camp de Miski, au moment où le général en chef y arrivait avec les divisions Bon et Lannes.

Le 25, l'armée, renforcée de la division Kléber, se mit en marche sur Zeta. A dix heures, elle aperçut, au-delà du village de Qaqoun, l'armée ennemie appuyée à des hauteurs sur le flanc des Français. La droite, forte de 10,000 hommes, était composée de Naplousains; Abdallah, à la tête de 2,000 chevaux, tenait la droite. L'intention de ce pacha était de refuser la bataille et de céder le terrain aux Français, afin de retarder leur marche sur Acre et de les attirer dans les montagnes de Naplous.

Le général Kléber forma sa division en carré et se porta sur la cavalerie d'Abdallah qui chercha, en rétrogradant, à éviter le combat. Le général Murat déploya sa cavalerie au centre, et Lannes eut ordre de tourner la droite, de lui couper la route de Naplous, afin de contraindre

l'ennemi à se retirer sous Acre ou sous Damas. Le général en chef recommanda à Lannes de ne point trop s'engager dans les montagnes ; mais, emportée par son ardeur, sa division y suivit imprudemment l'ennemi dans sa retraite, et fit deux lieues sur un sol inégal, à travers des rochers d'un difficile accès. Alors les Turs reprirent l'offensive, attaquèrent audacieusement les Français, les forcèrent de rétrograder, et les poursuivirent vivement jusqu'au débouché des montagnes. Pendant ce temps là, Kléber, qui serrait de près la cavalerie, l'avait rejetée sur la route d'Acre. Elle fit deux journées de marche en quatre heures de temps, et arriva le même jour dans cette ville, où elle répandit la consternation et l'effroi. Le pacha de Damas, après s'être abouché avec Djezzar, regagna précipitamment sa résidence. Ce combat coûta aux Turcs environ 400 hommes ; les Français en perdirent une quinzaine et eurent 30 blessés.

Le 25 au soir, l'armée alla camper à la tour de Zeta, à une lieue de Qaqoun. Le 26, elle s'établit à Nabatha, au débouché des gorges du Mont-Carmel, sur la plaine d'Acre.

Le Mont-Carmel est un promontoire escarpé qui couvre la partie méridionale du golfe qui porte son nom, à trois lieues de Saint-Jean-d'Acre. Ce mont domine toute la côte, et les marins vont le reconnaître quand ils abordent en Syrie. A son pied, est située la ville de Caïffa, peuplée d'environ 3,000 ames. Elle a un petit port, une en-

ceinte à l'antique avec des tours, un château qui défend le port et la rade, dominé de très-près par des mamelons du Carmel.

Le général Kléber se porta sur Caïffa et y entra sans résistance. L'ennemi venait de l'évacuer, emportant l'artillerie et les munitions. On trouva dans la ville des magasins de coton, 20,000 rations de biscuit, autant de riz et 3,000 quintaux de blé destiné à approvisionner l'escadre anglaise qui bloquait Alexandrie.

Le général en chef laissa la garde de Caïffa au corps de dromadaires, fort de 88 hommes, sous les ordres du chef d'escadron Lambert. Il fit ensuite défiler l'armée sur Saint-Jean-d'Acre. Elle se mit en marche dans la journée du 27. L'avant-garde aperçut en mer une division anglaise qui avait mouillé la veille dans la rade de Caïffa. Elle était commandée par le commodore Sidney-Smith, et faisait partie de l'escadre qui avait tenté le bombardement d'Alexandrie. Informé par Djezzar de l'entrée de l'armée française en Syrie, ce commodore s'était empressé d'aller à son secours, et était arrivé à Caïffa deux jours avant les Français. Ses deux plus gros vaisseaux étaient *le Tigre* et *le Theseus*. Les chaloupes du *Tigre* firent feu sur les Français et les contraignirent de s'éloigner de la côte. Le temps était brumeux et les chemins très-mauvais. L'armée arriva le soir à l'embouchure de la Kerdanneh, petite rivière qui coule à 1,500 toises d'Acre, et y passa la nuit. Le général en chef écrivit par un cheyk arabe au gé-

néral Reynier, qu'il croyait être arrivé à Césarée, de faire filer sur Caïffa le riz et le biscuit qui devaient lui être arrivés; de laisser un bataillon à Césarée, et de rejoindre l'armée avec le reste de sa division [1]. Par la même occasion, Bonaparte instruisait le commandant de Jaffa, Grézieux, de la prise de Caïffa et du combat de Qaqoun; il lui demandait des approvisionnemens, et lui prescrivait diverses mesures pour la sûreté de la flottille, dès qu'elle serait arrivée à Jaffa [2].

Aussitôt que le général en chef fut instruit de la présence de la croisière anglaise devant Saint-Jean-d'Acre, il conçut de justes inquiétudes sur le sort des convois qu'il avait ordonné d'expédier d'Alexandrie et de Damiette. Il écrivit à Gantheaume de donner contre-ordre au capitaine Stanglet, et, s'il était déjà parti, de le faire rentrer à Damiette ou à Burlos; d'ordonner au contre-amiral Perrée de ne point effectuer sa sortie, et, dans le cas où il l'aurait opérée, de lui donner l'ordre, à Jaffa, de faire une tournée du côté de Candie, afin de recueillir des nouvelles d'Europe, et de revenir 15 ou 20 jours après son départ de Jaffa, prendre d'autres instructions à Damiette [3].

Mais ces précautions étaient en partie superflues; il était trop tard, du moins en ce qui con-

[1] Lettre du 28 ventôse.

[2] Lettre à Grézieux, du 28 ventôse.

[3] Lettre à Gantheaume, *ibid*.

cernait la flottille de Stanglet. Au moment où Bonaparte prenait les mesures nécessaires pour éviter qu'elle ne fût prise, elle tombait au pouvoir des Anglais. Elle doublait le Mont-Carmel lorsque *le Tigre* l'aperçut; il la poursuivit et l'eut bientôt atteinte. Sept des bâtimens qui la composaient amenèrent pavillon; il ne s'en échappa que trois.

Cependant, un pont avait été établi dans la nuit du 27 au 28 sur la Kerdanneh, le Bélus des anciens, dont les eaux coulaient à peine dans un fond marécageux. L'armée passa cette petite rivière le 28, dès la pointe du jour, et prit position sur une hauteur à 1,000 toises d'Acre, d'où Bonaparte fit l'examen de la place. L'ennemi occupait des jardins en dehors de la ville; le général en chef le fit attaquer; on le rejeta derrière ses murs.

DEUXIÈME PÉRIODE.

Bonaparte envoie des paroles de paix aux habitans du pachalic d'Acre.—Les Druses se soumettent à l'armée française.—Siége d'Acre.—Bonaparte fait occuper les forts de Saffet et de Sour. —Combats de Nazareth et de Loubi.—Bataille du Mont-Thabor. — Rapports entre Bonaparte et Sidney-Smith. — Desgenettes s'inocule la peste.—Une flotte turque apporte des renforts à Acre.—Dernières tentatives de Bonaparte pour s'emparer de cette place.

Avant d'investir la ville d'Acre, Bonaparte voulut se concilier les habitans du pachalic de

Djezzar, ainsi que les cheyks, ulemas, schérifs et orateurs des mosquées. Il leur adressa une proclamation semblable à celles qu'il avait répandues dans la Palestine, menaçant ses ennemis et promettant assistance et protection à ceux qui seraient bien intentionnés pour l'armée. « Dieu donne la victoire à qui il veut, leur disait-il. Il n'en doit compte à personne; les peuples doivent se soumettre à sa volonté. En entrant avec mon armée dans le pachalic d'Acre, mon intention est de punir Djezzar d'avoir osé me provoquer à la guerre, et de vous délivrer des vexations qu'il exerce envers le peuple. Dieu, qui tôt ou tard punit les tyrans, a décidé que la fin du règne de Djezzar était arrivée. Vous, bons musulmans, habitans, vous ne devez pas prendre l'épouvante, car je suis l'ami de tous ceux qui ne commettent point de mauvaises actions et qui vivent tranquilles [1]. »

Alors les habitans des villages qui entouraient la plaine de Saint-Jean-d'Acre apportèrent des provisions au camp. Les Druses descendirent de leurs montagnes et vinrent saluer Bonaparte. Les Druses sont une nation syrienne qui habite le Liban. On ignore leur origine. Ils sont chrétiens, mais non catholiques. Soit haine pour les mahométans qui les opprimaient, soit entraînement naturel pour leurs coréligionnaires, ils montrèrent les dispositions les plus favorables aux Français. Bonaparte les reçut devant sa tente. Ils avaient à leur tête le fils du fameux Omar-Daher, guerrier

[1] Proclamation du 28 ventôse (18 mars).

ambitieux qui, après avoir bravé la Porte, élevé sa fortune par son courage et sa constance, et régné à Saint-Jean-d'Acre, avait fini par succomber à l'âge de 90 ans; il avait été remplacé par Achmet-Djezzar qui avait contribué à sa chute. Bonaparte flatta les ressentimens du fils de Daher, et lui écrivit qu'en considération de son mérite personnel, et convaincu qu'il serait, comme son père, ennemi des vexations et bienfaiteur du peuple, il le nommait pour commander dans toute la Tibériade, en attendant qu'il pût le faire aussi grand que son père. Il ordonna aux grands et au peuple de reconnaître Abbas-Daher pour leur cheyk. Il le revêtit d'une pelisse, et ordonna au cheyk de Nazareth de lui faire remettre les maisons, jardins et autres propriétés que son père y avait possédés [1].

Il écrivit aussi au cheyk Mustapha-Bekyr, un des chefs de la nation druse, recommandable par ses talens et son crédit, que Djezzar avait persécuté et tenu pendant sept ans dans les fers. En annonçant à ce cheyk les malheurs qui allaient fondre sur le pacha d'Acre : « Ils doivent vous être agréables, lui mandait Bonaparte, car la tyrannie de cet homme féroce a longtemps pesé sur la brave nation druse; mon intention est de la rendre indépendante, d'alléger le tribut qu'elle paie, et de lui rendre le port de Baïrout et autres villes nécessaires pour les débouchés de son commerce. Je désire que vous veniez vous-même le

[1] Lettre du 29 ventôse.

plus tôt possible, ou que vous envoyiez quelqu'un pour me voir ici devant Acre, afin de prendre tous les arrangemens nécessaires pour nous délivrer de nos ennemis communs. Vous pourrez faire proclamer dans tous les villages de la nation druse que ceux qui viendront apporter des vivres au camp, et surtout du vin et de l'eau-de-vie, seront exactement payés[1] ». Mustapha-Bekir vint trouver Bonaparte qui le revêtit d'une pelisse, lui donna le commandement du fort de Saffet et du pont de Jacoup, sur le Jourdain, et lui recommanda de repousser avec courage tous ceux qui prétendraient entrer dans le pachalie d'Acre avec des vues hostiles contre les Français[2].

Les Druses et les habitans de la Tibériade paraissaient faire des vœux pour le succès des armes françaises; ils donnaient des renseignemens sur ce qui se passait derrière les montagnes, et dans l'intérieur de la Syrie. C'est ainsi que Bonaparte apprit que le pacha de Damas, nommé au commandement d'une nouvelle armée, réunissait ses forces derrière le lac de Tabarieh et aux sources du Jourdain et de l'Oronte, appelant à son secours les pachas de l'Asie-Mineure.

Le général en chef envoya des protestations pacifiques au mollah de Damas, Mourad-Radeh, avec lequel il avait fait connaissance au Kaire. « J'ai traversé le désert pour repousser les aggressions de Djezzar, lui écrivait-il. Dieu qui a décidé que

[1] Lettre du 28 ventôse.
[2] Lettre du 1er. germinal.

le règne des tyrans, tant en Égypte qu'en Syrie, devait être terminé, m'a donné la victoire. Je me suis emparé de Gaza, Jaffa et Caïffa, et je suis devant Acre qui, d'ici à peu de jours, sera en mon pouvoir. » Il le priait de faire connaître aux cheyks et aux agas des janissaires de Damas que, loin de porter atteinte à la religion des musulmans, il accorderait sa protection à la caravane de la Mekke, et d'engager les habitans de Damas à se conduire, dans ces circonstances, avec la même prudence et la même sagesse que ceux du Kaire[1].

La prise de Jaffa avait donné une grande confiance à l'armée française; elle se flattait que le siége d'Acre ne serait pas plus long, et qu'il se terminerait d'une manière aussi heureuse. Cependant il y avait une nombreuse garnison dans cette place; sa situation, dans une presqu'île, permettait aux assiégés de réunir tous leurs moyens de défense sur le seul front d'attaque. Mais elle tirait sa principale force de deux hommes, ennemis acharnés de Bonaparte, Sidney Smith et Phélippeaux.

Sidney Smith avait été arrêté au Hâvre, comme espion, conduit à Paris et emprisonné au Temple. Il en avait été tiré, le 5 floréal an VI, sur un faux ordre du ministre de la police, par Phélippeaux, officier d'artillerie, émigré et vendéen. Dès lors ils ne s'étaient plus quittés. Sidney Smith ayant été nommé par son gouvernement au commande-

[1] Lettre du 7 germinal.

ment des forces navales anglaises dans le Levant, son ami l'y avait suivi avec le grade de colonel qu'il avait reçu de l'Angleterre. Phélippeaux et Milier, capitaine du *Theseus*, travaillèrent avec une grande activité à mettre la place en état de défense. La présence des vaisseaux anglais dont Djezzar n'avait désiré l'arrivée que pour évacuer Acre avec ses femmes et ses trésors, l'encouragea à y rester. Tout y prit dès lors un nouvel aspect. La défense allait être dirigée d'après les mêmes principes et les mêmes moyens que l'attaque, tandis que la croisière anglaise fournirait aux besoin des assiégés, inquiéterait les assiégeans, et intercepterait leurs communications par mer. Déjà elle avait pris la flottille de Stanglet qui portait l'artillerie de siége destinée à faire tomber les murs de Saint-Jean-d'Acre. Cette capture eut une grande influence sur le sort de cette place. Les pièces et les munitions françaises furent sur-le-champ débarquées et réparties dans les différens postes de la ville. Les bâtimens de transport furent armés et envoyés en croisières devant les côtes de la Palestine, pour intercepter les convois de l'armée. C'étaient des Européens qui venaient combattre dans une place de l'Asie, pour se disputer une partie de l'Afrique, et ceux qui dirigeaient les efforts opposés étaient de la même nation, à peu près du même âge, de la même école et de la même arme; Phélippeaux avait étudié avec Bonaparte.

Le général en chef ne pouvait pas connaître encore tous les obstacles qu'il aurait à surmonter.

Il ignorait la perte de son artillerie de siége, et arrivait devant Saint-Jean-d'Acre, plein de confiance dans le succès du siége qu'il allait entreprendre. Accompagné des généraux Dommartin et Caffarelli, il fit, le 29 ventôse, une reconnaissance plus exacte de la place. On résolut d'attaquer le front de l'angle saillant à l'extrémité la plus orientale de la ville. Le chef de brigade du génie, Samson, fut chargé de reconnaître, pendant la nuit, la contrescarpe. Il eut la main traversée par une balle; il n'en continua pas moins sa mission. Mais, obligé de marcher sur les pieds et les mains, la gêne de cette posture et l'obscurité ne lui permirent pas de reconnaître avec exactitude les fortifications. Il parvint à toucher le pied d'un mur qu'il crut être celui de la ville, et revint au camp, persuadé qu'elle n'avait ni fossés ni contrescarpe. Cette fausse indication compromit l'armée.

Le 30 ventôse, on ouvrit la tranchée à environ 150 toises de la place, en profitant des jardins, d'un aqueduc qui traversait le glacis, et des fossés de l'ancienne Ptolémaïs. On travailla aux batteries de brèche et aux contre-batteries. Caffarelli-Dufalga, pressé par l'impatience de Bonaparte, communiquait aux travailleurs le feu et l'activité de son caractère. Cet excès de zèle devint même funeste aux assiégeans; car les chemins couverts ne furent point perfectionnés, et les soldats de tranchée étaient obligés de marcher courbés pour n'être pas vus des assiégés.

L'armée n'avait vécu que de biscuit et n'avait point eu de pain depuis son départ du Kaire; les

provisions trouvées dans les magasins de Caïffa et dans le village de Chefamer, et celles qu'apportèrent les habitans suffirent à sa subsistance. Les moulins de Tanous et de Kerdanneh furent employés à moudre le blé qui venait de Caïffa. Un grand établissement de boulangerie fut fait au camp, près de la tente du général en chef. On s'occupa des hôpitaux; la principale ambulance fut établie dans les étables de Djezzar, seul local existant aux environs d'Acre. Les blessés et les malades y étaient fort mal; on manquait de fournitures et de médicamens.

Il se présenta une situation très-favorable pour un hôpital, le beau village de Chefamer, sur une hauteur bien exposée, entourée et couverte de végétation, avec de bonnes eaux, à trois lieues sud de Saint-Jean-d'Acre; là sont les sources de la Kerdanneh. Il y avait un vaste palais, bâti par le cheyk Omar-Daher, réunissant à la hardiesse et au grandiose, qui constituent l'architecture arabe, la solidité d'une forteresse. Cet édifice pouvait réunir 600 malades. Le général en chef ordonna qu'il y fût établi deux hôpitaux, un pour les fiévreux et l'autre pour les blessés. Un commissaire des guerres, le médecin et le chirurgien en chef et le directeur des hôpitaux furent chargés de les organiser, et un bataillon y fut envoyé en garnison. On établit ensuite un nouvel hôpital dans un couvent situé sur le sommet du Mont-Carmel, et un troisième d'évacuation fut placé à Caïffa. Le général en chef en surveillait lui-même la tenue. « Je viens de faire la visite de l'hôpital,

écrivit-il à l'ordonnateur d'Aure. On y manque de marmites et de vases pour laver les plaies. Il ne faut pour les blessés que de l'orge et du miel pour faire la tisanne, et il n'y en a point. Ces malheureux qui ont tant de droits à notre intérêt souffrent, et cependant l'on vend journellement dans le camp de l'orge et du miel. Je vous requiers de faire acheter le plus promptement possible de l'orge, du miel et des vases qu'il est aisé de se procurer dans la montagne. Le linge et la charpie sont sur le point de manquer. Ordonnez également qu'on prenne des précautions pour cet objet. »

Le 2 germinal, l'armée entendit une vive canonnade dans la direction de Caïffa. Les Anglais, pour s'emparer des dépôts que renfermait cette ville, y tentèrent un débarquement. Le chef d'escadron Lambert, avec sa garnison de 88 hommes, les laissa tranquillement débarquer, et, quand ils furent à une portée de fusil, il démasqua un obusier et un canon de 3. Il se porta au pas de course, à la tête de cette poignée d'hommes, sur les canots des Anglais, les força à se rembarquer, monta à l'abordage, leur tua ou blessa plus de 100 hommes et les obligea à gagner le large. Une chaloupe du Tigre fut obligée de se rendre; on y fit 17 prisonniers; on y trouva 8 blessés et une caronade de 32. Les prisonniers furent employés à la manutention des vivres.

Sidney Smith réclama la bienveillance du commandant de Caïffa envers les prisonniers. Lambert lui répondit :

« L'intérêt que vous prenez aux prisonniers tombés hier en notre pouvoir, est assurément bien louable et bien mérité, tant par leur conduite que par le courage et la bravoure qu'ils ont montrés. Soyez assuré que nous avons eu pour eux tous les égards que se doivent naturellement des peuples faits pour s'estimer et s'admirer.

Le général en chef Bonaparte a demandé ce matin les prisonniers à son quartier-général; il envoya la nuit dernière son chirurgien pour panser les huit blessés qui ne le sont pas dangereusement. Ce chirurgien les a accompagnés. Nous sommes très-sensibles aux bons traitemens qu'éprouvent nos camarades lorsqu'ils tombent entre vos mains. Je ne doute pas un instant que le général en chef ne réponde à vos désirs, en vous renvoyant les prisonniers que vous demandez [1]. »

Sidney Smith, s'étant momentanément absenté de la rade d'Acre, ne put recevoir cette lettre qu'à son retour, et s'empressa de répondre à Lambert pour lui témoigner sa vive reconnaissance de ses bons procédés envers les prisonniers anglais et des soins qu'on avait pris d'eux. « Je me réserve, lui écrivit-il, d'exprimer seulement au général en chef Bonaparte, combien je suis sensible à son attention personnelle à envoyer les secours de l'art à nos prisonniers blessés [2]. »

Le 14 germinal, Sidney Smith envoya son lieutenant et son secrétaire pour traiter de leur échange.

[1] Lettre du 3 germinal.
[2] Lettre du 14.

On travaillait avec la plus grande activité à perfectionner les travaux du siége de Saint-Jean-d'Acre. L'artillerie des assiégeans consistait en 4 pièces de 12, approvisionnées chacune à 200 coups, et 8 obusiers. La caronade de 32 que Lambert avait prise à Caïffa fut un renfort précieux. On avait de la poudre, car le parc en avait apporté du Kaire, et on en avait trouvé à Gaza et à Jaffa; mais on manquait de boulets. On imagina une ruse ingénieuse pour s'en procurer. On faisait de temps en temps paraître sur le bord de la mer quelques cavaliers ou des charrettes, ou bien on feignait d'y construire une redoute. Alors le commodore Sidney Smith faisait avancer ses vaisseaux le plus près possible de la côte, et faisait un feu roulant de toutes ses batteries. Les boulets venaient tomber jusque dans le camp, où ils tuèrent même quelques hommes. Les soldats couraient les ramasser et les apportaient au parc d'artillerie où, d'après un ordre du jour du général en chef, on les leur payait cinq sous pièce. De cette manière, on s'en procura une grande quantité du calibre de 12 et de 32.

Lorsque le chef de brigade du génie Samson, revenu de sa reconnaissance nocturne, assura que l'enceinte d'Acre n'avait ni fossés ni contrescarpe, la chute de cette ville parut infaillible au général en chef et à l'armée. On espérait pouvoir, après trois jours de siége, planter l'étendard tricolore sur les tours de l'ancienne Ptolémaïs. Le 5 germinal (25 mars), on commença à battre en brèche. Le rempart s'écroula bientôt sous le feu de l'artille-

rie française. L'adjudant général Laugier fut commandé pour monter à l'assaut. Il fut précédé par un corps de sapeurs escorté de 25 grenadiers, afin de déblayer le pied du rempart. Mais au moment où ils s'élançaient vers la brèche, arrêtés court par une contrescarpe de 15 pieds et un large fossé, ils rentrèrent dans la tranchée.

Le général en chef fit sur-le-champ pousser une mine pour faire sauter la contrescarpe. Le 7 germinal, les assiégés, conduits par Djezzar en personne, firent une sortie pour détruire les ouvrages commencés, et furent repoussés en désordre dans la place. Les batteries de brèche continuèrent leur feu contre la tour carrée. On fit jouer en même temps l'artillerie de campagne. Le 8 germinal, la mine sauta, et on assura que la contrescarpe était entamée. Les troupes demandèrent à grands cris l'assaut. Bonaparte se porta sur-le-champ dans la tranchée pour reconnaître l'état de la brèche. Le jeune Mailly de Châteaurenaud, surnommé Minerve, adjoint aux adjudans-généraux, sollicita l'honneur d'y monter le premier. Il avait à cœur de venger les mânes de son frère, envoyé par Bonaparte auprès d'Achmet-Djezzar [1], et à qui ce pacha avait fait trancher la tête. L'adjudant-commandant Laugier, avec un corps d'élite de 600 hommes, se tenait dans la place d'armes, à 100 toises des murs, prêt à se lancer sur la brèche, dès qu'on en aurait déblayé le pied. Six sapeurs y furent envoyés. Mailly, avec 25 gre-

[1] Le 29 brumaire.

nadiers, fut chargé de les soutenir. Il s'avança, l'échelle au bras, jusqu'à la contrescarpe, et reconnut que la moitié seulement avait sauté; il en restait encore 8 pieds. Néanmoins il descendit dans le fossé, et jugea plus facile de monter à la brèche que d'attendre que le pied en fût déblayé. On dit qu'en voyant ce jeune officier dresser son échelle contre le rempart la terreur s'empara des Turcs, et qu'un grand nombre s'enfuit précipitamment vers le port; on dit même que Djezzar se sauva sur ses vaisseaux. Mailly fut blessé au pied et renversé dans le fossé. Alors les assiégés reprirent courage, se rallièrent sur la tour carrée, et firent pleuvoir sur les assaillans des torrens de matières enflammées. Les grenadiers, après des efforts inouis, pénétrèrent dans la tour, et, ne trouvant aucune issue pour entrer dans la ville, ils revinrent sur leurs pas et rentrèrent dans le fossé; mais, ayant vu tomber leur chef, en butte eux-mêmes à une fusillade meurtrière, ils remontèrent la contrescarpe.

Les adjudans-généraux Lescale et Laugier, accourus au pas de course pour les soutenir, y arrivèrent en ce moment avec deux bataillons. Les grenadiers leur annoncèrent que Mailly était mort et que la brèche était impraticable. Cependant, on tenta de nouveau l'assaut. Une partie des troupes descendit dans le fossé; Lescale et Laugier y trouvèrent la mort. Les soldats qui étaient restés sur la contrescarpe, exposés au feu des remparts, n'ayant pas le moyen de descendre pour soutenir leurs frères, allèrent se mettre à l'abri dans la

tranchée. Ceux qui étaient restés sous les murs, après de vains efforts pour monter à la brèche, n'étant pas soutenus, furent contraints de sortir du fossé et de rentrer dans la tranchée.

Mailly, qui avait eu le pied fracassé d'un coup de feu, ayant repris ses sens, mais ne pouvant suivre les siens dans leur retraite, implora le secours d'un grenadier. Ce brave le prit sur ses épaules, et s'avançait péniblement au milieu des décombres de la brèche, lorsqu'une balle le renversa. Pendant la nuit, les Turcs descendirent de leurs murs, trouvèrent Mailly vivant, et lui coupèrent la tête. Ainsi tombèrent à la fleur de l'âge, sous le couteau de Djezzar, deux malheureux frères dignes d'un meilleur sort. On coupa également les têtes des Français trouvés morts dans le fossé, pour les saler et les envoyer à Constantinople. Pendant qu'on mutilait les restes de Mailly, Phélippeaux recevait son épée des mains des barbares, et insultait à ce jeune guerrier mort au champ d'honneur [1].

Cependant cet échec prouva au général en chef que le siége de Saint-Jean-d'Acre exigeait toutes les ressources de l'art. La prise de Jaffa et surtout l'opinion des chrétiens de Syrie, qui assuraient que la place d'Acre ne tiendrait pas quatre jours, avaient donné trop de confiance à l'armée. Elle se trouvait en présence d'une place, flanquée de murailles et de fortes tours, et environnée d'un fossé profond avec escarpe et contrescarpe. Bonaparte

[1] *Relation de l'expédition de Syrie*, par Berthier, page 35.

sentit la nécessité d'une attaque plus régulière; on reprit les travaux avec ardeur. On prolongea les chemins couverts; un nouveau puits de mine fut ouvert pour faire sauter la contrescarpe entière; pour cette opération, les mineurs demandèrent huit jours. Les Turcs, fiers d'avoir repoussé les assiégeans, firent une sortie le 10 germinal, se portèrent sur la tranchée, attaquèrent les travailleurs, parvinrent à les déloger. et tuèrent le chef de brigade du génie Detroye. Mais revenus bientôt de leur surprise, ceux-ci retournèrent sur leurs pas, et, malgré une vive résistance, repoussèrent les assiégés dans la place.

Instruit exactement par les chrétiens du progrès des rassemblemens de peuples divers qui se préparaient à fondre sur lui sous les ordres d'Abdallah, pacha de Damas, Bonaparte résolut de faire des détachemens pour reconnaître la force et la position de ces nouveaux ennemis, et observer leurs mouvemens. Il avait chargé le cheyk Mustapha-Békir de la défense du fort de Saffet et du pont de Jacoub; mais, prévoyant qu'il n'était pas en force pour résister à une irruption du pacha de Damas, s'il tentait le passage du Jourdain avec son armée, il envoya Murat à Saffet, le 10 germinal. Ce général partit du camp avec sa cavalerie, guidé par les Druses. Il traversa de forts beaux sites, des torrens d'eau limpide, des collines couvertes d'oliviers et d'arbustes en fleur. Il fut bien accueilli sur sa route. Les habitans lui apportèrent des vivres. Les femmes chrétiennes n'étaient pas voilées, comme les Égyptiennes, et

montraient une physionomie douce et prévenante. Le lendemain, il arriva à Saffet. Cette petite ville est bâtie autour d'un pic très-aigu, sur le sommet duquel s'élève le fort. Murat trouva à Saffet Moustapha-Békir et le cheyk Daher. A défaut d'armes et de munitions, ils n'avaient pu réduire le fort occupé par une faible garnison de Maugrabins; mais à l'approche des Français, elle se sauva; on lui fit deux prisonniers que l'on traita bien. Murat laissa sa cavalerie à Saffet, et se porta avec un détachement d'infanterie au pont de Jacoub sur le Jourdain, et suivit cette rivière jusqu'au lac de Genezareth ou de Tibériade, en arabe *Bahr-el-Tabarieh*. N'ayant rien aperçu qui pût faire croire au rassemblement et à l'approche d'un corps ennemi, il revint à Saffet et y établit une garnison française, commandée par le capitaine Simon. Cette ville est bâtie sur l'emplacement qu'occupait autrefois Béthulie. Un vieillard montra à Murat l'endroit où, suivant la tradition, était la tente d'Holopherne lorsque Judith lui coupa la tête. Murat rentra au camp d'Acre le 15 germinal.

Le général Vial en était parti la veille avec 500 hommes pour aller occuper le port de Sour et y établir une garnison de Mutualis, commandés par le cheyk Nassur, fils de Nakef, tué cinq ans auparavant dans un combat contre les Arnautes du pacha d'Acre. Nassur s'y était déjà rendu d'après un ordre direct de Bonaparte. Les habitans de Sour et surtout les chrétiens s'étaient enfuis à son approche, emportant leurs effets. Le général

Vial leur dit que Nassur était sous ses ordres, et les ramena dans leurs foyers. Les soldats y virent avec plaisir quelques jolies femmes. Les Mutualis étaient une superbe race d'hommes, grands, bien faits, robustes, de bonne mine, et qui paraissaient résolus à tout entreprendre. Le général Vial en passa la revue, et établit des postes composés de Français et de Mutualis qui furent très-flattés de ce mélange. Nassur lui parla d'un air pénétré des malheurs de sa famille, et brûlait de se venger de Djezzar. « Je veux, lui dit-il, faire de Sour une place aussi forte que celle d'Acre. » Sour est l'ancienne Tyr. Sur les ruines de cette ville, qui fut la métropole du commerce de la Syrie, et la mère de Carthage, il n'existait plus que 12 ou 1,500 habitans, dont les trois cinquièmes étaient mahométans, et le reste chrétiens, vivant tous du commerce. L'entrée du port était défendue par deux tours bâties sur deux lits de colonnes. La mer les avait découvertes; on en voyait encore de très-belles, et notamment les deux dont parle Volney. Le mur qui fermait la ville du côté de terre était en très-bon état, et les approches en étaient défendues par une grosse tour isolée, à 100 toises en avant sur le rivage. Le général Vial rentra au camp le 16 germinal, laissant à Sour les Mutualis disposés à s'y défendre jusqu'à extinction.

Le général Junot fut envoyé à Nazareth, pour observer les mouvemens de l'ennemi dont on annonçait l'approche, et couvrir les hôpitaux de Chefamer contre les incursions des Naplousains. Il ne découvrit rien qui pût lui faire soupçonner

la présence d'une armée ennemie dans le pays, et resta à Nazareth avec 500 hommes.

Le 12 germinal, une frégate turque avait mouillé dans la rade de Caïffa. Elle avait envoyé son canot dans le port, ignorant que cette ville fût au pouvoir des Français. Lambert s'en était emparé et lui avait fait une vingtaine de prisonniers.

Djezzar et ses auxiliaires redoublaient d'efforts. Toute la population de la ville travaillait à réunir sur le front d'attaque de nombreux moyens de défense. Des ouvrages immenses étaient construits dans la place; une enceinte nouvelle s'élevait derrière les anciens remparts. Les assiégeans, de leur côté, continuaient à saper les murs de Saint-Jean-d'Acre. Malgré l'échec qu'ils avaient éprouvé le 8 germinal, leur ardeur ne s'était point ralentie. Les guerriers qui avaient vu tomber Mantoue et les forteresses de la Lombardie s'indignaient à la pensée qu'une chétive bicoque de l'Asie pourrait arrêter leurs exploits. Mais l'artillerie de siége n'arrivait point, et, malgré la ruse employée envers les vaisseaux anglais pour se procurer des projectiles, les munitions de guerre étaient insuffisantes pour pousser le siége avec vigueur.

Le général Dugua avait envoyé du Kaire à Damiette 2,000 boulets de 12 et de 8 et des obusiers. Bonaparte envoya l'ordre à l'adjudant-général Almeyras de les expédier au camp devant Saint-Jean-d'Acre [1]. Dans la crainte que sa lettre fût in-

[1] Lettre du 13 germinal.

terceptée, il lui réitéra cet ordre en lui expédiant un nouveau courrier trois jours après. Il lui demandait toutes les cartouches d'infanterie et toute l'artillerie au-dessus du calibre du 8, dont il pourrait disposer sans compromettre Damiette. « L'armée est abondamment pourvue de tout, ajoutait-il, et tout va fort bien. Les peuples se soumettent. Les Mutualis, les Maronites et les Druses sont avec nous. Damas n'attend plus que la nouvelle de la prise de Saint-Jean-d'Acre pour nous envoyer ses clefs; les Maugrabins, les Mamlouks et les troupes de Djezzar se sont battues entre elles; il y a eu beaucoup de sang répandu. Par les dernières nouvelles que j'ai reçues d'Europe, les rois de Sardaigne et des Deux-Siciles n'existent plus. L'empereur a désavoué la conduite du roi de Naples, la paix de Rastadt étant sur le point d'être conclue; ainsi, la paix générale n'était pas encore troublée [1]. »

Bonaparte expédia un bateau à l'adjudant-général Grézieux, à Jaffa, pour lui faire connaître ses besoins en artillerie et en munitions. Il lui demandait les obusiers turcs pris à Jaffa, et lui ordonnait de faire filer à Acre l'artillerie et les munitions qui arriveraient, notamment l'équipage de siége que le capitaine Stanglet avait reçu ordre de débarquer dans ce port [2].

Ainsi, Bonaparte ignorait encore, le 16 germinal, que son artillerie était tombée au pouvoir des Anglais; mais il apprit bientôt qu'elle était

[1] Lettre du 16 germinal.
[2] *Idem.*

perdue et employée à défendre contre ses attaques les tours de la ville assiégée. Alors il ne put espérer de la réduire que lorsque le second convoi, conduit par le contre-amiral Perrée, serait arrivé.

Du reste, Grézieux ne reçut point cette lettre. Attaqué de la peste et frappé de terreur, cet officier s'était renfermé dans une chambre, d'où il ne communiquait que par un trou. Ces précautions avaient été inutiles; son moral était si affecté qu'il mourut le lendemain.

En donnant des nouvelles de l'armée à Marmont, le général en chef lui écrivait : « J'espère que vous n'aurez pas perdu un instant pour l'approvisionnement d'Alexandrie, et que vous serez en mesure pour recevoir les ennemis, s'ils se présentent de ce côté. Je compte, dans le mois prochain, être en Égypte, et avoir fini toute mon opération de Syrie [1]. »

Malgré leurs faibles ressources en artillerie et en munitions, les assiégeans battaient toujours en brèche. Ils parvinrent à faire sauter une partie de la contrescarpe. Le général en chef essaya de faire loger quelques grenadiers dans la grosse tour carrée; mais les assiégés l'avait tellement encombrée qu'on ne pût y parvenir. On attendit des renforts d'artillerie et de munitions, et on poussa une mine sous la tour pour la faire sauter.

Djezzar avait souvent essayé des sorties pour troubler les travaux des assiégeans; toutes avaient

[1] Lettre du 19 germinal.

échoué. Le 18, à la pointe du jour, il ordonna une sortie sur trois colonnes. En tête se trouvait un détachement anglais tiré des équipages de Sidney Smith. L'ennemi s'avança sous la protection de l'artillerie des remparts, servie par des canonniers anglais. Les trois colonnes attaquèrent avec vigueur les premiers postes et les travaux avancés. Les détachemens qui gardaient ces ouvrages, trop inférieurs pour soutenir leur choc, se replièrent; mais l'artillerie française dirigea des places d'armes et des parallèles un feu si bien nourri sur les Musulmans, que leurs premiers rangs furent renversés Les deux colonnes de droite et de gauche regagnèrent les remparts. Celle du centre s'obstina seule à marcher en avant. Elle était conduite par le capitaine anglais Thomas Asfield, et devait s'emparer de l'entrée du rameau de mine. Asfield s'avançait rapidement, à la tête de quelques soldats de sa nation, à travers une grêle de balles et de mitraille; il touchait l'entrée de la mine, lorsqu'il tomba mort aux pieds des siens. Ce fut le signal d'une déroute complète. Les soldats anglais et musulmans perdirent toute audace et rentrèrent précipitamment dans la ville, laissant le terrain couvert de leurs morts et de leurs blessés.

On a accusé Bonaparte de s'être réjoui en voyant tomber cet officier sur le champ de bataille, et de s'être fait apporter son corps, croyant que c'était celui de Phélippeaux. Cette assertion est fausse, et ne peut être la matière d'un reproche.

On connaissait les talens, la bravoure de Phé-

lippeaux, et il devenait très-important de savoir s'il avait été tué. Le seul sentiment de Bonaparte fut celui de la curiosité. Les soldats apportèrent d'eux-mêmes le corps du capitaine Asfield, expirant, qu'ils avaient reconnu pour être un officier anglais. Lorsqu'il fut arrivé au quartier-général, il avait cessé de vivre. On trouva sur lui son brevet, où étaient mentionnées des actions d'éclat qu'il avait faites à la prise du cap de Bonne-Espérance. Bonaparte ordonna qu'il fût inhumé avec tous les honneurs de la guerre. Son épée, honorée par lui pendant sa vie, le fut encore après sa mort, en passant entre les mains du plus vieux grenadier de l'armée.

Cependant le général en chef apprit par les émissaires de Daher, et par les commandans de Saffet et de Nazareth, qu'une armée nombreuse, conduite par les pachas de Syrie et de l'Asie-Mineure, commandée en chef par Abdallah, pacha de Damas, était en mouvement pour attaquer les Français devant Saint-Jean-d'Acre. On lui donna avis qu'une forte avant-garde, sous les ordres du fils d'Abdallah, avait passé le Jourdain sur les ponts de Jacoub et de Medjameh, et pris position en avant de Tabarieh, où elle rassemblait de grands approvisionnemens. C'était pour empêcher Bonaparte de marcher à sa rencontre, que Djezzar, informé de la marche de ses alliés, avait tenté sa sortie du 18 germinal. Il redoublait d'efforts pour occuper les Français sous les murs d'Acre, espérant que l'armée d'Abdallah viendrait les y surprendre et les détruire.

En annonçant à Bonaparte la présence de l'ennemi dans le pays environnant, Junot partit de Nazareth, et sans calculer la faiblesse de sa troupe, marcha au-devant de lui avec 400 hommes d'infanterie et 100 cavaliers. Le 19 germinal, il arriva au débouché de la vallée de Cana-sur-Loubi, et vit 2 ou 3,000 cavaliers caracolant dans la plaine, entre le village de Loubi et le Mont-Thabor; c'étaient des Arabes. A neuf heures du matin, il rangea sa troupe en bataille, et au moment où il se disposait à marcher au combat, il aperçut derrière lui, venant de Loubi, un autre corps de cavalerie ennemie d'environ 2,000 hommes, Mamlouks, Osmanlis, Maugrabins, marchant au petit pas et en bon ordre. Junot jugea que l'attaque de ce corps pourrait seule être dangereuse, et fit, pour le recevoir, des changemens à ses premières dispositions. D'après les ordres de leur général, les soldats, silencieux, immobiles, attendirent, jusqu'à portée de pistolet, l'ennemi qui s'avançait plein de confiance. Alors, accueilli tout à coup par une fusillade vive et meurtrière, il se retira à quelque distance, laissant plus de 300 hommes tués ou blessés sur le champ de bataille.

L'ennemi revint à la charge, fut reçu avec la même intrépidité, et fit sa retraite à trois heures du soir, après un grand nombre d'escarmouches et de combats singuliers où il perdit plus de 500 hommes, et dont les Français sortirent toujours vainqueurs. Ceux-ci ne perdirent que 12 hommes et eurent 40 blessés.

Le général en chef instruisit de cette victoire l'adjudant-général Almeyras, à Damiette, et le chargea d'en faire passer la nouvelle au général Dugua. « Ne perdez pas de vue, ajoutait-il, les fortifications et les approvisionnemens du fort de Lesbeh; car, après avoir combattu en Syrie, pendant l'hiver et le printemps, il serait possible que cet été une armée de débarquement nous mît à même d'acquérir de la gloire à Damiette [1]. »

Il écrivit à Marmont: « Le général Junot s'est couvert de gloire, le 19, au combat de Nazareth. Avec 500 hommes, il a battu 4,000 hommes de cavalerie, pris 5 drapeaux, tué ou blessé plus de 600 hommes; c'est une des affaires brillantes de la guerre.

Notre siége avance. Nous avons une galerie de mine qui déjà dépasse la contreescarpe, chemine sous le fossé à 30 pieds sous terre, et n'est plus qu'à 18 pieds du rempart. Il y a, dans la place, beaucoup d'Anglais et d'émigrés français; vous sentez que nous brûlons d'y entrer. Il y a à parier que ce sera le 1er. floréal. Ce siége, à défaut d'artillerie, et vu l'immense quantité de celle de l'ennemi, est une des opérations qui caractérisent le plus la constance et la bravoure de nos troupes. L'ennemi tire ses bombes avec une grande précision. Nous avons eu jusqu'à présent 60 tués et 30 blessés. Mailly, Lescale et Laugier sont morts. Le général Caffarelli, mon aide-de-

[1] Lettre du 22 germinal.

camp Duroc, Eugène, l'adjudant-général Valentin, les officiers du génie Samson, Say et Souhait sont blessés.

Damas n'attend que la nouvelle de la prise d'Acre pour se soumettre. Je serai dans le courant de mai de retour en Égypte. Expédiez de nos nouvelles en France.

Approvisionnez-vous, et que vos soins ne se bornent pas à Alexandrie. Songez que cela n'est rien, si le fort Julien n'est pas en état de faire une bonne résistance. Après avoir fortifié votre arrondissement, vous aurez la gloire de le défendre cet été. Je vous répète ce que je vous ai dit dans ma lettre du 21 plaviôse, de me faire faire une bonne carte de votre arrondissement, en y comprenant une partie du lac Burlos. Vous savez combien cela est nécessaire dans les opérations militaires.[1] »

En visitant la tranchée, le 20 germinal, le général Caffarelli avait reçu une balle au bras droit, seule partie de son corps qui fût visible pour l'ennemi. Il eut l'articulation du coude tellement fracassée, que l'amputation fut jugée nécessaire. Il la demanda lui-même; Larrey la fit. Ce général, déjà mutilé, la supporta avec un grand courage et sans proférer un seul mot. Quoique extrêmement brave, Caffarelli ne se battait que par nécessité. Il aimait la gloire, mais encore plus les hommes; la guerre n'était pour lui qu'un moyen d'arriver à la paix[2]. Il portait une sorte

[1] Lettre du 25 germinal.

[2] Antommarchi, tome II, page 4.

de culte à son général en chef, qui, de son côté, l'aimait beaucoup, et avait pour lui la plus grande estime.

Le général en chef jugea que Junot, malgré l'avantage qu'il avait remporté au combat de Nazareth, ne pourrait longtemps faire face à un ennemi aussi nombreux. Il fit partir Kléber avec 1,500 hommes. Ce général se mit en marche le 20 germinal, et rejoignit Junot à Nazareth. Le fils du pacha de Damas, avec 4,000 chevaux, était resté à Loubi, et occupait le village de Seïd-Jarra avec 600 hommes d'infanterie. Kléber marcha à sa rencontre, et se trouva en sa présence le 22 germinal. Il détacha deux bataillons pour attaquer le village qui fut enlevé à la baïonnette, et marcha au pas de charge sur la cavalerie qui cherchait à l'envelopper. On se fusilla de part et d'autre pendant une partie de la journée, et l'ennemi se retira en désordre.

Kléber, malgré ce succès, ne se sentant pas assez fort pour poursuivre l'ennemi dans sa déroute, et manquant de munitions, regagna les hauteurs de Saffarieh, et s'y retrancha pour attendre des renforts. Il apprit bientôt que le capitaine Simon, commandant de Saffet, avait été attaqué par un fort détachement ennemi; qu'il s'était retiré dans le fort avec sa troupe; que les Turcs en avait vainement tenté plusieurs fois l'escalade; qu'ils avaient ravagé le pays et brûlé la ville, et que le fort était étroitement bloqué. Des émissaires chrétiens, expédiés pour espionner les mouvemens de l'ennemi, rapportèrent à Kléber

qu'une grande armée débordait avec fracas par tous les points de la Tibériade ; que ses principaux débouchés étaient les ponts de Jacoub et de Medjameh, et le lieu de ralliement Tabarieh, où elle avait réuni ses magasins. Les habitans du pays disaient qu'elle était aussi nombreuse que les étoiles du ciel et les sables du désert. Kléber la fit reconnaître de nouveau ; il fut instruit par des rapports exacts, qu'elle était composée des Naplousains, des janissaires de Damas et d'Alep, des Arabes des différentes tribus de la Syrie, et qu'elle s'élevait au moins à 30,000 hommes, dont plus de 20,000 cavaliers. La renommée la portait à 40 ou 50,000 hommes. Il reçut aussi la confirmation d'un bruit qui avait déjà circulé dans l'armée française. Une dissention avait éclaté entre les Mamlouks d'Ibrahim et les janissaires. Après plusieurs démêlés, où le sang avait coulé de part et d'autre, ce bey avait séparé son camp de celui du pacha de Damas, et refusait de prendre part à ses opérations.

En envoyant ces nouvelles au général en chef, Kléber lui annonçait son dessein de marcher à l'ennemi, et le priait de lui faire passer des renforts et des munitions pour le mettre en état d'opérer avec succès. Bonaparte fit partir Murat à la la tête de 1,000 hommes d'infanterie et d'un corps de dragons, avec ordre de se porter à marches forcées sur le pont de Jacoub et de s'en emparer ; de débloquer le fort de Saffet, et d'opérer, s'il était possible, sa jonction avec Kléber, aux ordres

duquel il se trouverait. Voulant tirer parti de la division qui régnait dans le camp ennemi, Bonaparte envoya un chargé de pouvoirs pour faire des offres à Ibrahim-Bey, et l'attirer dans son parti; mais la cavalerie ennemie qui bloquait Saffet, l'empêcha de passer. Le général en chef l'envoya près de Kléber, d'où il se trouvait plus à portée de remplir sa mission.

Les Naplousains avaient pour cheyk un homme hardi et entreprenant, nommé Ghérar. Il jouissait d'un grand crédit dans la contrée; il parcourait les villages environnans, soulevait les populations contre les Français, entretenait des intelligences avec Djezzar, par l'intermédiaire des Anglais, et, à l'aide de l'or du pacha d'Acre, il recrutait des soldats pour marcher à son secours. Bonaparte manda à Kléber : « Écrivez à Ghérar qu'il a tort de se mêler d'une querelle qui le conduira à sa perte. Comment, lui qui a eu tant à se plaindre d'un homme aussi féroce que Djezzar, peut-il exposer la fortune et la vie de ses paysans pour un homme aussi peu fait pour avoir des amis? Faites-lui connaître que sous peu de jours Acre sera pris, et Djezzar puni de tous ses forfaits. Alors il regrettera, peut-être trop tard, de ne s'être pas conduit avec plus de sagesse et de politique. Si cette lettre est inutile, elle ne peut, dans aucun cas, faire un mauvais effet.

Est-il bien sûr, ajoutait Bonaparte, que le pont de Medjameh soit détruit? Les habitans du pays, dans les différens renseignemens qu'ils me don-

nent, me parlent toujours de ce pont comme si les renforts de l'ennemi pouvaient venir par là, et dès lors comme s'il n'était pas détruit.

Le Mont-Thabor est témoin de vos exploits. Si ces gens-là tiennent, et que vous ayez une affaire un peu chaude, cela vous vaudra les clefs de Damas. Si, dans les mouvemens qui peuvent se présenter, vous trouvez le moyen de vous mettre entre eux et le Jourdain, il ne faudrait pas être retenu par l'idée que cela les ferait marcher sur nous. Nous nous tenons sur nos gardes. Nous serions bien vite prévenus de leur approche, et nous marcherions à leur rencontre. Alors il faudrait que vous les poursuiviez en queue assez vivement [1]. »

Kléber reçut cette lettre avec un détachement de cavalerie et 4 pièces de canon dans son camp de Saffarieh, le 26 germinal. Sa division, complétée par le corps de Junot, s'élevait tout au plus à 2,000 hommes. Conformément au plan que lui avait prescrit le général en chef, il partit sur-le-champ pour se placer entre le Jourdain et l'armée ennemie, la surprendre dans son camp, le 27, avant le jour, s'emparer de ses magasins, et la refouler sous les murs d'Acre. Il marcha pendant toute la journée et toute la nuit, et tourna le Mont-Thabor. Égaré par ses guides, il n'arriva qu'à six heures du matin, le 27 (16 avril), en présence de l'ennemi, dans la plaine de Fouli, et ne put le surprendre. Loin de songer à l'attaquer, Kléber

[1] Lettre du 24 germinal.

eut tout au plus le temps de faire les dispositions nécessaires pour sa propre défense. Dans le premier moment de confusion qu'avait causé son arrivée, il s'empara d'un petit fort inaccessible à la cavalerie, le fit garder par 100 hommes, et y adossa sa division formée en deux carrés. Mais à peine avait-il rectifié ses alignemens, que déjà 4,000 cavaliers ennemis étaient rangés dans la plaine. Ils furent suivis de 3,000 autres, puis d'un troisième corps, et enfin la masse de l'armée ennemie y descendit tout entière. Jamais les Français n'avaient vu tant de cavalerie, assemblage bizarre d'hommes de toutes les nations et de toutes les couleurs, caracoler, charger, se mouvoir dans tous les sens. Kléber recommanda à ses soldats de tenir ferme sur les devans, et de garder le terrain sans avancer ni reculer d'un pas. Il savait que le premier choc des Orientaux était seul redoutable, et que si on parvenait à le soutenir, l'ennemi, découragé par cet échec, ne donnerait plus que des charges partielles et agirait mollement pendant le reste de la journée. L'armée du pacha de Damas, formée en quatre corps, s'ébranla en poussant des cris épouvantables à la manière des barbares, et chargea les Français avec la plus grande impétuosité sur les quatre fronts. Immobiles à leur poste, ces braves opposèrent de toutes parts une trible haie de baïonnettes, contre laquelle vinrent se briser les efforts des cavaliers mahométans. Accueillis à bout portant par la fusillade la plus meurtrière, ces superbes Orientaux tournèrent bride et se virent contraints de rétro-

grader. Ils donnèrent une nouvelle charge, et, repoussés avec autant d'intrépidité qu'à la première, ils se rabattirent avec fureur sur l'intervalle qui séparait les deux carrés, dans le dessein de les isoler l'un de l'autre; mais ils reculèrent devant les feux de file et l'artillerie chargée à mitraille qui portaient dans leurs rangs le ravage et la mort. Kléber, sentant que le carré commandé par Junot n'était pas assez grand pour renfermer les chevaux, les caissons et les autres équipages, saisit ce moment pour réunir ses deux carrés en un seul, malgré les efforts inouis que tenta l'ennemi pour l'en empêcher. Espérant que selon leur coutume religieuse, les Musulmans cesseraient de combattre au coucher du soleil, Kléber ordonna à ses soldats de ménager leurs munitions de manière à pouvoir prolonger le feu jusqu'à la nuit. Retranchés derrière un rempart de cadavres d'hommes et de chevaux, les Français repoussèrent avec le plus grand sang froid les charges multipliées de leurs adversaires. Une confiance inaltérable dans leur chef et dans leur propre valeur les élevait au-dessus de tous les périls. Mais enveloppés par une armée quinze fois plus nombreuse, il était évident que cette troupe de héros, accablée par la fatigue et par le nombre, finirait par trouver, dans la plaine de Fouli, une mort glorieuse. Il était une heure après midi; on combattait avec acharnement sur tous les points. Tout à coup le bruit du canon se fit entendre dans le lointain: « C'est Bonaparte! s'écrièrent les soldats pleins d'ardeur et d'enthou-

siasme; c'est lui qui vient à notre secours! » En effet, fidèle à la promesse qu'il avait faite à son lieutenant, de marcher à la rencontre des Turcs, s'il parvenait à les tourner et à les pousser sous Acre, le général en chef en était parti le 25 germinal à midi, avec 400 chevaux, la division Bon, forte de 2,000 hommes et 8 pièces d'artillerie. Il s'était dirigé vers Nazareth, dans l'espoir d'y trouver l'armée des pachas, et était allé camper, le 26 au soir, sur les hauteurs de Saffarieh, d'où Kléber était parti le matin. Le 27, au point du jour, Bonaparte se mit en route sur les traces de la division Kléber. Arrivé sur une éminence, il découvrit la plaine de Fouli et aperçut, à une distance de trois lieues, cette poignée d'hommes, au pied du Mont-Thabor, luttant contre une armée innombrable. A deux lieues en arrière du champ de bataille, on distinguait le camp des Mamlouks d'Ibrahim qui se tenait à l'écart au pied des montagnes de Naplous. A la vue des dangers que couraient leurs frères d'armes, les soldats de Bonaparte demandèrent à grands cris de marcher au combat pour les secourir. Il forma sa troupe en deux carrés, commandés par les généraux Vial et Rampon, leur ordonna de déborder le champ de bataille, de manière à former, avec la division Kléber, les trois angles d'un triangle équilatéral de 2,000 toises de côté, et à envelopper la masse de l'armée ennemie au centre de la figure [1].

[1] Lettre de Bonaparte au Directoire, du 22 floréal.

L'adjudant-général Leturq, avec la cavalerie, fut chargé de couvrir le village de Djenine, pour couper la retraite de l'ennemi sur ce point, et contenir les Mamlouks, s'ils faisaient mine de vouloir prendre part au combat.

Les deux corps, commandés par les généraux Vial et Rampon, s'avancèrent d'un pas rapide vers le champ de bataille, et, quand ils n'en furent plus éloignés que d'une-demi lieue, le général en chef, pour instruire Kléber de son approche, ordonna une décharge de toute son artillerie. Ce signal fut compris de tous les soldats; la fatigue fut oubliée, et des cris de joie s'élevèrent de tous les rangs. Kléber mit à profit ce mouvement d'enthousiasme, et ordonna de redoubler le feu sur tous les points. Les règles de l'art prescrivaient à Abdallah de détacher sur-le-champ une partie de son armée pour marcher à la rencontre de Bonaparte, tandis que le reste de sa troupe aurait écrasé la division Kléber; mais frappé de stupeur, et ignorant les plus simples dispositions de la tactique militaire, il ne prit aucune mesure pour déjouer la manœuvre du général en chef. Cependant, rassuré bientôt par la supériorité numérique de sa cavalerie, il voulut tenter un dernier effort et donna une nouvelle charge, lorsque tout à coup Bonaparte parut sur le champ de bataille. Le carré, commandé par l'intrépide général Rampon, s'avança dans la plaine, tambour battant, l'arme au bras, et attaqua les Turcs en flanc et à dos. Ceux-ci, pour lui faire face, ralentirent le combat acharné qu'ils livraient à la division Kléber. Ce

général saisit le moment d'irrésolution de l'ennemi et prit à son tour l'offensive. Il lança sur Fouli une colonne de 200 grenadiers, commandés par le général Verdier. Elle s'avança avec audace en faisant pleuvoir un feu terrible de droite et de gauche sur un corps de fantassins ennemis qui s'opposait à son passage, et le village fut enlevé à la baïonnette. Serré entre Kléber et Rampon, le pacha de Damas sentit qu'il ne pouvait plus tenir le champ de bataille, et qu'il ne lui restait plus de salut que dans une prompte fuite.

Il résolut de faire sa retraite sur Naplous et se dirigea sur le village de Noures, seul point dont il ne fût pas coupé; mais, à l'instant même, le corps du général Vial, qui n'avait point encore paru, se déploya à la rencontre des Turcs et leur ferma le passage. Les carrés de Kléber, Vial et Rampon, conformément au plan du général en chef, formaient les trois côtés d'un triangle équilatéral, et, marchant dans une direction concentrique, faisaient tourbillonner les Turcs au milieu de la plaine. Foudroyée par l'artillerie, repoussée de toutes parts par la fusillade ou l'arme blanche, après des efforts inouïs pour s'ouvrir un passage vers son camp et ses magasins, l'armée ennemie se précipita derrière le Mont-Thabor et s'écoula en désordre vers le Jourdain. Un corps d'infanterie la poursuivit au pas de charge et la poussa, la baïonnette dans les reins, sur le chemin d'Erbed, d'où elle gagna le pont de Medjameh. La terreur des fuyards fut telle, qu'emcombrés au passage du pont, ils se

jettèrent en foule dans le Jourdain pour gagner plus promptement l'autre rive; un grand nombre s'y engloutit.

Pendant ce temps-là, le général Murat, après avoir débloqué Saffet, battu le corps d'armée qui gardait le pont de Jacoub et fait occuper ce débouché important, se réunissait à l'adjudant-général Leturq en avant de Djepine. Il attaqua le camp des Mamlouks, en tua un grand nombre, fit 300 prisonniers, arrêta un convoi de 500 chameaux, enleva leurs munitions, leurs vivres et tous les riches bagages d'Ibrahim.

L'armée des pachas perdit dans cette journée plus de 6,000 hommes; les Français en perdirent près de 200 et eurent environ 100 blessés [1].

L'armée victorieuse, harassée de fatigue, bivouaqua au pied du Mont-Thabor pendant la nuit du 27 au 28 germinal. Cette bataille décisive éloigna pour toujours de la Tibériade les armées de la Porte; les troupes musulmanes qui avaient échappé à ce désastre, se dispersèrent frappées d'épouvante dans les provinces d'où elles étaient sorties.

Le 28, Murat reçut l'ordre de se porter à Tabarieh pour s'emparer des magasins immenses que l'ennemi y avait formés; la garnison s'enfuit à son approche. Les provisions trouvées dans cette ville étaient en si grande quantité, que le commissaire des guerres Miot écrivit à l'ordonnateur en chef d'Aure qu'il lui était impossible d'en

[1] Larrey, *Relation chirurgicale de l'armée d'Orient*, p. 109.

dresser des états; mais qu'il y en avait assez pour nourrir toute l'armée pendant un an.

Les habitans de Djenine, Noures, Oualar, villages annexés au territoire de Naplous, malgré les protestations pacifiques de Bonaparte, n'avaient cessé de commettre des hostilités contre les Français depuis le commencement de la campagne. Le général en chef les avait menacés plusieurs fois de mettre leurs villages à feu et à sang, s'ils continuaient de porter les armes contre lui. Une députation était venue implorer sa clémence; il s'était laissé fléchir et leur avait promis protection, s'ils restaient tranquilles dans leurs rochers. Mais ces montagnards, naturellement belliqueux, redoutant le joug d'une armée chrétienne, excités par l'exemple de Ghérar et l'arrivée du pacha de Damas, avaient repris les armes et avaient combattu les Français à la journée du Mont-Thabor. Ils avaient pillé des convois de vivres que les Druses envoyaient à son camp d'Acre, et avaient égorgé avec des circonstances horribles les soldats qui les escortaient. Bonaparte jugea urgent d'en tirer une vengeance exemplaire, et, pour les punir, fit brûler les villages de Djenine, Noures et Oualar [1].

Le cheyk Ghérar, après avoir perdu la plus grande partie de ses Naplousains à la bataille du Mont-Thabor, ayant vu brûler le palais de Djenine où il faisait sa résidence, se repentit alors, ainsi que Bonaparte l'avait prédit à Kléber, d'a-

[1] Lettre de Bonaparte au Directoire, du 22 floréal.

voir, par ses hostilités, attiré sur lui la vengeance des Français. Il répondit à la lettre que le général en chef lui avait fait écrire, et lui envoya sa soumission.

Dans la journée du 28 germinal, les troupes reprirent le chemin de Saint-Jean-d'Acre, après avoir visité le Mont-Thabor. Le général en chef s'écarta du chemin pour passer à Nazareth, où il n'avait pu s'arrêter pendant sa marche contre l'armée des pachas. Il se mit en route, accompagné de Kléber. Ce général devait avec sa division rester en position dans cette ville, veiller à la garde des ponts de Jacoub et de Medjameh, occuper les forts de Saffet et de Tabarieh, et garder avec soin la ligne du Jourdain. Bonaparte était attendu à Nazareth comme un nouveau messie; il y fut reçu avec les plus vifs transports. Cette ville était favorablement située dans le défilé de la chaîne de montagnes qui sépare la plaine de Fouli de celle d'Acre. Elle était bien bâtie et entourée de sites magnifiques, arrosés par les eaux d'une belle source. On y trouvait d'excellent vin. Bonaparte visita l'église des Capucins, remarquable par sa belle architecture et la sculpture de son autel en marbre de Paros, derrière lequel est une grotte pratiquée dans le roc, qu'on assurait être celle où la vierge Marie fut cachée pendant 21 mois. En sortant de Nazareth, le général en chef descendit les montagnes, et, après avoir passé par des villages très-peuplés et entourés de campagnes variées et fertiles, il arriva devant Acre le 30 germinal au soir.

Au moment où il venait de disperser l'armée turque, au Mont-Thabor, Bonaparte avait appris que le contre-amiral Perrée était arrivé à Jaffa avec les frégates *la Junon*, *l'Alceste* et *la Courageuse*, qui portaient l'artillerie de siége. Cette nouvelle répandit la joie dans l'armée. Le général en chef écrivit à Gantheaume de donner l'ordre à Perrée de s'éloigner sur-le-champ de la côte de Syrie, d'aller visiter les parages de Candie et de Chypre, et de s'établir en croisière derrière l'escadre de Sidney Smith, afin de lui faire le plus de mal possible en interceptant ses convois de vivres qu'il tirait de Tripoli de Syrie. Il était autorisé à s'emparer de tous les gros bâtimens turcs, devait toujours porter pavillon anglais, et se tenir éloigné des côtes. S'il était poursuivi par les Anglais, il était libre de se réfugier à Alexandrie ou dans un port d'Europe. Dans ce dernier cas, il devait embarquer sur ses frégates des fusils, des sabres et quelques renforts, ne fût-ce que quelques centaines d'hommes; diriger ensuite sa marche sur Damiette, Jaffa, Acre ou Sour, et, s'il avait plus de 1,500 hommes, il pouvait même les débarquer à Derne [1].

Dès que le général en chef fut rentré dans son camp d'Acre, il écrivit à ses lieutenans en Égypte pour les instruire de la victoire du Mont-Thabor et de la situation de l'armée. Dans toutes ses lettres, il paraissait confiant dans le succès du siége; et, ne doutant point que sous peu de jours la ville

[1] Lettre de Bonaparte à Gantheaume, du 29 germinal.

ne fût en son pouvoir, il annonçait déjà son prochain retour en Égypte [1].

« Nous avons eu affaire, à la bataille du Mont-Thabor, à près de 30,000 hommes, écrivit-il à Desaix. C'est à peu près un contre dix. Les janissaires de Damas se battent au moins aussi bien que les Mamlouks, et les Arnautes, Maugrabins, Naplousains, sont sans contredit les meilleures troupes de l'Orient. Au reste, je vois par vos lettres que nous n'avons rien à vous conter que vous n'ayez à nous répondre. Assurez les braves qui sont sous vos ordres de l'empressement que je mettrai à récompenser leurs services, et à les faire connaître à la France entière [2]. »

Il écrivit à Fourier, membre de l'Institut d'Égypte et commissaire près le divan du Kaire :

« Je vous autorise à correspondre avec l'Institut national, pour lui témoigner, au nom de l'Institut d'Égypte, le désir qu'il a de recevoir promptement ses différentes commissions pour ce pays, et l'empressement que l'Institut d'Égypte mettra à y répondre.

Faites connaître au divan du Kaire les succès que nous avons eus contre nos ennemis, la protection que j'ai accordée à tous ceux qui se sont bien comportés, et les exemples sévères que j'ai faits des villes et des villages qui se sont mal conduits, entre autres celui de Djenine, habité par Ghérar, cheyk de Naplous.

[1] Lettres du 30 germinal à Desaix, Dugua, Poussielgue.
[2] Lettre de Bonaparte à Desaix, du 30 germinal.

Annoncez au divan que lorsqu'il recevra cette lettre, Acre sera pris, et que je serai en route pour me rendre au Kaire, où j'ai autant d'impatience d'arriver que l'on en a de m'y voir.

Un de mes premiers soins sera de réunir l'Institut, et de voir si nous pouvons parvenir à avancer d'un pas les connaissances humaines [1]. »

Le général en chef, instruit que plusieurs soldats vendaient la vaisselle d'argent trouvée dans les bagages pris à l'ennemi, après la bataille du Mont-Thabor, autorisa le payeur à la recevoir et à en solder la valeur au poids [2].

Pour réparer les pertes que l'armée de Syrie avait faites dans les combats qu'elle avait livrés depuis son entrée en campagne, Bonaparte invita les généraux à recruter leurs corps parmi les habitans du pays, et spécialement parmi ceux de la montagne de Saffet et de Nazareth, qui avaient montré beaucoup d'attachement aux Français. Ils devaient choisir parmi les jeunes gens de 18 à 25 ans [3].

Des Turcs, faits prisonniers par les Français, lors des diverses sorties de l'ennemi, et des déserteurs, rapportèrent au général en chef qu'Achmet-Djezzar ayant tiré de ses prisons plus de 200 chrétiens, les avait fait étrangler après les avoir livrés aux supplices les plus horribles; qu'il leur avait ensuite fait couper la tête, et que, liés deux à deux et cousus dans des sacs, ils avaient été je-

[1] Lettre du 30 germinal.
[2] Ordre du jour du 30 germinal.
[3] *Idem.*

tés à la mer. En effet, quelques jours après l'assaut du 8 germinal, des soldats avaient remarqué sur le rivage une grande quantité de sacs, et, les ayant ouverts, ils y avaient trouvé des cadavres décapités.

Lorsqu'on apprit la fin déplorable du jeune Mailly et les traitemens odieux exercés sur ses frères d'armes morts à ses côtés, un cri général d'horreur avait retenti dans l'armée. Persistant dans l'usage barbare d'assouvir leur vengeance jusque sur les cadavres de leurs ennemis, les Turcs, à la vue des Français, coupèrent la tête à deux soldats tués dans la sortie du 18 germinal. Ayant fait un prisonnier, ils l'entraînèrent dans la ville et lui laissèrent la vie jusqu'à ce qu'il eût été questionné [1]; mais, furieux de l'adresse qu'il mettait dans ses réponses, Djezzar l'avait fait décapiter. A cette nouvelle, Bonaparte ne put contenir son indignation, et, comme dans la sortie du 18, les colonnes de l'ennemi avaient été dirigées par des officiers anglais, il en porta des plaintes amères à Sidney Smith.

Quelques jours après, le général en chef reçut de ce commodore une lettre très-honnête dans les termes. Il le remerciait de la manière obligeante dont le commandant Lambert avait répondu dans le temps à sa demande sur le sort des Anglais faits prisonniers à Caïffa, et lui rendait compte de l'état d'un Français qu'il avait arraché des mains des Turcs, lors de la sortie du

[1] Rapport d'Achmet-Djezzar-Pacha à son gouvernement.

7 germinal[1]. Ce soldat, nommé Desbordes, couvert de blessures, condamné par là à ne pouvoir servir de longtemps, et désirant revoir sa patrie, avait demandé à Sidney Smith un sauf-conduit pour s'y rendre avec les prisonniers de sa nation[2].

Les procédés réciproques de Bonaparte et du commodore semblaient donc conformes à l'honneur et aux usages suivis entre les nations civilisées. Il paraissait hors de doute que les Anglais se conduisaient avec humanité envers les soldats français qui tombaient en leur pouvoir. Cependant, chose étrange! ces Anglais, qui contribuaient si puissamment à la défense de Saint-Jean-d'Acre, ne pouvaient obtenir, en retour de leurs services, que Djezzar-Pacha observât les mêmes usages qu'eux, à l'égard des Français tués ou faits prisonniers. Soit tolérance, soit impuissance de leur part, il est certain que sous leurs yeux les Turcs continuaient à se livrer à leurs excès habituels envers les prisonniers et les morts. Dans sa lettre à Bonaparte, Sidney Smith avouait du moins cette impuissance, en disant que Desbordes était le seul Français qu'il eût pu arracher de la main des Turcs[3]. De plus, Sidney Smith faisait tous ses efforts pour débaucher l'armée. Dans les diverses sorties de la garnison, il avait répandu parmi les troupes des proclamations, des libelles et de fausses nouvelles d'Eu-

[1] Lettre de Sidney Smith, du 27 germinal.
[2] Lettre de Desbordes à Sidney Smith, du 23 germinal.
[3] Lettre de Sidney Smith, du 27 germinal.

rope; il faisait aux officiers et aux soldats les offres les plus séduisantes. Quelques-uns en furent ébranlés même, mais le plus grand nombre y resta sourd et les repoussa. Néanmoins, le général en chef jugea urgent de rompre avec la croisière anglaise des communications qui pouvaient produire un effet dangereux sur le moral de l'armée. Il écrivit au chef de l'état-major-général :

« Le commandant de la croisière anglaise devant Acre, ayant eu la barbarie de faire embarquer sur un bâtiment qui avait la peste les prisonniers faits sur les deux tartanes chargées de munitions qu'il a prises près de Caïffa; dans la sortie qui a eu lieu le 18, les Anglais ayant été remarqués à la tête des barbares, et le pavillon anglais ayant été au même instant arboré sur plusieurs tours de la place, la conduite féroce qu'ont tenue les assiégés en coupant la tête à deux volontaires qui avaient été tués, doit être attribuée au commandant anglais; conduite si opposée aux honneurs que l'on a rendus aux officiers et soldats anglais trouvés sur le champ de bataille, et aux soins que l'on a eu des blessés et des prisonniers.

Les Anglais étant ceux qui défendent et approvisionnent Acre, la conduite horrible de Djezzar, qui a fait étrangler et jeter à l'eau, les mains liées, plus de 200 chrétiens, naturels du pays, parmi lesquels se trouvait le secrétaire du consul français, doit également être attribuée à cet officier, puisque, par les circonstances, le pacha se trouve entièrement sous sa dépendance.

Cet officier refusant d'ailleurs d'exécuter aucun des articles d'échange établis entre les deux puissances, ses propos dans toutes les communications qui ont eu lieu et ses démarches depuis qu'il est en croisière étant ceux d'un fou, mon intention est que vous donniez des ordres aux différens commandans de la côte, pour qu'on cesse toute communication avec la flotte anglaise, actuellement en croisière dans ces mers [1]. »

L'opinion s'accrédita donc dans l'armée que Sidney Smith était effectivement devenu fou. Ce commodore, piqué jusqu'au vif, envoya en parlementaire un lieutenant porteur d'un cartel pour Bonaparte. En apprenant le défi fait à sa personne par un capitaine de vaisseau anglais, le conquérant de l'Italie et de l'Égypte ne put s'empêcher de rire. Il renvoya le parlementaire en lui disant que s'il s'agissait de combattre le grand Malborough, peut-être alors il y pourrait consentir; mais que si Sidney Smith avait réellement besoin de s'escrimer, Bonaparte consentirait à neutraliser quelques toises de terre sur la plage, et y enverrait un des bravaches de son armée.

Cette démarche de Sidney Smith, du moins très-bizarre, ne servit qu'à attirer sur lui du ridicule dans l'armée, et à confirmer l'opinion qu'elle avait conçue de ce commodore.

Le général en chef fut instruit qu'une tribu d'Arabes s'était établie aux environs du Mont-Carmel, inquiétait les communications des Fran-

[1] Ordre du jour du 30 germinal.

çais avec Jaffa, et cherchait à communiquer avec les Anglais pour leur faire passer des provisions de bouche destinées à ravitailler Acre. Il envoya contre eux l'adjudant-général Leturq, le 30 germinal, avec un corps de 300 hommes. Cet officier surprit les Arabes dans leur camp, en tua une soixantaine et leur enleva 800 bœufs qui servirent à la nourriture de l'armée.

En envoyant à Kléber des nouvelles, Bonaparte lui recommandait de veiller avec soin sur la ligne du Jourdain, de faire faire une note par les officiers du génie et de l'artillerie, sur le degré de défense dont seraient susceptibles les ponts de Jacoub et de Medjameh, de faire dessiner par un officier du génie un croquis du cours du Jourdain, depuis le pont de Jacoub jusqu'à quatre lieues plus bas que celui de Medjameh, avec la nature du terrain à une lieue sur l'une et l'autre rive [1].

Les travaux du siége que le général en chef avait activés avant son départ du camp d'Acre, ne s'étaient point ralentis pendant son absence. En se promenant autour de la ville avec Murat, il s'écria, en lui montrant ces murailles qui l'arrêtaient depuis 40 jours : « Le sort de l'Orient est dans cette bicoque ; la chute d'Acre est le but de mon expédition ; Damas doit en être le fruit ». Le 1er. floréal, les mineurs étaient parvenus sous l'axe de la grosse tour. Le 5, la mine joua et ne produisit point l'effet que les mineurs en attendaient. Un souterrain qui se trouvait sous la

[1] Lettre du 2 floréal (21 avril).

tour affaiblit la résistance, et une partie de l'effort se perdit en s'échappant du côté de la place. Cependant une portion de la muraille de terre s'écroula ainsi que la plus grande partie des trois voûtes de la tour. Le fossé, à dix toises de chaque côté, avait entièrement disparu sous les décombres. Le général en chef ordonna à une trentaine de grenadiers d'essayer de se loger dans la tour pour reconnaître comment elle se liait au reste de la place. Ils parvinrent à se loger au-dessous du premier étage; mais, fusillés par l'ennemi qui avait pratiqué des ouvertures aux voûtes supérieures, foudroyés par l'explosion de plusieurs barils de poudre enflammés que les Turcs avaient jetés sur la brèche, ils furent contraints de se retirer.

On continua de canonner la brèche pendant toute la journée du 6; le soir, on essaya encore de se loger dans le premier étage que l'ennemi occupait toujours. Dans l'attaque de la veille, les assiégeans avaient remarqué que s'ils parvenaient à s'en emparer, ils auraient entrée dans la ville, en se jetant dans les maisons de gauche, situées au niveau de cet étage. Vingt-cinq hommes, commandés par le général Vaux, après avoir dépassé la première ligne des feux de rempart, pénétrèrent de nouveau dans la salle inférieure de la tour. Ils reculèrent d'abord devant des flots de matières enflammées que l'ennemi faisait pleuvoir sur eux à torrents; mais le général Vaux, excitant ses grenadiers par ses paroles et par son exemple, les ramena sur la brèche.

Il s'avançait à leur tête, sous le feu d'une terrible fusillade qui plongeait du premier étage, lorsqu'il reçut une blessure dangereuse qui le renversa. Loin de perdre courage, aigris par les nouveaux obstacles qu'ils rencontraient à chaque pas, ces braves se hissèrent à plusieurs reprises, sur les épaules les uns des autres, pour tenter d'escalader le premier étage. Après avoir lutté pendant plusieurs heures contre des difficultés insurmontables, ne voulant point rentrer au camp avant que le général en chef ne les eût rappelés, il parvinrent à se pratiquer un logement à l'abri du feu de l'ennemi, et s'y maintinrent jusqu'à la nuit. Deux d'entre eux prirent le général Vaux sur leurs bras, et le rapportèrent au camp, à la faveur de l'obscurité. Ils dirent au général en chef que l'étage supérieur était inexpugnable, et que toutes les tentatives pour s'en emparer seraient infructueuses. Alors il envoya aux soldats qui étaient dans la tour l'ordre d'abandonner leur logement, et ils rentrèrent dans la tranchée.

Le 8 floréal fut un jour de deuil pour l'armée. Caffarelli Dufalga mourut des suites de sa blessure. Pendant 13 jours, il avait semblé s'avancer à grands pas vers sa guérison, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre nerveuse et de résorption, que déterminèrent la vivacité de ses passions et l'humidité des nuits. Avant sa mort, il avait eu plusieurs jours de délire. Lorsqu'on lui annonçait Bonaparte, ce nom semblait le rappeler à la vie, il se recueillait, reprenait ses esprits, causait avec

suite, et retombait aussitôt après le départ du général en chef. Ainsi périt à l'âge de 43 ans un général aussi recommandable par ses qualités et ses connaissances civiles, que par ses talens militaires et son dévoûment à la patrie, emportant les regrets de toute l'armée. La tombe qu'elle lui éleva devant Acre, protégée par la renommée de l'homme de bien dont elle renfermait la cendre, fut, dit-on, respectée longtemps après par l'ennemi.

Cependant l'artillerie de siége arriva de Jaffa. Les soldats allaient la voir par curiosité, ne doutant point qu'elle ne décidât du sort de la place. L'ennemi, depuis plusieurs jours, travaillait avec vigueur à des ouvrages extérieurs et avait établi deux places d'armes pour protéger ses sorties, et flanquer la tour d'attaque; sa ligne de défense, protégée par sa nombreuse artillerie des remparts, paraissait formidable. Pour éteindre ses feux, et parvenir à se loger dans ses ouvrages, il aurait fallu avoir une grande supériorité d'artillerie, et beaucoup plus de munitions que n'en avaient les Français. On y pénétrait quelquefois après des prodiges de valeur; mais les moyens de s'y maintenir manquaient, et l'ennemi ne tardait pas à y rentrer.

Le 12 floréal, l'artillerie de siége étant dressée en batterie de brèche, on recommença à canonner cette tour ébranlée, afin de la démolir entièrement. Bientôt elle ne présenta plus qu'une ruine, et l'artillerie de l'ennemi fut éteinte. Sentant qu'ils

ne pouvaient plus défendre leurs murailles par le canon, les Turcs se bornèrent à occuper les boyaux dont ils avaient couronné leurs glacis. Protégés par leur mousqueterie, ils rendaient difficile l'abord de la place, et semblaient ne plus redouter l'assaut. Vingt-cinq grenadiers eurent ordre de les déloger; ils parvinrent à couronner la brèche; mais, à l'instant même, les Turcs, sortant avec impétuosité de leurs boyaux, repoussèrent les assaillans et descendirent en grand nombre des murailles. On combattit pendant toute la soirée pour les faire rentrer dans la place. Deux compagnies de grenadiers les chargèrent avec la plus grande audace, parvinrent à les couper de la ville, et tout ce qui échappa à leurs coups fut précipité dans la mer. L'ennemi perdit environ 500 hommes; les Français eurent une quinzaine de tués et 30 blessés.

Quoique la tour carrée fût presqu'entièrement rasée, Bonaparte, après avoir été témoin des efforts inouïs de ses soldats pour s'en emparer, sentit qu'il lui serait plus facile de pénétrer dans la place par un autre point. On abandonna cette fatale tour, tombeau de tant de braves, et on dressa les pièces de 24 en batterie pour ouvrir une nouvelle brèche, afin de donner un assaut général et en masse, dès qu'elle serait praticable.

Prévoyant que les rives du Jourdain pourraient être le théâtre de nouveaux combats, le général en chef envoya, le 13 floréal, les ingénieurs-géographes, Jacotin et Faviers, au camp du général

Kléber pour lever le cours de ce fleuve et les gorges qui y aboutissent [1].

Il écrivit au général Junot d'assurer le cheyk Daher que son intention était de le nommer cheyk de la ville de Saïde, qui, par son importance, était bien supérieure à Saffet et à Chefamer; que, voulant lui remettre bientôt ce poste entre les mains, il l'engageait à rassembler le plus de monde possible, afin d'être en force pour s'y maintenir.

Pendant les diverses opérations du siége, les officiers de santé, l'ordonnateur en chef, les commissaires des guerres, rivalisaient de zèle pour le soulagement des malades et des blessés. Le général en chef et son état-major y concouraient aussi en retranchant de la table la plus frugale ce qui pouvait être utile aux hôpitaux [2].

Tous les genres d'héroïme devaient éclater dans cette brave armée. Par le zèle et l'activité qu'il avait constamment déployés depuis le commencement de la campagne, le chirurgien en chef Larrey s'était concilié l'affection de tous les soldats. On le voyait, lui et ses dignes confrères, sous le feu de l'ennemi, panser les malheureux blessés au pied de la brèche. Plusieurs officiers de santé reçurent des blessures à ce poste honorable; l'un d'eux même fut tué; mais rien ne pouvait arrêter leur ardeur et leur dévoûment [3].

[1] Lettre au commandant du génie, du 13 floréal.
[2] *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, Desgenettes, p. 86.
[3] Relation de Berthier, page 118.

Le médecin en chef Desgenettes, par un de ces élans généreux qui caractérisent une ame douée d'un profond amour de l'humanité, eut le courage de s'inoculer publiquement la peste, pour rassurer les imaginations et guérir le moral de l'armée. A l'hôpital, il trempa une lancette dans le pus d'un bubon appartenant à un convalescent de la maladie au premier degré, et se fit une légère piqûre dans l'aine et au voisinage de l'aisselle, sans prendre d'autre précaution que celle de se laver avec de l'eau et du savon qui lui furent offerts. Il eut pendant plus de trois semaines deux petits points d'inflammation correspondans aux piqûres, et ils étaient encore très-sensibles, lorsque, pendant la retraite, il se baigna en présence d'une partie de l'armée dans la baie de Césarée.

Néanmoins Desgenettes pensait que cette expérience était incomplète, et qu'elle prouverait peu de chose pour l'art. Elle n'infirmait point la transmission de la contagion, démontrée par mille exemples. Seulement, elle faisait voir que les conditions nécessaires pour qu'elle eût lieu n'étaient pas bien déterminées. Il courut plus de dangers, avec un but moins grand, lorsque, invité par le quartier-maître de la 75ᵉ. demi-brigade, une heure avant sa mort, à boire dans son verre une portion de son breuvage, il n'avait point hésité à lui donner cet encouragement. Ce fait, qui eut lieu devant un grand nombre de témoins, fit notamment reculer d'horreur le citoyen Durand,

payeur de la cavalerie, qui se trouvait sous la tente du malade [1].

Le général en chef, voulant donner à Desgenettes et à Larrey une marque de sa satisfaction, pour les services qu'ils avaient rendus à l'armée, leur accorda à chacun une gratification de 2,000 f. et les laissa libres de la toucher au Kaire ou à Paris [2]. Larrey voulant faire jouir son épouse de cette somme, Bonaparte écrivit à Paris pour qu'elle lui fût payée [3]. Telles étaient, sous la République, les modestes récompenses accordées pour les plus grands services, aux premiers talens dans l'art de guérir, glorieux de leur dévoûment héroïque à l'humanité et au salut des défenseurs de la patrie.

Cependant, une nouvelle pénurie de munitions et surtout de poudre, s'étant fait sentir dans l'armée, on fut contraint de ralentir le feu de la batterie de brèche. Les Turcs, pendant ce temps-là, mettaient en œuvre des contre-mineurs, et poussaient une sape dont le but était de couper la communication du boyau des assiégeans avec la nouvelle mine. Pour détruire les nouveaux ouvráges de l'ennemi, Bonaparte ordonna une attaque dans la nuit du 15 au 16 floréal. A 10 heures du soir, plusieurs compagnies de grenadiers se jetèrent dans les ouvrages extérieurs de la place

[1] Desgenettes (*Histoire médicale de l'armée d'Orient*, p. 88), fait lui même le récit naïf de cet acte de dévoûment.

[2] Lettre de Bonaparte à l'ordonnateur en chef, du 8 floréal.

[3] *Idem* du 13.

et s'en emparèrent; l'ennemi fut surpris, égorgé, et trois canons furent encloués; mais le feu de la place, qui plongeait sur ces ouvrages, ne permit pas d'y tenir assez longtemps pour les détruire entièrement; l'ennemi y rentra le 16 et travailla à les réparer. Les assiégés faisaient tous leurs efforts pour cheminer sur le logement de la mine dont l'objet était de faire sauter la contrescarpe. Le 17 floréal, au point du jour, Djezzar tenta une nouvelle sortie et fut repoussé. Le soir, les Turcs débouchèrent par une sape ouverte sur le masque de la mine, parvinrent à s'en emparer, l'éventèrent, détruisirent les châssis et comblèrent le puits. Dans la nuit du 17 au 18 floréal (du 6 au 7 mai), Bonaparte ordonna de s'emparer de nouveau des places d'armes de l'ennemi, des boyaux qu'il avait établis pour flanquer la brèche, et de celui qui couronnait le glacis de la nouvelle mine; de surprendre et d'égorger tous les hommes qui s'y trouveraient; d'attaquer les ouvrages et de s'y loger. Un détachement de grenadiers pénétra sur les places d'armes et s'en empara, excepté le boyau qui couronnait le glacis de l'ancienne mine et prenait la tour à revers; mais l'ennemi, qui du haut de ses murs dominait toujours les ouvrages, fit pleuvoir sur les Français un feu terrible, et rendit vains tous les efforts de la valeur; on ne put travailler au logement, et il fallut rentrer dans la tranchée

Le 18 floréal, vers le milieu du jour, plusieurs voiles parurent à l'horizon. Au même instant, les vaisseaux anglais, stationnés devant le port d'Acre,

levèrent l'ancre, et, réunis à la flottille qui croisait devant Caïffa, sortirent du golfe de Carmel pour prendre le large. Le bruit se répandit tout-à-coup dans l'armée que la flotte signalée avait été envoyée par le Directoire au secours de l'armée de Syrie, et qu'elle portait des renforts et des munitions. Le départ précipité de Sidney Smith fortifiait cette opinion; on pensa qu'il avait fui pour éviter de tomber au pouvoir de la flotte française. Les soldats, croyant avec empressement ce qu'ils désiraient avec tant d'ardeur, se livrèrent à une joie excessive; mais elle fut de courte durée. Bientôt, du sommet de la colline où elle était campée, l'armée vit distinctement le pavillon anglais réuni au pavillon ottoman, sur les mâts de la flotte qui s'avançait à pleines voiles vers le port d'Acre. C'était un convoi de 30 bâtimens turcs portant un corps considérable de l'armée de Rhodes, seul renfort que l'on eût pu en détacher pour aller au secours de Djezzar. Sidney Smith n'avait levé l'ancre que pour aller le reconnaître et entrer avec lui dans la rade.

On calcula d'après le vent que les nouveaux renforts ne pourraient être débarqués avant six heures. Bonaparte sentit alors que les destins de la campagne allaient se décider dans cette journée, et, voulant mettre à profit le faible sursis que lui laissait la fortune, il fit jouer avec vigueur toutes ses batteries, et ordonna d'attaquer la tour ruinée, espérant pouvoir enlever la place avant l'arrivée de la flotte. Cet assaut fut terrible. Pleins d'une nouvelle ardeur, les soldats, conduits par

leurs généraux, se portèrent avec impétuosité sur la tour. Vial, Bon et Rampon se jetèrent dans la tranchée, et les ouvrages de l'ennemi furent emportés. Le feu meurtrier des remparts ne put arrêter leur courage; les places d'armes, les boyaux furent enlevés et détruits, et les Français parvinrent sur le sommet de la tour, après avoir passé sur les cadavres de leurs ennemis entassés parmi les décombres. La nuit étant venue, ils s'y retranchèrent pour y attendre le jour. Dans cet assaut, les Français eurent 80 hommes tués et près de 50 blessés.

Pendant la nuit, la flotte turque débarqua ses renforts, et ces troupes fraîches furent aussitôt réparties dans les divers postes de la ville. Jugeant qu'il était nécessaire de renforcer son armée de siége, afin de balancer le secours qu'avait reçu Djezzar, le général en chef envoya à Kléber l'ordre de lever son camp de Nazareth, et de venir le rejoindre sous Acre avec sa division. La poudre et les munitions que Bonaparte attendait de Gaza, arrivèrent, et fournirent le moyen de redoubler le feu des batteries.

Le 19 floréal, au point du jour, le combat recommença avec acharnement sur la tour carrée. Bientôt un énorme pan de muraille s'écroula avec fracas sous le feu de la batterie de 24, et sa chute ouvrit trois grandes brèches qui furent jugées praticables. Bonaparte alla lui-même les reconnaître, et fit battre la charge. Lannes eut ordre de conduire sa division à l'assaut. Il s'avança vers les murs, précédé de ses grenadiers, con-

duits par le général de brigade Rambault, et les autres divisions furent disposées en colonnes d'attaque, pour le soutenir. Les grenadiers qui occupaient la tour dirigèrent une vive fusillade sur la brèche, pour empêcher les Turcs de se porter à sa défense. La division Lannes se jeta dans les ouvrages des assiégés, escalada le rempart, et l'intrépide Rambault, à la tête de 200 grenadiers, pénétra enfin dans la place. Mais, en marchant pleins de confiance dans les rues de la ville, ils furent arrêtés court par une nouvelle enceinte que Phélippeaux avait fait élever derrière les vieux murs. Alors un mouvement d'hésitation et de stupeur se manifesta dans les rangs des Français; il redoubla quand ils virent les Turcs réunis en colonne serrée, défilant dans le fossé pour prendre la brèche à revers, soutenus par le feu des maisons, des rues et du palais de Djezzar. Le corps, commandé par le général Rambault, continua de combattre avec ardeur sous la nouvelle enceinte qu'il tenta d'escalader; mais ceux qui avaient les derniers franchi la première enceinte, craignant d'être coupés du camp par les Turcs, reprirent le chemin de la tranchée, abandonnant deux canons et deux mortiers dont ils s'étaient emparés sur les remparts. Le général Lannes, placé en évidence sur la brèche, les excitait à tenir ferme, et faisait tous ses efforts pour arrêter ce mouvement rétrograde. Il parvint à leur rendre la confiance et reporta sa colonne en avant. Le général en chef qui, dès le commencement de l'attaque, avait réuni ses guides à pied près de lui dans la

tranchée, les lança dans ce moment sur la brèche. Leur arrivée enflamma les assaillans d'une nouvelle ardeur. Les Turcs étaient parvenus à couronner la grande brèche et soutinrent l'assaut avec beaucoup de courage. Le combat se rétablit avec acharnement sur les trois brèches. Plusieurs fois les assiégés furent culbutés derrière leurs murs; mais, remplacés bientôt par des troupes fraîches, ils chargeaient les assiégeans avec vigueur, reprenaient possession de la brèche et les rejetaient dans le fossé. On voyait des grenadiers se battre corps à corps avec des Turcs sur des tas de décombres et de cadavres. Les officiers et les généraux combattaient à l'arme blanche, confondus dans la mêlée. Lannes, blessé à la tête par un coup de feu, fut contraint de se retirer. La nuit était venue, et l'ennemi se présentait sur tous les points dans un nombre effrayant; les Français désespérèrent de pouvoir pénétrer dans la ville, et, ayant vu partir leur chef, le suivirent dans la tranchée. Le général Rambault avec ses 200 grenadiers, coupé de la brèche par l'ennemi, et cerné dans la ville, y trouva la mort ainsi que la plus grande partie des siens.

La perte des Turcs, dans cette journée, fut énorme. Exposés au feu de toutes les batteries françaises chargées à mitraille, un grand nombre avaient péri sur la brèche, et les fossés étaient remplis de leurs cadavres, sans compter ceux qui avaient été tués derrière les murs. Les Français firent jouer leurs batteries pendant toute la journée du 20 floréal. Les succès qu'ils avaient obte-

nus dans le dernier assaut parurent tels au général en chef, qu'il résolut d'en donner un nouveau le 21 floréal. Il se porta lui-même dans la tranchée à deux heures du matin, pour reconnaître les progrès du feu de la veille et de la nuit, et pour disposer l'attaque. Il espérait surprendre les assiégés, et pouvoir se loger en force sur le rempart. Au moment où il observait la brèche, une bombe lancée par l'ennemi tomba à ses pieds. Deux grenadiers se jetèrent sur lui; le placèrent entre eux, et le couvrirent en élevant leurs bras au-dessus de sa tête. La bombe éclata, et personne n'en fut atteint [1]. Le général Verdier conduisit les troupes à l'assaut; elles parvinrent au point indiqué, surprirent les gardes et les égorgèrent. Bonaparte s'avança lui-même jusqu'au pied de la brèche, cherchant à exalter le dévoûment des soldats par son exemple, et resta pendant quelques instans exposé au feu des remparts. Mais arrêtés par le retranchement intérieur qu'il leur fut impossible de franchir, ils furent obligés de se retirer, rapportant au camp le général Bon, blessé à mort dans l'assaut.

Les batteries des assiégeans continuèrent de jouer pendant toute la journée. A quatre heures du soir, la division Kléber, qui venait d'arriver, sollicita et obtint l'honneur de monter à la brèche. Formée en colonne d'attaque, elle marchait pleine d'ardeur et de confiance, commandée par Kléber

[1] Un de ces grenadiers, nommé Doménil, devint dans la suite général, et perdit une jambe dans la campagne de Russie.

en personne. Mais après avoir sauvé la vie à ce général, à la bataille du Mont-Thabor, Bonaparte ne voulant point risquer de perdre, dans un assaut incertain, une tête qui lui était si chère, envoya dire à Kléber de revenir près de lui. Le chef de brigade Venoux eut ordre de le remplacer. Avant de partir pour ce poste honorable, il dit au général Murat, son ami : « Si ce soir Acre n'est pas prise, sois assuré que Venoux est mort ». Il mena les troupes à la brèche. Cet assaut, où l'on fit de part et d'autre des prodiges de valeur, fut aussi infructueux que les précédens pour les Français. La nouvelle enceinte de Saint-Jean-d'Acre ne pût être forcée; mais quand les soldats rentrèrent au camp, Venoux n'était plus : fidèle à sa promesse, il avait péri de la mort des braves en combattant sur les remparts.

Dans les trois derniers assauts, les Français eurent environ 500 blessés et plus de 300 tués, parmi lesquels l'adjudant-général Fouler, les officiers d'état-major Netherwood, Pinault, Monpatris, Gerbaud et Croisier, aide-de-camp de Bonaparte. Dans les sorties que tenta l'ennemi, et même dans les assauts, les Français firent un grand nombre de prisonniers.

« J'ai été parfaitement content de l'armée, écrivit Bonaparte au Directoire : dans ces événemens, et dans un genre de guerre si nouveau pour les Européens, elle fait voir que le vrai courage et les talens guerriers ne s'étonnent de rien et ne se rebutent d'aucun genre de privation. Le résultat sera, nous l'espérons, une paix avantageuse, un

accroissement de gloire et de prospérité pour la République [1]. »

Les cadavres des soldats tués en combattant sur les murs, répandus dans les fossés et en avant de la tranchée, exhalaient une infection dangereuse. Le feu de l'ennemi ne permettant pas d'y pénétrer pour les nettoyer, Bonaparte voulut ouvrir une négociation avec Djezzar pour leur donner la sépulture et pour échanger les prisonniers faits de part et d'autre. Parmi ceux que le général en chef proposait de restituer était Abdallah-Aga, pris par les Français dans le sac de Jaffa [2]. Il envoya dans la ville un Turc arrêté la veille comme espion; il était porteur d'une lettre de Berthier qui invitait le pacha à nommer un chargé de pouvoir pour s'aboucher sur ces objets avec un officier français. Les Turcs ne voulurent point laisser entrer le parlementaire et tirèrent sur lui; l'artillerie continua de jouer de part et d'autre. Le 24, Bonaparte envoya de nouveau son parlementaire aux Turcs; on le laissa entrer dans la ville, et on l'y retint prisonnier. Le soir, au signal d'un coup de canon, l'ennemi fit une sortie générale; mais Bonaparte qui l'avait prévue, avait ordonné au commandant de l'artillerie Dommartin de se tenir prêt à faire une vive décharge à bombes et à mitraille dès que les Turcs se réuniraient pour sortir des murs [3]. Le feu des batteries fut dirigé avec

[1] Lettre de Bonaparte, du 22 floréal (11 mai).
[2] Lettre de Berthier à Djezzar, du 22 floréal.
[3] Lettre de Bonaparte à Dommartin, du 22 floréal.

tant d'habilité, que l'ennemi fut repoussé sur-le-champ dans la place.

Dans la nuit du 25 au 26 floréal, Sidney Smith mit à la voile et s'éloigna de Saint-Jean-d'Acre. Il avait appris que le contre-amiral Perrée, en croisant devant Jaffa, s'était emparé de deux avisos anglais et de deux gros bâtimens séparés par les vents de la flotte turque, sur lesquels se trouvaient six pièces d'artillerie de campagne, une quantité considérable de harnois et de provisions de bouche, 400 hommes de troupes, l'intendant de la flotte et 150,000 francs en numéraire. Inquiet sur le sort d'une flottille qu'il avait envoyée devant le port d'Abou-Zaboura pour embarquer des Naplousains que Djezzar croyait avoir de nouveau déterminés à se soulever, le commodore anglais se dirigea sur ce point et arriva assez tôt pour dégager cette flottille à qui Perrée donnait la chasse. Les frégates françaises prirent le large et ne furent point poursuivies par les Anglais qui s'empressèrent de retourner à Saint-Jean-d'Acre.

Le 27, au point du jour, l'ennemi fit une nouvelle sortie et fut repoussé avec une grande perte derrière ses murs. A sept heures du matin, il en tenta une autre. Un corps de l'armée de Rhodes, exercé à l'européenne et armé de baïonnettes, déboucha des places d'armes en colonnes serrées et se dirigea sur la tranchée où le général Verdier, qui y commandait, l'accueillit par une vive fusillade. Le général en chef fit replier les postes avancés, et fit jouer les batteries de campagne qui, chargées à mitraille, balayaient les rangs enne-

mis, à 80 toises de distance. Le combat dura trois heures, et les Turcs perdirent près de la moitié de leur monde. Alors les Français battirent la charge dans les tranchées ; l'ennemi fut poursuivi dans la ville, la baïonnette dans les reins, et on lui prit 18 drapeaux.

TROISIÈME PÉRIODE.

Situation intérieure de l'Égypte pendant la campagne de Syrie. — Bonaparte se décide à rentrer en Égypte. — Tentatives de Sidney Smith pour corrompre l'armée française.—*Sortie générale des assiégés.* — Bonaparte lève le siége d'Acre. — *Retraite de l'armée.*—Son entrée triomphale au Kaire. — Expédition de Cosseïr.—Ce qu'on pense en Europe de l'expédition d'Égypte.

Bonaparte, avec un corps de 12,000 hommes, combattait en Asie les armées de la Porte-Ottomane, et promenait ses armes triomphantes depuis les ruines de Gaza jusqu'à celles de l'ancienne Tyr, des bords de la Méditerranée aux rives du Jourdain. Desaix, après avoir vaincu Mourad-Bey et ses Mamlouks dans 18 combats, et les avoir expulsés de la Haute-Égypte, posait sous la zone torride les bornes de l'empire français. Du quartier-général de Bonaparte devant Saint-Jean-d'Acre à celui de Desaix dans le Sayd, il y avait 300 lieues ; le centre de l'armée d'Orient était réparti au Kaire et sur le Delta. Mais l'expédition de Bonaparte dans le nord et celle de Desaix dans le

sud, avaient enlevé à l'Égypte plus de la moitié des troupes nécessaires à sa défense, et la tranquillité intérieure de cette contrée se trouva momentanément compromise.

Le général Dugua ayant appris qu'une tribu d'Africains, sortie du désert de Saharâh, se dirigeait sur le Kaire, dans l'intention d'exterminer les Français, fit marcher à sa rencontre le général Lanusse qui l'atteignit le 15 ventôse (5 mars) sur les confins de la province de Gizeh, surprit son camp, tua plusieurs centaines d'hommes, et prit une grande quantité de chameaux.

A peine cette expédition était-elle terminée, qu'une révolte éclata dans le village de Bordeïn, dans la province de Charqyeh. Dugua y envoya le chef de bataillon Duranteau qui prit le village le 24 ventôse (14 mars), le brûla, et passa les habitans au fil de l'épée.

Dans le mois de germinal (avril), cette province fut le théâtre d'un événement plus sérieux. Mustapha-Bey, que Bonaparte avait nommé émir-haggi, était parti avec lui du Kaire le 22 pluviôse (10 février) pour l'accompagner en Syrie; mais, arrivé à Belbeïs, il avait demandé et obtenu du général en chef la permission de rester dans le Charqyeh pour y recruter des soldats et compléter l'organisation de sa maison. Il avait déjà 300 hommes armés; il lui en fallait environ 1,000 pour escorter la caravane de la Mekke. Il fut fidèle à Bonaparte jusqu'au milieu du mois de germinal; mais des émissaires de Djezzar lui ayant dit que le général en chef et son armée étaient cernés

devant Acre par le pacha de Damas et perdus sans ressource, il désespéra de la cause française. D'un caractère faible et irrésolu, cet homme, que le général en chef avait comblé de bienfaits, ne put résister aux offres séduisantes que lui firent le pacha d'Acre et les Anglais. Le faux bruit de la mort de Bonaparte lui étant bientôt parvenu par la même voie, il se crut dégagé de ses sermens, et, pour se réconcilier avec la Porte, il osa, à la tête des militaires de sa maison, de 400 cavaliers arabes et de la population de 6 villages, lever l'étendard de la révolte. Il répandit une proclamation dans le Charqyeh, annonçant que le sultan Kébir [1] avait péri avec toute son armée devant Acre. Il se porta sur Mit-Gamar, y arrêta 2 barques sur le Nil, massacra 20 Français qui les montaient, s'empara de 6 pièces de canon destinées à l'armée de Syrie, et intercepta les communications du Kaire avec Damiette. Il alla ensuite établir son quartier-général dans le camp des Arabes Billys. Le général Lanusse partit de Menouf avec une colonne mobile de 600 hommes, passa le Nil et entra dans le Charqyeh. Après divers petits combats, il parvint à cerner Mustapha, l'attaqua vivement, mit à mort tout ce qui essaya de se défendre, dispersa les Arabes, et brûla, pour faire un exemple, le village le plus coupable. L'émir-haggi perdit en un jour tous les biens que Bonaparte lui avait donnés, ses trésors qui étaient au Kaire, et la réputation d'un

[1] Bonaparte.

homme d'honneur qu'il avait eue jusqu'alors. Chassé, poursuivi, il gagna le désert, accompagné de 15 de ses gens, et alla se réfugier à Jérusalem [1].

Une insurrection d'un caractère plus grave encore que celle de l'émir-haggi, et qui faillit embraser toute l'Égypte, éclata peu de temps après dans la province de Bahyreh. Un homme du désert de Barca, jouissant d'une grande réputation de sainteté dans sa tribu, s'imagina ou voulut faire croire qu'il était l'ange *El-Mohdy* que le prophète promet dans le Koran d'envoyer au secours des fidèles, dans les circonstances les plus critiques. Réunissant toutes les qualités propres à exciter le fanatisme du peuple, il n'eut pas de peine à faire croire qu'il était un être surnaturel et qu'il vivait de sa substance. Il était nu comme la main; tous les jours, il trempait ses doigts dans un vase de lait, et les passait sur ses lèvres, disant que c'était là sa seule nourriture. Il se forma une garde de 120 fanatiques de sa tribu, et se rendit dans la grande oasis où il trouva par hasard une caravane de 200 Maugrabins de Fez, qui, fanatisés par ses discours, se rangèrent sous ses ordres. Sa troupe était bien armée et avait une grande quantité de chameaux. L'ange El-Mohdy traversa le désert et se dirigea sur le Bahyreh. Il entra à Damanhour, surprit 60 hommes de la légion nautique, les égorgea, s'empara de leurs fusils et

[1] Lettre de Bonaparte au Directoire, du 2 messidor. — *Mémoires de Napoléon*, Gourgaud, tome II, p. 315.

d'une pièce de 4. Fier de ce succès, il se rendit dans les mosquées de Damanhour et des villages environnans, excitant les habitans à la révolte. Un grand nombre de partisans accourut de toutes parts sous son drapeau. Il se disait incombustible et invulnérable; il assurait que tous ceux qui marcheraient avec lui n'auraient rien à craindre des fusils, baïonnettes et canons des Français [1]. Il parvint à recruter dans le Bahyreh 3 ou 4,000 hommes, parmi lesquels 4 ou 500 étaient bien armés. Il arma les autres de piques et de pelles, et les exerça à lancer de la poussière contre l'ennemi, déclarant que cette poussière bénie rendrait vains tous les efforts des Français.

Le chef de brigade Lefebvre qui commandait à Rahmanieh, laissa 50 hommes dans le fort et partit pour reprendre Damanhour, avec 400 hommes. L'ange El-Mohdy marcha à sa rencontre avec des forces beaucoup supérieures. Le combat s'engagea. Le feu devint très-vif entre les gens armés de l'ange et la troupe française; alors des colonnes de fellâh débordèrent ses flancs et la tournèrent en soulevant des nuages de poussière. Le chef de brigade Lefebvre sentit l'impossibilité de mettre à la raison une aussi grande quantité d'hommes fanatisés dont le nombre croissait toujours, rangea sa troupe en bataillon carré, les fusilla pendant toute la journée, en tua plus de 1,000, et fit sa retraite sur Rahmanieh. Les Mu-

[1] On avait vu les mêmes artifices employés dans la Vendée pour exalter le courage des paysans révoltés.

sulmans blessés et les parens des morts murmurèrent, et firent de vifs reproches à l'ange El-Mohdy qui les avait assurés qu'ils seraient à l'abri des balles. Il apaisa leurs murmures en disant qu'aucun de ceux qui avaient marché en avant avec confiance n'avait péri; mais que ceux qui avaient reculé parce que la foi n'était pas entière dans leur cœur, avaient été punis par le prophète. Cet événement, qui devait ouvrir les yeux sur son imposture, consolida son pouvoir; il régna alors à Damanhour. Il était à craindre que l'esprit de révolte ne gagnât les provinces environnantes et qu'elles ne se soulevassent; mais une proclamation des cheyks du Kaire arriva à temps et empêcha une insurrection générale. Le général Lanusse, après avoir battu l'émir-haggi dans le Charqyeh, traversa le Delta avec sa colonne mobile et entra dans le Bahyreh. Il rencontra l'ange El-Mohdy le 19 floréal (8 mai), le combattit, passa au fil de l'épée 1,500 hommes, au nombre desquels se trouva l'ange El-Mohdy lui-même. Lanusse entra ensuite à Damanhour, et, pour punir les habitans de leur révolte, il brûla la ville, après l'avoir livrée au pillage [1].

Pendant ce temps-là, les Anglais étant entrés avec plusieurs vaisseaux dans la Mer-Rouge, faisaient une tentative contre Suez. La canonnade s'engagea; mais ayant reconnu que la ville était

[1] Lettre de Bonaparte au Directoire, du 2 messidor.—*Mémoires de Napoléon*, Gourgaud, tome II, page 318.

munie d'une nombreuse artillerie, ils se retirèrent et ne parurent plus.

Quelques partis de Mamlouks, chassés du Sayd par Desaix, étaient descendus dans la Basse-Égypte où ils cherchaient à soulever les Arabes et les fellâh; poursuivis et battus plusieurs fois par le chef de brigade Destrée, ils étaient descendus dans le Charqyeh. Dugua ordonna au général Davoust de s'y porter. Il attaqua Elfy-Bey et les Arabes Billys, le 19 floréal; Elfy-Bey, après avoir perdu ses trois principaux kachefs et une grande partie de son monde, s'enfonça dans les déserts.

Tous les mouvemens qui avaient eu pour but de troubler la tranquillité de l'Égypte, tenaient à un grand plan conçu par les Anglais. Ne pouvant eux-mêmes rien entreprendre contre les Français, ils cherchaient par leur or et par leurs intrigues à leur susciter des ennemis sur tous les points. Nulle circonstance ne semblait plus propre à seconder leurs vues que l'absence de Bonaparte et d'une grande partie de ses troupes; mais ce qui restait encore en Égypte de cette admirable armée était inspiré par le génie de son général et suffit pour déjouer tous les efforts de ses nombreux ennemis. Au milieu de l'incendie qu'ils avaient allumé, la ville du Kaire resta calme, grâce aux bonnes dispositions des habitans, aux sages mesures et à l'habileté du général Dugua et de Poussielgue. Cet administrateur visitait les principaux habitans et surtout les chefs de la religion qui se trouvaient fort honorés de ces égards

du *visir* de Bonaparte : c'était le titre qu'ils lui donnaient. Leur confiance en lui était si grande qu'ils soumettaient leurs différens à sa décision ; les soldats et les autres Français établis au Kaire, se mêlaient aux habitans dans leurs fêtes. Excepté les provinces de Beny-Soueyf, Charqyeh et Bahyreh, le reste de l'Égypte, influencé par les cheyks et les ulémas, demeura soumis et fidèle, et offrit l'aspect d'une province française. Sidney Smith vit échouer toutes les tentatives qu'il avait faites pour soulever la population de cette contrée. Oubliant ce qu'il devait au caractère des officiers français, il fit imprimer un grand nombre de circulaires et de libelles diffamatoires qu'il envoya aux généraux commandant en Égypte, leur assurant le passage s'ils voulaient se rendre en France pendant que le général en chef était en Syrie. L'armée resta inébranlablement attachée à son drapeau; Dugua repoussa avec indignation les insinuations de ce commodore et défendit à tous les généraux qui étaient sous ses ordres de communiquer avec lui.

On a vu que depuis son arrivée en Égypte, Bonaparte n'avait cessé d'entretenir des relations pacifiques avec le sultan de la Mekke, d'offrir et d'accorder protection à son commerce. Pendant la campagne de Syrie, Poussielgue avait continué ces relations. Ce prince était intéressé à les maintenir. Il voulait vendre son café, et avoir des grains que l'Égypte seule pouvait lui fournir. En assurant Poussielgue de son amitié, le sultan Galib lui écrivait : « Tu sauras que depuis quelques

jours, il nous est arrivé des lettres du prince de l'armée française, notre ami Bonaparte. Nous avons lu et considéré celle qui était pour nous, et nous t'envoyons la réponse que nous te prions de lui faire passer. Quant aux lettres qu'il nous demandait de faire parvenir dans l'Inde, nous les avons expédiées sur-le-champ par un homme de confiance. Dans peu, s'il plaît à Dieu, vous en aurez les réponses [1] ».

Galib écrivait à Bonaparte : « Nous avons reçu la lettre que vous nous avez adressée, et en avons compris le contenu. Nous avons pris connaissance des droits qui seront perçus en Égypte sur les marchandises venant par la Mer-Rouge, ainsi que de l'article par lequel vous avez la bonté de nous accorder la libre entrée de 500 fardes, et cette exception honorable en notre faveur, est une nouvelle preuve de votre confiance en nous, que nous mériterons de plus en plus par notre fidélité. Notre intention est de faire tout ce qui dépendra de nous pour inspirer aux commerçans la confiance et la foi dues à vos paroles et à la paix qui existe entre vous et nous, qui, s'il plaît à Dieu, ne sera jamais troublée.

Le retour de notre envoyé a dissipé tous les doutes qu'avaient fait naître de faux bruits répandus parmi les marchands de ce pays, sur la sûreté des spéculations en Égypte. La lettre, surtout, de votre visir, les attentions qu'il a eues pour nos compatriotes, et les soins qu'il a pris pour la

[1] Lettre du 4 floréal (23 avril).

sûreté de leurs marchandises ont produit un si grand effet sur l'esprit des négocians, qu'ils ont expédié sur-le-champ cinq bâtimens chargés en partie pour notre compte, ainsi que vous pouvez le voir par les états [1] ».

Poussielgue faisait publier cette correspondance en Égypte par le divan du Kaire, dans la persuasion qu'elle y produirait un excellent effet sur l'esprit du peuple. Cependant des Arabes de Gedda et d'Yambo, sujets du sultan de la Mekke, avaient débarqué à Cosseïr, et, réunis aux Mamlouks de Mourad-Bey, ils avaient combattu le général Desaix. Poussielgue s'en plaignit à Galib qui, pour se justifier, lui écrivit une longue lettre : elle portait cette singulière suscription :

Au prince des princes les plus respectables et les plus magnanimes, le modèle de ses contemporains, dont les entreprises sont utiles, notre ami sincère et véritable, le ministre des finances Poussielgue, dont la sagesse aplanit le sentier raboteux de l'administration.

« Vous nous avez fait entendre par votre lettre, lui mandait Galib, que nos sujets se sont mêlés à vos ennemis; mais qu'il ne vous soit pas caché que personne de ceux qui sont dans notre dépendance n'a jamais eu aucune liaison ni aucune communication avec les gens dont vous faites mention : peut-être sont-ce quelques Arabes des frontières qui ont combattu contre vous [2] ». Galib deman-

[1] Lettre du 4 floréal (23 avril).
[2] Lettre du 15 prairial (3 juin).

dait en même temps à Poussielgue des saufs-conduits pour les vaisseaux appartenant à lui ou à des schérifs ses amis, afin qu'ils ne fussent point inquiétés par des vaisseaux français, en navigant dans la mer des Indes.

Cependant, malgré l'état de tranquillité dont jouissait l'Égypte, Dugua et les autres commandans faisaient au général en chef des rapports alarmans sur la disposition des esprits dans plusieurs provinces. Les scènes dont la Basse-Égypte avait été le théâtre pouvaient se renouveler d'un jour à l'autre. Marmont craignait d'être attaqué à la fois par une armée turque ou anglaise, du côté de la mer, et par une armée d'Africains et de Maugrabins qui s'avançait, disait-on, par le désert de Barca. Les lieutenans de Bonaparte avaient, pendant son absence, dignement rempli leur tâche; mais se croyant responsables de sa conquête, ils ne se sentaient pas en force de repousser les efforts combinés de la Porte et de l'Angleterre, si ces deux puissances venaient à fondre inopinément sur l'Égypte. Tels étaient leur confiance et son ascendant, qu'ils mettaient en lui tout leur espoir, et réclamaient vivement sa présence.

Avant de partir pour la Syrie, Bonaparte avait calculé que son expédition serait terminée à la fin du printemps, et qu'il pourrait être de retour dans les premiers jours de l'été, époque où il prévoyait qu'une armée ennemie, soit turque ou européenne, pourrait se présenter pour débarquer

en Égypte. Des trois buts [1] qu'il se proposait en portant la guerre en Syrie, les deux premiers étaient remplis.

1°. Il avait assuré la conquête de l'Égypte en occupant la forteresse d'El-Arych; par là il mettait une armée ennemie, qui s'avancerait par terre contre l'Égypte, dans l'impossibilité de rien combiner avec une armée européenne qui viendrait sur les côtes.

2°. Il avait obligé la Porte à s'expliquer. Par les divers armemens qu'elle avait dirigés contre lui, il ne pouvait plus douter que son intention ne fût d'expulser les Français de l'Égypte. Il avait détruit l'armée de Djezzar-Pacha à El-Arych, à Jaffa, à Qaqoun et sous Saint-Jean-d'Acre. Il avait détruit celle du pacha de Damas aux combats de Nazareth, de Loubi et à la brillante journée du Mont-Thabor.

3°. Il avait soumis à ses armes la Palestine et la Galilée, et par là privé les Anglais des ressources qu'ils tiraient de ce pays. Il voulait en faire une province française; du moins la nomination de Menou au gouvernement de la Palestine ne permet pas d'en douter. Mais tous ces résultats étaient provisoires, et le troisième but de Bonaparte ne pouvait être rempli que lorsque la chute de Saint-Jean-d'Acre aurait mis le sceau à sa nouvelle conquête.

Ce boulevard de la Syrie arrêtait les Français

[1] Voyez dans la lettre de Bonaparte au Directoire, du 22 pluviôse, au commencement du chapitre, quels étaient ses buts.

depuis soixante jours ; ils avaient échoué dans onze assauts, et la lenteur du siége commençait à exciter des murmures dans l'armée. Tant que la ville de Saint-Jean-d'Acre n'avait eu pour garnison que les débris de l'armée de Djezzar, Bonaparte avait espéré de pouvoir s'en rendre maître ; mais depuis l'arrivée de la flotte turque, la face des choses était changée. Il dut renoncer dès lors à une conquête qui eût exigé le sacrifice d'une grande partie de ses troupes. Trois équipages d'artillerie de siége avaient successivement été débarqués à Jaffa, et le général en chef avait alors assez de bouches à feu pour brûler la ville et raser ses murs ; mais il eût fallu faire le siége de chaque maison ; et les Turcs, n'attendant du vainqueur que la mort, étaient déterminés à se défendre jusqu'à extinction. En entrant dans la place, les Français avaient, en outre, à craindre un ennemi bien plus redoutable que l'armée chargée de sa défense ; c'était la peste. Ce fléau exerçait d'énormes ravages sur une population resserrée dans une étroite enceinte ; les symptômes en étaient terribles, et en 36 heures on était emporté au milieu de convulsions pareilles à celles de la rage. Tous ces motifs étaient déjà assez puissans pour déterminer Bonaparte à rentrer en Égypte ; mais quand il fut instruit de tous les troubles qui l'avaient agitée pendant son absence, il conçut de justes inquiétudes pour la sûreté de sa conquête, et prit la résolution de repasser le désert.

Le 28 floréal (17 mai), il adressa cette proclamation à l'armée :

« Soldats !

Vous avez traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie, avec plus de rapidité qu'une armée arabe.

L'armée qui était en marche pour envahir l'Égypte est détruite; vous avez pris son général, son équipage de campagne, ses bagages, ses outres, ses chameaux.

Vous vous êtes emparé de toutes les places fortes qui défendent les puits du désert.

Vous avez dispersé, aux champs du Mont-Thabor, cette nuée d'hommes accourus de toutes les parties de l'Asie, dans l'espoir de piller l'Égypte. Les 30 vaisseaux que vous avez vus arriver devant Acre, il y a 12 jours, portaient l'armée qui devait assiéger Alexandrie; mais obligée d'accourir à Acre, elle y a fini ses destins; une partie de ses drapeaux ornera votre entrée en Égypte.

Enfin, après avoir, avec une poignée d'hommes, nourri la guerre pendant trois mois dans le cœur de la Syrie, pris 40 pièces de campagne, 50 drapeaux, fait 6000 prisonniers, rasé les fortifications de Gaza, Jaffa, Caïffa, Acre, nous allons rentrer en Égypte; la saison des débarquemens m'y rappelle.

Encore quelques jours, et vous aviez l'espoir de prendre le pacha même au milieu de son palais; mais dans cette saison, la prise du château d'Acre ne vaut pas la perte de quelques jours; les braves que je devrais d'ailleurs y perdre sont aujourd'hui nécessaires dans des opérations plus essentielles.

Soldats, nous avons une carrière de fatigues et

de dangers à courir. Après avoir mis l'Orient hors d'état de rien faire contre nous dans cette campagne, il nous faudra peut-être repousser les efforts d'une partie de l'Occident.

Vous y trouverez une nouvelle occasion de gloire ; et si, au milieu de tant de combats, chaque jour est marqué par la mort d'un brave, il faut que de nombreux braves se forment, et prennent rang à leur tour parmi ce petit nombre qui donne l'élan dans les dangers et maîtrise la victoire ».

Il écrivit au divan du Kaire : « Enfin, j'ai à vous annoncer mon départ de la Syrie pour le Kaire, où il me tarde d'arriver très-promptement. Je partirai dans trois jours et j'arriverai dans quinze ; j'amènerai avec moi beaucoup de prisonniers et de drapeaux. J'ai rasé le palais de Djezzar, les remparts d'Acre, et bombardé la ville de manière qu'il ne reste plus pierre sur pierre. Tous les habitans ont évacué la ville par mer ; Djezzar, grièvement blessé, s'est retiré avec ses gens dans un des forts du côté de la mer. De 30 bâtimens chargés de troupes qui sont venus à son secours, trois ont été pris par mes frégates avec l'artillerie et les hommes qu'ils portaient ; le reste est dans le plus mauvais état et presque entièrement détruit. Je suis d'autant plus impatient de vous voir et d'arriver au Kaire, que je sais que, malgré votre zèle, un grand nombre de méchans cherchent à troubler la tranquillité publique. Tout cela disparaîtra à mon arrivée, comme les nuages aux premiers

rayons du soleil. Venture est mort de la peste; sa perte m'a été très-sensible [1] ».

Le 28 floréal (17 mai), un parlementaire anglais se présenta sur la plage. Il ramenait le Turc qui avait été envoyé, le 24, à Djezzar pour traiter de l'échange des prisonniers et de la sépulture des soldats tués sous les murs de la place. Il apportait au général Berthier une lettre du commodore anglais qui s'exprimait ainsi en parlant de Bonaparte : « Ne sait-il pas que c'est moi seul qui peux décider du terrain qui est sous mon artillerie? » Cette réponse, injurieuse à la fois pour Bonaparte et pour le pacha d'Acre, était en elle-même extrêmement maladroite. Par là Sidney Smith justifiait le reproche que le général en chef lui avait fait, de n'avoir pas empêché les cruautés commises par Djezzar sur les Français morts ou faits prisonniers.

Le commandant du canot remit ensuite un paquet contenant plusieurs exemplaires d'une *proclamation adressée par la Sublime-Porte aux officiers, généraux et soldats de l'armée française qui se trouvaient en Égypte*. Elle était imprimée en français, portait le seing du grand-visir, et un visa de Sidney Smith en confirmait l'authenticité. Elle avait pour but de persuader aux soldats de l'armée d'Orient et à ses chefs, que le Directoire ayant résolu leur perte, les avait déportés et abandonnés en Égypte, et que, pour échapper à une ruine certaine, ils devaient se rembarquer

[1] Lettre du 27 floréal (16 mai).

sur des vaisseaux turcs ou anglais qui les conduiraient partout où ils désireraient aller [1]. Les soldats méprisèrent cet écrit, et y auraient répondu par un nouvel assaut, si le général en chef n'avait pas résolu de lever le siége.

Par la même occasion, Sidney Smith fit savoir qu'il existait entre l'Angleterre et la Porte Ottomane un traité d'alliance, signé le 16 nivôse (5 janvier 1799). Le parlementaire fut renvoyé aux Anglais sans réponse, et le feu continua de part et d'autre.

Les nombreux combats qu'avait livrés l'armée depuis son entrée en Syrie, avaient donné un grand nombre de blessés, et beaucoup de soldats avaient été attaqués de la peste. Prévoyant d'avance que des événemens pourraient d'un jour à l'autre nécessiter son retour en Égypte, Bonaparte avait pris ses mesures pour ne pas se trouver encombré lorsque le moment de la retraite serait venu. Dès le 21 germinal (10 avril), il avait donné ses ordres pour que l'hôpital de Cheffamer fût complètement évacué sur l'ambulance d'Acre, et pour que cette ambulance le fût journellement sur Caïffa et le couvent du Mont-Carmel. Il ordonna ensuite que les malades et les blessés fussent de là conduits jusqu'à Tentoura et embarqués pour Damiette [2]. Il avait écrit au contre-amiral Perrée : « Le contre-amiral Gantheaume vous mande ce que vous avez à faire pour enlever 4 à

[1] Voyez cette proclamation, *pièces justificatives*, n°. III.

[2] Lettre de Bonaparte à l'ordonnateur en chef, du 13 floréal (10 mai).

500 blessés que je fais conduire à Tentoura et qu'il est indispensable que vous transportiez à Alexandrie et à Damiette. Vous vaincrez par votre intelligence, vos connaissances nautiques et votre zèle, tous les obstacles que vous pourriez rencontrer; vous et vos équipages acquerrez plus de gloire par cette action que par le combat le plus brillant; jamais croisière n'aura été plus utile que la vôtre, et n'aura rendu un plus grand service à la République [1] ».

Lorsque le général en chef eut résolu de lever le siége de Saint-Jean-d'Acre, sa sollicitude redoubla pour les blessés et les malades. Il y avait à l'ambulance d'Acre 550 blessés; 100 étaient en état de marcher; 300 pouvaient aller sur des montures, et 150 sur des brancards ou prolonges. Il s'y trouvait aussi 222 fiévreux dont 150 étaient capables d'aller à pied, et 72 sur des montures.

« On va évacuer le plus de blessés possible sur Damiette, écrivit Bonaparte à l'adjudant-général Almeyras; si les communications sont libres, faites-les filer sur-le-champ au Kaire, où ils trouveront plus de commodités. Il y en aura 4 ou 500. Dans trois ou quatre jours, je partirai pour l'Égypte; il sera possible qu'arrivé à Qatieh je passe par Damiette. Il sera nécessaire d'avoir à Omfâreg une certaine quantité de barques prêtes pour les malades ou blessés que nous pourrions avoir avec nous [2] ».

[1] Lettre du 22 floréal (10 mai).
[2] Lettre du 27.

Il écrivit en même temps aux adjudans-généraux Leturq et Boyer, chargés de leur évacuation depuis Acre jusqu'à Tentoura et depuis Tentoura jusqu'en Égypte, pour presser le départ de leurs convois, et éviter les encombremens. Il leur recommandait de la manière la plus instante de ne pas perdre un instant, d'employer tous les moyens pour faire filer les malades et les blessés sur Tentoura, Jaffa, Damiette et le Kaire [1].

« Sous trois jours, je partirai avec toute l'armée pour me rendre au Kaire, mandait-il à Dugua ; ce qui me retarde, c'est l'évacuation des blessés ; j'en ai 6 à 700. Prenez des mesures pour que la navigation de Damiette au Kaire soit sûre, et que les blessés puissent filer rapidement dans les hôpitaux du Kaire.

Si le citoyen Cretin est au Kaire, et que vous ayez une escorte suffisante à lui donner, faites-lui connaître que je désire qu'il vienne à ma rencontre à El-Arych, afin que nous puissions arrêter ensemble les travaux à faire au fort, à Qatieh et à Salhieh [2] ».

Pendant la nuit du 28 au 29 floreal, le général en chef fit partir l'artillerie de siége pour Jaffa ; et la remplaça aux batteries par l'artillerie de campagne. On profita aussi de l'obscurité pour évacuer les malades et les blessés qui étaient restés à l'ambulance. Ils étaient escortés par deux bataillons de la 69[e]. demi-brigade. Bonaparte

[1] Lettre du 27 floréal.

[2] *Idem*.

avait, à ce qu'il paraît, été mécontent de ce corps au dernier assaut de Saint-Jean-d'Acre; il avait ordonné que, pendant la retraite de l'armée, il porterait son fusil la crosse en l'air, et qu'il servirait d'escorte aux malades et aux convois.

Le général Junot, que Kléber avait laissé en observation sur le Jourdain, reçut l'ordre de disposer son détachement de manière à former l'avant-garde de retraite. Il brûla les grands magasins de Tabarieh, et alla prendre position à Saffarieh pour couvrir les débouchés d'Obeline et de Cheffamier sur le camp d'Acre.

Cependant le feu des batteries n'avait point discontinué de part et d'autre. Le général en chef fit jouer avec vigueur l'artillerie de campagne pendant toute la journée du 30 floréal, pour raser entièrement le palais de Djezzar et les principaux édifices, et fit tirer à bombes sur plusieurs points de la ville. Les obus pleuvant de toutes parts dans un espace aussi étroit et rempli de soldats, y causaient un grand ravage. Le feu devint tellement insupportable à la garnison que, le 1er. germinal au matin, elle fit une sortie générale pour marcher sur les batteries françaises et les détruire. Elle se dirigea sur la tranchée; mais, chargée avec impétuosité par les Français, elle céda au choc et fut repoussée dans la ville, laissant un grand nombre de morts sur le champ de bataille. Voyant que le feu ne discontinuait pas, les Turcs, malgré l'échec qu'ils avaient essuyé le matin, firent une nouvelle sortie à trois heures après-midi. Ils débouchèrent par tous les points et parvinrent à

se ranger en bataille. Toute la garnison était hors des murs et présentait une ligne formidable; elle combattit avec un acharnement et une fureur qu'elle n'avait point encore déployés. Elle persistait toujours à marcher sur les batteries, et pénétra dans le boyau qui couronnait le glacis de la tour de brèche; mais le général de brigade Lagrange, qui commandait la tranchée, attaqua les Turcs avec deux compagnies de grenadiers, reprit le boyau, et, malgré la résistance la plus opiniâtre, les poursuivit jusque dans les places d'armes extérieures, et de là les rejeta derrière les murs. Le champ de bataille resta jonché des cadavres de l'ennemi: il n'avait pas encore fait une perte aussi énorme. Ce fut le dernier combat où les Français signalèrent leur courage contre les Musulmans, sur le sol de la Syrie.

Les postes avancés étant rentrés au camp dans la journée du 1er. prairial (20 mai), toute l'armée se trouva réunie, et, à neuf heures du soir, Bonaparte leva le siége de Saint-Jean-d'Acre. La division Lannes se mit en marche sur la route de Tentoura, suivie des équipages de l'armée et de la division Bon, qui, depuis la mort de son général, était commandée par Rampon. La division Kléber prit position en arrière du dépôt de la tranchée, et la cavalerie se plaça devant le pont de Kerdanneh, à 1500 toises de la place. La division Reynier quitta la dernière la tranchée, se replia dans le plus grand silence, portant à bras l'artillerie de campagne, et suivit la marche de l'armée. Lorsqu'elle eut passé le pont, la division

Kléber fit son mouvement ; elle fut suivie de la cavalerie qui eut l'ordre de ne quitter la rivière que deux heures après le départ de toute l'infanterie. Cent dragons furent laissés pour protéger les ouvriers chargés de détruire les deux ponts.

Le général en chef avait préféré lever son camp pendant la nuit, pour que la garnison n'en eût pas connaissance, et que l'armée, qui devait cotoyer la mer jusqu'à Caïffa, ne fût pas maltraitée par le feu des vaisseaux anglais. Les Turcs continuèrent leur feu pendant toute la nuit et ne s'aperçurent qu'au jour de la retraite des Français. Ils ne poursuivirent point l'armée, trop affaiblis pour quitter leurs murailles, et s'estimant très-heureux d'être délivrés d'un ennemi aussi redoutable.

Avant de quitter Caïffa, les Français brûlèrent les magasins, firent sauter les fours qu'ils avaient construits, le fort et les murs de la ville. Ils continuèrent leur route et arrivèrent le 2 prairial au matin au petit port de Tentoura, sur lequel le général en chef avait évacué l'artillerie de siége et celle qu'il avait prise aux Turcs. Mais on n'avait pas assez de chevaux pour la transporter en Égypte ; on jeta 22 canons à la mer, et on brûla les affûts et les caissons. Tous les moyens de transport furent réservés pour l'évacuation des blessés et des malades, même de ceux qui avaient la peste. Généraux, officiers, administrateurs, tous ceux qui avaient des chevaux les donnèrent ; il ne resta pas un seul Français en arrière. Au moment où l'armée partait de Tentoura, un piqueur

amena un cheval à Bonaparte qui marchait à pied avec l'état-major. « Avez-vous donc oublié, lui dit le général, d'un ton sévère, que j'ai ordonné que tous mes chevaux, sans exception, fussent conduits à l'ambulance pour servir au transport des blessés ? »

L'armée arriva, le 3, à Césarée; elle campa parmi des débris de colonnes de marbre et de granit, qui annonçaient ce qu'avait été autrefois cette ville. Bonaparte et l'état-major se baignèrent dans la mer avec une partie de l'armée.

Le 4 prairial, elle continua sa route sur Jaffa. Près du port d'Abou-Zamboura, elle rencontra un grand nombre de Naplousains réunis depuis quelques jours pour s'embarquer sur des bâtimens anglais et aller renforcer la garnison d'Acre. Le général en chef leur fit donner la chasse par la cavalerie et ordonna de fusiller tous ceux qui seraient pris les armes à la main.

L'armée arriva, le 5, à Jaffa. On s'occupa de l'évacuation des blessés, tant par mer que par terre. Comme il n'y avait dans le port qu'un petit nombre de bâtimens, le général en chef fut obligé de prolonger le séjour de l'armée dans cette ville jusqu'au 9 prairial, pour achever l'évacuation par terre. Pendant ce temps, on fit sauter les fortifications de Jaffa; on jeta à la mer toute l'artillerie en fer qui se trouvait dans la place, et on ne réserva que celle de bronze.

Les habitans de plusieurs cantons n'avaient cessé depuis le commencement de la campagne de tenir une conduite hostile envers les Français.

Ils s'étaient attiré leur vengeance en pillant les convois et en égorgeant les soldats qui les escortaient. Avant de rentrer en Égypte, Bonaparte résolut de les punir. Des colonnes mobiles se répandirent dans les villages, chassèrent les habitans, enlevèrent les bestiaux, brûlèrent les habitations et les récoltes. En détruisant toutes les ressources de ces contrées, on ôtait aussi aux troupes ennemies les moyens de poursuivre l'armée française et de troubler sa retraite. Des écrivains qui ont traité de cette campagne et qui, dans leur extrême sensibilité, n'ont cessé de s'attendrir sur le mal fait par les Français à ces pauvres orientaux, comme on sait si bons, si humains et si généreux, n'ont pas manqué de déplorer ces ravages, en effet tristes résultats de la guerre, et d'en faire un chef d'accusation contre Bonaparte, comme si, même en Europe, les armées des nations les plus policées n'en avaient pas, de tout temps, commis de semblables, pour leur utilité et pour nuire à leur ennemi.

Dans la campagne de Syrie, Jaffa se trouve être un point sur lequel plusieurs faits remarquables ont appelé particulièrement l'attention de l'histoire. Nous avons déjà essayé d'en éclaircir un relatif aux prisonniers passés par les armes. Nous en avons rappelé un autre, l'attouchement des pestiférés, témoignage honorable du dévoûment de Bonaparte au salut de l'armée. Il nous reste à en examiner un troisième dont on a fait contre lui un chef d'accusation : il s'agit de l'empoisonnement de malades français. C'est encore l'Anglais

Robert Wilson qui le premier le révéla [1]. Suivant cet écrivain, il n'y en avait pas moins de 580 à Jaffa, auxquels, pour hâter leur mort, on donna de l'opium mêlé avec leur nourriture. Miot dit seulement que le bruit courut dans toute l'armée (et que le fait ne paraît que trop avéré), que quelques blessés du Mont-Carmel et une grande partie des malades à l'hôpital de Jaffa périrent par les médicamens qui leur furent administrés [2]. Suivant Martin, c'est dans l'hôpital de Caïffa que le crime fut commis. On se trouva dans le plus grand embarras pour le transport d'une immense quantité de malades et de blessés; on leur administra des médicamens empoisonnés pour accélérer leur mort. Quelques blessés même se sauvèrent à la nage sur les bâtimens anglais où ils furent traités avec humanité [3]. Pour rendre le fait encore plus odieux, on a représenté le médecin en chef Desgenettes comme ayant, dans cette circonstance, héroïquement combattu Bonaparte, et refusé de lui prêter son ministère. D'autres écrivains ont réduit à 50 environ le nombre des pestiférés jugés intransportables, auxquels il fut administré de l'opium à Jaffa, d'après la décision unanime d'un comité convoqué par Bonaparte. Ils ajoutent que plusieurs eurent une crise salutaire qui les sauva, et que 15 ou 18 succombèrent [4].

[1] *Histoire de l'expédition britannique en Égypte*, par Robert-Thomas Wilson, tome 1, page 127.

[2] Miot, page 205.

[3] Martin. *Histoire sur l'Expédition d'Égypte*, t. 1, p. 314.

[4] *Victoires et Conquêtes.* — Voyage en Autriche, etc., par Cadet-Gassicourt, page 391.

Au milieu de toutes ces contradictions sur le lieu et la nature du délit, quel tribunal se croirait assez éclairé pour prononcer une condamnation ? Il appellerait au moins deux témoins essentiels au procès, les médecin et chirurgien en chef de l'armée. Voici leurs dépositions :

« Tous les blessés, dit Larrey, furent évacués en Égypte pendant le siége ou à l'époque du départ de l'armée. Huit cents passèrent par les déserts, et 1,200 par mer, dont la plupart s'embarquèrent à Jaffa. L'une et l'autre traversée furent extrêmement heureuses, car nous n'en perdîmes qu'un très-petit nombre.

C'est au général Bonaparte que ces honorables victimes durent principalement leur salut, et la postérité ne verra pas sans admiration, parmi les vertus héroïques de ce grand homme, l'acte de la plus sensible humanité qu'il exerça à leur égard.

Le manque absolu de moyens de transport, réduisait tous les blessés à la cruelle alternative, ou d'être abandonnés dans nos ambulances, et même dans les déserts, exposés à y périr de soif ou de faim, ou d'être égorgés par les Arabes. Bonaparte ordonna que tous les chevaux qui se trouvaient à l'armée, sans en excepter les siens, fussent employés au transport de ces blessés : en conséquence, chaque demi-brigade ayant été chargée de la conduite de ceux qui lui appartenaient, tous ces braves arrivèrent en Égypte, et j'eus la satisfaction de n'en pas laisser un seul en Syrie.

L'ordonnateur en chef d'Aure, administrateur

aussi zélé qu'habile, m'aida beaucoup dans toutes les opérations de mon service, surtout dans l'évacuation pénible de Jaffa, où son zèle et son humanité se sont signalés.

La ville de Jaffa était délabrée et abandonnée d'une grande partie de ses habitans. Tous nos malades et blessés qui avaient voyagé le long de la côte en remplissaient les hôpitaux, le port et les rues voisines. Jamais je n'ai vu un tableau plus déchirant. Nous passâmes trois jours et trois nuits à les panser; ensuite j'embarquai les plus graves pour Damiette, et fis passer les autres par les déserts en Égypte. Il est difficile de se faire une idée des fatigues que les chirurgiens de l'armée essuyèrent dans cette circonstance [1]. »

Écoutons à son tour Desgenettes :

« Le 6 prairial au matin, dit-il, il y avait à Jaffa 170 fiévreux, et le soir 250, fournis dans le jour par l'évacuation du Mont-Carmel et quelques traîneurs. Cinquante furent évacués sur Qatieh.

Le 7, sur 200 malades existans dans l'hôpital, 50 seulement pouvaient être évacués sur des montures, le reste ne pouvait l'être que sur des voitures ou des brancards. Parmi ces derniers, un grand nombre était sans aucun espoir de guérison, et il était probable qu'il en périrait 15, 20, et jusqu'à 25 par jour. Je fis sentir à l'autorité supérieure l'inutilité et les dangers d'une évacuation de malades réduits à cette extrémité (nos. 231 et

[1] *Relation chirurgicale de l'armée d'Orient*, pages 117, 119 et 150.

232 de ma correspondance). Le 8 au soir, le mouvement de l'hôpital était de 150 malades, mais, d'après un examen plus attentif, je déterminai 20 à 25 hommes à rentrer au camp.

Je passai presque toute la journée du 9 dans l'hôpital, pour hâter l'évacuation des malades qui étaient au nombre de 100 [1]. »

D'après ce calcul du médecin en chef, il faut conclure que l'empoisonnement des malades est une invention des ennemis de Bonaparte et de la France. Du reste, n'aurait-il pas été plus humain d'abréger la vie de quelques pestiférés qui ne pouvaient pas être transportés, que de les abandonner au cimeterre des Turcs? C'est une question à laquelle il nous semble qu'on peut répondre affirmativement sans mériter l'accusation de cruauté et de barbarie; et nous dirons avec Napoléon :

« Ce n'eût point été commettre un crime, que de donner de l'opium aux pestiférés. C'eût été au contraire obéir à la voix de la raison. Il y aurait eu plutôt de la cruauté à laisser quelques misérables dans cet état désespéré, exposés à être massacrés par les Turcs, ou à éprouver de leur part les tourmens horribles qu'ils avaient coutume d'exercer contre les prisonniers. Un général doit agir envers ses soldats comme il voudrait qu'on agît envers lui-même. Quel est l'homme, jouissant de l'usage de sa raison, qui, dans des circonstances semblables, n'aurait pas préféré mourir

[1] *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, Desgenettes, pages 97, 98, 99 et 100.

18.

quelques heures plus tôt, à vivre exposé aux tortures les plus affreuses de la part de ces barbares [1] ? »

L'armée partit de Jaffa le 9 prairial (28 mai). La division Reynier prit la route de Ramleh. Celles de Lannes et de Rampon marchèrent au centre avec le quartier-général, et la cavalerie cotoyait la mer. Pendant la route, les colonnes de Reynier et de Rampon eurent ordre de brûler les villages et les moissons; bientôt toute la Palestine offrit l'aspect d'un vaste incendie.

La division Kléber qui était restée à Jaffa pour protéger l'évacuation des blessés et des malades, en partit le 10 prairial (29 mai), et forma l'arrière-garde. Ce général fut puissamment secondé dans une opération aussi pénible par Junot et Verdier. Plein d'une sollicitude paternelle pour les malheureux que l'épidémie avait frappés, il n'aimait pas cependant à les voir de trop près. Arrivé à une station, « *Mes enfans*, leur dit-il, *je m'occupe de vous; nous allons partager ce que j'ai; mais tenez-vous à distance et ne m'approchez pas, car ce n'est pas de la peste qu'il convient que je meure* ».

L'armée arriva le 11 à Gaza. Cette ville, qui avait bien accueilli les Français à leur entrée en Syrie, ne s'était point démentie. On respecta les propriétés des habitans, et les campagnes environnantes ne furent point dévastées. On se borna à faire sauter le fort pour qu'il ne pût servir à

[1] O'Meara, tome 1, page 307.

l'ennemi. Le 12, l'armée campa à Kan-Iounes, et alla coucher le 13 à El-Arych. Elle y trouva des magasins bien approvisionnés, et y laissa une partie des bestiaux qu'elle avait pris pendant la retraite; mais elle commença à souffrir de la chaleur. Le sable du désert faisait monter le thermomètre de Réaumur à 44 degrés; l'atmosphère était à 34. Le fort d'El-Arich étant d'une grande importance pour la défense de l'Égypte du côté de la Syrie, le général en chef ordonna des travaux pour en augmenter les fortifications et y laissa une garnison de 600 hommes. L'armée en partit le 14 prairial. Les soldats, en parcourant ces vastes plaines de sable, s'égayaient sur la générosité de Bonaparte qui avait promis à Toulon, au moment du départ, de leur donner à chacun sept arpens de terre. « *Il peut bien en donner à discrétion*, disaient-ils; *nous n'en abuserons pas.* » Ils avaient aussi sans cesse à la bouche ces vers de Voltaire :

Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le destin n'a point faits;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie
Pour languir aux déserts de l'antique Arabie.

Le général en chef causait volontiers avec les gens du pays qu'il rencontrait dans sa route, et leur montrait des sentimens de justice dont ils étaient frappés. Une tribu arabe vint au-devant de lui pour le saluer et lui offrir ses services pour les transports. Le chef était malade, et s'était fait remplacer par son fils. Il était d'une petite

taille, vif, intrépide, conduisait sa troupe avec ordre et hauteur. Il se présenta au général en chef, marcha pendant quelques temps à ses côtés, le serrant de très-près, et causant avec beaucoup de familiarité. « Sultan Kébir, lui dit-il, j'aurais un bon conseil à vous donner.—Eh bien, parle, mon ami, je le suivrai, s'il est bon.—Voici ce que je ferais si j'étais à votre place. En arrivant au Kaire, je ferais venir le plus riche marchand d'esclaves et je choisirais pour moi les vingt plus jolies femmes; je ferais venir ensuite les plus riches marchands de pierreries et je m'en ferais donner une bonne part. J'en ferais autant avec tous les autres; car à quoi bon régner si ce n'est pour acquérir des richesses?—Mais, mon ami, s'il était plus beau de les conserver aux autres? » Cette maxime parut le faire penser, mais non le convaincre.

Les blessés qui n'avaient pu être évacués par mer et qui suivaient l'armée dans sa retraite, n'avaient pour toute nourriture que quelques galettes de biscuit et un peu d'eau douce; on les pansait avec l'eau saumâtre des puits que l'on trouvait en route. Un grand nombre d'entre eux, affectés de blessures graves à la tête et à la poitrine, ou privés de quelques membres, traversèrent 60 lieues de désert sans nul accident, et presque tous, en rentrant en Égypte, se trouvèrent guéris. Les causes de ce prompt rétablissement étaient le changement de climat, l'exercice, les chaleurs sèches du désert et la joie que chacun d'eux éprouvait à son retour dans un pays qui, par les cir-

constances et ses grandes ressources, était devenu pour les soldats presque aussi cher que leur propre patrie.

L'armée trouva sur sa route, dans les bas-fonds du désert, quelques bassins d'eau douce et bourbeuse, remplis de petits insectes, parmi lesquels se trouvait une espèce de sangsue, de la grosseur d'un crin de cheval et longue de plusieurs lignes seulement; mais susceptible d'acquérir le volume d'une sangsue ordinaire, gorgée de sang. Les soldats, pressés par la soif, se jetaient sur ces lacs et en buvaient l'eau avec avidité. Bientôt plusieurs d'entre eux ressentirent une grande irritation et des piqûres très-douloureuses à la gorge. Ils maigrissaient à vue d'œil, perdaient l'appétit et le sommeil. Larrey fut pendant quelques temps embarrassé sur la cause de cette maladie. Enfin, après avoir examiné un soldat, il lui abaissa la la langue avec une cuiller et découvrit une sangsue grosse comme le petit doigt dont la queue se présentait à l'isthme du gosier. Il l'arracha avec une pince et le malade se trouva soulagé. Une vingtaine de soldats éprouvèrent le même accident [1].

L'armée continua sa marche sur Qatieh où elle arriva le 16 (4 juin), après avoir horriblement souffert de la soif. Quoique les divisions marchassent à distance, l'eau des puits était moins abondante et plus saumâtre qu'au premier passage.

[1] Larrey, *Relation chirurgicale de l'armée d'Orient*, page 154.

Bonaparte trouva à Qatieh le général Menou qui y était arrivé depuis quelques jours pour se rendre dans son gouvernement de Palestine. L'armée se reposa à ce poste pendant deux jours. Accompagné de Menou et de Monge, Bonaparte alla visiter les ruines de Peluse, situées à quatre lieues sur le bord de la mer. Dans le désert, le soldat aurait à peine cédé sa place à son général pour s'approcher d'un source fangeuse ; à Peluse, Bonaparte se trouva suffoqué par la chaleur. On lui céda un débris de porte où il put pendant quelques instans se mettre à l'ombre, et on lui faisait là, disait-il, une immense concession. Il alla ensuite reconnaître le fort de Tineh, et l'ancienne bouche tanitique du Nil, nommée par les Arabes Omfâreg, située à trois lieues nord-ouest de Peluse. Il ordonna des travaux pour augmenter les fortifications de Tineh, et revint à Qatieh. Il laissa une garnison de 600 hommes dans le fort et en réunit le commandement à celui d'El-Arych. Le général en chef se mit en marche avec les troupes, excepté la division Kléber qui alla s'embarquer à Tineh pour se rendre à Damiette, par le lac Menzaleh. Arrivé dans la plaine de sable, située entre le Pont-du-Trésor et Salhieh, l'armée éprouva les effets terribles du *Kamsin*. Ce vent empoisonné et brûlant incommoda tellement les soldats, qu'ils furent contraints de se mettre la face dans le sable, à l'exemple des chameaux, jusqu'à la fin de la tempête qui dura plus de deux heures ; le chirurgien en chef Larrey, fortement

suffoqué, perdit connaissance et fut sur le point de périr. Quelques soldats, convalescens de la peste, succombèrent dans cette tourmente.

L'armée arriva à Salhieh le 20 prairial (8 juin); le général en chef prit des mesures sanitaires pour empêcher que la contagion qui avait régné dans l'armée de Syrie, ne se répandît en Égypte. Il fit soumettre à une quarantaine tous les individus attaqués de la fièvre à bubons, et ordonna aux officiers de santé de faire des visites dans les différens corps pour s'assurer de la salubrité de l'armée [1].

En rentrant sur le territoire égyptien, Bonaparte apprit avec indignation que Sidney Smith, après avoir échoué dans ses tentatives pour corrompre l'armée de Syrie, les avait renouvelées quelques jours après en Égypte. Non content d'avoir essayé par ses intrigues de séduire les troupes et de soulever les habitans, ce commodore avait ouvertement fait sommer Almeyras, commandant à Damiette, de se rendre, annonçant que le général en chef avait péri devant Acre avec son armée. Il avait écrit [2] au commandant des troupes françaises au Kaire, accompagnant sa lettre de la proclamation de la Porte [3]. Dugua avait dédaigné d'y répondre.

Le général en chef, considérant que, dans cette

[1] Arrêté du 21 prairial.

[2] Voyez la lettre de Sidney Smith, du 25 mai (6 prairial), *pièces justificatives*, n°. IV.

[3] Voyez cette proclamation, *pièces justificatives*, n°. III.

circonstance, l'ennemi avait fait l'abus le plus condamnable du caractère sacré de parlementaire, ordonna que tout parlementaire qui serait porteur d'écrits, lettres ou imprimés de la nature des propositions faites au général Dugua par le commandant de l'escadre anglaise, serait arrêté, détenu pendant six heures, et renvoyé pour toute réponse avec les cheveux coupés. Il écrivit de Salhieh à Dugua : « Le commandant anglais qui a sommé Damiette est un extravagant. Comme il a été toute sa vie capitaine de brûlots, il ne connaît ni les égards, ni le style que l'on doit prendre quand on est à la tête de quelques forces. L'armée combinée dont il parle a été détruite devant Acre où elle est arrivée 15 jours avant notre départ, comme je vous en ai instruit par ma lettre du 27 floréal. Je partirai d'ici demain et je serai probablement le 26 ou le 27 à Matarieh, où je désire que vous veniez à la rencontre de l'armée, avec toutes les troupes qui se trouvent au Kaire, hormis ce qui est nécessaire pour garder les forts. Vous mènerez avec vous le divan et les principaux du Kaire, et vous ferez porter les drapeaux que je vous ai envoyés, en différentes occasions, par autant de Turcs à cheval. Il faut que ce soit des odjaklys; après quoi nous rentrerons ensemble dans la ville. Quand vous serez à 100 toises devant nous, vous vous mettrez en bataille, la cavalerie au centre et l'infanterie sur les ailes; nous en ferons autant.

Il me tarde beaucoup d'être au Kaire pour pou-

voir de vive voix vous témoigner ma satisfaction des services que vous avez rendus pendant mon absence [1] ».

« L'armée qui devait débarquer à Alexandrie, mandait Bonaparte à Marmont, a été détruite sous Acre. Si cependant cet extravagant commandant anglais en faisait embarquer les restes pour se présenter à Abouqyr, je ne compte pas que cela puisse faire plus de 2,000 hommes. Dans ce cas, faites en sorte de leur donner une bonne leçon. Le commandant anglais prendra toute espèce de moyens pour se mettre en communication avec la garnison. Prenez les mesures les plus sévères pour l'en empêcher. Ne recevez que très-peu de parlementaires et très au large. Ils ne font que répandre des nouvelles ridicules pour les gens sensés et qu'il vaut tout autant que l'on ne donne pas. Surtout, quelque chose qui arrive, ne répondez pas par écrit. Vous aurez vu, par mon ordre du jour, que l'on ne doit à ce capitaine de brûlots que du mépris [2]. »

On avait appris au Kaire, le 17 prairial, qu'un détachement de l'armée de Syrie, commandé par l'adjudant-général Boyer, était arrivé à Salhieh, amenant des prisonniers turcs de distinction, des blessés, et les drapeaux conquis dans la campagne. Il arriva à la Koubeh le 19 prairial. Les généraux Dugua, Destaing, le divan, l'aga des janissaires allèrent, le 24, recevoir ce corps de

[1] Lettre du 21 prairial (9 juin).
[2] *Idem.*

troupes qui, conduit avec pompe jusqu'à la place Esbekieh, alla déposer ses prisonniers à la citadelle.

L'armée campa le 22 au Santon, le 23 à Belbeïs, y séjourna le 24, et arriva le 25 au village d'El-Merg, situé à l'extrémité du lac des pélerins, à trois lieues du Kaire. Là, le général en chef manda près de lui le citoyen Blanc, ordonnateur des lazarets, le médecin en chef, les officiers de santé des différens corps, et ordonna de passer en revue toute l'armée, depuis le général en chef jusqu'au dernier tambour, afin de s'assurer s'il n'y avait point de maladie contagieuse. Le chef de l'état-major-général, l'ordonnateur en chef, les généraux de division eurent ordre de visiter tous les effets turcs et de fabrique de Syrie; de les laisser en quarantaine au faubourg de la Koubeh, avec les hommes qui seraient atteints de la maladie, et d'obliger les soldats à laver leur linge et leurs habits dans le lac des Pélerins. Desgenettes fut chargé d'inspecter l'état-major, et, quand la visite de toute l'armée fut faite, ce médecin déclara, de concert avec l'ordonnateur Blanc et les autres officiers de santé, qu'il n'existait aucune épidémie parmi les troupes, et qu'elles pouvaient entrer au Kaire le 26 prairial.

Le général Dugua, de son côté, fit toutes ses dispositions pour fèter avec pompe l'entrée triomphale de l'armée de Syrie dans la capitale de l'Égypte. Le 26 prairial (14 juin), dès trois heures du matin, on battit la générale dans toutes les rues. Les Français et les principaux habitans se

rassemblèrent sur la place Esbekieh, au son des musiques égyptienne et française. Le cortége avait en tête les généraux Dugua et Destaing et les principaux membres des administrations. Il était composé du grand-divan, des descendans d'Abou-becker et de Fatime, des docteurs de la mosquée de Jémil-Azar, de tous les muphtis montés sur des mules, parce que le prophète montait de préférence ces animaux, des chefs des marchands, du patriarche cophte et des principaux de sa nation. Venaient ensuite les odjaklys, les agas de la police de jour et de nuit, et tous les corps des janissaires; la marche était fermée par les troupes auxiliaires grecques.

Ce pompeux cortége sortit du Kaire à 5 heures du matin par la porte de Boulaq, tourna la ville par le fort Sulkowsky et se dirigea sur le faubourg de la Koubeh, où l'on aperçut l'armée de Syrie rangée en bataille. Dugua disposa dans le même ordre la garnison du Kaire. Les chefs français et égyptiens se portèrent au-devant du général en chef et le complimentèrent. Le cheyk El-Bekry lui offrit en présent un jeune Mamlouk nommé Roustan [1] et un magnifique cheval arabe noir, couvert d'une selle à la française avec une housse brodée en or, en perles et en pierreries. L'intendant-général cophte, Guerguès-Geoary, lui donna deux beaux dromadaires, richement harnachés.

Après ces formalités d'apparat, vinrent les ef-

[1] Bonaparte l'emmena en France.

fusions du cœur. Les Français restés au Kaire et ceux qui revenaient de Syrie se mêlèrent, heureux de se revoir après une absence de plus de trois mois. Ils s'entretenaient des dangers qu'ils avaient bravés, de leurs vœux et de leurs espérances. L'Égypte était devenue pour eux une nouvelle patrie ; ils ne composaient tous qu'une même famille. Après les privations et les fatigues qu'avait éprouvées l'armée de Syrie, le Kaire lui semblait un séjour de délices.

Bonaparte, à la tête du cortége, et monté sur le cheval dont on venait de lui faire présent, fit son entrée triomphante par la porte de *Bab-el-Nasr*, ou *de la Victoire*. Il fut accueilli par les acclamations d'un peuple immense, et accompagné jusqu'à son palais, sur la place Esbekieh, où de nombreuses salves d'artillerie annoncèrent son retour.

Le lendemain, la garnison du Kaire donna une fête brillante à l'armée de Syrie. De nombreux pelotons de prisonniers turcs furent promenés dans les divers quartiers de la ville, et tous les drapeaux conquis pendant la campagne furent suspendus aux voûtes de la mosquée de Jémil-Azar. Le grand-divan adressa une proclamation aux habitans de la Basse-Égypte pour leur annoncer le retour de Bonaparte au Grand-Kaire [1].

« Les cheyks El-Bekry, El-Cherqaouy, El-Sadat, El-Mohdy, El-Saouy, se sont comportés aussi bien que je le pouvais désirer, écrivit le général

[1] Voyez cette proclamation, *pièces justicatives*, n°. v.

en chef au Directoire. Ils prêchent tous les jours dans les mosquées pour nous. Leurs firmans font la plus grande impression dans les provinces. Ils descendent pour la plupart des premiers califes, et sont dans une singulière vénération parmi le peuple [1]. »

Par un ordre du jour du 27 prairial, le général en chef témoigna sa satisfaction au général Dugua, pour la tranquillité qu'il avait su maintenir en Égypte pendant la campagne de Syrie ; à l'ordonnateur en chef et au commissaire des guerres Sartelon, pour le zèle et l'activité qu'ils avaient montré dans les approvisionnemens de vivres pendant la traversée du désert; aux bataillons de la 61e. et de la 88e., et au 15e. régiment de dragons, pour les fatigues qu'ils avaient endurées dans la Haute-Égypte et les victoires qu'ils y avaient constamment remportées.

Il ordonna d'arrêter et de poursuivre, selon la rigueur des lois militaires, les commissaires des guerres et gardes-magasins qui avaient été chargés du service à Jaffa et à Gaza, et dont l'administration avait failli faire mourir de faim l'armée de Syrie.

On a vu que le général en chef, mécontent de la 69e. demi-brigade, au dernier assaut de Saint-Jean-d'Acre, avait ordonné qu'elle traverserait le désert en escortant les convois et la crosse en l'air. Les officiers de ce corps réclamèrent contre cet ordre sévère; le général en chef écrivit au

[1] Lettre du 1er. messidor.

chef de brigade « J'ai reçu votre mémoire historique sur vos compagnies de grenadiers. Votre tort est de ne vous être pas donné les sollicitudes nécessaires pour purger ces compagnies de 15 à 20 mauvais sujets qui s'y trouvaient. Aujourd'hui, il ne faut penser qu'à organiser ce corps et le mettre en état de soutenir, aux premiers événemens, la réputation qu'il s'était acquise en Italie [1] ».

« J'ai reçu les notes que vous m'avez remises, écrivit-il au capitaine des grenadiers Baille de la même demi-brigade; elles me prouvent que votre compagnie n'était pas avec les deux autres au moment où je fus mécontent d'elles, ce qui m'a porté à leur défendre de porter des palmes à leur entrée au Kaire, et qu'elle venait au contraire d'être envoyée par le général Rampon à l'attaque d'un poste où elle a montré le courage, l'impétuosité et la bravoure qui doivent distinguer les grenadiers [2]. »

L'expédition maritime que Bonaparte avait ordonnée, pendant son voyage à Suez, pour occuper Qosseïr, n'avait pu être commandée par le contre-amiral Gantheaume, puisque le général en chef l'avait appelé à lui avant son départ pour la Syrie. Le lieutenant de vaisseau Collot en fut chargé. Il avait ordre de s'emparer des richesses que les Mamlouks faisaient embarquer tous les jours dans ce port; d'y créer un établissement de défense, d'y laisser une croisière, et d'écrire partout pour

[1] Lettre du 5 messidor.

[2] Lettre du 4.

y attirer le commerce. Il lui était recommandé, aussitôt après son débarquement, d'en prévenir Desaix en lui envoyant des Arabes dans la Haute-Égypte; ce général devait, de son côté, expédier d'Esné des émissaires à Qosseïr, pour être instruit de l'arrivée de Collot, correspondre avec lui, et lui envoyer des vivres s'il en avait besoin [1].

La flottille partit de Suez, le 12 pluviôse, avec un très-bon vent; elle était composée de quatre chaloupes canonnières, et portait 80 hommes de débarquement. Elle arriva devant Qosseïr le 19; mais il était trop tard. Une troupe nombreuse d'Arabes de Gedda et d'Yambo, commandée par le schérif Hassan, y avait débarqué, pour aller au secours de Mourad-Bey. Voyant la côte couverte d'une grande quantité de gens armés, Collot fit approcher ses chaloupes pour reconnaître si cette troupe était amie ou ennemie. Reçue par une vive décharge d'artillerie, la flottille répondit par une bordée de toute la sienne. Les courans et les vents portaient les bâtimens à terre; ils durent s'embosser; mais la chaloupe *le Tagliamento*, que montait Collot, prit feu presque aussitôt et sauta en l'air. Cinquante-sept hommes périrent dans cette explosion. Quelques-uns, parvenus à se sauver sur le rivage, y furent massacrés. Les trois autres bâtimens coupèrent alors leurs câbles et retournèrent à Suez.

Ce revers inattendu aigrit le général en chef contre la marine; elle avait encore en ce point

[1] Lettre de Bonaparte à Desaix, du 15 pluviôse.

déçu ses espérances [1]. De retour au Kaire, il ne put retenir son humeur, et ce fut le texte d'une lettre énergique qu'il écrivit au Directoire.

« La République n'aura jamais de marine tant que l'on ne refera pas toutes les lois maritimes, lui écrivit-il. Un hamac mal placé, une gargousse négligée, perdent toute une escadre. Il faut proscrire les jurys, les conseils, les assemblées, à bord d'un vaisseau; il ne doit y avoir qu'une autorité, celle du capitaine, qui doit être plus absolue que celle des consuls dans les armées romaines.

Si nous n'avons pas eu un succès sur mer, ce n'est ni faute d'hommes capables, ni de matériel, ni d'argent, mais faute de bonnes lois. Si l'on continue à laisser subsister la même organisation maritime, mieux vaut-il fermer nos ports; c'est y jeter notre argent [2]. »

Lorsque la nouvelle de la retraite de l'armée française se répandit en Syrie, la consternation y fut générale. Les Druses, les Mutualis, les partisans du cheyk Daher et tous les chrétiens de la Palestine n'obtinrent la paix de Djezzar que par de grands sacrifices d'argent. Il fut moins cruel que par le passé. Presque toute sa maison militaire avait péri à Saint-Jean-d'Acre et ce vieillard survivait à tous ceux qu'il avait élevés. La peste qui faisait de grands ravages dans cette ville augmentait encore ses malheurs et portait un

[1] Lettre de Bonaparte à Desaix, du camp d'Acre, 30 germinal.
[2] Lettre du 1er. thermidor.

dernier coup à sa puissance : il ne sortit point de son pachalic. Phélippeaux, après avoir, par la défense de Saint-Jean-d'Acre, attaché à son nom une triste célébrité, y mourut de la peste peu de jours après la retraite des Français. Ismaël, pacha de Jérusalem, reprit possession de Jaffa. Ibrahim-Bey, avec 400 Mamlouks qui lui restaient, alla prendre position à Gaza.

En Europe, l'expédition d'Égypte exerçait depuis plusieurs mois tous les esprits, et donnait lieu à de nombreuses conjectures. Dans les premiers jours de l'arrivée de l'armée d'Orient sur le sol de l'Égypte, au début de la campagne, la correspondance des officiers avec la France était empreinte de leur dégoût, de leurs regrets, et de leur espoir de quitter une terre maudite pour retourner aux délices et aux jouissances de leur belle patrie. Une grande quantité de ces lettres avaient été interceptées par les croisières ennemies, surtout après le combat naval d'Abouqyr. En les lisant, le cabinet anglais avait triomphé de cette explosion de sentimens qui semblaient présager de la mollesse, de la défection dans l'armée, et peut-être sa ruine. Il avait fait parmi ces lettres un choix des plus amères, et, sans respect pour des confidences familières étrangères à la politique et à la guerre, il les avait publiées avec des notes qui donnaient à ce recueil le caractère d'un libelle officiel contre l'armée d'Orient, son chef et la nation française. Il était curieux d'entendre les usurpateurs de l'Inde, les oppresseurs des peuples et des rois, les envahisseurs des états et des trésors

de Tippo-Saïb, faire un crime aux Français d'être venus porter la guerre chez un peuple paisible, digne de l'intérêt et de l'estime de toute l'Europe, et prédire d'un ton prophétique que cette armée de *brigands*, que ce *scélérat* de Bonaparte, succomberaient sous les coups des humains Mamlouks et des vertueux Arabes; enfin qu'il ne sortirait pas de l'Égypte un seul soldat français. Ces lettres, vraies ou fausses, rapportées fidèlement ou mutilées, les commentaires injurieux, les prédictions sinistres qui les accompagnaient, répandirent la joie dans les cabinets coalisés contre la République et chez tous ses ennemis. Ils ne prévoyaient pas que cette publication serait le plus bel éloge de l'armée d'Orient, de son chef, et le plus grand hommage qu'ils pussent leur rendre. Dans une de ces lettres, écrite le 21 messidor an VI, par l'ordonnateur de l'escadre Joubert, on lisait : « Quand les officiers et les soldats virent Alexandrie et les déserts qui l'environnent, ils furent frappés de stupeur; mais Bonaparte ranima tout. » En effet, cette armée de mécontens exaspérés, conduite par un général que tant de hauts faits avaient illustré, conquit l'Égypte, et s'y maintint pendant trois ans, à force de sacrifices, de privations, de persévérance et de prodiges.

Mais tandis que les ennemis de la République prédisaient hautement la ruine de l'armée d'Orient, en France, au contraire, on ne rêvait que prospérités et expéditions encore plus lointaines. On faisait marcher Bonaparte et la moitié de son armée à Suez où il trouvait l'amiral Richery avec

sept vaisseaux de ligne et quatre vaisseaux espagnols venant de Manille, sur lesquels il allait s'embarquer pour le golfe Persique. D'autres, et c'était l'opinion de Volney, regardant comme chimériques de semblables entreprises, pensaient qu'il fallait se contenter de pourvoir à la conservation de l'Égypte et ramener le théâtre de la guerre vers l'Europe, à Constantinople. Lorsqu'on fut instruit en France qu'une partie de l'armée d'Orient était entrée en Syrie, et quand ses premiers succès furent connus, la renommée répandit bientôt que Bonaparte avait pris Saint-Jean-d'Acre; les journaux le faisaient aller à Jérusalem, à Damas, et marcher sur Constantinople avec une armée de 100,000 hommes, recrutée dans le pays.

On publiait à Paris une lettre du chirurgien en chef Larrey, du 8 pluviôse, qui semblait accréditer ces bruits, et annonçait que, dans l'armée française, on avait cru que Saint-Jean-d'Acre n'était pas le seul but de l'expédition de Syrie. « Nous allons, disait-il, partir pour la Syrie; suivez-nous maintenant, la carte de Volney à la main. Nous allons nous diriger sans doute vers l'Euphrate, si célèbre par les armées dont ses rives ont été couvertes. Nous ne désespérons pas de voir Constantinople. » Des politiques, partant de cette supposition, publièrent un écrit intitulé : *De la conquête probable de l'empire ottoman par Bonaparte*.

« On annonce, y disait-on, que Bonaparte, suivi de 200,000 combattans, outre l'armée française, après avoir conquis la Syrie, rendu plu-

sieurs peuples à la liberté, a pénétré dans l'Anatolie, et, qu'au départ du courrier, le quartier-général de ce conquérant était à Angouri, à 85 lieues de Constantinople. S'il est vrai qu'il ait fait des progrès aussi rapides, et qu'il soit suivi d'une armée aussi nombreuse, nul doute qu'il ne s'empare de Constantinople et qu'il ne change la face de l'empire ottoman. Peut-être détrônant Sélim et créant un sultan qui lui sera dévoué, s'en fera-t-il un allié pour combattre l'Autriche et la Russie. Peut-être est-il dans la destinée de ce grand homme de revenir en Europe par cette route glorieuse, de refouler les barbares du nord dans leurs déserts [1], et, devenu pour la seconde fois le libérateur de l'Italie, de signer à Vienne la paix générale et la liberté de plusieurs nations. En effet, Bonaparte, après avoir subjugué l'empire ottoman et l'avoir ramené à l'alliance de la République, pourrait facilement imposer aux Russes et marcher en Autriche par Belgrade. Qui sait si Passwan-Oglou ne s'unirait pas à ses grandes entreprises et si la couronne impériale ne lui serait point offerte par le nouvel Alexandre, pour prix de ses services? Il y a sans doute quelques rapports sympathiques entre ces deux héros. Qui sait si la Pologne, voyant de si près les étendards de la liberté, ne leverait point celui de la révolte contre ses tyrans?... A ces nouvelles, les hordes d'Autrichiens et de Russes qui

[1] Les Austro-Russes, conduits par Suwarow, combattaient alors les Français en Italie.

saccagent l'Italie, fuiraient précipitamment de cette malheureuse contrée, pour aller défendre leurs maîtres. Nos phalanges républicaines, fondant sur ces barbares, du haut des Apennins, les immoleraient à l'humanité qu'ils ont outragée, et Vienne verrait peut-être Macdonald et Moreau embrasser dans ses murs le héros dont ils sont les émules. Ces idées paraîtraient gigantesques si Bonaparte n'était point à la tête d'une armée française. »

Ainsi, dès cette époque, en France, on croyait qu'il n'était rien de grand et de hardi que Bonaparte ne pût entreprendre en Orient. Déjà on reconnaissait dans son caractère et dans son génie ces traits qui indiquent un homme extraordinaire et appelé à opérer une grande révolution dans la politique européenne. On annonçait même que l'empereur de Maroc et les puissances barbaresques s'étaient rangés sous ses drapeaux et avaient conclu avec lui une alliance offensive contre la Porte-Ottomane. L'illusion produite par ces romans sur l'imagination confiante des Français fut de courte durée; on ne tarda point à apprendre que l'armée de Syrie avait levé le siége d'Acre et repassé le désert.

Mais il paraît certain que Bonaparte avait eu le projet ou du moins l'espoir de marcher, en cas de succès, sur Constantinople ou vers l'Inde. Devant Saint-Jean-d'Acre, dans ses entretiens et dans sa correspondance avec ses généraux, on voit percer ce dessein. S'il fût parvenu à soumettre à ses armes la Syrie jusqu'à l'Euphrate, il

eût levé des tributs dans les principales villes de ces contrées, et tous les chrétiens de l'Asie se seraient rangés sous sa bannière. Que pouvait alors l'Angleterre avec ses vaisseaux? Tels furent, du moins, les brillans rêves auxquels s'abandonna le chef de l'armée d'Orient, telles furent les hardies conceptions auxquelles osa s'élever son génie. Napoléon lui-même a révélé ces projets dans une note où il expose les motifs de l'expédition de Syrie.

« Les Mamlouks de Mourad et d'Ibrahim-Bey, dit-il, les Arabes du désert de l'Égypte, les Druses, les Mutualis, les chrétiens et tout le parti du cheyk Daher en Syrie pouvaient se réunir à l'armée maîtresse de cette contrée, et la commotion pouvait se communiquer à toute l'Arabie. Les provinces de l'empire ottoman qui parlent arabe appelaient de tous leurs vœux un grand changement et attendaient un homme. Avec des chances heureuses on pouvait se trouver sur l'Euphrate au milieu de l'été, avec 100,000 auxiliaires, qui auraient eu pour réserve 25,000 vétérans français des meilleures troupes du monde et des équipages d'artillerie nombreux. Constantinople alors se trouvait menacée, et, si l'on parvenait à rétablir des relations amicales avec la Porte, on pouvait traverser le désert et marcher sur l'Indus à la fin de l'automne [1]. »

[1] *Mémoires de Napoléon*, Gourgaud, tome II, page 301.

CHAPITRE XII.

Campagne de Desaix dans la Haute-Égypte, depuis la bataille de Sédiman jusqu'à l'établissement des Français à Qosseïr.

Quoique battu à Sédiman et à Medineh-Fayoum, Mourad-Bey, à la faveur de sa cavalerie que l'infanterie française ne pouvait atteindre, était toujours resté maître des provinces de la Haute-Égypte, et avait conservé une attitude menaçante.

Il avait, de ce côté, rallié à son parti presque toutes les tribus arabes du Sayd, et s'était mis en correspondance avec les croisières anglaises devant Alexandrie et les provinces de la Basse-Égypte. Par la crainte d'une invasion des Français en Nubie, il entraînait les peuples de ce pays dans sa querelle; les Arabes d'Yambo débarquaient à Qosseïr pour le rejoindre.

Desaix était venu au Kaire pour demander à Bonaparte des renforts et se concerter avec lui. Il avait obtenu 1,000 hommes de cavalerie et 3 pièces d'artillerie légère, commandés par le général Davoust. Il fut convenu que Desaix poursuivrait vivement Mourad-Bey jusqu'aux cataractes du Nil, et détruirait les Mamlouks, ou les chasserait entièrement de l'Égypte.

Il partit de Beny-Soueyf, le 26 frimaire, à la

tête de sa petite armée [1]. Le 27, il rencontra l'avant-garde de Mourad, campée sur la rive gauche du canal Joseph, au bord du désert, et la chassa du village de Fehn. Mourad s'enfuit vers le Nil et le remonta; il avait une marche d'avance. Desaix bivouaqua le 27 à Zafetesaïm, le 28 à Birmin, le 30 à Zagny, où il quitta les montagnes pour se rapprocher du fleuve. Il s'empara de 4 djermes portant l'artillerie des Mamlouks. Ils se retirèrent avec précipitation vers le Sayd. Desaix les poursuivit à grandes journées. Il coucha, le 1er. nivôse, près d'Achmounin, le 4 à Syout, et arriva le 9 à Girgeh.

Il avait déjà parcouru cette contrée avec sa division, mais à cette fois, un savant, ami des arts et de l'antiquité, marchait à ses côtés : les membres de la commission des sciences affrontaient journellement, pour leurs travaux, les fatigues et les dangers de la guerre. Denon fut le premier qui alla explorer la Haute-Égypte, cette terre si riche en monumens, si fertile en grands souvenirs, couverte de tout temps, et encore plus dans ses ruines que dans sa splendeur, des voiles du mystère.

Contrariée par les vents, la flottille, portant les vivres, les munitions et tous les approvisionnemens, n'avait pas mis dans ses mouvemens la même célérité que l'armée. Desaix fut donc obligé de perdre à Girgeh 20 jours d'un temps précieux.

[1] Forte de 3,000 hommes d'infanterie, 1,200 de cavalerie, 8 pièces d'artillerie légère.

En attendant, il fit reposer ses troupes, construire des fours et préparer une caserne pour 500 hommes. Les vivres y étaient à très-bas prix; le pain à un sou la livre, la douzaine d'œufs à 2 sous, la couple de pigeons à 3, une oie de 15 livres à 12. Mais Mourad-Bey profitait de cette inaction pour susciter de toutes parts des ennemis, les Arabes de Jedda, d'Yambo, de la Nubie, et pour faire insurger les fellâh sur les derrières des Français, afin d'attaquer et de détruire leur flottille.

Le 12 nivôse, Desaix fut informé qu'un rassemblement considérable se formait près de Souaqyeh, à quelques lieues en avant de Girgeh. Il avait désiré de voir éclater promptement les projets des insurgés, afin d'avoir le temps d'en faire un vigoureux exemple, et d'être le maître dans le pays, pour y lever l'argent dont il avait besoin. Il fit partir Davoust avec sa cavalerie. Ce général rencontra, le 14, une troupe de 7 à 800 hommes à cheval et de 3,000 hommes à pied; ils furent aussitôt battus qu'attaqués, il en resta 800 sur le champ de bataille.

La cavalerie rentrait à Girgeh lorsque Desaix apprit qu'il se formait à quelques lieues de Syout un rassemblement beaucoup plus considérable et composé de paysans à pied et à cheval, venus la plupart des provinces de Minieh et de Beny-Soueyf. Le retard de la flottille donnait de vives inquiétudes. Desaix fit repartir Davoust pour aller à sa découverte. Arrivé, le 19, au village de Tahtah, il fut attaqué par plus de 2,000 chevaux

et 10 à 12,000 paysans dont la plus grande partie avait des armes à feu. La cavalerie française s'attacha aux cavaliers, en mit hors de combat près de 200, et, les autres ayant pris la fuite, elle tomba sur les fantassins qui se débandèrent. Un millier d'entre eux furent mis à mort : le reste dut son salut à la nuit. Par ce combat, la flottille fut dégagée, la cavalerie la rejoignit à Syout et remonta avec elle à Girgeh où elle arriva le 29.

Condamné à l'inaction par le retard de sa flottille, Desaix passait une partie de ses loisirs à causer avec un prince nubien, frère du souverain de Darfour, qui revenait de l'Inde et allait rejoindre une caravane de Senaar portant au Kaire des femmes, des dents d'éléphant et de la poudre d'or. Ce prince lui donnait des détails sur les lois, le commerce de la Nubie, et les relations de ce pays avec la fameuse ville de Tombouctou. Pour dévorer le temps et tempérer son impatience et son mécontentement de cette fatale marine qui le privait de sa cavalerie, Desaix se faisait réciter par des Arabes des contes dans le genre des Mille et une Nuits; sa mémoire prodigieuse ne perdait pas une phrase de ce qu'il avait entendu. L'armée, toujours victorieuse, ne pouvait se mettre à l'abri des voleurs. Des habitans, bravant toute la rigueur militaire, se glissaient la nuit dans les camps, et en emportaient leur proie. Il y en eut plusieurs de fusillés.

Mourad-Bey était au village de Hou, à 10 lieues environ au-dessus de Girgeh, avec 1,000 habitans du pays d'Yambo et de Jedda, débarqués

à Qosseïr, Hassan-Bey-Jeddaoui, et Osman-Bey-Hassan, à la tête de 250 Mamlouks, des Nubiens, des Maugrabins, 2 ou 3,000 Arabes; les habitans de l'Égypte supérieure, depuis les cataractes jusqu'à Girgeh, étaient en armes et s'étaient réunis sur ce point. Mourad, plein de confiance en des forces si formidables, se mit en marche pour attaquer les Français.

Le retard de la flottille contre lequel Desaix s'était tant impatienté, lui ramenait un ennemi qu'il n'avait pu, jusqu'à présent, forcer au combat. Cette flottille arriva enfin avec la cavalerie. Desaix, au moment où Mourad marchait devant lui, avait donc réuni toutes ses troupes et tous les moyens de combattre avec avantage; cependant ses forces ne s'élevaient tout au plus qu'à 4,000 hommes.

Instruit que près de lui, à El-Araba, étaient les ruines du temple d'Abydus, bâti par Osymandyas, et où Memnon avait résidé, Denon pressait Desaix d'y pousser une reconnaissance. Le général lui disait : « Je veux vous y conduire moi-même; Mourad-Bey est à 2 journées; il arrivera après-demain, il y aura bataille; nous détruirons son armée; ensuite nous ne penserons plus qu'aux antiquités, et je vous aiderai moi-même à les mesurer ».

Il partit de Girgeh, le 2 pluviôse, pour aller au-devant des ennemis, et coucha à El-Macera. Le 3, son avant-garde rencontra la leur sous les murs de Samhoud. Desaix disposa ses troupes pour le combat et prit l'ordre de bataille accou-

tumé en plaçant son infanterie en carré sur ses ailes, la droite commandée par Friant, la gauche par Belliard, et sa cavalerie en carré au centre, sous les ordres de Davoust. L'ennemi s'avança de toutes parts, sa nombreuse cavalerie cerna les Français, et une colonne d'infanterie d'Arabes d'Yambo se jeta dans un canal sur leur gauche et les inquiéta par la vivacité de son feu. Desaix la fit attaquer, elle fut culbutée et prit la fuite. Il s'empara du village de Samhoud. Les innombrables colonnes ennemies s'avançaient toujours en poussant des cris affreux : celle des Arabes d'Yambo s'était ralliée. Elle attaqua et voulut enlever le village; mais elle fut reçue par un feu si vif et si bien nourri qu'elle fut forcée de se retirer avec une perte considérable.

Les Mamlouks se précipitèrent sur le carré commandé par Friant, tandis que plusieurs colonnes d'infanterie se portaient sur celui de Belliard; on les accueillit par un feu d'artillerie si meurtrier qu'ils furent en un instant dispersés et obligés de rétrograder, laissant le terrain couvert de leurs morts. Davoust reçut l'ordre de charger le corps des Mamlouks où se trouvaient Mourad et Hassan. Ils n'attendirent pas la charge, ils firent leur retraite, et furent poursuivis pendant 4 heures l'épée dans les reins. Dans cette glorieuse journée, comme à la bataille des Pyramides, la perte des Français fut presque nulle; ils n'eurent que 4 hommes tués et quelques blessés. Bonaparte décerna des armes d'honneur aux soldats qui s'y étaient distingués par des actions

d'éclat : Rapp, aide-de-camp de Desaix, s'y fit remarquer par sa bravoure et fut blessé d'un coup de sabre. La bataille de Samhoud jeta l'épouvante parmi les nombreux alliés de Mourad ; le nom de Desaix fut craint et respecté, non-seulement dans l'Égypte supérieure ; mais encore dans l'Éthiopie et dans les déserts de l'Arabie.

Le lendemain, il continua de poursuivre Mourad ; mais, pour atteindre un ennemi qui se retirait sur son propre terrain, l'artillerie était trop lourde, l'infanterie et la grosse cavalerie trop lentes ; à peine la cavalerie légère pouvait-elle y parvenir. Le 5, on passa à Denderah, l'ancien Tentyris, dont le temple antique imprima un sentiment de respect à toute l'armée qui s'y arrêta spontanément. Le 7, au matin, en détournant la pointe d'une chaîne de montagnes qui forme un promontoire sur le Nil, on découvrit tout à coup, dans tout son développement, l'antique Thèbes, la ville *aux cent portes*. A l'aspect de ces ruines gigantesques, tous les rangs de l'armée retentirent d'applaudissemens, comme si elles eussent été le but de ses glorieux travaux, et si elles avaient complété sa conquête.

Desaix arriva à Esneh où il laissa le général Friant et sa brigade, se dirigea le lendemain sur Syène, et arriva le 13 devant cette dernière ville de l'Égypte méridionale, après avoir essuyé des fatigues excessives, et poussant toujours devant lui son ennemi. Mourad, Hassan, Soliman et 8 autres beys se voyant poursuivis avec cet acharnement, affaiblis par leurs pertes, hors d'état de

combattre, s'enfoncèrent dans l'affreux pays des Barabras, au-dessus des cataractes, à 4 jours de Syène. Le 14, Desaix traversa le Nil pour occuper cette ville, sur la rive droite. Le même jour, un détachement se porta sur l'île de Philœ, autrefois dernière limite du vaste empire romain. On rencontra, à travers les rochers de granit, les carrières où l'on détachait les blocs qui servaient à faire ces statues colossales dont les ruines frappent encore d'étonnement et d'admiration.

Des montagnes hérissées d'aspérités noires et aiguës, réfléchies d'une manière sombre dans les eaux du Nil, resserré par une infinité de pointes de granit qui le partagent en déchirant sa surface et le sillonnent de longues traces blanches; ces formes et ces couleurs austères, contrastant avec le vert des groupes de palmiers parsemés dans les rochers, et avec le plus beau ciel du monde, voilà le tableau que présente ce qu'on appelle *la cataracte* et qui n'en mérite pas le nom. Ce n'est qu'un brisant du fleuve qui s'écoule à travers les roches, en formant, dans quelques endroits, des cascades peu sensibles, de quelques pouces de hauteur.

On y trouva plus de 50 barques que les Mamlouks y avaient remontées avec des peines infinies, et qu'ils avaient été forcés d'y abandonner [1].

Le terme de la marche des Français en Égypte

[1] Berthier dit dans sa relation qu'il y en avait 150; mais Desaix, dans la sienne : plus *de* 50 *barques et beaucoup d'effets*.

fut inscrit sur un rocher de granit. Le drapeau de la République flotta sur les cataractes et, dès ce moment, la Haute-Égypte fut pour ainsi dire conquise.

Les habitans de l'île de Philœ l'avaient quittée et s'étaient retirés dans une seconde île plus grande, d'où ils faisaient entendre des cris. Ils refusèrent d'envoyer une barque qui était de leur côté. A défaut d'embarcations, on ne put entrer dans l'île et on retourna à Syène. Desaix y laissa Belliard avec la 21ᵉ. légère et en partit le 16 avec sa cavalerie, répartie sur les deux rives du Nil, pour retourner à Esné, où était resté le général Friant. Son intention était d'occuper le pays depuis Syène jusqu'à Girgeh, par des cantonnemens, pour lever les impositions.

Syène n'était plus qu'un grand village, mais mieux bâti et avec des rues plus droites que les villages ordinaires, et très-peuplé, au milieu duquel était un château turc, masqué de tous côtés et qui ne pouvait être d'aucune défense. Belliard s'y établit. On fit des lits, des tables, des bancs; on se déshabilla, on se coucha. Après une marche aussi fatigante que rapide, ce fut une véritable volupté pour le soldat. A peine y était-on établi depuis deux jours que déjà il y avait dans les rues des tailleurs, des cordonniers, des barbiers, des traiteurs français avec leur enseigne. Bientôt après on ajouta le superflu au nécessaire. On eut des jardins, des cafés, des jeux publics et des cartes à jouer. Au sortir de la ville, une allée d'arbres

se dirigeait au nord ; les soldats y mirent une colonne milliaire, avec l'inscription : *Route de Paris. N°. onze cent soixante-sept mille trois cent quarante.* C'était après avoir reçu une distribution de dattes, pour toute ration, qu'ils avaient eu cet accès de gaîté.

Près de Syène est l'île d'Éléphantine, où les terres, parfaitement cultivées et arrosées, donnent 4 à 5 récoltes par an. Les habitans en sont nombreux et aisés. C'est un véritable jardin, d'autant plus remarquable, qu'on y trouve réunies une grande variété de cultures et de belles ruines, et qu'il est environné des déserts stériles.

Belliard, ayant appris que les *Mamlouks* venaient sur la rive droite du Nil fourrager jusqu'à deux lieues de lui, se mit en devoir de les repousser, partit avec 400 hommes, et s'avança sur Philœ, par la route de terre, à travers le désert. Elle paraissait construite en chaussée, et avoir été autrefois très-fréquentée.

Les habitans de Philœ étaient revenus dans leur île, mais décidés à ne point recevoir les Français. Belliard continua sa route dans la Nubie, à travers un pays aride et sauvage, jusqu'à Taudi, mauvais village sur le Nil. Les Mamlouks venaient de l'abandonner, laissant leurs ustensiles et leur repas tout servi. On apprit le matin, par un espion qui avait été dépêché la nuit, que les Mamlouks ne se croyant pas en sûreté au village de Demiet, distant de 4 lieues de Taudi, en étaient partis à minuit. Le but de cette expédition étant rempli,

Belliard résolut de retourner à Syène. Pour tenir l'ennemi éloigné, il fallait dépouiller le pays. Belliard traita avec les habitans; ils vendirent leur bétail et leur récolte sur pied, qu'ils détruisirent, et ils le suivirent en Égypte, ne laissant derrière eux qu'un désert.

C'est en descendant des cataractes vers Philœ que l'on est surtout frappé de la somptuosité de ses monumens. Cette île ayant été l'entrepôt d'un commerce d'échange entre l'Égypte et l'Éthiopie, on serait tenté de croire que les Égyptiens les avaient élevés pour donner une grande idée de leur richesse et de leur magnificence aux peuples qui venaient commercer avec eux.

On entra encore en pourparlers avec les habitans de l'île; on les trouva toujours plus obstinés dans leur opposition. On y revint le lendemain avec l'intention et les moyens de les soumettre. Dès qu'ils aperçurent la troupe, ils recommencèrent leurs cris, et se montrèrent avec les habitans de la seconde île, accourus à leur secours, la plupart nus, armés de sabres, de boucliers, de fusils de rempart à mèches et de longues piques. On leur cria qu'on ne voulait pas leur faire de mal; ils répondirent qu'ils n'étaient pas des Mamlouks pour reculer, et qu'ils étaient résolus à se défendre; on commença à se fusiller. Il fallut travailler 36 heures à construire un radeau. Les soldats, protégés par du canon à mitraille, s'emparèrent de la seconde île. Les habitans, frappés de terreur, se jetèrent alors dans le fleuve, hom-

mes, femmes et enfans, pour se sauver à la nage. On vit des mères noyer des enfans qu'elles ne pouvaient pas emporter, et mutiler des filles pour les soustraire aux violences des vainqueurs. La colonie se trouva en quelques instans dispersée et ruinée. Maître des deux îles, Belliard fit évacuer les magasins qui se trouvaient dans la plus grande, composés du butin que les habitans avaient fait sur les barques des Mamlouks. On revint ensuite à Syène, où l'on construisit un fort.

Deux beys n'avaient point suivi Mourad dans sa retraite au-delà des cataractes. Osman-Bey-Hassan était passé sur la rive droite du Nil, avec environ 250 Mamlouks, et y vivait dans les villages de sa domination: Elfy-Bey y était aussi passé la nuit après la bataille de Samhoud, et était descendu à la hauteur de Syout. Informé que les débris des Arabes d'Yambo se ralliaient dans les environs de Qéné, petite ville fort importante par le grand commerce qu'elle fait avec les habitans des rives de la Mer-Rouge, le général Friant y avait, dès le 18, envoyé une colonne mobile, commandée par le chef de brigade Conroux.

Instruit que le schérif Hassan, chef des Arabes d'Yambo, se tenait caché dans les déserts où il attendait l'arrivée d'un second convoi, Desaix envoya le général Friant vers Qéné, avec l'ordre de lever des contributions en argent et en chevaux jusqu'à Girgeh.

Osman-Bey-Hassan qui, en apprenant le retour du général Desaix de Syène, s'était enfoncé dans

le désert, se rapprocha des bords du Nil. Desaix chargea Davoust de marcher avec la cavalerie contre ce bey, qui s'avança de son côté pour combattre. Ils se rencontrèrent, le 24, à Louqsor, l'un des villages situés sur l'emplacement de Thèbes; le choc fut terrible. La mêlée devint générale; on combattit corps à corps; après 3 heures d'un engagement très-meurtrier, pendant lequel les Mamlouks sauvèrent un convoi de vivres considérable, ils abandonnèrent le champ de bataille, y laissant beaucoup des leurs et plusieurs kachefs. Osman-Bey-Hassan eut son cheval tué et fut blessé. Le chef-d'escadron Fontelle eut le crâne fendu d'un coup de sabre. Cette affaire ne fut pas heureuse pour la cavalerie française; seule, engagée avec ces guerriers si redoutables à cheval, elle eut 25 tués et 40 blessés.

Le même jour, le chef de brigade Conroux fut attaqué à Qéné par 800 Arabes d'Yambo qui avaient entraîné avec eux beaucoup de fellâh. Il les repoussa et fut blessé. Ils revinrent à l'attaque, le chef de bataillon Dorsenne les chargea, ils furent mis dans une déroute complète, et perdirent 300 hommes.

Malgré toute la diligence qu'il avait faite, le général Friant n'arriva à Qéné, avec le 7e. de hussards, que quelques heures après le combat. Instruit que les Arabes, après cet échec, s'étaient retirés à Samatha, il alla les attaquer et leur tua 200 hommes.

Bonaparte apprit par la renommée que Desaix

avait battu les Mamlouks, mais il n'en avait point de nouvelles directes; il était très-impatient d'en recevoir. «Ne leur donnez pas de relâche, lui écrivit-il, détruisez-les par tous les moyens possibles. Faites construire un petit fort, capable de contenir 2 à 300 hommes, et un plus grand nombre dans l'occasion, à l'endroit le plus favorable que vous pourrez, et près d'un pays fertile.

Le but de ce fort serait de pouvoir réunir là tous nos magasins et nos bâtimens armés, afin que, dans le mois de mai ou de juin, votre division, devenant nécessaire ailleurs, on pût laisser un général avec 4 ou 5 djermes armés qui, de là, tiendrait en respect toute la Haute-Égypte. Il y aurait des fours et des magasins, de sorte que quelques bataillons de renfort le mettraient dans le cas de soumettre les villages qui se seraient révoltés, ou de chasser les Mamlouks qui seraient revenus. Sans cela, vous sentez que, si votre division est nécessaire ailleurs, 100 Mamlouks peuvent revenir et s'emparer de la Haute-Égypte, ce qui n'arrivera pas si les habitans voient toujours des troupes françaises, et, dès lors, peuvent penser que votre division n'est absente que momentanément. Je désirerais, si cela est possible, que ce fort fût à même de correspondre facilement avec Qosseïr.

Je fais construire, dans ce moment, 2 corvettes à Suez qui porteront chacune 12 pièces de canon de 6. Mettez la main, le plus tôt possible, à la construction de votre fort; prenez là vos larges.

Assurez le nombre de pièces nécessaire pour l'armer. Je désire, si cela est possible, qu'il soit en pierre [1]. »

Desaix partit le 27 d'Esné, arriva le 29 à Qous, et ordonna que l'on s'occupât partout avec activité de la levée des chevaux et de la perception des impôts en argent dont on avait le plus grand besoin.

Le schérif Hassan, fanatique exalté et entreprenant, entretenait chez les Arabes d'Yambo, dans les déserts d'Aboumanah, l'espoir d'exterminer les *infidèles*. A sa voix, les têtes s'échauffèrent, on prit les armes; une multitude d'Arabes accourut à Aboumanah, renforcée par quelques Mamlouks fugitifs et sans asile. Le 29 pluviôse, le général Friant les attaqua près de ce village; ils furent défaits, taillés en pièces, eurent 400 morts et beaucoup de blessés. Une colonne poursuivit les fuyards pendant 5 heures dans le désert, et s'empara du camp des Arabes.

Après l'expédition de Belliard pour rejeter Mourad-Bey dans le pays des Barabras et s'emparer de Philœ, plusieurs kachefs et une centaine de Mamlouks s'étaient jetés dans les déserts de la rive droite pour éviter Syène et étaient allés rejoindre Osman-Bey-Hassan au puits de la *Gytah*. Elfy-Bey, après avoir passé quelque temps dans les oasis, au-dessus d'Ackmin, s'était rendu à Syout où il levait de l'argent et des chevaux. Des

[1] Lettre du 22 pluviôse.

tribus arabes l'aidaient dans ses opérations. Les beys Mourad, Hassan et plusieurs autres, à la tête de 7 à 800 chevaux et de beaucoup de Nubiens, ayant fait un long détour et une marche extraordinairement rapide pour éviter le général Belliard, y parvinrent enfin, quoiqu'il fût sur ses gardes ; et, le 7 ventôse, à la pointe du jour, parurent tout à coup sur la rive droite du Nil, vis-à-vis Esné, pour passer le fleuve. Clément, aide-de-camp de Desaix, sortit de cette ville, avec son détachement de 60 hommes de la 21e., pour s'opposer au passage de ce rassemblement. Mourad n'osa attaquer cette poignée de braves ; il se dirigea sur Erment, y passa le Nil, se sépara des Mamlouks, et, avec 5 beys et très-peu de *suite*, se dirigea du côté de Syout.

L'ensemble de tous ces mouvemens et le bruit général du pays firent juger à Desaix que cette ville était le point de ralliement des ennemis. Il rassembla ses troupes, ordonna à Belliard, qui était venu de Syène à la suite des Mamlouks, de laisser une garnison de 400 hommes à Esné et de continuer à descendre, en observant bien les mouvemens des Arabes d'Yambo qu'il devait combattre partout où ils les rencontrerait.

Le 12, Desaix passa le Nil et se porta sur Farchout, où il arriva le 13, laissant un peu derrière lui la djerme armée *l'Italie* et plusieurs barques chargées de munitions et de beaucoup d'objets d'artillerie. *L'Italie* portait des blessés, des malades, des munitions et quelques hommes armés.

Il marcha rapidement sur Syout avec Friant pour ne pas donner le temps à Mourad de se réunir à Elfy-Bey, ou pour les combattre s'ils étaient déjà réunis. Il apprit en route que Mourad-Bey était parvenu à soulever un grand nombre de paysans. On se trouva en présence à Souhama, le 14. Friant divisa aussitôt sa troupe en trois détachemens pour envelopper l'ennemi et l'empêcher de gagner le désert. Cette manœuvre eut un succès complet; en un instant, 1,000 de ces paysans furent tués ou noyés. Le reste eut beaucoup de peine à s'échapper, et abandonna 50 chevaux. Les Français ne perdirent pas un homme.

Le lendemain, les Mamlouks furent poursuivis de si près que Mourad-Bey, accompagné seulement de 150 hommes, se décida à se retirer vers les oasis. Les autres firent mine de s'enfoncer dans le désert, et marchèrent vers Syout où Desaix arriva peu de temps après eux. A son approche, Elfy-Bey repassa le Nil et retourna dans la petite oasis d'Achmin; quelques kachefs et Mamlouks de Mourad-Bey l'y suivirent, ainsi qu'Osman-Bey-Jeddaoui; les autres se jetèrent dans les déserts au-dessus de Beny-Adyn, où ils éprouvèrent les horreurs de la faim; beaucoup désertèrent et vinrent à Syout; d'autres se cachèrent dans les villages, vendant leurs armes pour vivre : ils se réunirent ensuite aux Français.

Le schérif Hassan venait de recevoir un second convoi qui le renforçait de 1,500 hommes. Les débris du premier le rejoignirent. A peine furent-

ils réunis qu'il vint attaquer sur le Nil, à la hauteur de Benout, les barques que Desaix avait laissées en arrière, et qu'un vent du nord très-violent empêchaient de descendre. *L'Italie* répondit par une canonnade terrible et tua 100 Arabes d'Yambo. Les ennemis parvinrent à s'emparer des petites barques, mirent à terre les munitions de guerre et les objets d'artillerie, les remplirent de monde, et coururent à l'abordage sur *l'Italie*. Le commandant de cette djerme, le courageux Morandi, redoubla ses décharges à mitraille, mais ayant déjà beaucoup de blessés à son bord, et voyant un grand nombre de paysans qui allaient l'attaquer par la rive gauche, il crut trouver son salut dans la fuite; il mit à la voile; il avait peu de monde pour servir ses manœuvres; le vent était très-fort, la djerme échoua. Alors les ennemis abordèrent de tous côtés; l'intrépide Morandi refusa de se rendre; n'ayant plus d'espoir, il mit le feu aux poudres de son bâtiment, et se jeta à la nage. Il fut aussitôt assailli par une grêle de balles et de pierres et périt dans les tourmens. Tous les Français qui échappèrent aux flammes de *l'Italie* furent massacrés par les Arabes d'Yambo. Cet avantage reboubla leur audace.

Après avoir dépassé la ville de Qeft, l'ancienne Coptos, Belliard apprit le funeste sort de la flottille; il vit déboucher trois colonnes nombreuses d'infanterie et plus de 3 à 400 Mamlouks, et forma sa petite troupe en carré. Il n'avait qu'une

pièce de canon. Une des colonnes ennemies s'approcha audacieusement ; un combat corps à corps s'engagea entre les tirailleurs français et 100 Arabes d'élite ; le succès était incertain ; 15 dragons du 20ᵉ. chargèrent à bride abattue et le décidèrent. Plus de 50 Arabes restèrent sur la place. Le gros de l'ennemi se retira sur Benout. Belliard les poursuivit et arriva près de ce village. Les ennemis avaient établi, derrière un large canal, les canons qu'ils avaient pris sur la flotille de Morandi. Leur feu jeta d'abord quelque hésitation parmi les Français ; mais les carabiniers de la 21ᵉ. légère enlevèrent ces pièces malgré une charge exécutée par les Mamlouks pour en empêcher ; elles furent dirigées sur les ennemis qui se jetèrent dans une grande barque, dans une mosquée, dans les maisons du village, et dans une maison crénelée de Mamlouks, où étaient leurs munitions.

Belliard dirigea deux colonnes contre la barque, la maison et le village ; l'ennemi se défendit avec rage. Cependant, rien ne put résister à la bravoure des Français. Tout ce qui était dans la barque fut mis à mort ; la mosquée et 20 maisons furent incendiées ; les Arabes d'Yambo périrent dans les flammes ou sous les coups du soldat ; le village ne présenta que ruines et carnage.

Eppler, excellent et intrépide officier, attaqua la grande maison crénelée ; des sapeurs en brisèrent la porte à coups de hache, tandis que d'autres faisaient crouler la muraille, et que les chasseurs mettaient le feu à une petite mosquée

y attenante où étaient les munitions. Les poudres prirent feu; 25 Arabes sautèrent avec le bâtiment. Eppler réunit ses forces sur ce point; et, malgré les prodiges de valeur des Arabes qui, *le fusil à la main, le sabre dans les dents*, et tous nuds, en défendaient l'entrée, il parvint à s'emparer de la grande cour; ils allèrent se cacher dans des réduits où ils furent tués.

Les Arabes perdirent dans cette journée 1200 hommes, parmi lesquels était le schérif Hassan, et eurent un grand nombre de blessés. C'est le combat où ils montrèrent le plus d'opiniâtreté. Les barques françaises, 9 pièces de canon et deux troupeaux furent les fruits de cette victoire [1]. Cette journée, une des plus glorieuses de la campagne de la Haute-Égypte, coûta cher aux Français, une trentaine de morts et plus de 100 blessés.

Sans communication avec Desaix, Belliard avait usé presque toutes ses munitions; ses chasseurs n'avaient plus chacun que 25 cartouches; il ne lui restait plus qu'un boulet et 12 coups de canon à mitraille. Le 21, il se mit en marche sur Qéné, pour savoir s'il y restait des magasins, et où pouvait être Desaix, y arriva le 22 et y trouva des lettres de ce général. Il n'y avait pas d'ennemis; les habitans vinrent au devant des Français.

[1] On compta 150 hommes hors de combat. Après un combat aussi acharné que sanglant, on vit, dans les postes qui occupaient le village, toutes les femmes s'installer avec une gaîté et une aisance qui faisaient illusion : chacune avait fait librement son *choix*, et en paraissait très-satisfaite. (Denon, tome II, page 137.)

Les Mamlouks et les Arabes d'Yambo étaient descendus à Byr-el-Bar. On craignait de nouveaux débarquemens des gens de l'Yémen. Desaix, instruit des besoins de Belliard, rassembla tout ce qu'il put de munitions de guerre sur des barques, laissa une garnison à Syout, passa le Nil le 28 ventôse, et se mit en marche pour accompagner le convoi et se réunir à ce général.

Ici le genre de guerre changea. On avait partout battu les ennemis, mais ils n'étaient pas détruits. Pour atteindre ce but, Desaix adopta le système de colonnes successives, de manière à forcer les ennemis à rester dans les déserts, ou au moins à faire de très-grandes marches pour venir dans le pays cultivé. Pour cela, il fallait occuper les débouchés de la vallée qui conduit de Qosseïr au Nil, les puits qui s'y trouvent et notamment celui de la Gytah.

Le 10 germinal, Desaix arriva à Qéné, et ravitailla les troupes de Belliard; ils partirent le 11, pour aller combattre l'ennemi qui, depuis deux jours, était posté à Qous. A leur approche, il rentra dans les déserts et se divisa. Hassan-Bey et Osman-Bey allèrent à la Gytah, et le chef des Arabes d'Yambo descendit vers Aboumanah, où était déjà Osman-Bey-Jeddaoui; mais 6 à 700 habitans d'Yambo et de Jedda l'avaient abandonné et retournaient à Cosseïr. Desaix envoya Belliard avec la 21e. et le 20e. de dragons au village d'Adjazi, principal débouché de la Gytah, et avec les deux bataillons de la 61e., le 7e. de hussards et

le 18e. de dragons vint à Byr-el-Bar. Au moyen de ces dispositions, les ennemis ne pouvaient plus sortir des déserts sans faire quatre jours de marche extrêmement pénible. Desaix ordonna à Belliard de rassembler dés chameaux pour porter de l'eau, et de marcher sur la Gytah, laissant un fort détachement à Adjazi. Hassan et Osman, informés de ce mouvement, partirent et arrivèrent, le 12, à la hauteur de Desaix, dans les déserts, avec l'intention de rejoindre les Arabes d'Yambo. Ce général se fit relever à Byr-el-Bar par un détachement de Belliard, et le 13, se porta à travers les déserts, sur Qéné, où il avait laissé 300 hommes.

A Adjazi, gros et triste village assis sur le désert, on trouva quelques marchands qui avaient eu le bonheur d'échapper aux Mamlouks. Ils offrirent des présens pour éviter d'être pillés par les Français, qui les refusèrent, achetèrent quelques marchandises dont ils avaient besoin, et les payèrent. Les marchands, étonnés de ce procédé auquel ils étaient peu accoutumés, fournirent, par reconnaissance, des confitures de l'Inde et de l'Arabie, des cocos et d'excellent café.

Après une heure de marche, au point du jour, les hussards du corps de Desaix, qui étaient en éclaireurs, annoncèrent les Mamlouks. L'adjudant-général Rabasse, qui commandait l'avant-garde, en prévint le général Davoust, s'avança pour mieux reconnaître l'ennemi, et soutenir ses éclaireurs qui étaient déjà chargés. Il le fut bien-

tôt lui-même, soutint bravement le choc; mais, accablé par le nombre, il se retira sans perte sur le corps de bataille où Desaix venait d'arriver. Il envoya de suite chercher son infanterie; et ordonna à la cavalerie de prendre position sur un monticule extrêmement escarpé, où il voulait qu'elle attendît et reçût la charge. Mais le chef de brigade Duplessis, impatient et emporté par son ardeur, attaqua à la tête du 7e. de hussards, fit des prodiges de valeur, eut son cheval tué, et le fut bientôt lui-même. Un peu de désordre occasioné par sa mort et la supériorité des ennemis obligèrent le 7e. à se replier; 40 dragons du 18e., commandés par le chef d'escadron Beauvatier, s'élancèrent sur les Mamlouks qui poursuivaient le 7e. et les forcèrent d'abandonner le champ de bataille. Beauvatier y perdit la vie. Le combat de Byr-el-Bar coûta aux Français 24 morts et 20 blessés; aux Mamlouks, plus de 20 morts et beaucoup de blessés, parmi lesquels Osman et Hassan. L'infanterie et l'artillerie n'avançant que lentement et péniblement dans les sables, tout était fini quand elles arrivèrent.

Après ce combat, les Mamlouks firent un crochet et retournèrent à la Gytah, laissant des blessés et des chevaux dans le désert. Desaix ordonna à Belliard d'aller les chercher et de les suivre, revint lui-même à Qéné, donna une colonne mobile à Davoust, pour aller détruire les Arabes d'Yambo qui étaient toujours à Aboumanah, et prescrivit au commandant de Girgeh de prendre une position par laquelle ils seraient forcés de

passer en cas de retraite, pour les y arrêter et les combattre. Les Arabes n'attendirent pas, et traversèrent le Nil au-dessus de Bardis. Le chef de brigade Morand, commandant de Girgeh, alla à leur rencontre avec 250 hommes de sa garnison. Le 16, après midi, il arriva en vue de Bardis. Des Arabes, des paysans, des Mamlouks, sortirent du village, et l'attaquèrent deux fois en poussant de grands cris. Ils furent à chaque fois repoussés, et s'enfuirent à la faveur de la nuit, laissant beaucoup de morts sur la place. Morand revint à Girgeh couvrir ses établissemens. Le lendemain, les Arabes marchèrent sur cette ville et y pénétrèrent. Morand les attaqua; tout ce qui y était entré fut tué; le reste s'enfuit dans le désert. Dans ces deux journées, ils eurent 200 hommes tués. Le général Davoust ne put arriver qu'après le combat.

Les Arabes d'Yambo, après avoir été battus à Girgeh, étaient venus dévaster Tahtah, et leur chef cherchait encore à soulever le pays. Le chef de brigade Lasalle, ayant sous ses ordres un bataillon de la 88e., le 22e. de chasseurs et une pièce de canon, arriva, le 21, à une heure après midi, près de Themeh, grand village où étaient les Arabes. Il le fit cerner par sa cavalerie, et marcha droit à eux avec son infanterie. Ils résistèrent pendant plusieurs heures dans un enclos à doubles murailles crénelées; ils furent enfin enfoncés et taillés en pièces. Ils laissèrent 300 morts, parmi lesquels le schérif successeur d'Hassan.

Après cette affaire, les Arabes d'Yambo sem-

blaient détruits. Le général Davoust, qui n'avait pas cessé de les poursuivre, vint à Syout. Il y était depuis plusieurs jours, lorsqu'il fut prévenu qu'il se formait au grand village de Beny-Adyn, dont les habitans passaient pour les plus braves de l'Égypte, un rassemblement de Mamlouks, d'Arabes et de Darfouriens caravanistes, venus de l'intérieur de l'Afrique, et que Mourad-Bey devait quitter les Oasis pour se mettre à la tête de cette troupe.

Davoust partit de Syout, le 29 germinal, avec 3 pièces de canon, 500 hommes d'infanterie de la 61ᵉ. et de la 88ᵉ., et 250 chevaux du 7ᵉ. de hussards, des 14ᵉ. et 15ᵉ. de dragons.

Près de Beny-Adyn, son avant-garde fut attaquée par quelques centaines de cavaliers suivis d'hommes à pied. Le chef du 15ᵉ., Pinon, les repoussa jusqu'au village, dont tous les murs des jardins et des maisons étaient crénelés. Une vive fusillade partit du village contre les Français. Pinon, officier du plus rare mérite, y reçut la mort. Le village fut attaqué avec beaucoup d'ordre et défendu avec la plus grande opiniâtreté. Le combat dura depuis 8 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir. Alors seulement tout le village fut au pouvoir des Français, qui n'eurent que 9 hommes tués et 33 blessés. 2,000 hommes, presque tous armés de fusils, payèrent de leur vie leur révolte [1]. Ce village s'était toujours main-

[1] Le capitaine du génie Garbié dit dans son rapport que l'on

tenu indépendant des Mamlouks, et était dans l'usage de donner asile à leurs ennemis. La valeur française fit dans un jour ce que les Mamlouks n'avaient pu faire pendant tout le temps qu'ils avaient dominé l'Égypte. Dans le butin fait à Beny-Adyn, il se trouva beaucoup de femmes et de filles du pays, et d'esclaves d'une caravane de Darfour qui venait d'y arriver. Les soldats en firent le commerce entre eux, et finirent par les vendre aux pères, aux maris et aux maîtres. Instruit du sort de ce village, Mourad-Bey n'eut plus envie de quitter la grande Oasis. Pendant ce temps-là, les Arabes de Geama et d'El-Batoutchi menaçaient Minieh; les villages s'insurgeaient, les débris de Beny-Adyn y couraient. La garnison française, dans cette ville, était très-faible. Le chef de brigade Destrée, instruit de l'arrivée des ennemis, alla les reconnaître, le 4 floréal, avec 150 hommes d'infanterie; il se battit pendant plusieurs heures, et se retira la nuit à Minieh. Il y fut attaqué de nouveau le lendemain. L'ennemi s'était renforcé de quelques milliers de paysans. Destrée et sa troupe se défendirent avec la plus grande valeur. Ils n'avaient presque plus de cartouches. Un secours leur devenait nécessaire. Dans ce moment de crise, Davoust arriva, ou du moins son avant-garde trouva Destrée encore aux prises. Les révoltés prirent la fuite; les paysans retour-

tua plus de 2,000 hommes, et que la perte des Français fut très-peu de chose.

nèrent dans leurs villages; les Arabes d'Yambo et les Mamlouks se retirèrent sur Beny-Soueyf, laissant une centaine d'hommes tués. Destrée eut une cinquantaine de blessés et 7 à 8 tués. Les habitans de Minieh se conduisirent bien; ceux qui avaient des armes à feu s'en servirent contre l'ennemi.

Davoust laissa à Destrée des cartouches et le 7e. de hussards, et descendit à la poursuite des ennemis. Arrivé près d'Abou-Girgeh, il y envoya commander des vivres, le 10 floréal. Cette ville, insurgée, refusa d'en fournir et de se soumettre après la sommation qui lui en fut faite. Davoust la fit cerner, attaquer et forcer. Mille fellâh, presque tous armés, furent passés au fil de l'épée. Les Arabes d'Yambo et les Mamlouks qui étaient dans le voisinage, ayant appris cet événement, se séparèrent. Les Arabes passèrent sur la rive droite du Nil; les Mamlouks continuèrent à descendre.

Appelé par le général Dugua, Davoust se rendit au Kaire avec sa colonne, pour dissiper un rassemblement à la tête duquel était Elfy-Bey.

Les beys Hassan-Jeddaoui et Osman-Bey-Hassan, à la poursuite desquels Belliard avait été envoyé par Desaix, étaient partis de la Gytah pour remonter vers Syène. Belliard les suivit. Il repassa sur les ruines de Thèbes, à Esné, à Chanabieh. Il arriva à la gorge de Redesieh, quatrième débouché de la Gytah qui n'est pas pratiqué par le commerce. Il n'avait pas pu atteindre les Mam-

louks; mais cette route leur avait été fatale. Ils y avaient perdu presque tous leurs chevaux, une partie de leurs chameaux, nombre de serviteurs et 26 femmes dont on trouvait les cadavres. Ils remontèrent vers les cataractes, dans la plus grande détresse. Belliard regagna le Nil, et descendit à Esné, où il laissa le chef de brigade Eppler avec 500 hommes, pour contenir le pays, lever les contributions, et veiller à ce que les Mamlouks ne revinssent pas faire de nouvelles incursions. Belliard alla à Qéné et y fit quelque séjour. La physionomie du pays était bien changée. Les succès obtenus sur l'ennemi, la dispersion des Mamlouks et des Arabes avaient fait rentrer les habitans dans la soumission. Ils payaient volontairement les impositions; ils venaient au-devant des vainqueurs.

Le sultan de la Mekke avait envoyé protester à Desaix contre les expéditions de ses sujets, et assurer de ses intentions amicales. Les villes de Gedda et de Tor demandaient aussi la paix. Qosseïr offrait de se soumettre. Les chefs arabes se rapprochaient; les Mamlouks apportaient leurs armes et prenaient du service. Desaix fit annoncer que les terres dévastées par la guerre ne paieraient pas de contributions. Les relations se rétablirent, et les magasins se remplirent des provisions nécessaires à la troupe, sans avoir recours aux baïonnettes.

Vers le 20 floréal, Eppler eut avis que les Mamlouks étaient revenus à Syène, où ils se reposaient

de leurs fatigues et de leurs pertes ; il donna ordre au capitaine Renaud, qu'il avait envoyé quelques jours auparavant à Edfoû, avec 200 hommes, de marcher sur Syène, et de chasser les Mamlouks au-dessus des cataractes.

Le 27, à deux heures après midi, arrivé à une demi-lieue de Syène, le capitaine Renaud avait à peine fait quelques dispositions, que les ennemis accoururent sur lui à bride abattue ; ils furent attendus et reçus avec le plus grand sang-froid. La charge fut fournie avec impétuosité, et 15 Mamlouks tombèrent morts au milieu des rangs ; Hassan-Bey-Jeddaoui fut blessé d'un coup de baïonnette, et eut son cheval tué ; Osman-Bey reçut deux coups de feu ; 10 Mamlouks expirèrent à une portée de canon du champ de bataille ; 25 autres furent trouvés, à Syène, morts de leurs blessures. L'ennemi eut 50 blessés, et fut rejeté pour la troisième fois au-delà des cataractes. Le capitaine Renaud eut 4 hommes tués et 15 blessés. Ce combat acheva de détruire le parti des Mamlouks. Les Arabes de la tribu des Ababdeh s'en détachèrent et firent la paix.

Nous avons dit comment échoua, au mois de pluviôse, l'expédition commandée par le lieutenant de vaisseau Collot, pour occuper Qosseïr. C'était à Desaix à réparer ce malheur de la marine ; il en sentait la nécessité autant que le général en chef qui, de son camp d'Acre, lui accusant réception de ses lettres, depuis le 8 pluviôse jusqu'au 28 ventôse, qu'il avait lues avec tout l'inté-

rêt qu'elles inspiraient, lui mandait : « Je vois surtout avec plaisir que vous vous disposez à vous emparer de Qosseïr, sans ce point là, vous ne serez jamais tranquille. La marine a encore, dans ce point, déçu mes espérances ».

Desaix donna donc l'ordre à Belliard de faire construire un fort à Qéné; de hâter les préparatifs de l'expédition sur Qosseïr, et le nomma commandant de la province de Thèbes, dont l'administration venait d'être organisée.

Desaix, à Syout, faisait chercher partout des chameaux et confectionner des outres, pour aller lui-même trouver Mourad-Bey dans la grande Oasis. Apprenant que des bâtimens anglais avaient paru, le 20 floréal, devant Qosseïr, il crut devoir abandonner momentanément son projet, et diriger toute son attention sur ce port, pour empêcher les Anglais de s'y établir; mais ils s'étaient bornés à s'aboucher avec quelques habitans du pays pour y entretenir des intelligences.

Belliard se trouvant attaqué d'un grand mal d'yeux, Desaix lui envoya l'adjudant-général Donzelot, pour le seconder ou le remplacer dans l'expédition de Qosseïr; ils partirent l'un et l'autre de Qéné, le 7 prairial.

La caravane se composait d'environ 500 Français, montés sur des chameaux qui portaient en outre le bagage et l'eau. Les Arabes qui venaient de faire alliance servaient de guides et d'escorte. On arriva à Byr-el-Bar, *le puits des puits*, où l'on

but de l'eau soufrée, mais douce et rafraîchissante. A deux heures de nuit, on fit halte, on soupa et on dormit dans le désert. A deux heures du matin, au bruit du tambour, on se remit en marche au clair de la lune; au point du jour, on était à la Gytah; c'est une fontaine inépuisable, située sur un plateau plus élevé que tout ce qui l'entoure. Elle consiste en trois puits de 6 pieds de profondeur. Il y a une petite mosquée ou espèce de caravansérail pour abriter les voyageurs; on s'y arrêta. Le soir, on bivouaqua plus loin dans le désert. Le 3e. jour, la vallée s'était rétrécie. Les formes et les couleurs variées des rochers ôtaient déjà au désert son aspect triste et monotone. Le pays était devenu sonore, et le soldat qui avait marché silencieux, commença à parler et chanta. On but et on fit de l'eau aux puits d'El-More et d'El-Adout pour le reste de la route. Après avoir dormi quelques heures, on se mit en marche le 4e. jour. La vallée s'était élargie. On rafraîchissait les chameaux à la fontaine d'Ambagy, où les hommes ne boivent pas, parce que son eau est très-minérale. On s'aperçut, à la légèreté de l'air, que l'on approchait de la mer. En effet, on l'eut bientôt aperçue. Des Arabes avaient pris les devans pour avertir les habitans de Qosseïr. Ils revinrent avec les cheyks, le 10 prairial, amenant un troupeau de moutons, comme présent de paix. La troupe se mit en bataille, et, après quelques minutes de conférences amicales, on alla prendre possession du château, sur lequel flottait un étendard blanc.

Qosseïr a 250 mètres de longueur sur 150 de largeur; les maisons y sont basses; l'eau, dont les gens riches font usage, vient de 9 lieues. Les environs sont tout à fait déserts. La ville n'est habitée que par des marchands d'Égypte et d'Arabie, qui s'en vont lorsque leurs affaires sont terminées. Elle n'a point d'habitans proprement dits. Le port est entièrement ouvert au vent d'est; il est abrité à l'ouest par le rivage, et au nord par un banc de madrépores et de coraux qui forme un quai naturel. La position de Qosseïr, à l'entrée de plusieurs vallées qui débouchent en Égypte, l'a fait choisir pour l'entrepôt du commerce de la Haute-Égypte avec l'Arabie. L'Égypte y envoie du blé, de la farine, des fèves, de l'orge, de l'huile et d'autres denrées; et l'Arabie, du café, du poivre, des gommes, des mousselines et quelques étoffes de l'Inde. La côte est habitée par des tribus de pêcheurs; le poisson y est très-abondant; ils le font sécher au soleil; les soldats français le prenaient avec la main, après l'avoir tué à coups de sabre ou de bâton.

Les *Ababdeh*, tribu nomade, occupaient les montagnes situées à l'orient du Nil, au sud de la vallée de Qosseïr, pays autrefois connu sous le nom de Trogloditique. Les marchands qui faisaient le commerce de Qosseïr, leur payaient différens droits en nature, moyennant quoi les Ababdeh veillaient à la sûreté de la route et escortaient les caravanes. Ils étaient mahométans et guerriers. Ils différaient entièrement par leurs mœurs, leur langage, leur costume, leur constitution physi-

que, des tribus arabes qui, comme eux, occupent les déserts. Les Arabes étaient blancs, se rasaient la tête, portaient le turban, étaient vêtus, avaient des armes à feu. Les Ababded étaient noirs; mais leurs traits avaient beaucoup de rapport avec ceux des Européens; ils avaient les cheveux naturellement bouclés et point laineux; ils les portaient assez longs, et ne se couvraient jamais la tête; ils n'avaient, pour tout vêtement, qu'un morceau de toile qu'ils attachaient au-dessus des hanches et qui ne dépassait pas le milieu des cuisses; ils n'avaient point d'armes à feu, et portaient la lance et le sabre.

Après être resté deux ou trois jours à Qosseïr, Belliard en partit, et y laissa une garnison et l'adjudant-général Donzelot. Débarrassée de l'artillerie et des bagages, sa marche fut plus rapide; dans moins de trois jours, il revint à Qéné.

Bonaparte demanda à Desaix une relation de tout ce qui s'était passé dans la Haute-Égypte depuis son départ du Kaire, travail que personne ne pouvait bien faire que lui-même, et lui témoigna sa satisfaction sur l'occupation de Qosseïr. Il lui annonça l'envoi de plusieurs officiers du génie, pour diriger les travaux de ce port, de Qéné et des autres points de la Haute-Égypte. Il finissait ses dépêches par des *complimens* pour Friant, Belliard et Donzelot, et en assurant Desaix de son estime et de son amitié [1].

[1] Lettres des 27 et 30 prairial (15 et 18 juin).

« L'occupation de Qosseïr, écrivit Bonaparte au Directoire, celle de Suez et d'El-Arych ferment absolument l'entrée de l'Égypte du côté de la Mer-Rouge et de la Syrie, comme les fortifications de Damiette, Rosette et Alexandrie rendent impraticable une attaque par mer, et assurent à jamais à la République la possession de cette belle partie du monde, dont la civilisation aura tant d'influence sur la grandeur nationale et sur les destinées futures des plus anciennes parties de l'univers.

Mourad-Bey est retiré avec peu de monde dans les Oasis, d'où il va être encore chassé. Hassan-Bey est à plus de quinze jours au-dessus des cataractes. La plupart des tribus arabes sont soumises et ont donné des otages; les paysans s'éclairent, et reviennent tous les jours des insinuations de nos ennemis. Des forts nombreux, établis de distance en distance, les retiennent d'ailleurs, s'ils étaient mal intentionnés. Les Arabes d'Yambo ont péri pour la plupart [1]. »

Telle était en effet la vraie situation de la Haute-Égypte. Il ne restait plus à Desaix qu'un expédition à faire; c'était celle contre Mourad-Bey dans la grande Oasis, qui avait été différée à cause de l'apparition des Anglais devant Qosseïr. Desaix en chargea le général Friant, qu'il regardait avec raison comme un officier plein de mérite, de zèle, et doué de beaucoup de talens militaires [2]. La si-

[1] Lettre du 5 messidor (23 juin).
[2] Lettre à Bonaparte, du 20 thermidor (7 août).

tuation de Mourad paraissait misérable ; mais il vivait encore, et lui seul était une puissance. Tout avait cédé devant Desaix, « habile, vigilant, plein d'audace, comptant la fatigue pour rien, la mort pour moins encore, et qui serait allé vaincre au bout du monde [1]. » Mourad, seul, avait égalé, sinon surpassé, en adresse, en constance, en activité, son redoutable adversaire. Au milieu des débris des Mamlouks et des Arabes, il restait debout, et se faisait encore craindre. Desaix, libre des soins de la guerre, ne s'occupa plus que d'administration. Il divisa la Haute-Égypte en deux gouvernemens, dont les chef-lieux furent Syout et Qéné. Il se réserva le premier, et confia le second à Belliard. Ils faisaient des tournées dans les villages pour régler avec les cheyks et les habitans les travaux des canaux et des digues, discuter des plans d'amélioration, concilier les intérêts du gouvernement et ceux des cultivateurs. Ceux-ci se livraient paisiblement à la culture de leurs terres ; ils apportaient des rafraîchissemens aux soldats, dont la contenance amicale les rassurait. Les gens aisés ne cachaient plus leurs moyens et en usaient ouvertement. Les villages arrêtèrent entre eux d'abolir un usage barbare, le rachat du sang, c'est-à-dire la vengeance à main armée des crimes, des injures, des dommages, et de s'en remettre à la justice des Français. Le commerce reprenait son cours, les cafés de Moka arrivaient à Suez et

[1] Antommarchi, tome I, page 408.

à Qosseïr ; les blés s'exportaient en Arabie. La Haute-Égypte offrait l'aspect d'un peuple entièrement soumis à un gouvernement paternel. « Cela ressemble, disaient les Égyptiens, au temps du cheyk prince Amman. » C'était un Arabe puissant, dont la justice vivait toujours dans leur mémoire. Ils donnaient à Bonaparte le nom de *Grand Sultan* [1], et à Desaix celui de *Sultan Juste*. Belliard était aussi propre à l'administration qu'à la guerre ; il dirigeait les irrigations, encourageait les cultures, et dispersait les beys ; il était agronome, gouverneur, capitaine, aussi redouté des Mamlouks qu'agréable aux cheyks [2].

[1] Sultan *Kébir*.
[2] Antommarchi, t. I, p. 408.

CHAPITRE XIII.

A son retour de Syrie, Bonaparte reprend le gouvernement de l'Égypte. — Fortifications. — Finances. — Justice. — Bonaparte écarte les Osmanlis des emplois. — Commerce. — Administration. — Hassan-Thoubar se soumet. — Police. — Caravane de Darfour. — Situation de l'armée d'Orient. — Relations avec l'Inde et le schérif de la Mekke.

Après la campagne de Syrie, Bonaparte n'avait qu'en partie renversé le plan général d'attaque combiné entre la Porte et l'Angleterre. Il lui fallut alors ranimer la marche de l'administration ralentie pendant son absence, réorganiser son armée pour la mettre promptement en état de marcher à de nouveaux combats, compléter l'approvisionnement et l'armement des places maritimes, ordonner en un mot toutes les dispositions pour faire tête à la fois aux nombreux ennemis qui pouvaient fondre sur l'Égypte, et pour y maintenir la tranquillité intérieure.

On était arrivé à la saison où les débarquemens devenaient possibles. Bonaparte ne perdit pas un instant pour se mettre en mesure, quoiqu'il écrivît à Desaix que, d'après les probabilités, il n'y en aurait point cette année [1]. « Vous êtes fort ri-

[1] Lettre du 27 prairial.

che, lui mandait-il; soyez assez généreux pour nous envoyer 150,000 francs. Nous dépensons de 2 à 300,000 francs par mois pour les travaux d'El-Arych, Qatieh, Salhieh, Damiette, Rosette, Alexandrie, etc. [1] » L'intention du général en chef était de faire compléter l'armement et l'approvisionnement des places, principalement sur la côte; qu'on réformât les équipages d'artillerie de campagne; qu'on établît à Bourlos un fort et provisoirement une batterie capable de défendre la passe de ce lac; une redoute sur la rive de l'embouchure du lac Madieh, du côté de Rosette, pour que l'ennemi ne pût pas raisonnablement opérer un débarquement entre le lac et le Bogaz, et marcher sur Rosette, sans s'être emparé de cette redoute; près d'Alqam, une redoute que 30 ou 40 hommes pourraient défendre, mais qui pourrait en contenir un plus grand nombre. Son but principal était d'empêcher les bâtimens qui viendraient de Rosette de remonter le Nil, et de prendre sous sa protection les bâtimens français poursuivis par les Arabes. Des redoutes à Mit-Gamar et à Mansourah dans le même but, avec des magasins capables de contenir des vivres pour 10,000 hommes pendant un mois.

Le général en chef donna ses ordres sur tous ces objets aux commandans de l'artillerie et du génie; il mit son bateau *le Nil*, armé de canons et de 65 hommes, à la disposition du général

[1] Lettre du 30 prairial.

Dommartin, pour se rendre à Rosette [1]. Le 2 messidor, celui-ci rencontra un nombreux rassemblement d'Arabes et soutint contre eux un combat acharné de plusieurs heures, dans lequel il eut 10 hommes tués et 45 blessés. Atteint lui-même de 4 blessures, entouré d'Arabes qui s'étaient jetés à l'eau et le menaçaient d'abordage, il tenait un pistolet armé sur la soute aux poudres pour se faire sauter, plutôt que de tomber vivant entre les mains de l'ennemi. Les 10 braves qui lui restaient soutinrent le combat jusqu'à la nuit, où les Arabes se retirèrent. Le bateau *le Nil* descendit à Rosette, mais le général Dommartin ne put guérir de ses blessures et y mourut.

Gantheaume fut envoyé dans cette ville et à Alexandrie pour faire concourir tous les moyens de la marine à la défense des côtes et du Nil. Il devait donc désarmer tous les bâtimens qui étaient dans le port d'Alexandrie, excepté *le Muiron* et *le Carrère*, et une demi-douzaine d'avisos ou bâtimens de commerce bons marcheurs, qu'il fallait tenir prêts à partir pour la France [2].

Gantheaume partit, le 6 messidor, sur le canot armé *la Garonne*, escorté par 50 hommes et par un bataillon de la 4e. demi-brigade sur des bateaux. Il ignorait le combat soutenu par Dommartin, et regardait avec étonnement des cadavres

[1] Lettres de Bonaparte à Dommartin et à Crétin, des 29 et 30 prairial.

[2] Lettre de Bonaparte, du 3 messidor.

français rejetés par le Nil sur ses bords, lorsque les Arabes vinrent aussi l'attaquer. Mais le général Destaing, qui parcourait le Bahyreh avec des troupes, les mit en fuite et dégagea le contre-amiral.

Le général en chef donna aux demi-brigades de l'armée et à leur artillerie une nouvelle organisation [1]. Il ordonna différentes améliorations aux fortifications de la citadelle du Kaire; entre autres de nettoyer les souterrains pour y placer la garnison en cas de siége, les poudres et la salle d'artifices à l'abri de la bombe. Il pressa l'exécution d'un plan pour établir des communications larges et commodes avec le quartier de l'institut, les places Esbekieh et Birket-el-Fil, et l'achèvement du *nouveau* chemin du Kaire à Boulaq [2].

Parmi les travaux qui avaient été faits aux abords du Kaire, pour établir les communications des forts et postes français au quartier-général et à la place Esbekieh, on distinguait cette nouvelle route dirigée sur le minaret sud de Boulaq. Elle présentait un seul alignement de 7 à 800 toises, comme il n'en existait peut-être pas en Égypte. Elle abrégeait sensiblement le chemin du Kaire à Boulaq; et, au moyen du canal qui la couvrait au nord, on y était absolument garanti des incursions des voleurs arabes. Cette route, jetée dans l'inondation, était déjà très-fréquentée; mais elle n'a-

[1] Arrêtés du 9 messidor.
[2] Ordres et lettres de Bonaparte, des 1, 3 et 5 messidor.

vait pas encore le dégré de solidité et de magnificence qu'on se proposait de lui donner, lorsque la levée aurait acquis plus de consistance. Une chaussée ferrée, des trottoirs et des plantations d'arbres variés, devaient ajouter beaucoup d'agrémens à son utilité. Le canal qui longeait cette route, devait être élargi et approfondi pour établir une navigation constante entre le port de Boulaq et la place Esbekieh, où se trouvaient le quartier-général et toutes les administrations de l'armée. Il portait les eaux du Nil à cette place, pour circuler au pied des nouveaux quais qu'on devait embellir par des plantations.

Des mesures furent prises pour faire solder, par les fermiers des domaines nationaux, les prix de leurs baux dans des délais, passés lesquels ils étaient passibles d'une augmentation proportionnée à leur retard. Tout fermier retardataire qui avait fait la perception des revenus dans les villages qui lui étaient affermés, encourait la peine de l'arrestation et du séquestre de ses biens, jusqu'à ce qu'il se fût acquitté.

Toutes les propriétés dont les titres n'auraient pas été présentés à l'enregistrement, après le délai d'un mois, demeuraient irrévocablement acquises à la République; de même que celles des propriétaires qui, au 30 messidor, n'auraient pas entièrement acquitté le miri pour l'an 1213 de l'hégire.

Une contribution extraordinaire de 50,000 fr. fut imposée sur les juifs qui n'avaient pas satisfait

à celle qui avait été antérieurement exigée ; et ceux qui ne se seraient pas libérés au 10 messidor, devaient payer cinq pour cent par chaque jour de retard.

Les femmes de Hassan-Bey-Jeddaoui et de sa suite furent taxées à une somme de 10,000 talaris pour le rachat de leurs maisons et de leur mobilier, payable le 10 messidor, sous peine de confiscation de ces objets et d'arrestation de leurs personnes.

Deux emprunts, de 120,000 fr. chacun, furent faits, l'un sur les négocians de Damas demeurant au Kaire, l'autre sur les cophtes, et remboursables dans le mois de thermidor. Il fut défendu aux cophtes de se rembourser sur leurs *prix* de ferme [1]. Il leur fut prescrit de verser, dans les caisses des payeurs de l'armée, les sommes qu'ils avaient gardées pour se payer de leurs avances, et interdit d'en faire aucune à l'avenir. On les renvoya au payeur-général, pour liquider celles qui avaient été faites [2].

Le général en chef ordonna qu'il fut pris une mesure pour empêcher qu'il ne sortit de Suez, qu'une quantité de riz, de blé et de sucre proportionnée à celle du café qui y entrait, afin que, pour quelques fardes de cette denrée, le schérif de la Mekke n'enlevât pas la plus grande partie des subsistances [3].

[1] Arrêtés de Bonaparte, des 27 et 30 prairial.
[2] Arrêté de Bonaparte, du 3 messidor.
[3] Lettre à Poussielgue, du 5 messidor.

Il défendit d'embarquer à Suez aucunes denrées ou marchandises, sans le permis de l'administrateur-général des finances, qui ne pourrait en accorder que pour les quantités excédant les approvisionnemens du Kaire et inutiles à l'activité du commerce intérieur.

Tous les droits perçus par les qadys ou leurs secrétaires pour l'administration de la justice, furent abolis et remplacés par un droit de deux pour cent de la valeur des objets en litige, dont moitié pour les émolumens du qady, et l'autre pour les frais des secrétaires et des témoins, sous peine de destitution contre tout officier de justice qui exigerait au-delà du droit [1].

Tant que Bonaparte avait espéré que la paix serait maintenue avec la Porte, il avait souvent proclamé que la France était toujours son amie; que ce n'était point au sultan qu'il était venu faire la guerre; il avait invité le pacha à rentrer au Kaire; l'expédition n'avait eu pour but que de tirer vengeance des beys, et d'exterminer les Mamlouks usurpateurs de la souveraineté de la Porte et oppresseurs du peuple égyptien. Maintenant que la rupture était déclarée, qu'on avait dédaigné toutes ses ouvertures, et qu'il venait de combattre à Saint-Jean-d'Acre les troupes turques arrivées de Rhodes, et au Mont-Thabor le pacha de Damas marchant en vertu de firmans, Bonaparte ne garda plus de ménagemens envers les osmanlis, et résolut de les exclure en Égypte de tous

[1] Arrêté de Bonaparte, du 1er. messidor.

les emplois publics. C'était le complément de la révolution qui devait régénérer la nation égyptienne, et la réintégrer dans la plénitude de ses droits.

Bonaparte avait donné au qadyaskier du Kaire, une mission en Syrie, et consenti à ce que provisoirement son fils le remplaçât pendant son absence. Mais, oubliant ses devoirs et les bienfaits dont il avait été comblé, le qadyaskier resta en Syrie, abandonnant tout à fait l'Égypte. Bonaparte, autorisé par l'ingratitude du père, à se méfier du fils, le fit arrêter, et invita le divan à lui présenter quelqu'un pour remplir les fonctions de qadyaskier, avec la condition qu'il serait né en Égypte.

Le divan choisit le cheyk El-Arychi, et fit, au général en chef, des observations sur la destitution du qadyaskier et l'arrestation de son fils. Il répondit que ce n'était pas lui qui avait destitué le qadyaskier, qu'il s'était destitué lui-même en abandonnant le pays; qu'il n'avait jamais entendu que le fils, jeune et faible, dût occuper définitivement cette place; qu'elle s'était donc trouvée vacante. « Qu'ai-je fait, écrivit-il, pour suivre le véritable esprit du koran? J'ai fait nommer le qady par l'assemblée des cheyks. Mon intention est donc que le cheyk El-Arychi, qui a obtenu vos suffrages, soit reconnu, et remplisse les *fonctions* de qady. Les premiers califes, en *suivant* le véritable esprit du koran, n'ont-ils pas eux-mêmes été nommés par l'assemblée des fidèles?

Il est vrai que j'ai reçu avec bienveillance le fils

du qady lorsqu'il est venu me trouver; aussi mon intention est-elle de ne lui faire aucun mal; et si je l'ai fait conduire à la citadelle, où il est traité avec autant d'égards qu'il le serait chez lui, c'est que j'ai pensé devoir le faire par mesure de sûreté; mais dès que le nouveau qady sera publiquement revêtu et exercera ses fonctions, mon intention est de rendre la liberté au fils du qady, de lui restituer ses biens, et de le faire conduire avec sa famille dans le pays qu'il désirera. Je prends ce jeune homme sous ma spéciale protection; aussi bien je suis persuadé que son père même, dont je connaissais les vertus, n'a été qu'égaré.

C'est à vous à éclairer les bien intentionnés; faites ressouvenir enfin les peuples de l'Égypte qu'il est temps que le règne des osmanlis finisse; leur gouvernement est plus dur cent fois que celui des Mamlouks; et y a-t-il quelqu'un qui puisse penser qu'un cheyk, natif d'Égypte, n'ait pas le talent et la probité nécessaires pour remplir la place importante de qady?

Quant aux malintentionnés et à ceux qui seraient rebelles à ma volonté, faites-les moi connaître. Dieu m'a donné la force pour les punir; ils doivent savoir que mon bras n'est pas faible.

Le divan et le peuple d'Égypte doivent donc voir dans cette conduite, une preuve toute particulière de ces sentimens que je nourris dans mon cœur pour leur bonheur et leur prospérité; et si le Nil est le premier des fleuves de l'Orient, le

peuple d'Égypte, sous mon gouvernement, doit être le premier des peuples [1]. »

Bonaparte chargea le général Dugua de réunir chez lui les membres du divan et de leur faire connaître cette lettre; d'envoyer de suite quelqu'un rassurer les femmes du qady, de donner l'ordre à la citadelle qu'il fût traité avec les plus grands égards; de lui faire demander le lieu où il désirait se rendre, et de lui offrir de le faire conduire en Syrie ou à Constantinople [2].

Les commandans des provinces instruisirent les divans que l'assemblée des ulémas (interprètes de la religion et de la loi), avait nommé qadyaskier le cheyk El-Arychi qui, suivant l'usage, confirmerait les autres qadys, et les manderait au Kaire, pour recevoir l'investiture.

Bonaparte prescrivit aux commandans des provinces de saisir toutes les occasions de faire sentir aux principaux du pays, qu'il était temps que le gouvernement des osmanlis, qui avait été plus tyrannique que celui des Mamlouks même, finît, et qu'il était contre l'esprit du koran, que des osmanlis et des gens de Constantinople vinssent administrer la justice à un peuple dont ils n'entendaient pas la langue; que ce n'était que trois ou quatre siècles après la mort du prophète, que Constantinople avait été musulman; que si le prophète venait sur la terre, ce ne serait pas à Constantinople qu'il établirait sa demeure, mais dans

[1] Lettres des 8 et 9 messidor.

[2] Lettre du 9.

la ville sainte du Kaire, sur les bords du Nil; que le chef de la religion musulmane était le sultan de la Mekke, l'ami des Français, tout comme la véritable science existait dans l'assemblée des ulémas du Kaire, sans contredit les plus savans de tout l'empire, et que l'intention du général en chef était que tous les qadys fussent natifs d'Égypte ou des saintes villes de la Mekke et de Médine.

Bonaparte écrivit au cheyk El-Arychi, qadyaskier distingué par sa sagesse et sa justice :

« Nous vous faisons connaître que notre intention est que vous ne confiiez la place de qady à aucun osmanli. Vous ne confirmerez dans les provinces, pour la place de qady, que des Égyptiens [1]. »

Le général en chef demanda à Fourrier, commissaire près le divan, de lui faire un rapport sur les membres qui composaient le grand et le petit divan, sur les places vacantes, sur les membres du grand divan qui ne seraient pas dignes de leur place, soit par leur peu de considération, soit par une raison quelconque, et de lui présenter un certain nombre d'individus pour remplir les places vacantes. « Mon intention, lui écrivait-il, est de composer ce divan de manière à former un corps intermédiaire entre le gouvernement et l'immense population du Kaire, de manière qu'en parlant à ce grand divan, on soit sûr de parler à la masse de l'opinion [2]. »

[1] Lettre du 27 messidor.
[2] Lettre du 10.

Quoiqu'on fût en état de guerre avec Djezzar-Pacha, et que, l'année précédente, lorsqu'on était en paix, il eût refusé de laisser le commerce libre entre l'Égypte et la Syrie, Bonaparte jugea devoir lui laisser toute liberté, par la raison que le premier besoin était de ne pas laisser tomber l'agriculture, et il en prévint le général Kléber. A Damiette, comme à Alexandrie, ce général exposait sa pénurie et demandait de l'argent. Le général en chef lui citait Desaix, dont la division était au courant pour sa solde par le moyen des impositions; il espérait donc que Kléber viendrait facilement à bout de payer sa division avec les contributions des provinces de Damiette et de Mansourah, et lui conseillait préalablement d'emprunter 60,000 francs à quatre ou cinq négocians turcs ou chrétiens. « Cette province (Damiette), lui mandait-il, a toujours été faiblement administrée, et je ne la calculerai de niveau avec celles de Rosette, du Kaire et d'Alexandrie, que trois ou quatre décades après votre arrivée. Faites tout ce que dans votre prudence vous jugerez nécessaire [1]. »

Sans rien changer au régime administratif des provinces, il y eut alors une concentration dans leurs gouvernemens. Kléber réunissait ceux de Damiette et de Mansourah; Marmont conserva ceux d'Alexandrie, Rosette et Bahyreh; Desaix gouvernait seul la Haute-Égypte. Ils furent auto-

[1] Lettre du 5 messidor.

risés à en employer les revenus à l'acquittement de leurs dépenses.

Le général en chef chargea l'administrateur-général des finances de faire à Kléber un acte de donation de la maison qu'il occupait à Damiette [1].

Le fameux Hassan-Thoubar, ayant vu échouer toutes les révoltes qu'il avait excitées dans cette province, et craignant de finir par tomber dans les piéges qui lui étaient tendus, était allé trouver, à Damas, ses femmes et ses trésors. Après la campagne de Syrie, quoique Bonaparte ne se fût pas emparé d'Acre, ce chèyk, jugeant que la domination des Français en Égypte ne serait pas de sitôt ébranlée, chercha à se rapprocher d'eux, à faire sa paix et à recouvrer ses biens qui étaient séquestrés. Il vint au Kaire. Bonaparte hésita sur le parti qu'il prendrait; le reçut cependant; le trouva un peu instruit par le malheur; crut qu'Hassan serait utile pour l'organisation de la province, les communications avec El-Arych et l'espionnage en Syrie; lui restitua ses biens patrimoniaux, et lui permit d'aller habiter Damiette. Pour gage de sa fidélité, Hassan laissa en otage son fils, âgé de 30 ans.

Du reste, les otages étaient une garantie que le général en chef voulait exiger de toutes les tribus arabes; et il regardait comme rompus tous les traités conclus avec elles [2].

[1] Lettre du 10 messidor.
[2] Lettre de Bonaparte à Kléber, des 5 et 13 messidor.

Il y avait, à la citadelle du Kaire, des détenus de toute espèce qui y avaient été amenés pendant l'expédition de Syrie; c'étaient des Maugrabins et des Mekkains arrêtes dans la Haute-Égypte et qui avaient porté les armes; des Mamlouks qui s'étaient introduits au Kaire sans passeports, au mépris des ordonnances de police qui le leur défendaient; des individus qui avaient tenu des propos contre les Français et provoqué à la révolte; un des assassins du général Dupuis; un derviche indien, et des aventuriers de tous les pays, du fond de la Mer-Noire et de l'Inde. Le général en chef, après s'être fait rendre compte de la situation de ces individus, donna l'ordre au général Dugua d'en faire fusiller un certain nombre. Il y avait parmi eux un seul homme de marque, Abdallah-Aga, ancien gouverneur de Jaffa, fait prisonnier dans le sac de cette ville. « Vous lui ferez trancher la tête, écrivit Bonaparte à Dugua; d'après ce que m'ont dit les habitans de la Syrie, c'est un monstre dont il faut délivrer la terre [1]. »

Dans une visite à l'hôpital de la maison d'Ibrahim-Bey, Bonaparte vit avec mécontentement qu'il y manquait de médicamens essentiels, et surtout de pierre infernale; que les pharmaciens n'étaient pas à leur poste; qu'il y avait des plaintes sur les chirurgiens, pénurie de draps, et que les chemises étaient plus sales qu'elles ne l'auraient été à l'ambulance devant Acre. Il

[1] Lettre du 20 messidor (18 juillet).

écrivit à l'ordonnateur en chef de remédier promptement à tous ces abus [1]. Il alloua aux malades une livre de viande au lieu de trois quarterons qu'ils recevaient [2].

Pour prévenir les maladies dans les principales villes, le général en chef ordonna aux commandans du Kaire, d'Alexandrie, de Rosette et de Damiette, de faire des règlemens afin que les immondices de ces villes ne fussent pas portées sur les différens monticules qui les environnaient, mais déposés dans des lieux d'où leurs exhalaisons ne pussent pas nuire à la salubrité de l'air.

Le médecin en chef Desgenettes fonda, sur un besoin réel de famille, une demande de retourner en France. Le général en chef invita le Directoire à le remplacer, et ne consentit à son départ que lorsque son remplaçant serait arrivé [3]. La cause de cette démarche de Desgenettes fut, dit-on, au contraire, une scène violente qui eut lieu entre eux à une séance de l'institut au sujet des malades de Jaffa, et où le docteur et le général se livrèrent à des explications dont le résultat était que la science des médecins et celle des conquérans avaient des points de ressemblance.

L'esprit de parti s'est avidement emparé de cette séance; cependant elle n'altéra point les sentimens d'estime et la juste mesure d'égards que

[1] Lettre du 7 messidor.
[2] Arrêté du 23.
[3] Lettre de Bonaparte à l'ordonnateur en chef, du 20 messidor.

se devaient Desgenettes et Bonaparte. Le médecin en chef resta en Égypte jusqu'à l'évacuation ; servit ensuite à la grande armée et reçut de l'empereur la récompense de ses services.

Bonaparte demanda à l'ordonnateur en chef un travail pour réduire le nombre des employés des administrations et les remplacer par des officiers et des sous-officiers, blessés de manière à ne pouvoir servir. Un grand nombre de jeunes gens qui pouvaient porter le mousquet entra dans les corps [1].

Plusieurs individus de l'armée, dans la vue d'éviter les fatigues et les dangers des marches, s'étaient attachés à des officiers comme domestiques. Le général en chef défendit à tous ceux des officiers et administrateurs qui n'avaient point amené des domestiques d'Europe, de prendre en cette qualité d'autres individus que des naturels du pays, ordonna à tous les Européens qui avaient fait partie de l'armée d'y rentrer, et condamna à une amende de six francs par jour de retard, et même à l'emprisonnement au bout de dix jours, les maîtres qui négligeraient d'exécuter et de faire exécuter cet ordre par leurs domestiques européens.

Le général en chef accorda une solde aux prisonniers turcs, dont on avait assimilé les grades à ceux de l'armée française ; savoir : par jour aux capitaines, 28 parahs (1 franc); aux lieutenans,

[1] Lettre du 3 messidor.

et sous-lieutenans, 21 ; aux sergens, 6, et aux soldats, 3, outre une ration de pain.

On a vu que des Darfouriens caravanistes s'étaient trouvés dans le rassemblement de Mamlouks et d'Arabes battu par Davoust à Beny-Adyn, le 29 germinal, et que dans le butin fait par les soldats il se trouva des filles esclaves de la caravane de Darfour. Fidèle à son système de favoriser le commerce et de maintenir des relations pacifiques avec les pays voisins, Bonaparte pardonna à cette caravane ses sentimens hostiles et sa mauvaise conduite. Il chargea même Desaix de faire rendre à Krabino, un des chefs darfouriens, sa propre fille qui avait été enlevée à Beny-Adyn, et qui était demeurée entre les mains d'un des chirurgiens de l'armée [1].

De toutes les caravanes qui venaient en Égypte, celle de Darfour était peut-être la plus importante. Elle se composait d'environ 5,000 chameaux, et mettait ordinairement de 40 à 50 jours pour arriver à Syout. Le tiers des chameaux était employé au transport de l'eau pendant la route, où l'on n'en trouvait pas pendant quatre ou cinq jours de marche, un quart au transport des autres provisions de bouche, un huitième pour les marchandises proprement dites, le reste pour porter les malades, et pour suppléer aux chameaux blessés ou qui mouraient. La caravane apportait du tamarin, des peaux de tigre, des plumes d'autruche, 4,000 paires d'outres, de la gomme, la charge de

[1] Lettre du 7 messidor.

150 chameaux de dents d'éléphant. Mais son principal commerce consistait en esclaves noirs ; elle en amenait annuellement de 4 à 5,000, dont les quatre cinquièmes étaient du sexe féminin. Elle payait de fort droits. Immédiatement après son entrée en Égypte, où les marchandises pouvaient s'embarquer sur le Nil, la caravane vendait les chameaux dont elle n'avait plus besoin, c'est-à-dire les quatre cinquièmes de ceux qu'elle avait amenés, et qui avaient servi au transport de l'eau et des provisions nécessaires à la nourriture des esclaves pendant le voyage. Les affaires de commerce que les caravanes de Darfour traitaient en Égypte, les obligeaient ordinairement d'y prolonger leur séjour pendant six à huit mois, de sorte qu'il n'était pas rare d'en voir arriver une au Kaire avant le départ de celle qui l'avait précédée. Ces caravanes achetaient, en retour de leurs importations, des productions du pays et des marchandises d'Europe.

La caravane de Sennar importait en Égypte et en exportait les mêmes objets que celle de Darfour; elle était moins considérable; mais il en venait plusieurs dans l'année.

Pour recruter son armée, Bonaparte résolut d'acheter 2 ou 3,000 nègres ayant plus de 16 ans; son projet était d'en incorporer une centaine par bataillon. Il fit sentir à Desaix toute l'importance de cette mesure, et le chargea de commencer les achats [1]. Mais la caravane n'était pas assez bien

[1] Lettre du 4 messidor.

pourvue pour fournir à ce recrutement. Bonaparte écrivit donc au sultan de Darfour pour le prier de lui envoyer, par la première caravane, 2,000 esclaves noirs ayant plus de 16 ans, forts et vigoureux, qu'il acheterait pour son compte [1].

Bonaparte transmit au Directoire des détails intéressans sur la situation de l'armée, ses pertes, sa force, ses besoins, etc.

« La peste, écrivit-il, a commencé à Alexandrie, il y a six mois, avec des symptômes très-prononcés; à Damiette, elle a été plus bénigne; à Gaza et à Jaffa, elle a fait plus de ravages. Il n'y en a point eu au Kaire, à Súez, ni dans la Haute-Égypte.

Il résulte de l'état que je vous envoie que l'armée française, depuis son arrivée en Égypte jusqu'au 10 *messidor an* VII, *a perdu* 5,344 *hommes.*

Vous voyez qu'il nous faudrait 500 hommes pour la cavalerie, 5,000 pour l'infanterie, 500 pour l'artillerie, pour mettre l'armée dans l'état où elle était lors du débarquement.

La campagne de Syrie a eu un grand résultat. Nous sommes maîtres de tout le désert, et nous avons déconcerté, pour cette année, les projets de nos ennemis. Nous avons perdu des hommes distingués : les généraux Bon et Caffarelli, mon aide-de-camp Croisier; il y a eu beaucoup de blessés.

Notre situation est très-rassurante. Alexandrie, Rosette, Damiette, El-Arych, Qatieh, Salhieh,

[1] Lettres des 12 et 24 messidor.

se fortifient ; mais si vous voulez que nous nous soutenions, il nous faut, d'ici en pluviôse, 6,000 hommes de renfort. Si vous nous en faites passer en outre quinze mille, nous pourrons aller partout, même à Constantinople.

Il nous faudrait alors 2,000 hommes de cavalerie pour incorporer dans nos régimens, avec des carabines, selles à la hussarde et sabres ; 600 hussards ou chasseurs, 6,000 hommes de troupes pour incorporer dans nos corps et les recruter ; 500 canonniers de ligne ; 500 ouvriers, maçons, armuriers, charpentiers, mineurs, sapeurs ; cinq demi-brigades à 2,000 hommes chacune ; 20,000 fusils, 40,000 baïonettes, 3,000 sabres, 6,000 paires de pistolets, 10,000 outils de pionniers.

S'il vous était impossible de nous faire passer tous ces secours, il faudrait faire la paix ; car il faut calculer que d'ici au mois de messidor (an 8), nous perdrons encore 6,000 hommes. Nous serons, à la saison prochaine, réduits à 15,000 hommes effectifs, desquels, ôtant 2,000 hommes aux hôpitaux, 500 vétérans, 500 ouvriers qui ne se battent pas, il nous restera 12,000 hommes, compris cavalerie, artillerie, sapeurs, officiers d'état-major, et nous ne pourrons pas résister à un débarquement combiné avec une attaque par le désert.

Si vous nous faisiez passer 4 ou 5,000 Napolitains, ce serait bon pour recruter nos troupes.

Il nous faudrait 18 à 20 médecins, et 60 ou 80 chirurgiens ; il en est mort beaucoup. Toutes les maladies de ce pays-ci ont des caractères qui de-

mandent à être étudiés. Par-là on peut les regarder toutes comme inconnues ; mais toutes les années elles seront plus connues et moins dangereuses.

Je n'ai point reçu de lettres de France depuis l'arrivée de Moureau, qui m'a apporté des nouvelles du 5 nivôse, et de Belleville, du 20 pluviôse[1].

J'espère que nous ne tarderons pas à en avoir.

Nos sollicitudes sont toutes en France. Si les rois l'attaquaient, vous trouveriez dans nos bonnes frontières, dans le génie guerrier de la nation, et dans vos généraux, des moyens pour leur rendre funeste leur audace. Le plus beau jour pour nous sera celui où nous apprendrons la formation de la première république en Allemagne.

Je vous enverrai incessamment le nivellement du canal du Suez, les cartes de toute l'Égypte, de ses canaux, et de la Syrie.

Nous avons de fréquentes relations avec la Mekke et Mokka. J'ai écrit plusieurs fois aux Indes, aux Iles-de-France. J'en attends les réponses sous peu de jours. C'est le schérif de la Mekke qui est l'entremetteur de notre correspondance.

Le contre-amiral Perrée est sorti d'Alexandrie,

[1] Il écrivait deux jours après, le 12, au commandant des Iles-de-France et de la Réunion, que ses dernières nouvelles de France étaient du mois de ventôse; que les Français s'étaient emparés du royaume de Naples, qui s'était déclaré pour l'Angleterre, et que la République était dans l'état le plus florissant.

le 19 germinal, avec trois frégates et deux bricks; il est arrivé devant Jaffa le 24, s'est mis en croisière, a pris deux bâtimens du convoi turc, chargés de 300 hommes, 100 mineurs et bombardiers, est revenu devant Tentoura pour prendre nos blessés; mais il a été chassé par la croisière anglaise, et a disparu; il sera arrivé en Europe.

Je lui avais remis des instructions pour son retour; personne n'est plus à même que cet officier de nous faire passer des nouvelles et des secours; depuis la bouche d'Omfâreg, Damiette, Bourlos, Rosette, Alexandrie, il peut choisir dans ce moment-ci; et, depuis le 15 ventôse, il n'y a point de croisière devant Alexandrie ni Damiette; cela nous a été utile pour l'approvisionnement d'Alexandrie.

J'ai été très-satisfait de la conduite du contre-amiral Perrée dans toute cette croisière. Je vous prie de le lui faire connaître [1] ».

Par sa lettre du 29 germinal, au contre-amiral Gantheaume, Bonaparte avait laissé Perrée maître de se réfugier dans un port d'Europe, pour peu qu'il fût poursuivi par l'ennemi; dans l'espoir que cet officier ne tarderait pas à ramener en Égypte des fusils, des sabres et quelques renforts, ne fût-ce que quelques centaines d'hommes. Après avoir croisé plus de six semaines sur la côte de Syrie, Perrée crut donc devoir revenir en France. Il allait entrer dans le port de Toulon avec sa di-

[1] Lettre du 10 messidor.

vision de frégates et corvettes, lorsqu'il fut atteint, le 1er. messidor an 7, par la flotte ennemie qui le poursuivait depuis 28 heures. Après s'être vaillamment défendu, accablé par des forces supérieures, il fut fait prisonnier. Le Directoire se hâta de l'échanger, mais il ne retourna plus en Égypte.

Ainsi que Bonaparte l'écrivait au Directoire, il avait en effet essayé plusieurs fois de se mettre en relation avec les Indes; mais il ne paraît pas que ses tentatives eussent réussi ni produit aucun résultat. Il écrivit encore au commandant des Iles-de-France et de la Réunion, que l'établissement solide que la République avait fait en Égypte serait une source de prospérité pour ces colonies; que les ports de Suez et de Qosseïr étaient occupés par des garnisons françaises, et armés, et que les avisos qu'il enverrait pour correspondre avec l'Égypte, seraient sûrs d'y être protégés; de lui transmettre toutes les nouvelles qu'il pourrait avoir des Indes; de faire payer au schérif de la Mekke la somme de 94,000 fr., que le payeur de l'armée tirait en trois lettres de change sur le payeur de l'Ile-de-France, et dont la trésorerie nationale tiendrait compte [1].

Le général en chef écrivit au schérif de la Mekke :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux : il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.

[1] Lettre du 12 messidor.

J'ai reçu votre lettre, et j'en ai compris le contenu.

J'ai donné des ordres pour que tout ce qui peut vous persuader de l'estime et de l'amitié que j'ai pour vous soit fait.

J'espère qu'à la saison prochaine, vous ferez partir une grande quantité de bâtimens chargés de café et de marchandises des Indes : ils seront toujours protégés.

Je vous remercie de ce que vous avez fait passer mes lettres aux Indes et à l'Ile-de-France. Faites-y passer celles-ci, et envoyez-moi la réponse.

Croyez à l'estime que j'ai pour vous, et au cas que je fais de votre amitié[1] ».

[1] Lettre du 12 messidor.

CHAPITRE XIV.

Mouvemens des Arabes dans le Bahyreh. — Les Mamlouks descendent vers la Basse-Égypte. — Mourad-Bey échappe aux expéditions dirigées contre lui. — Une armée turque débarque à Abouqyr et s'empare du fort. — Bonaparte dispose son armée pour aller la combattre. — Bataille d'Abouqyr. — Siége et prise du fort d'Abouqyr. — Échange des prisonniers turcs et français. — Situation intérieure de l'Égypte.

Les mouvemens des Arabes dans le Bahyreh semblaient annoncer quelque projet de débarquement sur la côte, et mettaient obstacle à la levée des contributions. Le général Marmont demandait donc des troupes pour défendre Alexandrie et réprimer les Arabes. Bonaparte y envoya le général Destaing avec un bataillon de la 61e., qui fut bientôt suivi de deux bataillons de la 4e., du 15e. de dragons, du corps de dromadaires et d'une bonne partie de la cavalerie. Ces forces et Destaing étaient sous les ordres de Marmont. Le général en chef les trouvait suffisantes pour dissoudre les rassemblemens et faire payer les impositions. Il pensait même qu'avec une partie de ces troupes, ce général pouvait se porter sur la petite ville de Marïout et détruire ces *maudits* Arabes; que, d'ailleurs, les projets de l'ennemi avaient été tellement déconcertés par la campagne

imprévue et prématurée de Syrie, que s'il tentait quelque chose, cela serait découvert et facile à repousser. « L'ennemi se présentant devant Alexandrie, écrivait-il, ne descendra pas au milieu de la place; ainsi vous auriez le temps de rappeler les détachemens que vous enverriez pour soutenir le général Destaing. »

Ce n'était pas le seul point sur lequel, dans la correspondance de Bonaparte avec ce général, on remarquait quelque aigreur. Il ne concevait pas, par exemple, comment un brick anglais, croisant seul devant Alexandrie, était maître de la mer; pourquoi Dumanoir ne faisait pas sortir, ainsi qu'il y était autorisé, des bricks et une frégate? Il reprochait à Marmont d'avoir laissé embarquer pour la France, sans permission, une grande quantité d'employés et d'officiers de santé; et lui donnait tort dans des discussions mal entendues et impolitiques d'autorité qu'il avait eues avec l'ordonnateur Laigle, et dont le résultat avait été de nuire aux approvisionnemens d'Alexandrie.

Quant à des intrigues de Sidney Smith, « c'est un jeune fou, répondit Bonaparte, qui veut faire sa fortune, et cherche à se mettre souvent en évidence. La meilleure manière de le punir est de ne jamais lui répondre. Il faut le traiter comme un capitaine de brûlot. C'est, au reste, un homme capable de toutes les folies, et auquel il ne faut jamais prêter un projet profond et raisonné. Ainsi, par exemple, il serait capable de faire faire une descente avec 800 hommes. Il se vante d'être entré

déguisé à Alexandrie. Je ne sais si ce fait est vrai, mais il est très-possible qu'il profite d'un parlementaire pour entrer dans la ville, déguisé en matelot [1] ».

Bonaparte envoya encore Murat avec 300 hommes de cavalerie, trois compagnies de grenadiers de la 69[e]. et deux pièces d'artillerie, pour aider, pendant huit ou dix jours, le général Destaing à soumettre le Bahyreh. Trois cents Arabes Ouadis se réunirent à Murat; la tribu envoya des députés au général en chef; ils prétendaient n'être entrés pour rien dans les troubles de cette province. « Quoique ces scélérats, écrivit-il à Marmont, eussent bien mérité que je les fisse fusiller, j'ai pensé qu'il était bon de s'en servir contre la nouvelle tribu qui paraît décidément être leur ennemie.[2] »

Quoique Bonaparte n'eût pas paru croire à une entreprise sérieuse de l'ennemi sur les côtes, un concours de circonstances lui fit changer d'opinion. Les Mamlouks, par des mouvemens qui semblaient combinés et tenir à un plan, cherchaient à gagner la Basse-Égypte, pour se réunir aux Arabes rassemblés dans le Bahyreh, et favoriser un débarquement.

Le 12 messidor, Friant, qui poursuivait sans relâche Mourad-Bey, écrivit, de Beny-Soueyf, à

[1] Lettres de Bonaparte à Destaing et Marmont, des 29 prairial et 8 messidor.

[2] Lettre du 13 messidor.

Bonaparte, que ce bey fuyait dans le Bahyreh. Le général en chef donna l'ordre à Desaix de faire partir tout de suite, pour le Kaire, tous les escadrons ou hommes montés des 9e. de hussards, 3e., 14e. et 15e. de dragons. « Il me paraît, lui écrivit-il, qu'il se trame quelque chose dans le Bahyreh; plusieurs tribus d'Arabes et quelques centaines de Maugrabins s'y sont rendus de l'intérieur de l'Afrique. Mourad-Bey s'y rend aussi. Si ce rassemblement prenait de la consistance, il pourrait se faire que les Anglais et les Turcs y joignissent plusieurs milliers d'hommes. Nous n'avons encore devant Damiette, ni Alexandrie aucune croisière ennemie. J'attache une importance majeure à la prompte exécution de ce mouvement de cavalerie [1]. »

Depuis trente-neuf jours, Friant harcelait Mourad-Bey sans quitter ses traces d'un seul instant, et sans lui laisser le moindre repos.

« La rapidité et la précision de votre marche, lui écrivit Bonaparte, vous ont mérité la gloire de détruire Mourad-Bey. Le général Murat, qui est depuis cinq à six jours dans le Bahyreh, et que j'ai prévenu de l'intention où était Mourad-Bey de s'y rendre, vous le renverra probablement. Je désire que vous ajoutiez aux services que vous n'avez cessé de nous rendre, celui bien majeur de tuer ou de faire mourir de fatigue

[1] Lettre du 14 messidor.

Mourad-Bey. Qu'il meure d'une manière ou de l'autre, je vous en tiendrai compte [1]. »

Ce bey, alors malade, se tenait à la fontaine de Rayan, à 12 lieues de Médineh-Fayoum et à quatre journées des lacs Natron. Friant se disposait à le poursuivre. Bonaparte lançait aussi contre lui le général Lanusse, commandant du Menoufyeh. « Je désire fort, lui mandait-il, que vous ayez la gloire de prendre Mourad-Bey; elle serait due à votre activité et aux services que vous avez rendus pendant notre absence (en Syrie). »

Le général en chef lui annonçait que sous peu de jours il se rendrait à Menouf, pour de là reconnaître l'emplacement d'un fort à bâtir au *Ventre de la Vache* [2].

Friant se mit en marche, le 18, sur la fontaine de Rayan. Mourad-Bey ne l'y attendit pas. Après avoir feint de retourner dans la Haute-Égypte, il fit une contre-marche dans la nuit, coucha, le 22, à Zaoë, et passa, le 23, à 4 heures après midi, à Abousir, à 3 lieues de Gizeh, pour se porter aux lacs Natron. Il n'avait avec lui que 200 Mamlouks, moitié à cheval, moitié sur des chameaux, et 50 à 60 Arabes; il était dans un grand délabrement, et vivement poursuivi par Friant qui lui avait enlevé quelques chameaux [3].

En apprenant cette nouvelle, Bonaparte en-

[1] Lettres des 15 et 17 messidor.
[2] Lettre du 17 messidor.
[3] Lettre de Bonaparte à Lanusse, du 24 messidor.

voya Junot aux Pyramides, et des hommes de toutes parts pour être instruit de la marche de Mourad-Bey. Le général Murat, après être allé aux lacs Natron, le 23, où il n'avait trouvé personne, en partait lorsque le bey se dirigeait de ce côté, et arrivait à Terraneh. Bonaparte lui écrivit : « Si le bonheur eût voulu que vous fussiez resté 24 heures de plus aux lacs Natron, il est très-probable que vous nous apportiez sa tête. Vous vous conduirez selon les nouvelles que vous recevrez ; vous vous rendrez aux lacs Natron, ou sur tout autre point du Bahyreh où vous penserez devoir vous porter pour nous débarrasser de cet ennemi si redoutable et aujourd'hui en si mauvais état. Le général qui aura le bonheur de détruire Mourad-Bey, aura mis le sceau à la conquête de l'Égypte. Je désire bien que le sort vous ait réservé cette gloire [1] ».

En même temps Bonaparte donna l'ordre au général Menou de partir aussi à la poursuite de Mourad-Bey, de passer par les couvens des Syriens, de remonter la vallée du Fleuve-Sans-Eau, de rejoindre les troupes de Desaix postées dans le Fayoum, et de revenir au Kaire par les pyramides de Saqarâh et de Gizeh.

Mais Mourad-Bey, apprenant près des lacs Natron que les Français l'y avaient précédé, n'y trouvant aucun rassemblement, ne recevant aucune nouvelle de débarquement, et jugeant bien

[1] Lettre du 24 messidor.

les périls dont il était environné, revint sur ses pas, et coucha, dans la nuit du 25 au 26, aux Pyramides de Gizeh, du côté du désert, où le cheyk arabe Bertram pourvut à ses besoins. Il monta, dit-on, sur la plus haute pyramide, et considéra la ville du Kaire et sa belle maison de campagne.

Instruit de ce mouvement, Bonaparte partit du Kaire, le 26, avec ses guides à pied et à cheval, les grenadiers des 18e. et 32e., les éclaireurs, deux pièces de canon, et alla coucher aux Pyramides, où Murat vint le joindre. Mourad-Bey était parti le matin, remontant dans le Fayoum. Bonaparte courut toute la journée les déserts pour lui donner la chasse [1]. On lui tua quelques hommes et on lui prit plusieurs chameaux; mais malgré son état de détresse, Mourad-Bey parvint à s'échapper. Il connaissait depuis long-temps tous les débouchés des déserts; il les avait souvent parcourus dans les diverses vicissitudes qu'il avait éprouvées avant de s'élever au pouvoir; et alors même qu'il tenait le sceptre de l'Égypte, il s'était vu plusieurs fois contraint d'y chercher momentanément un asyle avec ses Mamlouks, pour se soustraire aux armées que la Porte envoyait contre lui, s'il ne se croyait pas assez fort pour les braver.

Le 16 messidor, Murat qui faisait éclairer sa marche par un parti d'Arabes, enveloppa, à Dirseh, près de Terraneh, une quarantaine de Mam-

[1] Lettre à Desaix, du 27 messidor.

louks, en tua 15 et en blessa plusieurs; 16 se renfermèrent dans un santon et entreprirent de s'y défendre. Murat arriva; 25 dragons mirent pied à terre pour prendre d'assaut le santon. Sélim-Kachef, qui commandait les Mamlouks, ne voulant pas se rendre aux Arabes, demanda à être conduit au général français et embrassa ses genoux. Murat le releva et le rassura. Les autres prisonniers furent conduits au Kaire. Sélim-Kachef conserva son cheval et ses armes, et resta avec Murat qui lui permettait d'aller à la découverte en avant de la colonne; il revenait fidèlement rendre compte.

Bonaparte lui écrivit : « On m'assure que *Sélim-Kachef* est un grand coquin; méfiez vous-en, et envoyez-le moi sous bonne escorte. Ne donnez pas un moment de relâche aux Mamlouks, si Mourad-Bey descend dans le Bahyreh, ce qui ne paraît pas probable actuellement; il n'a pas avec lui plus de 2 ou 300 hommes mal armés et écloppés. D'ailleurs, je le ferai suivre par une bonne colonne ». Il désirait que Murat marchât sur Marïout, et que Marmont, de son côté, y envoyât une forte colonne d'Alexandrie [1].

Elfy-Bey et Osman-Bey, avec 300 Mamlouks, un millier d'Arabes et autant de chameaux, étaient descendus par le désert, entre la rive droite du Nil et la Mer-Rouge. Repoussés par le général Davoust, ils étaient allés camper à l'oasis de Saba-Byar, et y attendaient Ibrahim-Bey qui devait

[1] Lettre du 19 messidor.

venir de Gaza, et, réuni avec eux, soulever tout le Charqyeh, pénétrer dans le Delta, et se porter sur Abouqyr. Le général Lagrange fut chargé, par le général en chef, de marcher contre eux avec 200 hommes d'infanterie, 250 de cavalerie, 100 Grecs à pied, 30 à 40 à cheval et deux pièces d'artillerie. Le but de cette expédition était de surprendre les beys, de les détruire ou de les obliger de dépasser El-Arych. Bonaparte lui traça tous les détails de sa marche. Lagrange partit du Kaire, le 22 messidor, arriva à Saba-Byar, y surprit le camp des Mamlouks, en tua un bon nombre, notamment Osman-Bey, et leur prit 700 chameaux. Le reste se dispersa et s'enfuit.

Quoique Mourad-Bey eût échappé aux poursuites dirigées de toutes parts contre lui, ce fut cependant un résultat important pour les Français que de l'avoir empêché de gagner le Bahyreh, ainsi que les Mamlouks qui étaient descendus à l'oasis de Saba-Byar; car à peine Bonaparte était-il arrivé aux Pyramides, qu'il apprit par une lettre de Marmont, qu'une flotte turque de 100 voiles, qu'il estimait porter environ 18,000 hommes, avait mouillé, le 23, à Abouqyr, et annonçait des vues hostiles contre Alexandrie. Peut-être cette nouvelle sauva-t-elle Mourad-Bey, car il était au village de Dachour. Bonaparte fut très-contrarié d'abandonner sa poursuite [1]. Mais toute son attention devait se porter alors vers la mer.

[1] Lettre à Desaix, du 27 messidor.

A l'apparition de la flotte turque, Marmont jeta dans le fort d'Abouqyr les secours de toute espèce nécessaires pour le mettre dans une situation respectable. Il craignait que les Turcs, au lieu de venir sur Alexandrie, ne se portassent sur Rosette, le tiers de leurs bâtimens étant de nature à entrer dans le Nil.

Il écrivit au général Destaing, qui était dans les déserts, à la poursuite des Arabes, de se rendre en toute hâte à Alexandrie, pour marcher ensemble avec 1000 ou 1100 hommes vers l'ennemi, et s'opposer à son débarquement. Il écrivit aussi à l'adjudant-général Jullien, commandant à Rosette, de jeter dans le fort Julien une garnison de 150 hommes, et de venir le rejoindre avec le reste de sa troupe [1].

Le 24 (12 juillet), la flotte turque mouilla dans la rade d'Abouqyr.

Bonaparte avait alors à contenir Mourad-Bey qui était sur la frontière de Gizeh, et Ibrahim-Bey qui avait, à Gaza, une attitude menaçante; mais c'était sur la côte qu'était l'ennemi le plus redoutable. Il n'hésita donc pas un instant à marcher sur Alexandrie. Toutes ses dispositions furent faites dans la nuit.

Il envoya, à Rahmanieh, le général Murat avec sa cavalerie, les grenadiers des 69e., 18e. 32e., les éclaireurs et un bataillon de la 13e., une partie de la division Lannes, de la division Rampon

[1] Lettre de Marmont à Bonaparte, du 24 messidor.

et le parc de l'armée. Il expédia l'ordre au général Menou, qui était parti avec une colonne mobile pour les lacs Natron, de rejoindre l'armée à Rahmanieh, après avoir laissé 200 Grecs avec une pièce de canon, pour tenir garnison dans les couvens.

Il écrivit au général Kléber d'opérer, s'il ne l'avait pas déjà fait, et si aucune force imposante n'avait paru devant Damiette, son mouvement sur Rosette, en se portant, avec la majeure partie de ses troupes, à l'extrémité de sa province, afin de pouvoir, dans le moins de temps possible, combiner ses opérations avec le reste, et de livrer El-Arych et Qatieh à leurs propres forces [1].

Il écrivit à Desaix de s'approcher de Beny-Soueyf, de réunir toutes ses troupes en échelons, de manière à pouvoir, en peu de jours, être au Kaire avec la première colonne, et les suivantes à 36 heures d'intervalle les unes des autres; de tenir à Qosseïr 100 hommes, autant dans le fort de Qéné. « Si le débarquement, lui mandait-il, est une chose sérieuse, il faudra évacuer la Haute-Égypte, laissant vos dépôts en garnison dans vos forts; s'il n'est composé que de 5 ou 6000 hommes, alors il faut que vous envoyiez une colonne pour contenir Mourad-Bey, le suivre partout où il descendra dans le Bahyreh, le Delta, le Charqyeh, ou dans la province de Gizeh. Pour ce moment,

[1] Lettre du 24 messidor.

mon intention est que vous vous prépariez à un grand mouvement, et que vous vous contentiez de faire partir de suite une colonne pour poursuivre Mourad-Bey. Vous la dirigerez sur Gizeh.

Je pense que vous aurez fait partir tous les hommes des 7e. de hussards, 13e., 14e. et 15e. de dragons : nous en avons bien besoin. Je vais me porter dans le Bahyreh avec 100 hommes de mes guides pour toute cavalerie. Je suis fâché que Destrée ne soit pas parti avec son régiment [1]. »

Il autorisa le général Dugua, dans le cas où il se passerait des événemens majeurs, à faire venir Desaix au Kaire, et le chargea d'envoyer à l'armée tous les dromadaires et toute la cavalerie qui viendraient de la Haute-Égypte ou du général Lagrange.

Quant aux généraux Reynier et Lagrange, Bonaparte, dans ce premier moment, ne décida rien sur leur destination; il les prévint seulement de se tenir prêts à faire un mouvement sur lui.

En attendant, Reynier fut chargé de faire surveiller les approvisionnemens des forts d'El-Arych, Qatieh, Salieh et Belbeis; de s'opposer, autant qu'il le pourrait, avec la 85e. et le corps de cavalerie sous ses ordres, à tous les mouvemens des fellâh ou des Arabes révoltés, d'Ibrahim-Bey et des troupes de Djezzar; enfin, en cas de forces supérieures, d'ordonner aux garnisons de se ren-

[1] Lettre du 27 messidor.

fermer dans les forts, tandis que lui et ses troupes rentreraient au Kaire [1].

Il écrivit à Poussielgue :

« Je m'éloigne pour quelques jours, citoyen administrateur; je vous prie de me donner très-souvent des nouvelles de ce qui se passera au Kaire. Je ne doute pas que vous ne contribuiez, par votre activité et votre esprit conciliateur, à y maintenir la tranquillité, comme vous l'avez fait précédemment pendant mon incursion en Syrie. »

Bonaparte, avec le quartier-général, partit de Gizeh le 28, et arriva, le 29, à Terraneh. Pour diminuer le nombre de ses ennemis, il se fit précéder par une amnistie en faveur des habitans du Bahyreh, et montra de la confiance aux Arabes, ainsi qu'on va le voir par les deux pièces suivantes :

Proclamation.

« Il n'y a d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.

Aux cheyks, ulémas, schérifs, imans et fellâh de la province de Bahyreh.

Tous les habitans de la province de Bahyreh mériteraient d'être châtiés; car les gens éclairés et sages sont coupables, lorsqu'ils ne contiennent pas les ignorans et les méchans. Mais Dieu est clément et miséricordieux; le prophète a ordonné,

[1] Lettre du 27 messidor.

dans presque tous les chapitres du Koran, aux hommes sages et bons, d'être miséricordieux; je le suis envers vous. J'accorde, par le présent firman, un pardon général à tous les habitans de la province de Bahyreh qui se seront mal comportés, et je donne des ordres pour qu'il ne soit formé contre eux aucune recherche. J'espère que désormais le peuple de la province de Bahyreh me fera sentir, par sa conduite, qu'il est digne de pardon. »

A Moussa, chef de la tribu des Anadis.

« Nous vous faisons savoir, par cette lettre, que nous sommes arrivés aujourd'hui à Terraneh, avec l'armée, pour nous porter dans le Bahyreh, afin de pouvoir anéantir d'un seul coup tous nos ennemis, et confondre tous les projets qu'ils pourraient avoir conçus. Nous désirons que vous nous envoyiez, pour le 1er. thermidor au soir, à Rahmanieh, quelqu'un de votre part, pour nous donner des nouvelles de tout ce qui se passe à Mariout et dans le désert, et de tout ce qui serait à votre connaissance. Nous désirons aussi vous voir bientôt, avec bon nombre de vos gens, pour éclairer la marche de notre armée. Recommandez à tous vos Arabes de se bien comporter, afin qu'ils méritent pour toujours notre protection. J'ai fait occuper par nos troupes les couvens des lacs Natron, et j'y ai fait mettre des canons. Il sera donc nécessaire, quand quelqu'un de votre

tribu s'y présentera, qu'il se fasse reconnaître, car j'ai ordonné que vous soyez traités comme amis. Communiquez le contenu de cette lettre à tous les cheyks, à qui soit le salut. »

Les généraux Lanusse, Fugières, et Robin, réunis, formèrent, dans le Delta, une colonne mobile, pour se porter rapidement, soit sur un des points de la côte, soit sur les communications qui seraient sérieusement menacées.

Le général en chef pensait que Marmont se serait, comme il l'avait annoncé, posté à Abouqyr, pour tomber sur les flancs de l'ennemi, s'il osait débarquer entre Abouqyr et Rosette, et tenter un coup de main.

Il écrivait au Kaire de presser le départ pour l'armée de tous les hommes dispersés, et du corps de Lagrange; de faire tout rejoindre en détachemens d'au moins 200 hommes et notamment beaucoup de chefs de bataillon absens de leurs corps, parce qu'ils étaient un peu incommodés, et qu'ils pensaient que c'était seulement une course contre les Arabes.

Il insistait auprès du général Desaix pour le départ de la colonne mobile contre Mourad-Bey, et celui de la cavalerie qu'il lui avait demandée, pour que le général Rampon et sa colonne, dès leur arrivée au Kaire, filassent en toute diligence sur Rahmanieh.

Il fit savoir au général Reynier qu'il eût à réunir la garnison de Salhieh, en y laissant en tout, compris sapeurs et canonniers, 120 hommes, et

qu'il se tînt prêt à tout événement à se porter de Belbeïs par le Delta sur Rahmanieh ; d'envoyer à l'armée tous les grenadiers et l'artillerie de sa division ; enfin, un millier d'hommes qui seraient d'un grand secours.

Le général Dugua était l'intermédiaire de ces ordres et de la correspondance ; Bonaparte le chargeait d'envoyer un des généraux qui étaient en convalescence au Kaire, pour commander à Gizeh, et de faire partir pour Rahmanieh, sous l'escorte de deux demi-galères et de la chaloupe canonnière *la Victoire*, 2,000 paires de souliers, un nouvel envoi de 2 ou 300,000 rations de biscuit et de la farine ; de se servir de l'italien Rosetti pour correspondre par le moyen des Arabes Anadis, et d'avoir cependant l'œil sur ses démarches ; de faire appeler Selim-Kachef, qui s'était rendu à Murat et qui était représenté comme un homme extrêmement dangereux, de lui dire que, comme le général en chef allait dans le Bahyreh, il désirait l'avoir avec lui, à cause de ses connaissances locales, et de le faire embarquer sur une des demi-galères, en le consignant au commandant, et en lui recommandant d'avoir pour lui quelques égards ; que cependant, il en répondait comme d'une chose capitale ; de faire fusiller les prisonniers qui se permettraient le moindre mouvement ; de fixer les yeux sur les approvisionnemens de la citadelle de Gizeh, de la tour d'Ibrahim et des petits forts ; de faire connaître au divan que, vu les troubles survenus dans le Bahyreh, et le grand

nombre de mécontens qui s'y trouvaient, le général en chef avait jugé à propos de s'y rendre lui-même; quant aux bâtimens qui étaient sur la côte, de lui dire qu'on croyait que c'étaient des Anglais, et qu'on répandait que la paix était faite entre la Porte et la France; de montrer au divan la proclamation du général en chef aux habitans du Bahyreh; de l'amuser avec l'expédition du général Menou aux lacs Natron, et du genéral Destaing à Marïout [1].

Le général Destaing, auquel Marmont avait écrit sept lettres, n'avait reçu que la septième et n'était arrivé à Alexandrie que le 26 au soir. Le 27, à deux heures du matin, Marmont se mit en marche avec 1,100 hommes. Il avait à peine fait une lieue qu'il reçut une lettre du commandant d'Abouqyr, qui lui annonçait que toute l'armée turque avait débarqué, et occupait les positions que tenait autrefois la légion nautique.

Il crut qu'il y aurait de la folie, n'ayant laissé que 400 hommes à Alexandrie, d'aller attaquer à une distance de cinq lieues, un corps de 15 à 16,000 hommes posté et soutenu par le feu des chaloupes canonnières. Il retourna donc dans la place, avec l'opinion, d'ailleurs, que le fort et la redoute d'Abouqyr, bien armés et défendus par 300 hommes, résisteraient jusqu'à ce qu'il eût reçu une augmentation de forces, pour attaquer l'armée turque et le dégager [2].

[1] Lettres du 29 messidor.
[2] Lettre de Marmont à Bonaparte, du 27 messidor.

Kléber avait donné l'ordre au chef de brigade Maugras, qui était dans les environs de Mansourah, de se porter à Rosette avec le 2ᵉ. bataillon de la 75ᵉ.; c'était tout ce qu'il pouvait faire, n'ayant dans ce moment à Damiette, y compris la garnison de Lesbeh, que 3 ou 400 hommes, et présumant que l'ennemi ferait une forte diversion de son côté.

Pendant le débarquement des Turcs, l'adjudant-général Jullien avait employé tous ses moyens pour jeter dans le fort Julien les effets et les munitions qui se trouvaient en très-grande quantité à Rosette. Cette opération l'avait occupé jusqu'au 28; il laissa alors 150 hommes dans le fort. Il ne lui en resta plus que 50 avec lesquels il *lui fut impossible* de se rendre à Alexandrie, le passage du lac Madieh étant occupé par les Turcs, et craignant que le fort d'Abouqyr ne se fût déjà rendu. « Du reste, écrivait-il à Bonaparte, si l'ennemi se porte sur moi, je tâcherai de mériter votre estime. »

Godard, commandant du fort d'Abouqyr, n'avait pas douté que Marmont ne vînt à son secours, et comptait seconder son attaque en faisant une sortie vigoureuse qui, mettant l'ennemi entre deux feux, eût pu fortement l'embarrasser dans le moment où il n'avait encore aucun établissement à terre. Ce commandant laissa donc 35 hommes dans le fort avec le chef de bataillon du génie Vinache, et s'établit dans la redoute avec 265 hommes. Le 27, depuis le matin, il se battait avec acharne-

ment. Vers quatre heures du soir, le caisson qui contenait ses poudres, prit feu et le priva de munitions. Les Turcs profitèrent de cette circonstance et montèrent à l'assaut. La redoute fut emportée, et tout ce qu'il y avait de Français égorgés.

Le fort capitula après un siége de deux jours, et la garnison fut faite prisonnière [1].

Dès lors, Marmont, présumant, désirant même une attaque de l'ennemi, écrivit au général en chef, dans le cas où il aurait des craintes sur Alexandrie, de ne pas presser pour cela sa marche, attendu que tout était prêt pour la bien défendre [2].

L'adjudant-général Jullien se félicitait de n'avoir pas pu s'y rendre, sa présence à Rosette, où il s'attendait à être attaqué, contenant dans le devoir cette ville et la province. « Si l'ennemi se porte sur moi, écrivait-il au général en chef, et qu'il m'arrive des secours à temps, la retraite pourra lui être difficile. Je suis sur mes gardes, et j'espère qu'il n'aura pas le fort Julien aussi facilement que celui d'Abouqyr [3]. »

Cependant le départ des troupes et du général en chef avaient excité au Kaire une grande curiosité. Conformément à l'intention du général en

[1] La reddition du fort a été traitée de lâcheté. (Gourgaud, tome II, page 326.) Ce jugement paraît plus que sévère. Que pouvait faire une garnison de 35 hommes contre l'armée turque toute entière ?

[2] Lettre du 29 messidor.

[3] Lettre du 30.

chef, on avait cru, dans le premier moment, devoir y cacher le débarquement des Turcs. Dugua et Poussielgue disaient que tout ce mouvement avait pour but de poursuivre Mourad-Bey. *On ne* prit pas longtemps le change. Tout était tranquille; mais un fait donnait à penser sur la disposition des esprits. Avant le départ de Bonaparte, on affluait chez l'effendi du miry et à l'administration de l'enregistrement; et les 29 et 30 messidor, il ne s'y était pas présenté un seul individu.

Bonaparte arriva, le 1.er thermidor, à Rahmanieh. Il y fut rejoint successivement par les généraux Lannes, Robin, Fugières, et par le général Menou revenant des lacs Natron, où il n'avait rien appris sur Mourad-Bey, ni rencontré un *seul* individu. Les 2 et 3, l'armée fut réunie.

Marmont écrivit que les Turcs étaient occupés à débarquer leur artillerie, qu'ils avaient coupé les pontons construits par les Français pour la communication avec Rosette, sur le passage qui joint le lac Madieh à la rade d'Abouqyr; que, d'après les rapports de ses espions, l'ennemi était fort de 15,000 hommes; qu'il se proposait d'attaquer Alexandrie, et de sommer la garnison de se rendre, avec l'offre de la transporter en France [1].

Le 2 thermidor, Bonaparte fit son plan et donna ses ordres. Sa ligne d'opération était Alexandrie, Berket-Gitas et Rosette. Il comptait se tenir avec

[1] Lettre à Bonaparte, du 29 messidor.

la masse de l'armée à Berket. Marmont, à Alexandrie, formait sa droite, et Kléber, qu'il supposait près de Rosette, sa gauche. Si l'ennemi était en force, Bonaparte se proposait de se battre dans un bon champ de bataille, ayant avec lui ou sa droite ou sa gauche; il tâcherait que celle des deux qui ne pourrait pas être avec lui, arrivât à temps pour servir de réserve.

Berket est à une lieue de la hauteur d'El-Ouah et à une lieue de Becentoûaï, village assez considérable. Bonaparte mandait à Kléber de prendre tous les renseignemens nécessaires sur la situation d'Edkoû, village sur la route de Rosette à Abouqyr, par rapport à Berket, et de tâcher de s'organiser de manière à pouvoir, au premier ordre, se porter le plus promptement possible sur Edkoû ou Berket; et comme il serait possible que les communications fussent interceptées, d'avoir beaucoup de monde en campagne pour savoir ce que faisait et où était le général en chef, afin que, s'il arrivait des cas où il n'y eût pas d'inconvénient à un mouvement, et où des avis feraient penser à Kléber qu'on avait dû le lui ordonner, il le fît.

« Quelque chose qui arrive, écrivait-il à ce général, je compte entièrement sur la bravoure de 16 à 18,000 hommes que vous avez avec vous; je ne pense pas que l'ennemi en aurait autant, quand même ses 100 bâtimens seraient chargés de troupes [1]. »

[1] Lettre du 2 thermidor.

A cette époque, l'armée française en Égypte ne comptait qu'en-

Murat, déjà posté à Berket avec la 69e., la cavalerie, un escadron de dromadaires et de l'artillerie, eut l'ordre de se rendre, dans la nuit du 2 au 3, sur la hauteur d'El-Ouah, pour se mettre, par des détachemens, en communication avec Alexándrie, faire reconnaître l'ennemi à Abouqyr, et pousser des patrouilles sur Belcter et autour du lac Madieh.

Si l'ennemi avait pris Abouqyr, Marmont devait envoyer la cavalerie et les dromadaires à Berket avec 2 pièces de 8 bien approvisionnées, l'intention du général en chef étant, avant d'agir, de réunir toute la cavalerie de l'armée. Si le fort d'Abouqyr tenait encore et qu'il y eût une nécessité imminente de le secourir, Marmont devait partir sur-le-champ, Murat ayant l'ordre de le seconder. Si Abouqyr pouvait attendre jusqu'à ce que le général en chef prît lui-même un parti, il était recommandé à Marmont de lui faire parvenir, le 3 au soir, des nouvelles positives de l'état des choses. Bonaparte n'attendait que ce rapport

viron 25,000 combattans. Il n'y en avait pas le quart à la bataille d'Abouqyr. Kléber n'amena qu'un bataillon de la 2e., un de la 75e. et la 25e. demi-brigade qui ne prirent pas de part à la bataille. Il ne pouvait pas avoir dans sa division 16 à 18,000 hommes. Il est donc probable que Bonaparte voulait donner le change à l'ennemi, dans le cas où, comme il le prévoyait, une des copies de sa lettre tomberait entre ses mains. Il paraît que cette ruse de guerre réussit, puisque le bruit courait au camp des Turcs que Kléber avait 15,000 hommes; on y croyait aussi que Bonaparte en avait autant, ainsi qu'on le voit dans un rapport de Mustapha-Pacha au grand-visir.

et le temps convenable au repos des troupes pour marcher. Du reste, il pensait que les rassemblemens du Bahyreh ayant été absolument détruits, et Mourad-Bey ne sachant où donner de la tête, l'opération des ennemis était entièrement manquée [1].

Il se proposait, à mesure que la cavalerie arrivait, d'établir des postes en échelons jusqu'au débouché du lac Madieh pour couvrir Rosette; en attendant, il prescrivait à l'adjudant-général Jullien d'envoyer tous les jours des reconnaissances, de prévenir le général en chef si l'ennemi faisait un mouvement sur Rosette, et alors de rentrer dans son fort [2].

Il renvoya Menou dans cette ville. Aussitôt son arrivée, ce général devait débarrasser le fort de tout ce qui l'encombrait, vivres, artillerie, malades, et tout envoyer à Rahmanieh; laisser une garnison respectable dans le fort, et avec le reste de ses troupes, se tenir toujours organisé pour pouvoir se porter sur Berket, point de toutes les opérations; faire partir, le 4 au soir, de Rosette pour Berket, avec 100 hommes d'escorte qui formeraient une première patrouille, 30 chameaux chargés de riz, 10 chargés de biscuit; ce serait, aux yeux du général en chef, un grand service, un service essentiel; entretenir une correspondance très-active avec le général Kléber, qui

[1] Lettre à Marmont, du 2 thermidor.
[2] Lettre du 3.

devait avoir opéré son mouvement sur Rosette; si l'ennemi venait en force sur cette ville, et que Menou ne se jugeât pas en état de le culbuter, se renfermer dans le fort, et attendre qu'une colonne, partie de Berket, se portât sur Edkoû, pour prendre l'ennemi en flanc et par ses derrières; avoir pour but principal, en cas d'attaque sérieuse, de défendre le fort Julien, afin que l'ennemi n'eût pas l'embouchure du Nil, et enfin l'empêcher d'arriver à Rosette [1].

Bonaparte avait déjà écrit au divan de cette ville pour lui faire connaître son arrivée à Rahmanieh. « Dieu, lui mandait-il, a mis l'Égypte en mon pouvoir pour que je lui rende son ancienne splendeur, et m'a donné la force nécessaire pour accomplir sa volonté et anéantir tous nos ennemis. » Il désirait que le divan tînt note de tous les hommes qui, dans cette circonstance, se conduiraient mal, afin de pouvoir les châtier exemplairement; qu'il envoyât des espions à Abouqyr et deux fois par jour des exprès au quartier-général pour y porter des informations [2].

Cette lettre fut bien accueillie par le divan. Les habitans de Rosette étaient en général bien intentionnés. Au premier bruit qui s'était répandu que l'adjudant-général Jullien allait quitter cette ville, une députation de 36 notables s'était présentée chez lui. « Commandant, lui dit l'ora-

[1] Lettre de Bonaparte à Menou, du 3 thermidor.
[2] Lettre du 2 thermidor (20 juillet).

teur, on assure que tu vas nous quitter; reste ici parmi des amis; tu nous as gouvernés en père; personne n'a osé se plaindre de toi; tu n'as dérobé l'argent d'aucun de nous; tu peux compter sur l'attachement que nous t'avons voué; nous combattrons à tes côtés, si l'on vient t'attaquer. Mais, si tu pars, ne t'offenses pas si, pour éviter la vengeance des Osmanlis, nous nous montrons tes ennemis. Nous serons peut-être obligés de tirer sur toi; mais sois sûr que nos coups ne t'atteindront pas. » Jullien les rassura, promit de rester avec eux, et ne leur demanda que du calme et une entière neutralité, ayant des forces suffisantes pour mettre la ville à l'abri d'une invasion. Elle avait une population de 12,000 âmes, et il n'avait que 200 hommes; mais il s'était gagné tous les cœurs par la pureté et la sagesse de son administration.

Bonaparte écrivit encore, par Menou, au divan de Rosette :

« Dieu est grand et miséricordieux.

Au divan de Rosette, choisi parmi les plus sages et les plus justes.

J'ai reçu vos lettres, et j'en ai compris le contenu.

J'ai appris avec plaisir que vous avez les yeux ouverts pour maintenir tout le monde de la ville de Rosette dans le bon ordre. Le général Menou partira ce soir avec un bon corps de troupes; je porterai moi-même mon quartier-général à Berket, où je vous prie de m'envoyer les renseigne-

mens que vous pourrez avoir. Faites une circulaire pour annoncer à tous les villages de la province que heureux seront ceux qui se comporteront bien, et contre qui je n'aurai pas de plaintes à faire; car ceux qui seront mes ennemis périront indubitablement.

Que le salut du prophète soit sur vous. »

Menou arriva le 5 à Rosette. Il trouva que l'adjudant-général Jullien y gouvernait en sage adminitrateur et en bon militaire; que les habitans se conduisaient à merveille; que de nombreux convois de vivres et de munitions se faisaient sur Berket.

Tout en prenant ses dispositions pour battre l'ennemi, le général en chef ne perdait donc pas de vue la tranquillité intérieure; pour contenir la malveillance et raffermir dans leurs bons sentimens les partisans des Français, il fallait qu'il annonçât aux peuples une grande confiance dans ses forces, et, pour ainsi dire, l'infaillibilité de ses armes. C'était surtout le divan du Kaire dont la fidélité importait le plus pour l'exemple. Bonaparte lui écrivit :

« Choisis parmi les gens les plus sages, les plus instruits, et les plus éclairés; que le salut du prophète soit sur eux!

Je vous écris cette lettre pour vous faire connaître qu'après avoir fait occuper les lacs Natron, et presque le Bahyreh, pour rendre la tranquillité à ce malheureux pays et punir nos ennemis, nous nous sommes rendus à Rahmanieh. Nous

avons accordé un pardon général à la province qui est aujourd'hui parfaitement tranquille.

Quatre-vingt bâtimens, petits et gros, se sont présentés pour attaquer Alexandrie ; mais, ayant été accueillis par des bombes et des boulets, ils ont été mouiller à Abouqyr où ils commencent à débarquer. Je les laisse faire, parce que mon intention est, lorsqu'ils seront tous débarqués, de les atteindre, de tuer tout ce qui ne voudra pas se rendre, et de laisser la vie aux autres, pour les mener prisonniers, ce qui fera un beau spectacle pour la ville du Kaire. Ce qui avait conduit cette flotte ici, était l'espoir de se réunir aux Mamlouks et aux Arabes, pour piller et dévaster l'Égypte. Il y a sur cette flotte des Russes, qui ont en horreur ceux qui croient à l'unité de Dieu, parce que, selon leurs mensonges, ils croient qu'il y en a trois. Mais ils ne tarderont pas à voir que ce n'est pas le nombre des dieux qui fait la force, et qu'il n'y en a qu'un seul, père de la Victoire, clément et miséricordieux, combattant toujours pour les bons, confondant les projets des méchans, et qui, dans sa sagesse, a décidé que je viendrais en Égypte pour en changer la face, et substituer à un régime dévastateur, un régime d'ordre et de paix. Il donne par là une marque de sa haute puissance ; car ce que n'ont jamais pu faire ceux qui croient à trois, nous l'avons fait, nous qui croyons qu'un seul gouverne la nature et l'univers.

Et, quant aux Musulmans qui pourraient se

trouver avec eux, ils seront réprouvés, puisqu'ils se sont alliés, contre l'ordre du prophète, à des puissances infidèles et à des idolâtres. Ils ont donc perdu la protection qui leur aurait été accordée; ils périront misérablement. Le Musulman qui est embarqué sur un bâtiment où est arborée la croix, celui qui tous les jours entend blasphémer contre le seul Dieu, est pire qu'un infidèle même. Je désire que vous fassiez connaître ces choses aux différens divans de l'Égypte, afin que les malintentionnés ne troublent pas la tranquillité des différentes villes; car ils périront comme Damanhour et tant d'autres qui, par leur mauvaise conduite, ont mérité ma vengeance.

Que le salut de paix soit sur les membres du divan [1]. »

Les troupes n'arrivaient pas du Kaire et de la Haute-Égypte aussi vite que le désirait Bonaparte. Il pressait le général Dugua d'imprimer à tous les mouvemens l'activité devenue si nécessaire, de faire des revues scrupuleuses, de mettre en route tout ce qui, sous une foule de prétextes, restait en arrière; en ayant soin cependant, pour prévenir tout accident, que les détachemens fussent de 250 à 300 hommes; d'en envoyer journellement et même deux fois par jour. « Vous en sentez, lui écrivait-il, toute l'importance. A chaque heure, il peut y avoir une affaire décisive, et,

[1] Lettre du 3 thermidor.

dans le petit nombre de troupes que j'ai, 300 hommes ne sont pas une faible chance [1] ».

Parmi les gens en retard, les drogmans se firent surtout remarquer; ils manquèrent tous à la fois. « Ces messieurs, écrivit Bonaparte à Dugua, ont probablement assez volé. Faites arrêter le citoyen Bracewich, et en général tous les drogmans des généraux qui sont ici, embarquez-les sur une djerme armée, et envoyez-les à Rahmanieh. »

Jusque-là, Bonaparte ignorait encore que le fort d'Abouqyr se fût rendu; mais il en était instruit lorsque, le même jour, il écrivit au général Marmont, en lui annonçant un renfort de canons, quelques hommes épars de sa garnison, et ce qui, suivant son expression, était plus précieux encore, le chef de brigade d'artillerie Faultrier : « Gardez-vous avec la plus grande vigilance : ne dormez que de jour; baraquez vos corps très à portée; faites battre la diane bien avant le jour; exigez qu'aucun officier, surtout officier supérieur, ne se déshabille la nuit; faites battre souvent de nuit l'assemblée ou toute autre sonnerie convenue, pour voir si tout le monde connaît bien le poste qui lui a été désigné. Il doit y avoir à Alexandrie une grande quantité de chiens dont vous pouvez aisément vous servir en en liant un grand nombre à une petite distance de vos murailles. Relisez avec soin le réglement sur le service des places assiégées : c'est le fruit de l'expérience; il est rempli de bonnes choses.

[1] Lettre du 3 thermidor.

L'état-major vous envoie les signaux convenus pour pouvoir communiquer pendant le siége ou le blocus, si le cas arrivait.

Si d'Abouqyr ils vous écrivent pour vous sommer de vous rendre, faites beaucoup d'honnêtetés au parlementaire; faites-leur sentir que l'usage n'est pas de rendre une place avant qu'elle soit investie; que s'ils l'investissent, alors vous pourrez devenir plus traitable; poussez cette négociation aussi loin que vous pourrez, car je regarderais comme un grand bonheur, si la facilité avec laquelle ils ont pris Abouqyr, pouvait les porter à vous bloquer : ils seraient alors perdus. Sous peu de jours, j'aurai ici un millier d'hommes de cavalerie.

S'ils ne vous font pas de proposition, et que vous ayez une ouverture naturelle de traiter avec eux, vous pourriez les tâter. La transition alors serait de connaître la capitulation d'Abouqyr, les sûretés que l'on a données à la garnison pour passer en France, et si l'on tiendra cette promesse, ce qui, naturellement, vous mène à pouvoir faire sentir que vous les trouvez très-heureux [1]. »

Au quartier-général, on n'était pas exactement instruit de la force, de la situation de l'ennemi et surtout de ses desseins. Les renseignemens envoyés d'Alexandrie et de Rosette étaient peu d'accord et très-imparfaits. Marmont évaluait le nombre des Turcs à 18,000 hommes, et l'adjudant-général Jullien à 10,000.

[1] Lettre du 3 thermidor.

Ils pouvaient être environ 16,000. Ils avaient 30 ou 40 pièces de canon de différens calibres, et environ 2 ou 300 chevaux ou mulets. L'armée était commandée en chef par Mustapha, pacha de Romélie. Il y avait quelques Turcs émigrés d'Alexandrie et de Rosette, et entre autres Osman-Roguey, ex-gouverneur de Rosette. La flotte était de 100 et quelques bâtimens, dont un vaisseau anglais à 2 ponts. Les Turcs se retranchaient. Un jour, leur projet était d'attaquer Alexandrie, et le lendemain Rosette. Ils se plaignaient de ne pas voir accourir les fellâh et les Arabes; il n'en était venu que 8 auxquels on avait donné des pelisses. Les Turcs croyaient que l'armée française, rassemblée à Rahmanieh, était de 15,000 hommes, et que Kléber devait en amener autant à Bonaparte. L'intention de l'ennemi paraissait donc être de se fortifier dans la presqu'île en attendant des renforts de l'intérieur ou du dehors.

Quoiqu'il n'eût fait aucune démonstration propre à donner de l'inquiétude sur Damiette, Kléber mit quelque hésitation dans ses mouvemens pour se rapprocher de la ligne des opérations. Les généraux Reynier et Lagrange n'ayant pas été compris dans les premiers ordres donnés par Bonaparte, ne passèrent la branche de Damiette que du 3 au 4, apportant avec eux 100,000 fr. Dans la Haute-Égypte, le mouvement des troupes se faisait avec une telle lenteur qu'on ne croyait pas qu'il pût être exécuté avant la crue du Nil, de manière que, si des hostilités éclataient sur la

frontière de Syrie, on ne devait guère compter sur la division de Desaix. Ce général empêchait même Zayonscheck et Destrée d'exécuter les ordres directs qu'ils avaient reçus de Bonaparte de lui amener des troupes. Rampon était parti de la province d'Atfyh; mais on doutait qu'il pût arriver à temps.

Le général en chef, résolu d'attaquer l'ennemi pour ne pas lui donner le temps de se fortifier et de recevoir des renforts, ne pouvait donc plus compter sur les troupes en marche à cette époque, et ne devait calculer, pour livrer bataille, que sur celles qu'il avait réunies.

Cependant, à tout événement, il expédia l'ordre formel à Desaix, après avoir laissé Friant à la poursuite de Mourad-Bey, de se porter en personne au Kaire avec sa première colonne, et de se faire remplacer à Beny-Soueyf par la seconde; arrivé au Kaire, de se réunir à ce qui s'y trouvait de la division Reynier, pour se tenir en état de marcher à Ibrahim-Bey, s'il passait le désert sans toucher à El-Arych ni à Qatieh. Quant à la garnison du Kaire, elle trouverait un refuge assuré dans les forts qui contiendraient la ville, quelque événement qui pût arriver[1].

L'armée partit, le 4, de Rahmanieh, et prit position, le 5, à Berket. Le but de Bonaparte était, dans ce moment, de reconnaître la position de l'ennemi, et de voir s'il était possible de l'atta-

[1] Lettre du 4 thermidor.

quer et de le culbuter dans la mer [1]. Des sapeurs furent envoyés à Beïdah pour y nettoyer les puits. L'officier du génie Picot se porta en reconnaissance avec 25 dragons et 12 dromadaires; il trouva les Turcs dans le calme le plus parfait.

Au Kaire, on attendait avec impatience quelque chose de positif sur la descente et ses suites. Il ne circulait que des bruits vagues. Le peuple était tranquille; il ne paraissait y avoir d'inquiétude que parmi les chrétiens et les Francs. Les notables, bien informés de l'état des choses, avaient tenu des conciliabules, étaient convenus d'observer la plus parfaite neutralité, et d'empêcher tout mouvement qui pourrait la violer, ou troubler un moment la tranquillité.

Les lettres de Bonaparte au divan, où il parlait de Russes, avaient inspiré une grande frayeur aux Turcs. Poussielgue lui mandait donc que s'il y en avait dans l'armée débarquée, et que si on pouvait en faire quelques-uns prisonniers, on ferait bien de les envoyer de suite au Kaire, et que cela produirait un bon effet. Mais il n'y en avait pas.

Dans les provinces de Mansourah et de Qélioubeh, dès que les troupes s'en étaient retirées, les paysans s'étaient emparés des serafs, leur avaient enlevé les sommes qu'ils avaient, provenant des contributions, et les avaient arrêtés.

Dans l'Atfyh, aussitôt après le départ de Rampon, 300 Mamlouks étaient venus s'y établir pour

[1] Lettre à Desaix, du 4 thermidor.

intercepter les barques chargées de grains, venant de la Haute-Égypte.

Ibrahim-Bey, croyant qu'à la nouvelle du débarquement des Turcs, les Français auraient évacué El-Arych, y envoya un détachement pour s'en emparer; mais il y fut reçu à coups de fusil et de canon, et s'en retourna à Gaza. Il paraît que Djezzar et Ibrahim attendaient, pour entrer en Égypte, que les Turcs débarqués eussent obtenu des succès.

La caravane des Maugrabins, qui était passée par le Kaire, le 18 germinal, y revenait. Djezzar voulut les arrêter pour les réunir à ses troupes. Ils le refusèrent, en disant que leur roi était l'ami des Français; qu'ils n'étaient pas soldats, et qu'ils désiraient retourner dans leur pays. Ils continuèrent donc leur route, et arrivèrent au Kaire.

L'armée partit de Berket dans la nuit du 5. Une division prit position à Kafr-finn, et l'autre à Beïdah. Bonaparte, avec le quartier-général, vint à Alexandrie. Il se fit rendre compte de l'état de la place et de la situation de l'ennemi. Il eut, dit-on, une vive explication avec Marmont, auquel il reprocha de ne s'être point opposé au débarquement, et d'avoir laissé sacrifier la brave garnison d'Abouqyr. Marmont répétant, pour se justifier, ce qu'il avait déjà écrit, que les Turcs étaient débarqués au nombre de 15,000, tandis qu'il n'avait que 1,200 hommes; « Eh! avec vos 1,200 hommes, lui répondit Bonaparte, je serais allé jusqu'à Constantinople! » D'ailleurs, les Turcs

n'étaient pas tous débarqués quand ils prirent la redoute; ils n'avaient pas d'établissemens à terre; en rase campagne, ce n'étaient pas des adversaires très-redoutables; en cas de revers, la retraite était toujours facile, les Turcs n'ayant pas de cavalerie.

1° Bonaparte fit partir les trois bataillons de la garnison d'Alexandrie, aux ordres du général Destaing, pour aller reconnaître l'ennemi, prendre position au puits, situé à moitié chemin de l'isthme, et le faire nettoyer.

Si l'ennemi était bien établi, Bonaparte se proposait de prendre une position parallèle, appuyant sa droite au lac Madieh, sa gauche à la mer, de s'y fortifier par des redoutes, de tenir ainsi l'ennemi bloqué sur la presqu'île, de lui couper toute communication avec l'intérieur, et d'attendre, pour attaquer, l'arrivée des troupes qui étaient en marche.

Le 6, après avoir employé une partie de la matinée à visiter les fortifications d'Alexandrie, Bonaparte se rendit au puits; il y fut rejoint par toutes les troupes qui étaient à Berket, au nombre d'environ 6,000 hommes. Il y reçut des nouvelles de la marche du général Kléber, qui espérait le rejoindre dans la journée du lendemain avec deux bataillons, un de la 2e. et l'autre de la 75e.

Les Turcs n'ayant point de cavalerie pour s'éclairer, on espérait les surprendre; mais une compagnie de sapeurs, partie le 6 fort tard d'Alexandrie, dépassa les feux de l'armée française

et tomba dans ceux de l'armée turque. Les sapeurs se sauvèrent, excepté dix par lesquels les Turcs apprirent la présence des Français. Ils passèrent la nuit à faire leurs dispositions pour résister à une attaque.

Le général en chef changea alors son premier plan et résolut d'attaquer, sinon pour s'emparer de toute la presqu'île, du moins pour obliger l'ennemi à reployer sa première ligne derrière la seconde, ce qui permettait aux Français d'occuper la position de cette première ligne et de s'y retrancher. L'armée turque étant ainsi resserrée, il devenait facile de l'écraser de bombes, d'obus et de boulets.

Mustapha-Pacha avait sa première *ligne* appuyée à droite et à gauche sur deux monticules de sable, l'un dominant le lac Madieh, et l'autre tenant à la mer. Il y avait 3 à 4,000 hommes avec du canon.

La seconde ligne de l'ennemi, à 5 ou 600 toises de la première, était dans une position formidable. Là, l'isthme est extrêmement étroit et n'a pas plus de 400 toises. Son centre était à la redoute française dont il s'était emparé en avant du village d'Abouqyr, crénelé et barricadé, qu'il occupait aussi; sa droite était placée derrière un retranchement prolongé depuis la redoute jusqu'à la mer, pendant l'espace de 150 toises; sa gauche, en partant aussi de la redoute, vers la mer, occupait des mamelons et la plage qui se trouvaient à la fois protégés par les feux de la redoute, du fort et de 30 chaloupes canonnières;

il avait, dans cette seconde position, 8 ou 9,000 hommes et 12 pièces de canon. Environ 1,500 hommes, formant la réserve, occupaient le fort d'Abouqyr.

Toute sa cavalerie consistait en 2 ou 300 chevaux appartenant aux officiers qu'on avait formés en pelotons pour fournir des gardes aux postes avancés et une escorte à Mustapha-Pacha.

L'escadre était mouillée à deux lieues dans la rade.

Le 7 thermidor (25 juillet), à la pointe du jour, l'armée se mit en mouvement, l'avant-garde, commandée par Murat, ayant sous ses ordres 400 hommes de cavalerie, et le général Destaing avec trois bataillons et deux pièces de canon.

La division Lannes formait l'aile droite, et la division Lanusse l'aile gauche. La division Kléber, attendue dans la journée, était destinée à former la réserve. Venait ensuite le parc, couvert par un escadron de cavalerie.

Le général Davoust, avec 2 escadrons et 100 dromadaires, eut ordre de prendre position entre Alexandrie et l'armée, tant pour assurer la communication avec cette place que pour faire face aux Arabes dans le cas où ils feraient quelque mouvement hostile.

Menou devait, à la pointe du jour, se trouver à l'extrémité de la barre de Rosette à Abouqyr, au passage du lac Madhieh, pour canonner tout ce que l'ennemi aurait dans le lac, et lui donner de l'inquiétude sur sa gauche.

Après deux heures de marche, l'avant-garde

se trouva en présence de l'ennemi. Bonaparte arrêta les colonnes et donna ses derniers ordres.

Lannes, avec 1,800 hommes, fit ses dispositions pour attaquer la gauche de l'ennemi; Destaing, avec un pareil nombre de troupes, se disposa à attaquer la droite. Murat, avec toute la cavalerie et une batterie légère, se partagea en trois corps, la gauche, la droite et la réserve. Les tirailleurs de Lannes et de Destaing s'engagèrent avec les tirailleurs ennemis. Les Turcs maintenaient le combat avec succès; mais Murat, par un mouvement rapide comme la pensée [1], ayant pénétré par une belle plaine de 400 toises, qui séparait les ailes de l'ennemi, dirigea sa gauche sur les derrières de leur droite, et sa droite sur les derrières de leur gauche, coupant ainsi la communication de la première ligne ennemie avec la seconde. Les troupes turques perdirent alors contenance et voulurent se reployer sur leur deuxième ligne, mais la cavalerie les sabra, les culbuta et les jeta dans le lac Madieh et la mer. Ils y périrent tous [2].

Ce succès coûta peu et donna l'espérance de forcer la seconde ligne de l'ennemi. Le général en chef se porta en avant, avec le chef de brigade du génie Crétin, pour la reconnaître. La gauche était la partie la plus faible.

[1] Lettre de Bonaparte au Directoire, du 9 thermidor.

[2] On lit dans Gourgaud, tome II, page 334, que ce corps était de 9 à 10,000 hommes. Suivant la lettre de Bonaparte au Directoire et la relation de Berthier, il n'y avait à cette première ligne que 3,000 hommes.

Le général Lannes eut l'ordre de former ses troupes en colonnes, de couvrir de tirailleurs les retranchemens de la gauche des ennemis, et, sous la protection de toute son artillerie, de longer le lac, de tourner les retranchemens et de se jeter dans le village. Murat, avec toute sa cavalerie, se plaça en colonne serrée derrière Lannes pour répéter la même manœuvre qu'à la première ligne, et dès que Lannes aurait forcé les retranchemens, se porter sur les derrières de la redoute de la droite des Turcs. Cretin, qui connaissait parfaitement les localités, lui fut donné pour diriger sa marche. Destaing fut destiné à faire de fausses attaques pour attirer l'attention de la droite de l'ennemi.

Toutes ces dispositions furent d'abord couronnées par les plus heureux succès. Lannes força les retranchemens au point où ils joignaient le lac, et se logea dans les premières maisons du village. L'ennemi fut poursuivi jusqu'à la redoute, centre de sa seconde ligne. Cette position était très-forte; la redoute était flanquée par un boyau qui fermait à droite la presqu'île jusqu'à la mer; un autre boyau se prolongeait sur la gauche, mais à peu de distance; le reste de l'espace était occupé par l'ennemi qui était sur des mamelons de sable et sous des palmiers.

On mit des canons en position au village et le long de la mer pour battre la droite de l'ennemi et la redoute. Les bataillons de Destaing et Fugières, avec la 18e., attaquèrent à la droite et au

centre; la cavalerie attaqua à la gauche, chargea à plusieurs reprises avec impétuosité, sabra les Turcs qui se trouvaient devant elle, et les força de se jeter à la mer. Le chef de brigade Duvivier fut tué dans une de ces charges poussées au-delà même des fossés de la redoute.

Le général en chef envoyait ou conduisait lui-même des renforts d'infanterie pour appuyer et renouveler les attaques.

La 18e. marcha aux retranchemens; l'ennemi sortit en même temps par sa droite; les têtes de colonnes se battaient corps à corps. Les Turcs cherchaient à arracher les baïonnettes; le fusil en bandoulière, ils ne se servaient plus que du sabre et du pistolet. La 18e. arriva enfin jusqu'aux retranchemens; mais elle fut arrêtée par le feu de la redoute. Généraux, officiers et soldats faisaient des prodiges de valeur. Fugières, blessé à la tête, continua de combattre et eut le bras gauche emporté par un boulet. Le chef de brigade du génie Crétin fut tué; l'adjudant-général Leturcq le fut aussi dans les retranchemens, au moment où il s'y précipitait pour y entraîner les soldats. Le chef de brigade Morangiez fut blessé. La 18e. fut obligée de se retirer sur le village, laissant sur le terrain une vingtaine de braves.

Les Turcs s'élancèrent alors de leurs retranchemens pour couper la tête aux morts et aux blessés. Lannes saisit cet instant et fit attaquer la redoute de vive force par sa gauche. La 22e., la 69e. et un bataillon de la 75e. sautèrent dans le

fossé et furent bientôt sur le parapet et dans la redoute; le chef de bataillon Bernard de la 69e. et le capitaine de grenadiers Baille y entrèrent les premiers, tandis que la 18e. s'était élancée de nouveau au pas de charge sur la droite de l'ennemi.

Murat, qui suivait tous les mouvemens, et qui était constamment aux tirailleurs, profita de ce moment pour ordonner à un escadron de charger et de traverser toutes les positions de l'ennemi jusque sur les fossés du fort. Par ce mouvement, exécuté avec autant d'impétuosité que d'à-propos, toute retraite fut coupée à l'ennemi à l'instant où la redoute était forcée. Sa déroute fut complète; la cavalerie le sabra de toutes parts; cependant, à l'aide du village, un certain nombre de Turcs parvint à se jeter dans le fort; tout le reste, frappé de terreur, se précipita dans la mer, se noya, ou fut fusillé et mitraillé [1]. Le rivage où, un an auparavant, les courans avaient apporté les cadavres anglais et français, était en entier couvert de cadavres turcs [2] sur lesquels les soldats firent un grand butin en argent et en choses de prix. Murat pénétra dans la tente de Musta-

[1] On lit dans Gourgaud, tome II, page 336, que 3 ou 4,000 Turcs furent jetés à la mer; suivant la relation de Berthier, ils étaient 10,000. Un moment auparavant, il dit qu'il n'y en avait dans cette seconde ligne qu'à peu près 7,000. Il est certain que c'est dans cette seconde ligne que se trouvait le gros de l'armée turque, et que c'est là par conséquent qu'elle éprouva la plus grande perte.

[2] Lettre de Bonaparte au Directoire, du 9 thermidor.

pha-Pacha pour le faire prisonnier. Le pacha alla fièrement à sa rencontre et lui tira un coup de pistolet dont la balle l'atteignit au-dessous de la mâchoire inférieure. Murat, d'un coup de sabre, lui abattit deux doigts de la main droite et le fit saisir par ses soldats. Deux cents Turcs furent faits prisonniers avec lui; il en resta 2,000 sur le champ de bataille; les tentes, les bagages, 200 drapeaux, les 3 queues du pacha, 30 ou 40 pièces de canon, dont 2 anglaises données par la cour de Londres au grand-seigneur, restèrent au pouvoir des Français. Sidney Smith, qui faisait les fonctions de major-général du pacha, et qui avait choisi les positions de l'armée turque, faillit être pris; il eut beaucoup de peine à rejoindre sa chaloupe. L'armée turque fut anéantie; excepté ce qui s'était réfugié dans le fort, il ne se sauva pas un seul homme.

Rampon, avec les 600 hommes qu'il amenait d'Atfyh, ne put prendre part à la bataille, malgré la rapidité de sa marche. Le 8, Reynier n'était encore qu'à Rahmanieh. La division Kléber n'arriva que trois heures après l'entière destruction des Turcs. Mais Kléber ayant de sa personne pris les devants, rejoignit Bonaparte au moment où l'enlèvement de la redoute et la prise de Mustapha-Pacha venaient d'assurer la victoire. Ce général, entraîné par l'enthousiasme que lui inspiraient un aussi beau succès et le spectacle des débris de l'armée turque, cherchant leur salut dans la mer et n'y trouvant que la mort, se jeta

au cou de Bonaparte, en s'écriant : « *Venez, mon général, que je vous embrasse ! Vous êtes grand comme le monde !* »

Bessières, à la tête des guides, l'adjudant-général de cavalerie Roize et le général Junot se distinguèrent; mais le gain de la bataille fut dû principalement au général Murat. Il en fut récompensé par le grade de général de division [1].

Cette glorieuse journée, « une des plus belles que Bonaparte eût vues [2], » coûta à l'armée d'Orient 150 hommes tués et 750 blessés [3]; mais parmi les morts se trouvaient l'adjudant-général Leturcq et le chef de brigade Duvivier, deux excellens officiers de cavalerie, d'une bravoure à toute épreuve; que le sort de la guerre avait longtemps respectés [4]; le chef de brigade du génie Crétin, l'officier qui possédait le mieux

[1] Lettre de Bonaparte au Directoire, du 9 thermidor.

[2] Lettre de Bonaparte à Dugua, du 9 thermidor.

[3] Bonaparte dit, dans sa lettre au Directoire, 100 hommes tués et 500 blessés; dans ses lettres à Desaix et à Reynier, 100 tués et 400 blessés.

D'après le rapport fait par le chirurgien en chef Larrey au général en chef :

La bataille seule avait donné, blessés environ . . .	500	730
Reçus depuis.	230	
De ce nombre, blessés mortellement.	20	
Estropiés et incapables de servir, dont 27 amputés sur le champ de bataille, environ	100	
Propres à un service sédentaire	170	
Pouvant reprendre le service actif, environ. . . .	447	

(*Rapport de Larrey*, corresp. inéd., t. VII, p. 116.

[4] Lettre de Bonaparte au Directoire, du 9 thermidor.

cette science difficile et dans laquelle les moindres fautes ont tant d'influence sur le résultat des campagnes et les destinées des états [1]; Guibert, neveu de l'officier-général de ce nom, si connu par ses ouvrages de tactique, que nous avons déjà honorablement caractérisé, et pour lequel Bonaparte avait beaucoup d'amitié [2]. Ce fut auprès de lui que cet aide-de-camp fut frappé d'un biscayen qui lui perça la poitrine et dilacéra le poumon. Il vivait encore; le général en chef lui adressa quelques paroles de consolation et ne put tenir à ce spectacle déchirant. Le général Fugières, lorsqu'il eut le bras emporté par un boulet de canon, crut mourir et dit à Bonaparte : « Général, vous envierez un jour mon sort, je meurs sur le champ d'honneur [3] ! ». Mais le calme et le sang-froid, premières qualités d'un véritable soldat, concoururent à le sauver; il fut amputé à l'épaule.

Sur le champ de bataille d'Abouqyr, Bonaparte, par l'ordre du jour suivant, décerna à Murat et à sa cavalerie une récompense digne de leur valeur :

[1] Lettre de Bonaparte au Directoire, du 9 thermidor.

[2] *Idem*.

[3] *Idem*.

Quelle prophétie! Il l'envia sans doute plus d'une fois dans ses grands revers et dans les angoisses de sa captivité. Il l'enviait, lorsqu'il s'écriait dans sa longue agonie et un mois avant sa mort : « Puisque je devais perdre la vie d'une manière aussi déplorable, pourquoi les boulets l'ont-ils épargnée? (Antommarchi, tome II, page 78.)

« Le général en chef, voulant donner une marque de satisfaction à la brigade de cavalerie du général Murat, qui s'est couverte de gloire à la bataille d'Abouqyr, ordonne au commandant d'artillerie de remettre à cette brigade les deux pièces anglaises qui avaient été envoyées par la cour de Londres en présent à Constantinople, et qui ont été prises à la bataille. Sur chaque canon, sera gravé le nom des trois régimens qui composaient cette brigade, le 7e. de hussards, le 3e. et le 14e. de dragons, ainsi que le nom du général Murat et celui de l'adjudant-général Roize; il sera écrit sur la volée : *Bataille d'Abouqyr* [1]. »

Bonaparte honora la mémoire des braves qui avaient péri glorieusement à Abouqyr et sur d'autres champs de bataille. Il avait déjà donné à un fort du Kaire le nom de son aide-de-camp *Sulkowsky*; au fort de Qéné le nom du chef de brigade *Pinon*. Il donna à Alexandrie, au fort de l'Observation, le nom du chef de brigade du génie *Crétin*; au fort triangulaire celui du chef de brigade *Duvivier*; au fort des Bains, celui de l'adjudant-général *Leturcq*; à un nouveau fort à construire à Abouqyr celui de son aide-de-camp *Guibert*; au fort du Général à Alexandrie le nom de *Caffarelli*.

Le général en chef annonça à l'armée les résultats de la bataille d'Abouqyr par cet ordre du jour :

« Le nom d'Abouqyr était funeste à tout Fran-

[1] Ordre du jour du 9 thermidor.

çais; la journée du 7 thermidor l'a rendu glorieux; la victoire que l'armée vient de remporter accélère son retour en Europe.

Nous avons conquis Mayence et la limite du Rhin, en envahissant une partie de l'Allemagne. Nous venons de reconquérir nos établissemens aux Indes et ceux de nos alliés. Par une seule opération, nous avons remis dans les mains du gouvernement le pouvoir d'obliger l'Angleterre, malgré ses triomphes maritimes, à une paix glorieuse pour la République.

Nous avons beaucoup souffert; nous avons eu à combattre des ennemis de toute espèce; nous en aurons encore à vaincre; mais enfin, le résultat sera digne de nous et nous méritera la reconnaissance de la patrie [1]. »

Le jour même où il venait de détruire l'armée turque, Bonaparte, portant ses regards vers les frontières de la Syrie, la Haute-Égypte et l'intérieur de la Basse-Égypte, donnait des ordres pour faire retourner dans leur station la plupart de ses troupes. Il mandait à Desaix, s'il était descendu au Kaire, de retourner le plus tôt possible dans la Haute-Égypte pour y achever la levée des impositions et de 600 dromadaires; à Reynier, de retourner dans le Charqyeh, le prévenant qu'on disait le grand-visir à Damas avec 8,000 hommes, et de ne pas perdre un instant pour lever les impôts avant l'inondation qui s'approchait;

[1] Ordre du jour du 14 thermidor.

au général Lanusse, de se rendre à Menouf, et à Kléber de s'en aller à Damiette. Il mandait à Dugua, en l'informant de ces dispositions : « Je reste à Alexandrie quelques jours pour débrouiller ce chaos. Au moindre événement, je puis être au Kaire dans trois jours [1]. »

Plus de 4,000 Turcs s'étaient jetés dans le fort d'Abouqyr; ils n'avaient presque pas de vivres. On les somma de se rendre; le fils du pacha, son kiaya, les officiers voulaient capituler; mais les soldats s'y refusèrent; il fallait donc les assiéger. « La moitié de la garnison, écrivait Bonaparte à Menou, en lui mandant de rester dans sa position jusqu'à ce que le fort fût pris, veut se rendre, l'autre moitié aime mieux se noyer. Ce sont des animaux avec lesquels il faut beaucoup de patience. Au reste, la reddition ne nous coûtera que des boulets [2]. » Malheureusement elle coûta aussi des hommes. Lannes fut chargé du siége.

Les batteries françaises tirèrent sur le fort; mais leur feu ne suffisant pas pour le réduire, Bonaparte envoya à Alexandrie un renfort de 12 pièces de siége, ordonna de raser les maisons attenant au fort, de tirer 120 bombes par mortier dans 24 heures, et d'éloigner les chaloupes canonnières de l'ennemi [3].

D'autres batteries furent placées sur la droite et la gauche de l'isthme, quelques chaloupes ca-

[1] Lettres du 9 thermidor.
[2] Lettre du 9.
[3] Lettre à Faultrier, du 10 thermidor.

nonnières furent coulées bas; une frégate fut démâtée et forcée de prendre le large.

L'ennemi, commençant à manquer de vivres, fit une sortie et s'introduisit dans quelques maisons du village. Lannes y courut et fut blessé à la jambe; Menou le remplaça dans la conduite du siége; un aide-de-camp de Rampon fut tué; la 32e. eut 60 hommes hors de combat, parmi lesquels 9 tués; la 13e. perdit aussi 13 hommes. Les officiers généraux disaient que les Turcs entendaient mieux la guerre des maisons que les Français; qu'elle faisait perdre beaucoup de monde en détail; que la troupe se décourageait. Menou défendit donc les attaques partielles et les bravades des tirailleurs jusqu'à ce que toutes les batteries fussent prêtes. C'était l'intention de Bonaparte.

Le 11, l'ennemi avait fait de grands progrès et s'était emparé de presque tout le village. Les assiégeans en reprirent une partie, et, à mesure qu'ils avançaient, faisaient des retranchemens et crénelaient les murs. L'ennemi était audacieux et les troupes de siége manquaient d'énergie. Il avait débouché à la poterne qui donnait sur la mer, et reçu de l'eau et quelques vivres. Il s'empara des équipages du général Menou, tua son meilleur cheval, et ne lui laissa pas une chemise [1].

L'attaque du fort était donc devenue une affaire beaucoup plus sérieuse qu'on ne se l'était imaginé. Persuadé qu'il se rendrait aux premiers coups de canon, on avait négligé de resserrer

[1] Lettre de Menou à Bonaparte, du 12 thermidor.

d'abord la garnison, de manière à empêcher les sorties et à prévenir ses attaques. L'artillerie ne travaillait pas. Faultrier était très-mal secondé; il avait un directeur de parc qui se croyait au parc de Meudon et qui ne se donnait aucun mouvement. Enfin, il semblait que les uns eussent oublié ce qu'ils savaient de l'art de la guerre, et que les autres eussent perdu leur ancien courage. « Il faut, écrivait Junot au général en chef, en lui transmettant ces observations sévères, que vous sachiez la vérité. Tout le monde ne vous la dit pas, et je crois qu'il est instant que vous la connaissiez [1]. »

Mais le même jour, le général Davoust, étant de tranchée, fit une attaque vigoureuse, et, après avoir tué une grande quantité de Turcs dans les maisons, reprit le village tout entier jusqu'au fort, une pièce de 8 et deux pièces de 16. Sur-le-champ on retrancha toute la tête du village. Cette guerre de chicane avait déjà coûté aux assiégeans 280 hommes, presque le double de ce qui avait péri à la bataille d'Abouqyr.

Ce fut Davoust qui, par ses sages dispositions, décida principalement la reddition du fort. A compter de ce moment, le siége cessa d'être meurtrier pour les assiégeans; ce ne fut plus qu'une affaire de canons et de mortiers, ainsi que Bonaparte n'avait cessé de le recommander aux généraux.

[1] Lettre du 12 thermidor.

Le 15, le général Robin était de tranchée; les batteries françaises étaient sur la contrescarpe; les mortiers faisaient un feu très-vif; le fort n'était plus qu'un monceau de pierres. L'ennemi n'avait plus de communication avec l'escadre; il mourait de faim et de soif. Il prit le parti, non de capituler, car les Turcs ne capitulent pas, mais de jeter ses armes, et de venir en foule embrasser les genoux du vainqueur. On fit 1,814 prisonniers, parmi lesquels le fils du pacha, son kiaya, un effendi, Osman-Roguey, Osman-Kirieh-el-Tchaouchieh, ex-commandant de Berembal. 400 Turcs se jetèrent à la mer plutôt que de se rendre aux Français. Des 1,814 prisonniers, il en mourut presque subitement 400 des souffrances qu'ils avaient éprouvées pendant le siége et pour s'être gorgés d'eau et de pain en sortant du fort. 700 Turcs avaient été tués hors du fort pendant le siége. On y trouva en outre 1,400 cadavres. Total de ce qui s'était réfugié dans le fort après la bataille, 4,314 [1].

Les prisonniers de distinction furent réservés pour arriver en même temps que Bonaparte au Kaire où des logemens leur furent préparés dans la citadelle; les autres furent répartis sur divers points pour être employés à des travaux.

Osman-Kirieh et Osman-Roguey furent accusés d'avoir informé Mourad-Bey de l'arrivée de la flotte turque et d'avoir cherché à soulever la pro-

[1] Lettre de Menou à Bonaparte, du 19 thermidor.

vince du Bahyreh; Bonaparte ordonna qu'ils fussent jugés. Osman-Kirieh fut décapité à Alexandrie, et Osman-Roguey à Rosette.

Le général en chef, regardant la place d'Abouqyr comme un poste important, en donna le commandement à l'adjudant-général Jullien, ne croyant pas pouvoir la confier en de meilleures mains [1].

Quant au fort, Bonaparte ne voulait le conserver que comme batterie; il désirait un centre de force qui protégeât cette batterie et celle du phare. Il chargea le chef de bataillon du génie Bertrand, qui s'était distingué au siége, de lui présenter un projet. Cet officier proposa d'établir un fort sur une hauteur qui avait été occupée par la gauche des Turcs, éloignée de la mer de 250 toises, de 400 du lac Madieh, et élevée au-dessus de la mer de 60 pieds [2].

En attendant, le général en chef donna l'ordre à Menou de faire sur-le-champ démolir les deux villages, de renvoyer toute l'artillerie de siége à Alexandrie, excepté 4 pièces de 24 et 2 mortiers à la Gomère qui resteraient à Abouqyr; de faire évacuer sur le Kaire, par Rosette, toutes les pièces de 3 et de 4 prises sur les Turcs, excepté 2 qui resteraient à Abouqyr et 2 à Rosette; de faire rétablir le ponton servant au passage du lac

[1] Lettre à Menou, du 9 thermidor.

[2] Las Cases, tome 1, page 178, fait raconter par Bertrand que Bonaparte donna l'ordre à l'officier de ses guides, Hercule, de charger avec 25 hommes un millier de cavaliers turcs. Or, il n'y avait pas 300 chevaux dans l'armée turque.

Madieh ; enfin, de rester quelques jours dans l'isthme pour mettre le fort d'Abouqyr dans l'état de défense dont il était encore susceptible, de tout réorganiser, et d'ordonner à l'adjudant-général Jullien de s'y rendre lorsque les choses seraient dans un état satisfaisant [1].

Le général en chef envoya, le 15, un parlementaire à Sidney Smith pour traiter d'un échange des prisonniers turcs blessés. Pendant ce temps-là, le vice-amiral ottoman dépêchait aussi un parlementaire à Abouqyr. Menou, sans vouloir même l'entendre, le renvoya au général en chef à Alexandrie. Le lendemain, Sidney Smith expédia en parlementaires à Abouqyr son lieutenant et le major Frédéric Bromley, officier au service de la Porte-Ottomane. Menou répondit qu'il n'avait aucune autorisation du général en chef relative aux parlementaires, et qu'il fallait s'adresser au général Marmont ; que d'ailleurs les malades et les blessés avaient été transférés à Alexandrie, et que tout ce qui avait rapport à leur échange se traiterait beaucoup plus facilement dans cette place.

Le prétendu Frédéric Bromley était tout simplement l'émigré français Tromelin qui, de concert avec Phélippeaux, avait concouru à l'évasion de Sidney Smith du Temple, et qui depuis s'était attaché à la fortune du commodore anglais.

Bonaparte fit faire par Berthier des reproches à Menou sur ses rapports avec la croisière an-

[1] Lettre du 15 thermidor.

glaise et notamment avec des émigrés. Menou se justifia facilement, puisqu'il avait renvoyé les parlementaires sans avoir voulu les entendre. « Quant aux émigrés, répondit-il à Bonaparte, si j'étais plus connu de vous, mon général, vous sauriez que personne ne les déteste plus que moi; je leur ai voué une haine implacable. Je sais fort bien que, si j'étais entre leurs mains, je n'aurais pas pour un quart-d'heure à vivre; je le leur rends au centuple. Un constituant républicain, et qui a le malheur d'être né dans une caste privilégiée, est pour les émigrés l'homme le plus odieux. Du reste, mon général, je n'ai entendu parler d'aucun émigré. Je ne sais s'il en existe sur la flotte ennemie; je ne m'en suis pas même informé. Ma mission a été ici de prendre le fort d'Abouqyr; j'ai eu le bonheur d'y parvenir; je ne me suis pas mêlé d'autre chose. C'est avec la même exactitude que je tâcherai de m'acquitter de tout ce dont vous me chargerez, et par attachement pour la chose publique, et par attachement franc et simple pour vous [1]. »

Le général Marmont, autorisé par Bonaparte, arrêta à Alexandrie, le 18 thermidor, avec Patrona-Bey, commandant l'escadre turque, un cartel pour l'échange des prisonniers, aux conditions suivantes :

Les prisonniers seront échangés homme pour homme, et grade pour grade. Les blessés et chi-

[1] Lettre du 17 thermidor.

rurgiens ne sont point censés prisonniers de guerre. Les prisonniers français détenus à Constantinople, et dans les différentes places de l'empire de Turquie, seront transportés dans les délais de trois mois, sur des bâtimens, devant le port d'Alexandrie, où il sera réuni à la même époque un même nombre de prisonniers turcs qui seront échangés contre les Français. Toutes les fois que des bâtimens turcs, ayant à bord des prisonniers français, viendront devant Alexandrie, ils feront connaître au commandant de cette place le nombre de prisonniers qu'ils auront à échanger. Le commandant français sera tenu de représenter un même nombre de prisonniers turcs, dans l'espace de 72 heures, afin qu'on puisse procéder sur-le-champ à l'échange.

« Pendant les 15 jours qu'a durée cette expédition, écrivit Bonaparte au Directoire, j'ai été très-satisfait de l'esprit des habitans d'Égypte : personne n'a remué, et tout le monde a continué de vivre comme à l'ordinaire [1]. »

Nous avons rapporté quelques perturbations qui eurent lieu dans certaines localités, après le départ des troupes pour marcher sur Abouqyr, et la suspension subite du paiement des impositions au Kaire comme dans les provinces. Ce n'étaient pas des hostilités graves et éclatantes; mais on y voyait des symptômes d'une mauvaise disposition des esprits qui aurait pu faire explosion, si la

[1] Lettre du 23 thermidor.

victoire d'Abouqyr n'était pas venue rassurer les amis des Français, réduire au silence et frapper de terreur leurs ennemis.

Que Bonaparte parût croire et écrivît que la population de l'Égypte était soumise et fidèle, c'était d'une bonne et sage politique. Mais les faits prouvaient qu'elle avait besoin d'être incessamment contenue dans la soumission par un bras de fer et la plus rigoureuse surveillance.

En rentrant dans le Charqyeh, Reynier trouva les habitans dans de mauvaises dispositions; ils ne croyaient pas à la victoire d'Abouqyr et se persuadaient que les Français avaient été battus. En traversant la province de Mansourah, les paysans du village de Deramtour s'armèrent pour lui refuser le passage; il fut obligé de l'attaquer, et de leur tuer une centaine d'hommes [1].

Au Kaire, la nouvelle de la victoire d'Abouqyr fut reçue avec enthousiasme par tous les Français. On se félicitait, on s'embrassait, la joie était sincère et unanime. Toutes les passions, tous les intérêts se turent devant l'éclat d'un triomphe qui venait de venger sur cette même plage l'affront que la marine y avait reçu. Mais cette victoire ne fit aucune sensation sur les habitans; le divan en reçut très-froidement la nouvelle et mit beaucoup de tiédeur à la publier. Le 15, il y eut quelque mouvement dans la ville; on ferma des boutiques; un homme criait hautement dans les rues : « Aux armes, Musulmans, le moment est

[1] Lettre de Reynier à Bonaparte, du 17 thermidor.

venu de vous débarrasser de ces chiens de *Français*; il nous est arrivé du renfort à Abouqyr, et il nous en vient de Syrie ». L'aga des janissaires accourut, arrêta cet homme et une douzaine de mauvais sujets qui excitaient de la fermentation. Le divan envoya chercher l'aga, et lui reprocha publiquement d'arrêter les Turcs sur le moindre prétexte, et de n'être pas un bon Musulman. L'aga fut obligé de se justifier; il fit couper la tête aux deux plus coupables, et, par condescendance pour le divan, mit les autres détenus en liberté. Le divan se mêlait de tout; il écoutait les plaintes des cheyks des villages qui ne voulaient pas payer les impositions ou qui demandaient des dégrèvemens; il plaidait leur cause avec chaleur. Il mandait les Cophtes et exigeait qu'ils missent en liberté tous les cheyks tenus en otages pour le paiement du miry. Il écrivit à Bonaparte pour lui demander de faire retirer de la citadelle et placer chez ses membres 13 otages de Syrie, parmi lesquels était Seïd-Ychieh, muphty de Jaffa. Enfin il mettait beaucoup d'empressement à demander la liberté des prisonniers de toute espèce, beaucoup de lenteur à expédier les affaires administratives les plus importantes, et de l'affectation à se plaindre, dans ses assemblées, des chrétiens et des agens de la police. 600 livres de poudre furent trouvées dans les magasins de Hadji-Mustapha à Boulaq. On intercepta une lettre écrite de Syrie à un schérif, lui annonçant qu'il y avait plus de marchandises que jamais, toutes bien conditionnées, et qu'elles ne tarderaient pas à partir

pour l'Égypte. Ces marchandises étaient des troupes [1].

Poussielgue concluait de ces faits qu'il était temps de déterminer bien précisément les fonctions du divan et d'en fixer les limites; il avait une tendance excessive à acquérir du pouvoir, et pour s'en servir contre les intérêts de l'armée. Tous ces gens-là conspiraient secrètement; il n'y avait aucun compte à faire sur les habitans, quels qu'ils fussent. Poussielgue était content du cheyk El-Sadat; Seïd-Omar se conduisait assez bien; le cheyk El-Bekry avait peur; tous les autres cheyks étaient des traîtres ou des fanatiques. Le muphty était un ambitieux qui visait à la popularité et à la célébrité, et qui sacrifierait tous les Français plutôt que de perdre la moindre partie de son crédit. Il n'y avait pourtant rien à craindre dans le moment; mais il ne fallait pas de revers [2].

[1] Lettres de Poussielgue et de Dugua à Bonaparte, des 19 et 24 thermidor.

[2] Lettre de Poussielgue à Bonaparte, du 19 thermidor.

CHAPITRE XV.

Retour de Bonaparte au Kaire.—Expédition de Destaing contre les Arabes du Bahyreh.—Bonaparte adresse des reproches à Desaix.—Mourad-Bey aux abois.—Bonaparte prend des mesures pour mettre la côte à l'abri d'une descente.—Pénurie des finances.—Fête du prophète.—Habillement de l'armée.—Travaux scientifiques en Égypte.—Bonaparte tente d'ouvrir des négociations avec le grand-visir.—L'expédition d'Égypte devient un chef d'accusation contre le Directoire et Talleyrand.—Effet de la victoire d'Abouqyr à Paris.

Bonaparte partit d'Alexandrie le 17 thermidor (4 août) pour se rendre au Kaire. Il envoya le général Destaing dans le Bahyreh pour reconnaître et surveiller les tribus d'Arabes qui y étaient réunies, et qui, au mépris de leurs promesses, n'avaient cessé de commettre des hostilités. Le projet de Bonaparte était de diriger successivement d'autres troupes contre eux, de les amuser par des propositions de traités, de les envelopper, et de tomber en force sur eux. Le général Destaing ne jugea pas à propos d'attendre cette réunion, et marcha dans la nuit du 18 au 19 thermidor pour surprendre le camp des Arabes; mais, instruits de son mouvement, ils évacuèrent leurs troupeaux et leurs équipages, et, en arrivant au point du jour entre Zemran et Delingah, Destaing vit les Arabes levant leur camp, déjà à cheval, et

leurs chameaux filant vers la montagne de Rosaf. Les Arabes, au nombre de 600 cavaliers, attaquèrent les premiers avec beaucoup d'audace, et firent bonne contenance pendant 7 ou 8 heures, malgré le feu de l'infanterie que Destaing faisait marcher à la poursuite des chameaux. Mais, ses soldats ne pouvant plus aller, il fut obligé de s'arrêter à moitié chemin de Delingah à El-Aouch où il fut encore harcelé pendant deux heures par les Arabes qui enfin se retirèrent. Le but de cette expédition fut donc manqué par trop de précipitation.

En apprenant ce résultat à Rahmanieh, Bonaparte blâma vivement Destaing d'avoir, sans artillerie, presque sans cavalerie, attaqué des tribus nombreuses qui étaient à cheval, de n'avoir pas attendu la cavalerie qu'il avait envoyée à leur poursuite avec deux pièces de canon, sous le commandement du général Andréossy, et d'avoir fait perdre une occasion qui se retrouverait difficilement.

A tout événement, Bonaparte laissa l'ordre à Andréossy de protéger, avec la cavalerie et les dromadaires, les opérations qui pourraient être nécessaires pour éloigner les Arabes, en supposant qu'ils n'eussent pas été acculés dans le désert [1].

Destaing répondit à Bonaparte qu'il avait malheureusement mérité ses reproches, et qu'il aimait beaucoup mieux les avoir reçus que les at-

[1] Lettre à Destaing, du 20 thermidor.

tendre. Andréossy et lui, après s'être concertés, manœuvrèrent sur la lisière du désert; mais les Arabes ne les y attendirent pas, et se retirèrent vers El-Aouch, après avoir perdu quelques hommes et quelques chameaux. Cependant leur retraite permit au général Destaing de faire la levée des contributions qui était impossible, tant qu'ils occupaient le centre de la province de Bahyreh; d'ailleurs la victoire d'Abouqyr avait aussi tempéré leurs dispositions hostiles et leur avidité.

Bonaparte laissa à Rahmanieh ses guides, ses équipages, ceux de son état-major, avec l'ordre d'aller à Menouf attendre qu'il vînt les y prendre pour un voyage qu'il annonça vouloir faire incessamment dans le Delta. Ensuite, il s'embarqua pour aller au Kaire. Il arriva le 23 dans cette ville avec Mustapha-Pacha et d'autres prisonniers turcs de distinction; il reçut les hommages et les félicitations des Français et des habitans; il reprit les rênes du gouvernement que, pendant son absence, il avait confiées au général Dugua. Il célébra la victoire d'Abouqyr dans une fête qu'il donna aux généraux et aux chefs militaires et civils.

Desaix n'était point descendu au Kaire et n'y avait point envoyé toutes les troupes que le général en chef lui avait demandées. Voici les motifs qu'il donnait: Mourad-Bey avait reçu de Mustapha-Pacha l'ordre de venir le joindre. Persuadé depuis longtemps que, si la Porte chassait les Français de l'Égypte, elle profiterait de l'état de faiblesse où étaient réduits les Mamlouks pour

les en chasser eux-mêmes, Mourad-Bey ne fut pas tenté d'obéir à l'ordre du commandant de l'armée turque [1]. Il n'en travailla pas moins à rassembler le plus qu'il pourrait de Mamlouks, d'Arabes et d'aventuriers, pour profiter de l'absence de Desaix, s'il quittait la Haute-Égypte. Le général ne crut donc pas devoir perdre de vue Mourad-Bey, et s'acharna à sa poursuite.

La désobéissance de Desaix n'avait eu aucun résultat fâcheux, puisqu'on avait vaincu à Abouqyr; cependant il n'en était pas moins dans son tort, et, malgré son amitié pour lui, le général en chef le rappela à son devoir. « J'ai été peu satisfait, lui écrivit-il, de toutes vos opérations pendant le mouvement qui vient d'avoir lieu. Vous avez reçu l'ordre de vous porter au Kaire, et vous n'en avez rien fait. Tous les événemens qui peuvent survenir ne doivent jamais empêcher un militaire d'obéir, et le talent à la guerre consiste à lever les difficultés qui peuvent rendre une opération difficile, et non pas à la faire manquer. Je vous dis ceci pour l'avenir. »

Bonaparte lui fit encore d'autres reproches. A son retour de Syrie, il avait demandé à son lieutenant qu'il croyait nager dans l'abondance, de lui envoyer 150,000 fr.; il les promit : non-seulement il ne les envoya pas, mais il aligna la solde de ses troupes, tandis que celle du reste de l'ar-

[1] Las Cases, tome I, page 277, fait venir Mourad-Bey dans le camp de Mustapha-Pacha, et leur prête un dialogue. Mourad-Bey ne mit pas le pied dans le camp des Turcs.

mée était arriérée de sept mois. « C'est, lui écrivit Bonaparte, n'avoir ni zèle pour la chose publique, ni considération pour moi, que de ne voir, surtout dans une opération de cette espèce, que le point où l'on se trouve. » Il lui rappela les principes de la comptabilité d'après lesquels toutes les recettes devaient être versées dans la caisse du payeur-général, pour n'en sortir que par l'ordre du général en chef. Il le blâma d'avoir appliqué aux besoins de sa division les fonds des provinces de Fayoum, de Girgeh et Beny-Soueyf, dont l'administration ne lui avait jamais été confiée, et lui défendit de s'en mêler d'aucune manière [1]. Enfin il rappela au général Zayonschek que, pour l'administration de sa province, il *n*'était en rien soumis au général Desaix; le blâma de lui avoir laissé prendre de l'argent, et lui ordonna de regarder comme nuls tous les ordres qu'il donnerait à ce sujet [2].

Bonaparte reçut alors la relation de la campagne de la Haute-Égypte qu'il avait demandée à Desaix. Il rappelait les services distingués des généraux Friant, Davoust et Belliard, et des chefs de corps, le dévoûment, la constance et le rare courage des officiers subalternes, et la bravoure de ses intrépides soldats. Il recommandait particulièrement au général en chef le frère du malheureux Morandi, commandant la djerme *l'Italie;* il demandait des grenades en or pour le maré-

[1] Lettre du 24 thermidor.
[2] Lettre du 30.

chal-des-logis d'artillerie à cheval Rousseau qui avait pointé presque toutes les pièces aux batailles de Sédiman et de Samhoud, et pour le caporal de grenadiers de la 61e., Lainault, qui s'était signalé dans toutes les affaires et surtout au combat de Qéné.

Bonaparte, pour effacer l'impression pénible qu'avaient dû faire ses reproches sur Desaix, lui écrivit deux jours après : « Je vous envoie un sabre d'un très-beau travail, sur lequel j'ai fait graver : *Conquête de la Haute-Égypte* ; elle est due à vos bonnes dispositions et à votre constance dans les fatigues. Voyez-y, je vous prie, une preuve de mon estime et de la bonne amitié que je vous ai vouée [1] ». Il avait déjà témoigné sa satisfaction à Desaix en lui faisant présent d'un poignard enrichi de diamans, sur lequel était gravée cette inscription : *Prise de Malte.—Bataille de Chebreïs.—Bataille des Pyramides.*

Le général en chef considérait que la conquête de la Haute-Égypte ne serait réellement terminée que lorsque Mourad-Bey serait détruit. Il était devenu si petit qu'il ne doutait pas que Desaix, avec quelques centaines d'hommes montés sur des chameaux, ne le poussât dans le désert et n'en vînt à bout. Dès que ce but serait atteint, il comptait faire relever toutes les troupes de la Haute-Égypte qui lui seraient ailleurs nécessaires, s'il arrivait quelque événement sur la côte ou sur la frontière de Syrie. Cependant, il n'avait pas

[1] Lettre du 26 thermidor.

pour le moment d'inquiétude sérieuse. Il ne croyait pas que l'ennemi fût en état de faire quelque entreprise. Ibrahim-Bey n'avait que 250 Mamlouks à cheval et 150 à pied, 500 cavaliers et 600 fantassins de Djezzar; Elfy-Bey n'avait que 80 Mamlouks.

Dès que l'inondation aurait un peu couvert l'Égypte, Bonaparte comptait envoyer le général Davoust avec un corps de cavalerie et d'infanterie pour commander les provinces de Fayoum, Beny-Soueyf et Girgeh; il recommandait à Desaix d'y laisser des corps de troupes, de s'arranger de manière à ce qu'il fût maître de ne laisser qu'une centaine d'hommes à Qosseïr; à ce que Qéné contînt tous ses embarras, et à ce qu'il pût, en cas d'invasion sérieuse, rapidement et successivement replier toutes ses troupes sur le Kaire, de faire filer sur cette ville toutes les carcasses de barques, avisos ou bricks, appartenant aux Mamlouks, pour être employées à la défense des bouches du Nil.

Il paraît que Desaix proposa de traiter avec Mourad-Bey. Bonaparte lui répondit : « Je vous laisse le maître de lui accorder toutes les conditions de paix que vous croirez utiles. Je lui donnerai son ancienne ferme près de Gizeh; mais il ne pourrait avoir avec lui plus de 10 hommes armés : si vous pouviez nous en débarrasser, cela vaudrait beaucoup mieux que tous ces arrangemens [1] ».

[1] Lettre du 28 thermidor.

Mais, quoique abandonné de toutes parts, Mourad-Bey ne perdait point courage. Les Anglais lui avaient fait espérer des secours par la Mer-Rouge. Le 21 thermidor, après avoir reparu au-dessous de Syout, il remonta vers Girgeh; mais bientôt, poursuivi par le chef de brigade Morand, il fut obligé de s'enfuir, en perdant quelques Mamlouks, un kachef et 20 chameaux. Surpris dans la nuit du 24, près de Samhoud, il y perdit encore un bon nombre de Mamlouks, 200 chameaux chargés, une grande quantité d'armes, et n'échappa lui-même qu'à la faveur de l'obscurité à la poursuite d'un détachement du 20e. régiment de dragons. « Je ne sais ce qu'il est devenu, écrivit Desaix. J'espère qu'il n'échappera pas aux troupes qui le guettent de toutes parts; il faut bien qu'il finisse. »

Deux frégates anglaises parurent devant Qosseïr quelques jours après (le 27), ne cessèrent de canonner le fort et la ville pendant 64 heures, et disparurent après avoir vainement tenté quatre fois de débarquer les troupes qu'elles avaient à bord, laissant des morts et des blessés et une pièce de canon.

Le général en chef envoya à Rosette deux demi-galères et la chaloupe canonnière *la Victoire* pour concourir à la défense du Bogaz, afin qu'on fût en mesure si Sidney Smith, ce qu'il ne croyait pas, voulait tenter quelque chose avec ses chaloupes canonnières; « car, écrivait-il à Marmont, cet homme est capable de toutes les folies ».

Comme il se trouvait un grand nombre de bâtimens réunis pour la défense du Bogaz, et que, vu la faiblesse de la garnison de Rosette, la sûreté de l'embouchure du Nil était spécialement confiée à cette flottille, il recommandait à Marmont d'en donner le commandement à un officier qui fût un homme de tête [1].

Le général Vaux ne pouvait se rétablir des blessures qu'il avait reçues à Saint-Jean-d'Acre; Bonaparte lui écrivit cette lettre peu importante pour l'histoire, mais vrai brevet d'honneur pour celui à qui elle était adressée : « Je suis très-peiné d'apprendre que vos blessures vont mal; je vous engage à passer le plus tôt possible en France; je donne tous les ordres que vous désirez pour vous en faciliter les moyens; j'écris au gouvernement conformément à vos désirs : vous avez été blessé au poste d'un brave qui veut redonner de l'élan à des troupes qu'il voit chanceler. Vous ne pouvez pas douter que, dans toutes les circonstances, je ne prenne le plus vif intérêt à ce qui vous regarde [2] ».

Le 26 thermidor, des vaisseaux ennemis parurent devant Damiette. Kléber en informa aussitôt le général en chef. Celui-ci pensa que c'étaient des bâtimens de l'escadre d'Abouqyr qui venaient faire de l'eau au Bogaz, ou des bâtimens mouillés à Alexandrie, et que le bruit des premiers succès

[1] Lettre du 25 thermidor.
[2] Lettre du 26.

des Turcs à Abouqyr avait fait mettre à la voile. Il annonça à Kléber qu'un bataillon de la 25ᵉ. était parti pour le rejoindre ; qu'il lui envoyait la demi-galère *l'Amoureuse*, et le chef de bataillon Rutty pour commander l'artillerie ; qu'il pouvait disposer du général Vial qui était dans le Garbyeh avec un bataillon de la 32ᵉ. et une pièce de canon ; que dès que la cavalerie qui était à Alexandrie, et qui arrivait à l'instant, se serait reposée un jour, il la ferait partir, si cela était nécessaire ; qu'il espérait recevoir le lendemain des renseignemens positifs sur cette flotte ; qu'il n'était en peine de rien si elle mettait, comme à Abouqyr, trois jours à débarquer ; qu'il ne doutait pas que Kléber n'eût eu le temps de réunir sa division et se mettre bien en mesure. Ce fut une fausse alerte.

Les dépenses extraordinaires occasionées par l'établissement de l'armée en Égypte, par la nécessité de pourvoir à ses besoins de toute espèce, par les travaux des fortifications, par la campagne de Syrie, loin de permettre de thésauriser, avaient consommé par anticipation une partie des ressources ; il y avait donc pénurie dans les finances. Elles se ressentaient aussi du relâchement et des abus qui s'étaient introduits dans l'administration, pendant qu'absent du Kaire Bonaparte marchait à la tête de son armée. Maintenant, il s'industriait de toutes les manières pour faire de l'argent ; il pressait, il activait les rentrées de l'arriéré ; il faisait des emprunts aux Turcs, aux juifs, aux Cophtes ; il stimulait le zèle des administrateurs, il luttait de toutes ses forces contre les résis-

tances [1]. Les cheyks El-Beled de plusieurs villages en retard de payer les impôts étaient détenus à la citadelle; le général en chef écrivait au général Dugua : « Demandez-leur pourquoi ils ne paient pas. Vous leur ferez connaître que si d'ici au 1er. fructidor ils ne se sont pas acquittés, ils paieront un tiers de plus, et que si d'ici au 10 ils n'ont pas payé ce tiers et le capital, ils auront le cou coupé [2] ».

Malgré les dépenses considérables qui avaient déjà été faites pour le système de défense, il était encore loin d'être complet. Le général du génie Samson demandait pour les travaux de la direction du Kaire, pendant le mois de fructidor, une somme de 115,000 francs.

Le général en chef ordonna la réunion des administrations des subsistances et des transports, la réduction du nombre des employés de toutes les administrations civiles et militaires, de leurs traitemens, et l'incorporation des employés réformés dans les cadres de la cavalerie ou de l'infanterie, à leur choix.

Bonaparte profita du retour de la caravane de Maroc pour écrire au roi qu'il l'avait protégée et bien accueillie, et lui recommander de bien traiter les Français qui étaient dans ses États ou que le commerce pourrait y appeler [3].

La fête du prophète fut célébrée au Kaire avec

[1] Lettre de Bonaparte à Poussielgue, du 25 thermidor.
[2] Lettre du 25 thermidor.
[3] Lettre du 28.

la plus grande pompe. Le général en chef, pour prouver aux habitans qu'il ne cessait de respecter leur croyance et leur religion, donna à cette fête beaucoup plus d'éclat qu'elle n'en avait encore eu. Les principaux prisonniers turcs, de la bataille d'Abouqyr, y étaient présens. Probablement cette circonstance contribua beaucoup à l'appareil que le général déploya dans cette fête, afin de faire publier dans tout l'empire ottoman sa vénération pour le prophète, et de dissiper toutes les préventions des Musulmans.

Le soir, toutes les troupes, éclairées par une grande quantité de flambeaux, allèrent rendre visite au cheyk El-Bekry. Le général en chef avait dîné chez ce cheyk avec Mustapha-Pacha et les principaux officiers faits prisonniers à la bataille d'Abouqyr. Il assista à la lecture de différens poëmes arabes en l'honneur du prophète. Ensuite, au milieu des grands cheyks, il fit faire la prière et réciter la généalogie du prophète. Le pacha et tous les prisonniers turcs ne revenaient pas de surprise, en voyant le respect que les Français avaient pour l'islamisme et la loi du prophète.

Bonaparte s'occupa de l'habillement de l'armée pour l'an VIII. La quantité d'habits dont il ordonna la délivrance peut faire connaître le nombre approximatif d'hommes dont était composée l'armée. Il assigna aux différens corps d'infanterie 32,200 habits, promit des supplémens aux corps qui n'auraient point assez reçu, arrêta que les hommes qui avaient été habillés en l'an VII ne le

seraient pas en l'an VIII. Il demanda à l'ordonnateur en chef un rapport particulier sur l'habillement de la cavalerie. Le drap bleu était rare; cette couleur fut réservée pour l'artillerie et les sapeurs; le drap vert pour la cavalerie, et le rouge, noir, gris, puce, etc., furent donnés aux brigades d'infanterie. Quelle que fût la couleur de l'uniforme, il fut prescrit d'y faire trouver les trois couleurs nationales. Pour l'infanterie, l'uniforme était un habit-veste, un gilet de basin croisé, un pantalon en toile forte écrue pour l'infanterie de ligne, et gros bleu pour l'infanterie légère, l'artillerie et le génie. Les dragons avaient le gilet en basin rayé, le pantalon en drap. L'habit, le gilet et le pantalon de l'artillerie à cheval et des chasseurs et hussards étaient en drap. Chaque cavalier recevait par année une paire de souliers et une paire de bottes; chaque fantassin une paire de souliers tous les trois mois; l'infanterie portait des casquettes.

Une compagnie de négocians toscans et impériaux avait à Alexandrie et à Rosette une grande quantité de draps qu'elle avait accaparés. Bonaparte voulut leur en acheter 24,000 aunes, à raison de 20 francs l'aune, payables moitié en argent et moitié en riz ou blé. Ils refusèrent, espérant faire la loi, parce qu'ils n'avaient pas de concurrens. Il chargea Marmont de réunir ces négocians chez lui; de leur faire connaître que la guerre avait été déclarée par la République à l'empereur et au grand-duc de Toscane; que les lois constantes de tous les pays autorisaient le général en

chef à confisquer leurs bâtimens et à mettre les scellés sur leurs magasins; que cependant il voulait bien leur accorder une faveur particulière et ne point les comprendre dans cette mesure générale; mais qu'il avait besoin de 24,000 aunes de drap pour habiller l'armée; qu'ils eussent à les consigner de suite, soit à Alexandrie, soit à Rosette, au commissaire des guerres qui les ferait passer en toute diligence au Kaire; qu'elles y seraient estimées et payées au maximum de 18 francs l'aune; qu'un de ces négocians, chargé de pouvoirs des autres, se rendît au Kaire pour conférer avec l'ordonnateur en chef, et s'arranger pour le mode de paiement. « Si, au lieu de se prêter de bonne grâce à cette mesure, ajoutait Bonaparte, ces messieurs faisaient les récalcitrans, le scellé sera apposé sur leurs effets, papiers et maisons; ils seront mis dans une maison de sûreté; vous ferez abattre les armes de l'empereur et celles de Toscane, et vous en donnerez avis à l'ordonnateur de la marine pour qu'il confisque tous les bâtimens appartenant aux Impériaux, Toscans et Napolitains : je préfère la première mesure à la seconde [1]. »

Depuis son entrée en Égypte, le général en chef n'avait point cessé de s'occuper des sciences et des arts. Ce grand objet était toujours présent à sa pensée, avant ou après la victoire, soit qu'il dirigeât les opérations militaires, soit qu'il méditât des mesures administratives et politiques.

[1] Lettre du 30 thermidor.

La géographie avait étendu ses recherches sur les ports, les lacs et les côtes. Elle avait fixé la position des lieux remarquables et fondé ses mesures sur l'observation du ciel. La physique avait étudié les propriétés du climat, le cours du Nil, le système des irrigations, la nature du sol, celle des animaux, des minéraux et des plantes. Les beaux-arts avaient retrouvé leurs antiques modèles, et avaient travaillé à en recueillir fidèlement les vestiges. Bonaparte suggérait ou encourageait toutes les découvertes; il embrassait en même temps la guerre, la politique, les lois et les sciences.

Les recherches entreprises sous ses auspices furent toutes secondées, et souvent même dirigées par les généraux, les ingénieurs et les militaires. Plusieurs d'entre eux y consacraient tout le loisir que pouvaient leur laisser les opérations de la guerre, et rédigeaient des mémoires sur la géographie physique du Delta, la condition politique des divers habitans, le cours du Nil, la nature du sol, la description des antiquités. On profitait de toutes les facilités qui pouvaient s'offrir pour parcourir et observer le pays que les armées occupaient. Il ne se faisait aucune reconnaissance militaire sans qu'un ou plusieurs membres des commissions savantes n'y fussent adjoints pour tenter quelques découvertes utiles. L'inspection des côtes ou des déserts voisins, les expéditions éloignées, les marches des détachemens, les négociations ou les combats avec les tribus errantes, les opérations administratives, tout devint

l'occasion ou le but d'une nouvelle recherche.

On n'avait pu d'abord explorer que le Delta. La campagne de Desaix ouvrit la Haute-Égypte. Ainsi que nous l'avons dit, Denon l'accompagna.

Le général en chef y envoya une commission pour prendre des renseignemens sur le commerce, l'agriculture, l'histoire naturelle, les arts et les antiquités. Elle fut composée de Girard, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées; Jollois, Devilliers, Dubois-Aymé et Duchanoy, ingénieurs ordinaires; de Descotils, Rosières et Dupuis, ingénieurs des mines, et Castex, sculpteur. Une des parties les plus importantes de la mission des ingénieurs des ponts-et-chaussées était d'examiner le régime du Nil, depuis la première cataracte, et d'étudier le système d'irrigation de la Haute-Égypte.

Cette commission partit du Kaire le 29 ventôse an VII. Sa marche fut subordonnée aux opérations de l'armée. Cependant, à force de persévérance, en se mettant sous la protection des détachemens envoyés à la poursuite des Mamlouks, les commissaires parvinrent jusqu'à l'île de Philœ, et parcoururent plusieurs fois les deux rives du fleuve. Ils se séparèrent pour remplir des missions particulières, ou allèrent au Kaire porter le fruit de leurs travaux et de leurs recherches.

Vers la fin de l'an VII, on avait donc déjà beaucoup travaillé à la découverte et à la description des monumens. On avait reconnu le temple magnifique de l'ancienne Tentyris, les pompeux vestiges de Thèbes, les demeures vraiment royales

des Pharaons. On avait pénétré au-delà d'Éléphantine, dans cette île sacrée, qui semble être elle-même un seul monument élevé par les Égyptiens à la gloire des beaux-arts et des dieux. Denon avait rapporté une collection de dessins qui avaient piqué la curiosité et excité l'émulation. On avait fait des observations importantes sur le cours du Nil, la nature physique du sol, l'agriculture, le commerce et la géographie ancienne.

Mais, dans les derniers jours de thermidor, Bonaparte résolut de donner encore un plus grand développement à ces travaux. La Haute-Égypte était conquise et paisible; il devenait plus facile de compléter ce qu'on n'avait pu qu'ébaucher, ou de relever ce qu'on avait été forcé de négliger, tant qu'on n'avait pas été maître du pays. Il chargea donc deux commissions composées de 25 artistes et savans, de se rendre dans la Haute-Égypte pour en observer les merveilles en sécurité et avec plus d'exactitude. Il ordonna lui-même le plan de ce voyage et en régla tous les détails avec la plus attentive prévoyance [1].

Bonaparte fit une dernière tentative pour ouvrir des négociations avec la Porte. Il remit à l'effendi fait prisonnier au fort d'Abouqyr, une lettre pour le grand-visir, et chargea le général Kléber

[1] Les travaux des savans ont été réunis ensuite dans ce grand et immortel ouvrage que Bonaparte, premier consul, fit exécuter, et qui se continua sous le règne de l'empereur. Il forme une des plus belles parties de l'expédition, ou plutôt c'est tout ce qui est resté pour en consacrer à jamais les glorieux souvenirs.

d'expédier ce messager à Chypre, d'où il se rendrait à Constantinople. Cette lettre, remarquable par la sagacité avec laquelle étaient exposés les véritables intérêts de la Porte, était ainsi conçue :

« Grand parmi les grands éclairés et sages, seul dépositaire de la confiance du plus grand des sultans.

J'ai l'honneur d'écrire à votre excellence par l'effendi qui a été fait prisonnier à Abouqyr [1], et que je lui renvoie pour lui faire connaître la véritable situation de l'Égypte, et entamer des négociations entre la Sublime-Porte et la République Française, qui puissent mettre fin à la guerre qui se trouve exister pour le malheur de l'un et de l'autre État. Par quelle fatalité la Porte et la France, amies de tous les temps, et dès lors par habitude, amies par l'éloignement de leurs frontières, la France, ennemie de la Russie et de l'empereur, la Porte ennemie de la Russie et de l'empereur, sont-elles cependant en guerre?

Comment votre excellence ne sentirait-elle pas qu'il n'y a pas un Français de tué qui ne soit un appui de moins pour la Porte?

Comment votre excellence, si éclairée dans la connaissance de la politique et des intérêts des divers États, pourrait-elle ignorer que la Russie et l'empereur d'Allemagne se sont plusieurs fois entendus pour le partage de la Turquie, et que ce

[1] Martin dit Mustapha-Pacha; c'est évidemment une erreur. Il

n'a été que l'intervention de la France qui l'a empêché ?

Votre excellence n'ignore pas que le véritable ennemi de l'islamisme est la Russie. L'empereur Paul Ier. s'est fait grand-maître de Malte ; c'est-à-dire a fait vœu de faire la guerre aux Musulmans : n'est-ce pas lui qui est chef de la religion grecque, c'est-à-dire des plus nombreux ennemis qu'ait l'islamisme ?

La France, au contraire, a détruit les chevaliers de Malte, rompu les chaînes des Turcs qui y étaient détenus en esclavage, et croit, comme l'ordonne l'islamisme, qu'il n'y a qu'un seul Dieu.

Ainsi donc la Porte a déclaré la guerre à ses véritables amis, et s'est alliée à ses véritables ennemis.

Ainsi donc la Sublime-Porte a été l'amie de la France tant que cette puissance a été chrétienne, et lui a fait la guerre dès l'instant que la France, par sa religion, s'est rapprochée de la croyance musulmane. Mais, dit-on, la France a envahi l'Égypte ; comme si je n'avais pas toujours déclaré que l'intention de la République Française était de détruire les Mamlouks, et non de faire la guerre à la Sublime-Porte ; était de nuire aux Anglais, et non à son grand et fidèle ami l'empereur Sélim.

La conduite que j'ai tenue envers tous les gens de la Porte qui étaient en Égypte, envers les bâtimens du grand-seigneur, envers les bâtimens de commerce portant pavillon ottoman, n'est-elle pas un sûr garant des intentions pacifiques de la République Française ?

La Sublime-Porte a déclaré la guerre dans le mois de janvier à la République Française avec une précipitation inouïe, sans attendre l'arrivée de l'ambassadeur Descorches, qui déjà était parti de Paris pour se rendre à Constantinople, sans me demander aucune explication, ni répondre aux avances que j'ai faites.

J'ai cependant espéré, quoique sa déclaration de guerre me fût parfaitement connue, pouvoir la faire revenir, et j'ai, à cet effet, envoyé le citoyen Beauchamp, consul de la République, sur la caravelle. Pour toute réponse, on l'a emprisonné; pour toute réponse, on a créé des armées, on les a réunies à Gaza, et on leur a ordonné d'envahir l'Égypte. Je me suis alors trouvé obligé de passer le désert, préférant faire la guerre en Syrie à ce qu'on la fît en Égypte.

Mon armée est forte, parfaitement disciplinée, et approvisionnée de tout ce qui peut la rendre victorieuse des armées, fussent-elles aussi nombreuses que les sables de la mer. Des citadelles et des places fortes hérissées de canons, se sont élevées sur les côtes et sur les frontières du désert : je ne crains donc rien, et je suis ici invincible; mais je dois à l'humanité, à la vraie politique, au plus ancien comme au plus vrai des alliés, la démarche que je fais.

Ce que la Sublime-Porte n'obtiendra jamais par les armes, elle peut l'obtenir par une négociation. Je battrai toutes les armées, lorsqu'elles projetteront l'envahissement de l'Égypte; mais je répondrai d'une manière conciliante à toutes les ouver-

tures de négociations qui me seront faites. La République Française, dès l'instant que la Sublime-Porte ne fera plus cause commune avec nos ennemis, la Russie et l'empereur, fera tout ce qui sera en elle pour rétablir la bonne intelligence, et lever tout ce qui pourra être un sujet de désunion entre les deux États.

Cessez donc des armemens dispendieux et inutiles; vos ennemis ne sont pas en Égypte, ils sont sur le Bosphore, ils sont à Corfou, ils sont aujourd'hui, par votre extrême imprudence, au milieu de l'Archipel.

Radoubez et réarmez vos vaisseaux; reformez vos équipages; tenez-vous prêts à déployer bientôt l'étendard du prophète, non contre la France, mais contre les Russes et les Allemands qui rient de la guerre que nous nous faisons, et qui, lorsque vous aurez été affaibli, lèveront la tête et déclareront bien haut les prétentions qu'ils ont déjà.

Vous voulez l'Égypte, dit-on; mais l'intention de la France n'a jamais été de vous l'ôter.

Chargez votre ministre à Paris de vos pleins pouvoirs, ou envoyez quelqu'un chargé de vos intentions ou de vos pleins pouvoirs en Égypte. On pourra, en deux heures d'entretien, tout arranger : c'est là le seul moyen de rasseoir l'empire musulman, en lui donnant la force contre ses véritables ennemis, et de déjouer leurs projets perfides; ce qui, malheureusement, leur a déjà si fort réussi.

Dites un mot, nous fermons la Mer-Noire à la Russie, et nous cessons d'être le jouet de cette

puissance ennemie que nous avons tant de sujets de haïr, et je ferai tout ce qui pourra vous convenir.

Ce n'est pas contre les Musulmans que les armées françaises aiment à déployer et leur tactique et leur courage ; mais c'est au contraire, réunies à des Musulmans, qu'elles doivent un jour, comme cela a été de tout temps, chasser leurs ennemis communs.

Je crois en avoir assez dit par cette lettre à votre excellence ; elle peut faire venir auprès d'elle le citoyen Beauchamp que l'on m'assure être détenu sur la Mer-Noire. Elle peut prendre tout autre moyen pour me faire connaître ses intentions.

Quant à moi, je tiendrai pour le plus beau jour de ma vie celui où je pourrai contribuer à faire terminer une guerre à la fois impolitique et sans objet [1]. »

Nous avons déjà dit que les faits militaires dont l'Égypte était le théâtre avaient attiré l'attention du monde entier ; la nouvelle s'en était répandue dans l'Orient et dans l'Afrique ; tous les esprits en Europe étaient en suspens. On attendait l'issue de cette grande entreprise. Les traits multipliés de courage et de patience qui l'avaient signalée, les dangers auxquels l'armée était sans cesse exposée, les fatigues inexprimables qu'elle endurait, les talens supérieurs et le dévouement des géné-

[1] Lettre du 30 thermidor (17 août).

raux avaient excité l'admiration générale. Partout on était frappé de la nouveauté de ces circonstances, de ce concours inaccoutumé d'exploits de guerre et de découvertes savantes, et surtout de tant de dispositions militaires, civiles et politiques qu'exigeaient du général en chef le soin de conquérir et celui de gouverner. L'Angleterre elle-même, tout en représentant l'expédition d'Égypte comme une folie dont la témérité serait punie par la ruine de l'armée qui l'avait entreprise, en prouvait l'importance et avouait hautement ses frayeurs, par les efforts qu'elle faisait pour arracher à Bonaparte sa conquête. Cependant, par une bizarrerie déplorable, au sein même de la République, on entendit des citoyens français, aveuglés échos de l'Angleterre, répéter ses paroles dédaigneuses et ses sinistres prédictions.

Tandis que l'armée d'Égypte se préparait à remporter la victoire d'Abouqyr, on la voyait succombant sous le poids des besoins, des souffrances de toute espèce, et sous le nombre des ennemis qui s'étaient armés de toutes parts contre elle. Les esprits les plus calmes ou qui s'intéressaient le plus à ses succès, croyaient que, sans communication avec la France, depuis la perte de la flotte et la retraite de Syrie, sans espoir d'obtenir des renforts et des secours, elle serait enfin épuisée, même par ses triomphes. Les revers des armes françaises en Europe ne contribuaient pas peu à en faire prévoir en Égypte, et à faire regretter l'absence de ces troupes et de ces généraux d'élite, qui se consumaient dans une con-

quête lointaine, tandis que la patrie était menacée sur ses propres frontières.

En effet, Corfou avait capitulé avec les Turco-Russes, L'archiduc Charles, par les batailles de Pfullendorf et de Stokach, avait forcé Jourdan à repasser le Rhin précipitamment. Schérer avait perdu l'Italie; rien ne semblait plus devoir arrêter les Austro-Russes qui, du haut des Alpes, se débordaient en torrent.

Au milieu des craintes ou de l'exaspération que produisaient les malheurs de la patrie, loin de se réunir pour les conjurer, on se divisait, on s'en accusait mutuellement. Cette expédition d'Égypte qui, dans son principe, avait trouvé tant d'approbateurs, n'était donc plus qu'une folle ou même une criminelle entreprise. Ceux qui y avaient le plus contribué s'en défendaient alors, d'abord tout bas, ensuite ouvertement.

Elle fut reprochée aux membres du Directoire éliminés par le coup d'état du 30 prairial. Ils furent accusés *d'avoir déporté dans les déserts de l'Arabie 40,000 hommes formant l'élite des armées, le général Bonaparte, et avec lui la fleur des savans, des hommes de lettres et des artistes.*

« Nous avons exilé Bonaparte! s'écria Rewbell au conseil des Anciens (24 messidor). Sans la malheureuse catastrophe d'Abouqyr, je serais peut-être resté le seul censeur de la brillante expédition d'Égypte..... Bonaparte se laisser exiler!..... N'est-ce pas lui faire injure?..... La postérité pourra peut-être juger son expédition

avec sévérité; mais nos contemporains ne seront pas surpris que mes collègues et moi nous ayons partagé l'enthousiasme général, et cédé à l'ascendant du génie d'un héros couvert de gloire, qui répondait à toutes les objections, aplanissait toutes les difficultés, et sut vaincre tous les obstacles. »

Accusé comme les ex-directeurs, Talleyrand, ministre des relations extérieures, publia des *éclaircissemens sur les inculpations qui lui étaient faites* dans les pamphlets et les journaux.

« Ils me reprochent, y disait-il, l'expédition d'Égypte qu'on sait très-bien, au reste, avoir été préparée avant l'époque de mon ministère, et n'avoir nullement été déterminée par moi [1].

Mais si cette expédition où le génie de Bonaparte, où sa gloire et celle de son invincible armée nous assuraient, nous assurent encore tant de succès, n'avait point été faite, et que l'on pût alléguer, avec quelque fondement, que c'est moi qui en ai combattu le projet, combien ces mêmes hommes ne se croiraient-ils pas autorisés à me dire que, sans doute par des vues secrètes et bien anti-françaises, j'ai voulu, malgré le vœu de tous les hommes éclairés, priver la République du

[1] C'est un fait certain et très-facile à vérifier, que le citoyen Magallon, consul général de la République en Égypte, d'après un grand nombre de mémoires qu'il avait envoyés, tous relatifs à une entreprise sur l'Égypte, reçut, avant mon entrée au ministère, un congé pour revenir en France. Ce n'était, ce ne pouvait être que pour donner des renseignemens à l'appui de ces mémoires. (Note de l'écrit de Talleyrand.)

plus magnifique établissement du monde, d'un établissement qui allait porter le coup le plus terrible à la puissance britannique dans l'Inde?

Ils me reprochent aussi qu'on n'ait point, par l'envoi d'un ambassadeur à Constantinople, tenté une négociation avec la Porte, et tâché de prévenir sa déclaration de guerre. Mais si la nomination ainsi que le départ de l'ambassadeur eussent précédé le départ pour l'Égypte, avec quel plaisir n'eussent-ils pas dit qu'on voulait sans doute par-là révéler le secret de l'attaque et assez tôt pour la faire échouer. Que si, au contraire, l'envoi de l'ambassadeur avait eu lieu aussitôt après, ne se fussent-ils pas empressés d'objecter alors que c'était appeler sur un négociateur français d'inévitables dangers, que d'ordonner son départ avant d'être instruit du succès de l'expédition? »

Il parut bientôt des observations de Charles Delacroix sur les *éclaircissemens* publiés par le citoyen Talleyrand. Delacroix se défendait d'avoir concouru à l'expédition d'Égypte, et la rejetait entièrement sur son successeur.

Dans un écrit intitulé : *Sur les observations du citoyen Charles Delacroix, relatives aux éclaircissemens publiés par Talleyrand*, ce ministre, qui venait lui-même d'être remplacé, rappelait les faits relatifs au projet de conquête de l'Égypte, non pour en inférer qu'il fallût attribuer à son prédécesseur cette expédition que maintenant il désavouait, mais pour montrer que de son temps on s'en était occupé aux relations extérieures.

Il était hors de doute que Charles Delacroix

avait eu, comme beaucoup d'autres avant lui, la pensée d'une expédition en Égypte, ou du moins le projet de punir les beys, soit *par nous-mêmes*, disait-il dans sa lettre à Magallon, soit par la Porte; mais il écrivait aussi : *il faut remettre à d'autres temps tout projet sur l'Égypte* : et en effet, pendant son ministère, il ne fut pas question d'une semblable entreprise.

L'idée de ce projet n'appartenait pas non plus à Talleyrand; mais il est certain qu'à la première ouverture de Bonaparte, ce ministre l'avait adopté, et qu'il avait ensuite franchement concouru à son exécution. Ce n'était ni un crime, ni un tort. Le tort était de vouloir rejeter sur son prédécesseur une partie de la responsabilité de l'expédition d'Égypte, parce qu'elle n'avait plus la faveur publique. Le tort était de n'avoir pas envoyé un ambassadeur à Constantinople pour donner satisfaction à la Porte, et prévenir une rupture avec cette puissance. La réponse de Talleyrand à ce reproche était loin d'être satisfaisante. Que cet envoi n'eût pas précédé l'expédition, on en concevait le motif; mais il devait la suivre de près. On en avait senti la nécessité. C'était une chose convenue avec Bonaparte. Cet ambassadeur devait être Talleyrand lui-même. A son défaut, on avait nommé Descorches. On ne le fit partir que lorsque la Porte se fût jetée dans les bras des Russes et des Anglais, et eût déclaré la guerre, c'est-à-dire lorsqu'il n'y eut plus rien à faire à Constantinople, ni moyen d'y arriver.

Dans sa *Réponse aux dénonciations portées au*

Corps législatif contre lui et ses anciens collègues, les membres du Directoire, la Reveillère-Lépaux disait : « Le premier de ces chefs d'accusation est la violation du territoire ottoman par l'expédition d'Égypte. Mais comment attribuer au Directoire une conception dont la France et l'Europe entière s'obstinent à faire honneur au héros de l'Italie ? Il n'est pas exact de représenter l'invasion de l'Égypte comme une violation du territoire ottoman ; les Mamlouks y formaient depuis longtemps une puissance indépendante. Ils s'étaient montrés les ennemis du grand-seigneur, des puissances européennes et surtout des Français. La Porte, loin de donner aucun signe de mécontentement lors du débarquement des troupes républicaines, parut très-disposée au contraire à agir selon ses vrais intérêts [1]. Ce ne fut qu'après le funeste combat d'Abouqyr qu'elle entra dans la coalition [2]. A qui attribuer le désastre d'Abouqyr ? à l'imprudence d'un amiral du choix du général en chef. Mais il a expié par une mort courageuse une faute qui a été si fatale à son pays. Respectons sa cendre. Cette expédition fut tenue secrète. N'était-elle pas de nature à exiger un mystère que ceux même qui le blâment aujourd'hui, approuvèrent hautement alors ? Le Corps législatif ne s'est-il pas associé aux événemens de cette expédition, en décrétant plusieurs fois à

[1] Ceci n'est rien moins que prouvé.

[2] Pourquoi ne s'était-on pas mis en mesure de l'empêcher ?

l'unanimité que l'armée d'Égypte avait bien mérité de la patrie? Le gouvernement n'a donc pas trahi la nation, ou le Corps législatif lui-même serait coupable de trahison[1].

D'ailleurs est-il bien sûr que cette expédition si décriée aujourd'hui ne se terminera pas à la gloire de la France? Les Anglais tremblans pour leurs possessions dans l'Inde, le Turc alarmé dans son sérail, la voient-ils du même œil que nos accusateurs? Ceux qui voudraient nous traîner à l'échafaud pour la prétendue déportation de Bonaparte et de 40,000 Français, seront les premiers adulateurs du vainqueur de la Syrie[2]; ô hommes! ô esprit de parti! »

A la séance du conseil des Cinq-Cents (12 fructidor an VII), Briot, dans un discours très-étendu sur la situation de la France, traita aussi cette question.

« Après le traité de Campo-Formio, le génie de Bonaparte, disait l'orateur, effrayait à la fois l'Angleterre et les ennemis intérieurs de la République. Pitt, épouvanté, vit l'armée d'Angleterre s'avancer, Bonaparte à sa tête. Ses flottes devenaient inutiles; le camp tracé autrefois par César sur les bords de la Tamise, pouvait être relevé par Bonaparte. Il ordonna la déportation du gé-

[1] Cet argument était sans réplique en ce qui concernait *le* Corps législatif.

[2] C'est ce qui arriva en effet, moins de trois mois après cette prédiction.

néral et de l'armée...... L'Angleterre inspirait, dictait l'expédition d'Égypte par l'influence même de Talleyrand[1].

Je pourrais surtout insister sur le manifeste de la Turquie, après notre descente en Égypte et sur tous les détails et les circonstances subséquentes de cette entreprise qui ne pouvait avoir dans le moment actuel aucun but salutaire, dès qu'on n'avait pas l'assentiment du grand-seigneur, et qui procurait seulement à l'Angleterre le double avantage de se débarrasser d'une partie de nos plus braves soldats, et de nos généraux les plus habiles, et en même temps de nous brouiller irréconciliablement avec la Porte et les puissances barbaresques, et de faire pour ainsi dire un lac anglais de la Méditerranée. Ce fut alors que l'ambassadeur anglais Smith, échappé de Paris, grâce aux fidèles agens du cabinet britannique, alla régner en son nom au sein du divan, activer lui-même les armemens contre nous dans le port de Constantinople, et ouvrir aux flottes russes le passage des Dardanelles.

Législateurs, ces vérités sont trop évidentes; et aujourd'hui on voudrait nous persuader que Bonaparte seul a conçu l'expédition d'Égypte[2], et les ex-directeurs, dans leurs mémoires justificatifs, prétendent rejeter sur lui toute la responsabilité de cette guerre. Oui, sans doute, Bonaparte put céder à l'enthousiasme, à des illusions qui

[1] Assertion téméraire, répétée depuis par des écrivains qui font de l'histoire un roman.

[2] C'est un fait avéré.

flattaient un cœur généreux ; mais ils vous trompent ceux qui osent lui attribuer la conception d'une entreprise qu'ils avaient eux-mêmes méditée et préparée depuis longtemps, et dont leurs imprudens discours avaient laissé percer le véritable but.

Écoutez, six mois auparavant, dans une séance de l'Institut national, du mois de messidor an v [1], le citoyen Talleyrand-Périgord, qui n'était pas encore arrivé au ministère des relations extérieures, et qui parvint à s'y faire installer avant le 18 fructidor ; écoutez son discours, et qu'il ose encore se refuser à être proclamé le promoteur, l'instigateur et le directeur suprême de la déportation de 40,000 Français sur les sables de l'Afrique !

« Il faut, dit Talleyrand-Périgord, se préparer » à établir des colonies nouvelles ; notre situation » intérieure rend un déplacement d'hommes nécessaire ; ce n'est pas une punition qu'il s'agit » d'infliger, *mais un appât qu'il faut présenter.* » Et combien de Français doivent naturellement » adopter l'idée d'un établissement dans des contrées éloignées ! Combien en est-il pour qui un » ciel nouveau est devenu un besoin, et ceux qui, » restés seuls, ont vu tomber sous le fer des assassins tout ce qui embellissait pour eux la terre » natale, et ceux pour qui elle est inféconde, et » ceux qui n'y trouvent que des regrets, et ceux » même qui n'y trouvent que des remords ; et

[1] D'autres disent dans une séance du *Cercle constitutionnel* de la rue de Lille, dont il avait été un des fondateurs.

» cette multitude de malades politiques, ces ca-
» ractères inflexibles qu'aucun revers ne peut
» plier; ces imaginations ardentes qu'aucun rai-
» sonnement ne ramène, et ceux qui se trouvent
» toujours trop resserrés dans leur propre pays,
» et les spéculateurs aventureux, et les hommes
» qui brûlent d'attacher leur nom à des décou-
» vertes et à des fondations de villes, à des civi-
» lisations; tel pour qui la France constituée est
» trop calme; ceux enfin qui ne peuvent se faire
» à des égaux, et ceux qui ne peuvent se faire à
» aucune dépendance!

» Quant aux lieux, ajoute le citoyen Talleyrand,
» qui pourraient recevoir ces colonies, annoncer
» avec trop de précision ce qui sera fait, est le
» vrai moyen de ne pas faire. » Toutefois il parle avec éloge des côtes d'Afrique; il rappelle que le duc de Choiseul s'occupait, dès 1769, d'un établissement dans l'Égypte, afin de retrouver là, et avec un immense avantage pour notre commerce, les mêmes productions qui pourraient un jour nous échapper ailleurs. Il fait un appel aux hommes éclairés, pour qu'ils disent, *lorsqu'il en sera temps*, où peuvent s'établir le plus utilement les nouvelles colonies *réclamées par tant d'hommes agités qui ont besoin de projets, par tant d'hommes malheureux qui ont besoin d'espérances*[1].

Remarquez, et n'oublions jamais que Bonaparte, partant pour l'Afrique, était convaincu

[1] Ce discours prêtait sans doute à des inductions, mais celles qu'en tirait l'orateur étaient exagérées.

que la paix était certaine, et qu'elle allait être signée à Rastadt sur les bases convenues à Campo-Fornio; qu'on lui en donna l'assurance claire et précise. Souvenons-nous surtout qu'on avait assuré Bonaparte que le grand-seigneur consentirait à cette expédition, et devait même la favoriser. S'il est vrai, comme on pourrait le prouver, que Talleyrand-Périgord devait aller à Constantinople en qualité d'ambassadeur, tandis que Bonaparte s'emparerait de Malte, et que le général ait tellement été abusé, qu'il ait, à son arrivée à Alexandrie, envoyé des dépêches à cet ambassadeur, je le demande aux hommes de loi, de quelle manière devons-nous juger les auteurs de semblables intrigues? » . . . . .

Les ex-directeurs, l'ex-ministre Talleyrand ne trouvèrent pas un défenseur sur ce chef d'accusation. Pas une seule voix ne s'éleva à la tribune pour répondre à Briot. On croyait l'armée d'Égypte perdue, et personne ne voulait paraître, même en rétablissant la vérité, assumer sur soi la responsabilité d'une expédition dont l'issue était dès lors regardée comme malheureuse.

Moins d'un mois après le discours de Briot (8 vendémiaire an VIII), le Directoire envoya aux conseils la lettre de Bonaparte, du 10 thermidor, qui annonçait la victoire d'Abouqyr.

A la lecture de cette dépêche, les représentans se levèrent par un mouvement spontané en criant: *Vive la République!* et décrétèrent, après des éloges et au milieu des acclamations, que l'armée d'Égypte avait bien mérité de la patrie.

Huit jours s'étaient à peine écoulés, que le Directoire adressa aux conseils une nouvelle lettre de Bonaparte (du 17 thermidor), annonçant la reddition du fort d'Abouqyr. Aux triomphes de l'armée d'Égypte, se joignaient ceux de Masséna en Suisse, ceux de Brune en Batavie. La victoire revenait aux drapeaux français qu'elle avait désertés. L'enthousiasme fut à son comble. Le président du conseil des Cinq-Cents, Chazal, quitta le fauteuil, et dit : « Ce grand nom de Bonaparte qui remplit l'Orient, s'impose de nouveau dans la balance de nos destinées. Il y pèsera pour la paix du monde; il y pèsera de tout son poids et de tout celui de l'Égypte conservée ».

« O toi, dit Garat au conseil des Anciens, toi qui parles toujours de ta fortune, tandis que le monde entier parle de ton génie! O toi qui es aujourd'hui pour nous le héros de l'Asie et de l'Afrique, comme tu le fus d'abord de l'Italie, ce sera aussi toujours dans tes profondes conceptions, dans ton âme et dans tes soldats que la République verra les puissantes causes de ces faveurs du destin qui t'accompagnent et te suivent devant Jaffa et devant Acre, au camp des Pyramides, devant Alexandrie, à Abouqyr, comme dans Rivoli et Arcole. »

L'expédition d'Égypte était donc dès lors jugée non sur les motifs bien ou mal fondés, d'après lesquels on l'avait entreprise; mais, à la manière ordinaire des passions et des partis, on la blâmait ou on l'approuvait d'après ses succès ou ses revers.

CHAPITRE XVI.

Bonaparte se prépare à passer en France.—Motifs qui l'y déterminent et but qu'il se propose. — Il quitte le Kaire et se rend à Alexandrie —Il donne le commandement de l'armée à Kléber et lui laisse ses instructions.—Bonaparte s'embarque à Alexandrie.—Sa traversée.—Il atteint les côtes de France.

Bonaparte est sur le point de quitter l'Égypte. Isolé de la France, sans marine, sans moyen de recrutement, sans argent, sans ressources, il prévoit le moment très-prochain où son armée, affaiblie par les combats, par les maladies, en proie à tous les besoins, assaillie par l'Europe, l'Afrique et l'Asie, sera forcée d'abandonner sa conquête, trop heureuse si par une honteuse capitulation, il en échappe quelques débris aux ravages de la peste et aux armes des barbares. C'est poursuivi par cette triste perspective que Bonaparte déserte son armée, l'abandonne à son mauvais sort, prend la fuite, et traverse les mers pour venir en France réparer sa fortune.

Voilà du moins l'opinion qui, sur la foi de quelques voix hostiles, s'est le plus généralement répandue.

Il n'est point de circonstance de la vie de Bonaparte qui ait donné lieu à plus de conjectures, de suppositions, de romans ; portons-y la lumière et cherchons la vérité.

Empruntant d'abord les expressions même d'un des écrivains les plus passionnés contre Bonaparte, nous dirons : « Sans doute il est un genre d'exaltation désintéressée qui n'aurait pas permis à un guerrier de se séparer ainsi de ceux qui l'auraient suivi et qu'il laissait dans la détresse. Mais le général courait de tels risques en traversant les mers couvertes de vaisseaux anglais, le dessein qui l'appelait en France était en lui-même si hardi, qu'il est absurde de traiter de lâcheté son départ d'Égypte. Il ne faut pas attaquer un être de ce genre par des déclamations communes. Tout homme qui a produit un grand effet sur les autres hommes, doit être approfondi pour être jugé [1] ».

Les instructions du général en chef de l'armée d'Orient étaient-elles par écrit ou verbales? On ne peut le dire. Différentes recherches faites sur les registres du Directoire et dans les dépôts publics, pour les retrouver, ont été infructueuses. Si ces instructions ont existé, l'original en est perdu, ou du moins il n'est point en Europe [2].

Mais on assure que Bonaparte avait reçu du Directoire carte blanche pour faire la guerre et la paix en Orient, pour revenir en France, quand il le jugerait convenable, ramener son armée, ou la laisser et se nommer un successeur [3]. On n'aura pas de peine à croire que Bonaparte qui, pendant

[1] *Considér. sur la révol.*, par madame de Staël, t. II, p. 229.
[2] Montholon, tome V, p. 353.
[3] *Ibid.*, tome II, page 220.

son commandement en Italie, s'était arrogé une grande indépendance, ne partit point pour une expédition lointaine sans qu'on lui eût laissé la plus grande latitude dans toutes ses opérations.

Il est certain qu'avant de partir de Paris pour se rendre à Toulon, il dit plusieurs fois qu'il était autorisé à quitter l'Égypte avec ou sans son armée, suivant les circonstances. Il dit à son frère Joseph : « Si la République peut véritablement s'affermir, si l'on peut se passer de moi en France, je resterai en Orient. Il m'ouvre un assez vaste champ de gloire; d'un côté Constantinople et de l'autre l'Inde..... Si on a encore la guerre en Europe; si nos vieilles habitudes monarchiques, en contradiction avec nos lois actuelles, mettent aux prises l'opinion et le gouvernement républicain, s'il faut une main unique et forte pour soutenir nos institutions nouvelles jusqu'à ce qu'elles soient soutenues par les mœurs et l'habitude, si l'opinion me rappelle, je reviendrai ».

L'ambassade de Prusse ayant été proposée à Joseph Bonaparte, il fut reconnu et convenu, dans une conférence entre lui, son frère le général et les directeurs, qu'il ferait mieux de rester au conseil des Cinq-Cents, parce qu'il y aurait plus de facilité pour correspondre avec le général en chef de l'armée d'Orient, et pour l'informer des événemens qui pourraient le décider à revenir en France.

La correspondance de Bonaparte ne permet pas de douter que l'autorisation ne lui en eût été donnée. Il avait écrit au Directoire, le 27 frimaire

an VII (17 décembre 1798) : « Nous attendons » des nouvelles de France et de l'Europe : c'est » un besoin vif pour nos âmes, car si la gloire » nationale avait besoin de nous, nous serions in- » consolables de n'y pas être ».

Lorsque Bonaparte partit pour la Syrie, la République, d'après le témoignage des citoyens Hamelin et Livron, arrivant d'Europe, jouissait encore de la paix; mais tout annonçait la guerre. Il écrivit au Directoire, le 22 pluviôse : « Si, dans le courant de mars, le rapport du citoyen Hamelin m'était confirmé, et si la France était en guerre contre les rois, je passerais en France ». Voilà une résolution positive; et certes, Bonaparte ne l'aurait point annoncée d'avance au Directoire, s'il n'avait pas été autorisé à la prendre.

On trouve dans plusieurs recueils la lettre suivante du Directoire à Bonaparte, du 7 prairial an VII :

« Les forces extraordinaires que développent » l'Autriche et la Russie, la tournure sérieuse et » plus qu'inquiétante qu'a prise la guerre, exi- » gent une concentration de celles de la Républi- » que. En conséquence, le Directoire a ordonné » à l'amiral Bruix d'employer tous les moyens en » son pouvoir pour être maître de la Méditerra- » née, et faire voile vers l'Égypte pour ramener » l'armée que vous y commandez. Il est en même » temps chargé de s'entendre avec vous sur les » moyens d'embarquement et de transport. Vous » êtes le mieux en état de juger si vous pouvez, » avec sûreté, laisser en Égypte une partie de

» vos forces; et, dans ce cas, le Directoire vous
» autorise à en donner le commandement à celui
» que vous jugerez convenable. Le Directoire
» vous verrait avec plaisir revenir à la tête des
» armées républicaines que vous avez comman-
» dées jusqu'à présent avec tant de gloire.

Signés

» Treilhard, Reveillère-Lépaux et Barras. »

On a contesté l'authenticité de cette pièce; on a dit qu'elle ne se trouvait ni sur les registres ni dans les minutes de correspondance déposés dans les archives du gouvernement. Un écrivain [1] a prétendu que la signature de cette lettre ou de toute autre avait été surprise aux directeurs.

Quoi qu'il en soit, le directeur Merlin atteste que lorsqu'on vit les armées de la République battues, l'Italie envahie et les frontières menacées, les regards du Directoire, ceux de beaucoup de Français se portèrent naturellement vers le général qui l'avait conquise, et qu'il délibéra à l'unanimité de rappeler Bonaparte. Mais cette décision ne lui parvint point. L'amiral Bruix, qui avait été chargé de la porter et de ramener le général, rentra le 27 thermidor dans le port de Brest, sans avoir touché l'Égypte, après une course heureuse ou savante, mais qui n'eut aucun résultat.

Si la lettre du Directoire, ajoute-t-on, ne parvint pas à Bonaparte, du moins reçut-il des avis de ses frères Joseph et Lucien, qui l'informaient

[1] Miot. *Expédition d'Égypte*, page 266.

de la situation des choses et le pressaient de revenir.

A cette époque si funeste aux armes de la République et si féconde en divisions parmi les premières autorités de l'État, un parti, portant ses vues au-delà des affaires militaires, songea sérieusement à une réforme dans la constitution. Une des bases principales de cette réforme était de renforcer le pouvoir exécutif et de le concentrer dans les mains d'un seul homme. On regardait Sieyes comme le chef de ce parti, parce qu'après avoir refusé, en l'an IV, les fonctions de directeur, par le seul motif *qu'il ne s'y croyait nullement propre*, il venait cependant de les accepter en l'an VII. Les journaux le signalaient ouvertement pour être revenu de son ambassade à Berlin avec des projets tout faits, et même concertés avec les puissances. Il n'était pas nécessaire de supposer de semblables combinaisons pour persuader qu'un personnage tel que Sieyes, frappé des malheurs de sa patrie, cherchât à y mettre un terme par une nouvelle organisation politique. Parmi les principaux de ce parti, on remarquait Lucien Bonaparte. On y était d'accord sur la nécessité d'une réforme, et sur celle de mettre à la tête du gouvernement un militaire capable de résister aux nombreux ennemis de la République sur les champs de bataille ainsi qu'au conseil. On n'était pas unanime sur le choix de l'homme, ni sur le moment d'opérer. Parmi les généraux, Bonaparte, Kléber se présentaient au premier rang ; mais ils étaient en Égypte. Parmi ceux qui étaient en-

France, on pensait à Joubert, à Moreau, quelques-uns à Bernadotte. Joubert réunissait le plus de suffrages. On espérait qu'à la tête de l'armée d'Italie, ce candidat au pouvoir se recommanderait par une grande victoire, lorsque la mort le mit hors de rang. Moreau ne s'était pas relevé dans l'opinion des patriotes des soupçons qu'avait fait planer sur lui sa conduite équivoque dans la trahison de Pichegru. Bernadotte, par l'exagération de son républicanisme et ses liaisons avec les jacobins, s'était discrédité auprès des hommes qui méditaient une réforme. La grande renommée de Bonaparte était intacte. On ne peut pas douter que ses frères et ses partisans n'eussent fait tous leurs efforts pour l'instruire de l'état des choses en France et l'engager de se rendre à leurs vœux.

Dans la guerre qui précéda et suivit la révolution directoriale du 30 prairial, le Corps législatif reprocha au Directoire la perte de l'Italie, et la déportation de Bonaparte en Égypte avec l'élite de l'armée. Les directeurs se déchargeaient sur le général absent de la responsabilité de cette entreprise. Dans une réunion de représentans, où les défenseurs du Directoire s'étaient exprimés d'une manière équivoque sur Bonaparte, son frère Joseph, renonçant à sa réserve naturelle, prit la parole : suivant lui, on abandonnait l'armée d'Orient et son général; on les vouait à une perte certaine; c'était le comble de l'ingratitude et trahir la patrie, qui avait le plus grand besoin de tous ses défenseurs. On assure que le Directoire, et Sieyes alors en était membre, se décida de nouveau à

écrire à Bonaparte pour l'inviter à revenir. Quoi qu'il en soit, Joseph, et nous en avons son témoignage, persuadé au contraire que son frère n'avait plus rien à espérer du Directoire, lui envoya un Grec nommé Bourbacki, avec des dépêches, pour lui faire connaître la véritable situation des choses. Bourbacki reçut de Joseph une lettre en triplicata; il en cacha une copie dans la semelle de ses bottes, une autre dans une canne creuse, et la troisième enfin dans ses cheveux, sous son ruban de queue. Il paraît que les agens du Directoire firent tout ce qu'ils purent pour empêcher son départ et lui enlever ses dépêches; que, trahi par les ouvriers qu'il avait employés, il ne put conserver que la copie qu'il avait cachée sous son ruban de queue. Il parvint cependant à s'embarquer sur un bâtiment de sa nation, à traverser les flottes turques et anglaises et aborda à Alexandrie. A quelle époque arriva-t-il en Égypte et où remit-il ses dépêches à Bonaparte? c'est ce qu'on n'a pu savoir par son frère, le colonel Bourbacki, de qui on tient ces détails. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'à leur réception, Bonaparte voulait déjà retourner en France et se servir du navire qui avait amené Bourbacki; mais il renonça à ce projet sur l'observation que ce navire pourrait difficilement tenir la mer et échapper à la poursuite des Turcs et des Anglais. En effet, Bourbacki s'étant rembarqué, fut pris par les Turcs, réduit en esclavage, et ne recouvra sa liberté qu'à la paix avec la Porte. Miot dit avoir une idée confuse d'avoir entendu parler au Kaire d'un voyage mysté-

rieux de ce Grec qui décida Bonaparte à quitter l'Égypte.

Dans sa lettre du 22 pluviôse au Directoire, déjà citée, Bonaparte, en annonçant l'arrivée de Hamelin et Livron, ajoutait : « Je ne me permets aucune réflexion sur les affaires de la République, puisque je n'ai eu aucune nouvelle depuis dix mois ».

Le 10 messidor, il écrivait encore au Directoire : « Je n'ai point reçu de lettres de France » depuis l'arrivée de *Moureau*, qui m'a apporté » les nouvelles du 5 nivôse et de Belleville, du » 20 pluviôse. J'espère que nous ne tarderons pas » à en recevoir : nos sollicitudes sont toutes en » France. Si les rois l'attaquaient, vous trouve- » riez dans vos bonnes frontières, dans le génie » guerrier de la nation et de vos généraux, des » moyens pour leur rendre leur audace funeste. » Le plus beau jour pour nous sera celui où nous » apprendrons la formation d'une République en » Allemagne ».

Que penser de l'assertion d'un écrivain qui fait arriver à Abouqyr, le 8 ventôse, un courrier parti de Gênes le 25 pluviôse, apportant au Kaire et ensuite à Acre, où se trouvait alors Bonaparte, des journaux et des lettres qui apprenaient que l'Italie était envahie, qui attristèrent l'armée, et qui décidèrent le général en chef à partir[1] ?

La défaite de Schérer, sous les murs de Vérone, n'eut lieu qu'un mois après, du 5 au 10 germinal.

[1] Martin, tome I, page 337.

Le courrier parti de Gênes était celui de Belleville dont Bonaparte parlait au Directoire dans sa lettre du 10 messidor, d'où il résulte qu'il ignorait encore à cette époque que la guerre fût même recommencée.

Il faut conclure de tous ces faits, que Bonaparte était autorisé par ses instructions à revenir en France quand il le jugerait à propos; que le Directoire l'y autorisa de nouveau d'une manière spéciale; que ses partisans, et notamment ses frères, lui écrivirent pour l'instruire de l'état des choses en France et en Europe.

Qu'il eût reçu ou non ces autorisations et ces avertissemens, c'est sur la plage d'Abouqyr, sur les ruines fumantes du fort qu'il prend une résolution qui doit décider des destinées du peuple français, des affaires de l'Europe et de l'avenir de Bonaparte, c'est là qu'a lieu une communication de la plus haute importance qui le détermine à quitter l'Égypte.

Le 15 thermidor au matin, Bonaparte ayant reçu à Alexandrie l'avis que le fort d'Abouqyr capitulait, expédia aussitôt son aide-de-camp Merlin auprès du général Menou, pour prendre une connaissance exacte et détaillée de la situation de la place au moment de sa reddition, et de l'état de la garnison prisonnière. Après avoir rempli sa mission dans le fort, Merlin se rendit sous la tente du général Menou, et y trouva un parlementaire de Sidney Smith qui venait d'y arriver, sous prétexte de traiter de l'échange des prisonniers. Après avoir exposé l'objet de sa mis-

sion, il ajouta : « M. le commodore a reçu hier un aviso qui lui a apporté des nouvelles d'Europe. Comme vous en êtes privés depuis longtemps, il a pensé que vous liriez les gazettes avec plaisir. En voici un paquet qu'il m'a chargé de vous remettre. » C'étaient la *Gazette de Francfort* et le *Courier de Londres*.

Lorsque le parlementaire fut parti, on n'eut rien de plus pressé que de parcourir ces gazettes, sans pouvoir cependant se défendre d'un sentiment d'effroi, présumant que Sidney Smith n'était aussi obligeant que parce que ces papiers annonçaient des événemens désastreux pour la France. Ils contenaient en effet tous les détails des défaites de Schérer sur l'Adige, de tous les revers de l'armée jusqu'à l'arrivée de ses débris sur la Bormida, et de la défaite de Jourdan par le prince Charles.

Merlin partit en toute hâte d'Abouqyr pour porter à Bonaparte ces fatales gazettes, et arriva à Alexandrie à minuit. Bonaparte était couché et dormait profondément. En entrant dans sa chambre, « Général, lui dit Merlin, je vous apporte une collection des gazettes d'Europe; vous y verrez beaucoup de nouvelles désastreuses ».

— Que se passe-t-il donc? demanda Bonaparte avec agitation et se mettant sur son séant.

« Schérer a été complètement battu en Italie; nous l'avons presque entièrement perdue, et, au 1er. mai, notre armée avait déjà rétrogadé jusque sur la Bormida. Jourdan a été battu dans la Forêt-Noire et a repassé le Rhin. »

A ces mots, Bonaparte se jeta en bas de son lit, s'empara des gazettes, et les lut pendant le reste de la nuit, ne s'interrompant que par des exclamations de douleur et d'indignation.

Le lendemain, 16 thermidor, il fit appeler de bonne heure le contre-amiral Gantheaume, avec lequel il s'enferma pendant deux heures.

Malgré quelques variantes contenues dans les Mémoires de Sainte-Hélène, ils sont d'accord sur ce point, que ce fut cette communication des nouvelles d'Europe faite par Sidney Smith qui détermina Bonaparte à retourner en France[1]. Aussi disait-il dans ses adieux à l'armée (5 fructidor), *que les nouvelles d'Europe l'avaient décidé à partir pour la France ;* dans ses instructions au général Kléber (5 fructidor) : « Vous trouverez ci-joint les papiers anglais et de Francfort jusqu'au 10 juin. Vous y verrez que nous avons perdu l'Italie, que Mantoue, Turin et Tortone sont bloqués. J'ai lieu d'espérer que la première tiendra jusqu'à la fin de novembre. J'ai l'espérance, si la fortune me sourit, d'arriver en Europe au commencement d'octobre ».

Quels étaient les desseins de Bonaparte en retournant en France ? Quand toute sa carrière antécédente ne les ferait point conjecturer, quand ils n'auraient pas été dévoilés par des événemens subséquens, ses propres avœux dissiperaient tous les doutes. Il revint en France parce qu'il pensait

[1] OMéara, tome I, page 473.—Montholon, tome II, page 219.—Las Cases, tome VI, page 20.

que sa présence était nécessaire à la République, et que le premier objet de l'expédition d'Égypte était rempli. Il était résolu de s'emparer de l'autorité et de rendre à la France ses jours de gloire, en donnant une direction forte aux affaires publiques.

Dès le 3 messidor, Bonaparte, envoyant le contre-amiral Gantheaume du Kaire à Alexandrie pour le service de la marine, le chargea de tenir les frégates *le Muiron* et *la Carrère* et plusieurs avisos prêts à partir pour la France. On pourrait en conclure que, dès cette époque, Bonaparte pensait à quitter l'Égypte. Depuis plus de trois mois, il était sans nouvelles. Les dernières qu'il avait reçues lui avaient fait pressentir que *la* guerre ne tarderait pas à éclater. Il est donc probable qu'il voulait s'assurer les moyens de retourner en France suivant les événemens; on ne croit pas qu'il eût encore de projet arrêté.

Mais dans le long entretien qu'il avait eu à Alexandrie avec le contre-amiral Gantheaume, le 16 thermidor, il n'est pas douteux que Bonaparte ne lui eût donné l'ordre de mettre la dernière main à l'armement des deux frégates et de le prévenir du moment où les croisières ennemies auraient laissé le mouillage.

Il revint donc au Kaire avec le projet arrêté de partir bientôt pour la France. Il écrivit à Kléber qu'il lui enverrait des gazettes où il verrait d'étranges choses [1]. Il envoya à Desaix une notice

[1] Lettre du 24 thermidor.

des nouvelles désastreuses contenues dans ces papiers sans aucune réflexion [1]. Il y a lieu de croire cependant qu'il mit Desaix dans sa confidence. Ce général lui répondit, dit-on : « Ces revers ne m'ont pas surpris, mais ils m'ont vivement affligé. On voit bien que vous n'êtes plus dans cette Italie où vous avez eu tant de succès ; vous y retournerez, vous illustrerez la nation ; et nous, nous végéterons au milieu des Arabes. Qui connaîtra la grandeur de vos idées ? Qui appréciera vos généreux desseins ? Cette guerre d'Allemagne est une horrible chose ; j'enrage de n'y être pas. Pensez du moins à nous, à notre situation, à notre passion pour la gloire ; mais avant tout sauvez la France ». Bonaparte ne fut pas fâché d'avoir le suffrage de Desaix [2].

Le 25 thermidor, il ordonna à Desnoyers, officier de ses guides, de se rendre sur-le-champ à Boulaq, où il se présenterait chez le commandant de la marine qui mettrait à sa disposition une demi-galère armée pour aller à Rahmanieh ; de se présenter chez le commandant de cette place pour en avoir une escorte, arriver en toute diligence à Alexandrie, et remettre en propres mains une lettre à Gantheaume ; de ne partir d'Alexandrie que lorsque ce général l'expédierait ; de retourner à Rahmanieh où il était nécessaire qu'il fût arrivé au plus tard le 2 fructidor à midi, et de rester dans le fort jusqu'à un nouvel ordre

[1] Lettre du 25 thermidor.
[2] Antommarchi, tome 1, page 409.

qu'il recevrait probablement du 2 au 5 fructidor.

Par sa lettre au contre-amiral Gantheaume, Bonaparte lui annonçait évidemment son départ prochain du Kaire, puisque le même jour, prétextant une tournée dans le Delta, il écrivit au général Lanusse de garder ses guides et ses équipages; qu'il comptait dans deux jours débarquer au *Ventre de la Vache* et l'aller trouver à Menouf, et qu'il le ferait prévenir 24 heures d'avance.

Tandis que Desnoyers se rendait à Alexandrie, Gantheaume faisait connaître à Bonaparte les mouvemens des croisières ennemies, et, depuis le 23, lui écrivait régulièrement deux ou *trois* fois par jour.

Le 27, il était parti plusieurs bâtimens de l'escadre turque; il restait encore dans la rade d'Abouqyr 3 vaisseaux, 14 canonnières et environ 30 transports. Le commodore Smith paraissait définitivement vouloir abandonner le mouillage; depuis deux jours, le port n'était plus bloqué à vue; la frégate *le Muiron* était passée au port neuf, elle était entièrement prête ainsi que *le Carrère*.

Gantheaume présumait que les vaisseaux anglais et turcs qui avaient quitté la rade d'Abouqyr se rendaient à Lesbeh de Chypre ou dans l'Archipel pour renouveler leurs provisions d'eau dont ils étaient totalement dépourvus, et que dans huit ou dix jours ils pourraient reparaître. Il persistait donc à croire que le moment était un des plus favorables pour exécuter ce que Bona-

parte lui avait prescrit, et qu'il n'y avait pas un instant à perdre [1].

A la réception de ces renseignemens, Bonaparte se décida à partir. Le 30, il écrivit au divan du Kaire qu'il partait le lendemain pour Menouf d'où il ferait différentes tournées dans le Delta, afin de voir par lui-même les injustices qui pouvaient être commises, et prendre connaissance des hommes et du pays. Il lui recommandait de maintenir la confiance parmi le peuple. « Dites-lui souvent, ajoutait-il, que j'aime les Musulmans, et que mon intention est de faire leur bonheur. Faites-leur connaître que j'ai pour conduire les hommes les plus grands moyens, la persuasion et la force; qu'avec l'une, je cherche à me faire des amis; qu'avec l'autre, je détruis mes ennemis. » Il recommandait enfin au divan de lui donner de ses nouvelles, et de l'informer de la situation des choses le plus souvent possible [2].

Bonaparte écrivit aussi à Poussielgue pour lui annoncer son départ; lui recommanda de pousser vivement la rentrée des fermages et des contributions, de correspondre avec lui à Menouf, de vivre en bonne intelligence avec les cheyks, de maintenir la paix au Kaire, de faire dans tout ce qui le concernait tout ce qu'il jugerait à propos, en prenant toujours la voie qui approcherait le moins de la nouveauté. « Je recommande, lui mandait-il en finissant, au général Dugua de frap-

[1] Lettre de Gantheaume, du 27 thermidor.
[2] Lettre du 30 thermidor.

per ferme au premier événement ; qu'il fasse couper six têtes par jour ; mais riez toujours [1]. »

Bonaparte annonça à son état-major qu'il eût à se préparer pour un voyage de huit jours. Cependant les préparatifs qui se faisaient chez le général en chef étaient beaucoup plus considérables que ceux qu'on avait faits pour la campagne de Syrie. Son secrétaire Bourienne emballait tous les papiers. A 11 heures du soir, plus de 20 chameaux recevaient leur charge dans la cour du quartier-général. A minuit, Bonaparte partit, et s'embarqua à Boulaq sur le bateau armé de six pièces de canon qui lui servait à naviguer sur le Nil.

Le lendemain, il y eut au Kaire grande rumeur à l'Institut. On y dit hautement que Bonaparte était parti pour retourner en France. En un instant cette nouvelle se répandit dans toute la ville. Les commissions de savans refusèrent de partir pour la Haute-Égypte. Fourier envoya son refus par écrit à Dugua. Ce général, en informant Bonaparte de cette nouvelle à laquelle il ne croyait pas, lui demandait en grâce de ne pas rester aussi longtemps sans lui écrire qu'il l'avait fait dans les expéditions de Syrie et d'Abouqyr [2].

Arrivé à la pointe du Delta, appelée *Badel-Baqarâh* (ventre de la vache), Bonaparte fit suivre la branche de Rosette et se rendit à Menouf chez le général Lanusse.

[1] Lettre du 30 thermidor.

[2] Lettres de Dugua, du 1er. fructidor.

Au dîner, ce général dit à Bonaparte : « On prétend, mon général, que vous allez vous embarquer à Alexandrie pour retourner en France. Si cela est vrai, j'espère que, rentré dans notre patrie, vous n'oublierez pas l'armée d'Égypte ». Le général en chef répondit que c'était un faux bruit; que son voyage n'avait d'autre but que de visiter le Delta et la province de Damiette qu'il ne connaissait pas encore. « Si vous allez à Damiette, ajouta Lanusse, la route la plus naturelle et la plus directe est le canal de Menouf; en le prenant, vous aurez l'avantage de traverser dans son entier le Delta. » Bonaparte répliqua qu'il avait besoin d'aller d'abord à Rosette, et que de là il se rendrait directement à Damiette par le lac de Bourlos.

Toujours plus persuadé que Bonaparte retournait en France, Lanusse n'insista pas davantage.

Le général en chef écrivit à Dugua que, désirant s'assurer lui-même des mouvemens de la côte, il allait voir s'il lui serait possible de descendre par les canaux jusqu'à Bourlos; il l'invitait à lui adresser ses dépêches à Rosette, et des duplicata à Menouf et Damiette, s'il y avait quelque chose de très-urgent.

Il écrivit au général Kléber sur divers objets de service courant, lui annonça qu'il se rendait à Rosette. « Vous recevrez, lui mandait-il, cette lettre le 3 ou le 4; partez, je vous prie, sur-le-champ pour vous y rendre de votre personne, si vous ne voyez aucun inconvénient à vous absenter de Damiette; sans quoi envoyez-moi un de vos

aides-de-camp. Je désirerais qu'il pût arriver à Rosette dans la journée du 7. J'ai à conférer avec vous sur des affaires extrêmement importantes [1]. »

Après un séjour de 24 heures à Menouf, le général en chef partit pour Rahmanieh où il débarqua. Il y trouva ses équipages, monta de suite à cheval et continua sa route vers Alexandrie. Le soir, il fit halte au village de Berket; on dressa des tentes; il y passa la nuit.

Jusque-là, Bonaparte et le peu de personnes qui étaient dans sa confidence, comme Bourienne, Berthier, Denon, Monge et Berthollet, avaient gardé leur secret. Cependant depuis qu'on avait quitté le Nil et la direction de Rosette, personne ne doutait plus du but de ce voyage. A Berket, on cessa donc de dissimuler. On se livra ouvertement à la joie qu'excitait dans tous les cœurs l'espoir de revoir la patrie après 18 mois d'absence. Un détachement qui se rendait d'Alexandrie à Rahmanieh annonça en passant que deux frégates étaient à l'ancre hors du port neuf et qu'elles n'attendaient pour mettre à la voile que l'arrivée de Bonaparte. Il reçut en route toutes les lettres de Gantheaume postérieures à celle du 27 thermidor. Elles annonçaient que la mer était libre, que tout était prêt.

Le 5, on ne s'occupa plus que de l'embarquement. Bonaparte envoya au général Menou l'ordre de venir de Rosette le trouver au bord de la mer.

L'armement des frégates avait été trop public à

[1] Lettre du 2 fructidor.

Alexandrie pour ne pas y donner l'éveil sur leur destination. L'ordonnateur de la marine Leroy avait écrit, le 30 thermidor, au général en chef pour lui demander la permission de s'embarquer avec lui. Il y avait de l'inconvénient à passer par cette ville; cela n'était pas nécessaire; Bonaparte s'arrêta donc au puits de Beïdah, qui en est éloigné de 3 lieues.

C'est là que, sur le sable, à l'ardeur brûlante du soleil, Bourienne tira à part l'aide-de-camp Merlin et lui donna à copier l'instruction que Bonaparte adressait à Kléber en lui remettant le commandement de l'armée. Cette pièce, devenue depuis si célèbre, et dans le fait l'une des plus importantes pour l'histoire de l'expédition d'Égypte, était ainsi conçue :

Alexandrie, 5 fructidor an VII.

Au général Kléber.

Vous trouverez ci-joint, citoyen général, un ordre pour prendre le commandement en chef de l'armée. La crainte que la croisière anglaise ne reparaisse d'un moment à l'autre, me fait précipiter mon voyage de deux ou trois jours.

J'emmène avec moi les généraux Berthier, Andréossy, Murat, Lannes et Marmont et les citoyens Monge et Berthollet.

Vous trouverez ci-joint les papiers anglais et de Francfort jusqu'au 10 juin. Vous y verrez que nous avons perdu l'Italie, que Mantoue, Turin et

Tortone sont bloquées. J'ai lieu d'espérer que la première de ces villes tiendra jusqu'à la fin de novembre. J'ai l'espérance, si la fortune me sourit, d'arriver en Europe avant le commencement d'octobre.

Vous trouverez ci-joint un chiffre pour correspondre avec le gouvernement, et un autre chiffre pour correspondre avec moi.

Je vous prie de faire partir, dans le courant d'octobre, Junot, ainsi que mes domestiques, et tous les effets que j'ai laissés au Kaire; cependant, je ne trouverai pas mauvais que vous engagiez à votre service ceux de mes domestiques qui vous conviendraient.

L'intention du gouvernement est que le général Desaix parte pour l'Europe dans le courant de novembre, à moins d'événemens majeurs [1].

La commission des arts passera en France sur un parlementaire que vous demanderez à cet effet, conformément au cartel d'échange, dans le courant de novembre, immédiatement après qu'elle aura achevé sa mission. Elle est maintenant occupée à voir la Haute-Égypte; cependant ceux de ses membres que vous jugerez pouvoir vous être utiles, vous les mettrez en réquisition sans difficulté.

[1] Le gouvernement n'avait pas manifesté cette intention. C'était une supposition faite dans l'intérêt de la France et dans celui de Desaix pour lequel Bonaparte avait autant d'amitié que d'estime.

Desaix était dans le secret du départ du général en chef ainsi qu'on le voit par ce qu'il répondit à Bonaparte, en apprenant les revers des armées françaises en Europe, après son retour d'Alexandrie au Kaire.

L'effendi fait prisonnier à Abouqyr est parti pour se rendre à Damiette; je vous ai écrit de l'envoyer à Chypre; il est porteur, pour le grand-visir, d'une lettre dont vous trouverez ci-joint la copie.

L'arrivée de notre escadre de Brest à Toulon, et de l'escadre espagnole à Carthagène, ne laisse plus de doutes sur la possibilité de faire passer en Égypte les fusils, les sabres, les pistolets, fers coulés, dont vous pourriez avoir besoin, et dont j'ai l'état le plus exact, avec une quantité de recrues suffisante pour réparer les pertes de deux campagnes.

Le gouvernement vous fera connaître alors lui-même ses intentions, et moi, comme homme public et comme particulier, je prendrai des mesures pour vous faire avoir fréquemment des nouvelles. Si, par des événemens incalculables, toutes les tentatives étaient infructueuses, et qu'au mois de mai vous n'ayez reçu aucun secours ni nouvelles de France, et si, malgré toutes les précautions, la peste était en Égypte cette année, et vous tuait 1,500 soldats, perte considérable, puisqu'elle serait en sus de celles que les événemens de la guerre vous occasioneront journellement, je pense que, dans ce cas, vous ne devez pas hasarder de soutenir la campagne, et que vous êtes autorisé à conclure la paix avec la Porte-Ottomane, quand même la condition principale serait l'évacuation de l'Égypte. Il faudrait seulement éloigner l'exécution de cette condition, si cela était possible, jusqu'à la paix générale. . . . . .

Vous savez apprécier aussi bien que moi combien la possession de l'Égypte est importante à la France : cet empire turc qui menace ruine de tous côtés, s'écroule aujourd'hui, et l'évacuation de l'Égypte serait un malheur d'autant plus grand que nous verrions de nos jours cette belle province passer en d'autres mains européennes.

Les nouvelles des succès ou des revers qu'aura la République doivent aussi puissamment entrer dans vos calculs.

Si la Porte répondait, avant que vous eussiez reçu des nouvelles de France aux ouvertures de paix que je lui ai faites, vous devez déclarer que vous avez tous les pouvoirs que j'avais, et entamer les négociations; persistant toujours dans l'assertion que j'ai avancée que l'intention de la France n'a jamais été d'enlever l'Égypte à la Porte; demander que la Porte sorte de la coalisation, et nous accorde le commerce de la Mer-Noire; qu'elle mette en liberté les Français prisonniers; et, enfin, six mois de suspension d'armes, afin que, pendant ce temps-là, l'échange des ratifications puisse avoir lieu. Supposant que les circonstances soient telles que vous croyiez devoir conclure ce traité avec la Porte, vous ferez sentir que vous ne pouvez pas le mettre à exécution qu'il ne soit ratifié, et, selon l'usage de toutes les nations, l'intervalle entre la signature d'un traité et sa ratification doit toujours être une suspension d'armes.

Vous connaissez, citoyen général, quelle est ma manière de voir sur la politique intérieure de

l'Égypte. Quelque chose que vous fassiez, les chrétiens seront toujours pour nous. Il faut les empêcher d'être trop insolens, afin que les Turcs n'aient pas contre nous le même fanatisme que contre les chrétiens, ce qui nous les rendrait irréconciliables. Il faut endormir le fanatisme en attendant qu'on puisse le déraciner. En captivant l'opinion des grands cheyks du Kaire, on a l'opinion de toute l'Égypte; et de tous les chefs que ce peuple peut avoir, il n'y en a aucun de moins dangereux que des cheyks qui sont peureux, ne savent pas se battre, et qui, comme tous les prêtres, inspirent le fanatisme sans être fanatiques.

Quant aux fortifications d'Alexandrie et d'El-Arych, voilà les deux clefs de l'Égypte. J'avais le projet de faire établir cet hiver des redoutes de palmiers, deux depuis Salhieh jusqu'à Qatieh, et deux de Qatieh à El-Arych; une de ces dernières se serait trouvée dans l'endroit où le général Menou a trouvé de l'eau potable.

Le général de brigade Samson, commandant le génie; le général Songis, commandant l'artillerie, vous mettront au fait, chacun de ce qui regarde sa partie. Le citoyen Poussielgue a été exclusivement chargé des finances. Je l'ai reconnu travailleur et homme de mérite; il commence à avoir quelques renseignemens sur l'administration du pays. J'avais le projet, si aucun événement ne survenait, de chercher les moyens d'établir cet hiver un nouveau système d'impositions qui aurait à peu près permis de se passer des Cophtes; cependant, avant de l'entreprendre, je vous con-

seille d'y réfléchir longtemps. Il vaut mieux entreprendre un peu plus tard qu'un peu trop tôt.

Des vaisseaux de guerre paraîtront indubitablement cet hiver à Alexandrie, ou à Burlos, ou à Damiette. Faites construire une tour ou une batterie à Burlos. Tâchez de réunir 5 à 600 Mamlouks, que, lorsque les vaisseaux français seront arrivés, vous ferez arrêter dans un jour au Kaire, ou dans d'autres provinces, et embarquer pour la France. À défaut de Mamlouks, des otages arabes, des cheyks El-Beled [1], qui, pour une raison quelconque, seront arrêtés, pourront y suppléer. Ces individus, transportés en France, y seront retenus un ou deux ans, verront la grandeur de la nation, prendront une idée de nos mœurs et de notre langue, et, de retour en Égypte, y formeront autant de partisans.

J'avais déjà demandé une troupe de comédiens; je prendrai un soin particulier de vous en envoyer. Cet article est important pour l'armée, et pour commencer à changer les mœurs du pays.

La place importante que vous allez occuper en chef va vous mettre à même de déployer les talens que la nature vous a donnés. L'intérêt de ce qui se passe est vif, et les résultats en seront immenses sur le commerce et la civilisation : ce sera l'époque d'où dateront de grandes révolutions.

Accoutumé à ne voir la récompense des peines et des travaux de la vie que dans l'opinion de la

[1] *Cheyk El-Beled*, signifie *cheyk de l'endroit*. C'est, pour ainsi dire, le *maire* d'un village arabe.

postérité, j'abandonne l'Égypte avec le plus grand regret. L'intérêt de la patrie, sa gloire, l'obéissance, les événemens extraordinaires qui viennent de se passer, me décident à traverser les escadres ennemies pour me rendre en Europe. Je serai d'esprit et de cœur avec vous; vos succès me seront aussi chers que ceux où je me trouverai en personne, et je regarderai comme mal employés tous les jours de ma vie où je ne ferai pas quelque chose pour l'armée dont je vous laisse le commandement, et pour consolider le magnifique établissement dont les fondemens viennent d'être jetés.

L'armée que je vous confie est toute composée de mes enfans. J'ai eu dans tous les temps, même au milieu de leurs plus grandes peines, des marques de leur attachement. Entretenez-les dans ces sentimens; vous le devez à l'estime et à l'amitié que j'ai pour vous, et à l'attachement que je leur porte. »

Soldats! dit Bonaparte dans ses adieux à l'armée, les nouvelles d'Europe m'ont décidé à partir pour la France; je laisse le commandement de l'armée au général Kléber. L'armée aura bientôt de mes nouvelles; je ne puis pas en dire davantage. Il me coûte de quitter des soldats auxquels je suis si attaché; mais ce ne sera que momentanément, et le général que je leur laisse a la confiance du gouvernement et la mienne. »

Il écrivit au divan du Kaire :

« Ayant été instruit que mon escadre était prête, et qu'une armée formidable était embar-

quée dessus, convaincu, comme je vous l'ai dit plusieurs fois, que, tant que je ne frapperai pas un coup qui écrase à la fois tous mes ennemis, je ne pourrai jouir tranquillement et paisiblement de la possession de l'Égypte, la plus belle partie du monde ; j'ai pris le parti d'aller moi-même me mettre à la tête de mon escadre, en laissant le commandement, pendant mon absence, au général Kléber, homme d'un mérite distingué et auquel j'ai recommandé d'avoir pour les ulemas et les cheyks la même amitié que moi. Faites ce qui vous sera possible pour que le peuple de l'Égypte ait en lui la même confiance qu'en moi, et qu'à mon retour, qui sera dans deux ou trois mois, je sois content du peuple de l'Égypte, et que je n'aie que des louanges et des récompenses à donner aux cheyks. »

Le général en chef donna l'ordre au général Menou de se rendre de suite à Alexandrie pour prendre le commandement de cette place, de Rosette et du Bahyreh; d'envoyer à Kléber, par une occasion très-sûre, la dépêche qui lui conférait le commandement en chef, et de n'expédier ses lettres pour le Kaire que 48 heures après que les frégates auraient disparu.

Bonaparte resta une heure au puits de Beïdah, remonta à cheval, et, au lieu de se diriger sur Alexandrie, prit brusquement à droite, pour gagner au plus près le bord de la mer qu'il atteignit après deux heures de marche. Lorsqu'il fut arrivé sur la plage, on aperçut distinctement une voile à environ trois lieues au large; elle causa

quelque inquiétude. On craignait que ce ne fût Sidney Smith qui revenait prendre sa situation de blocus.

Le rendez-vous assigné par Bonaparte au général Menou et au contre-amiral Gantheaume était à la première citerne que l'on rencontre en allant d'Alexandrie à Abouqyr, et qui est à une lieue de ce fort. Il ordonna à son aide-de-camp Merlin de s'y transporter, afin de guider ces deux généraux vers l'endroit où il s'était arrêté pour les attendre. Merlin partit escorté d'un homme à cheval, et trouva Menou et Gantheaume à l'endroit qui lui avait été indiqué. Gantheaume prit l'alarme, lorsque Merlin lui parla du bâtiment qu'on avait aperçu; il monta sur une dune de sable pour le reconnaître, et se convainquit bientôt qu'il courait sa bordée vers l'île de Chypre, ce qui lui fit présumer qu'il avait été envoyé pour reconnaître ce qui se passait dans le port d'Alexandrie. Il se rendit auprès du général en chef, lui fit part de ses craintes et l'engagea à ne pas perdre un instant pour s'embarquer. « Bon, répondit Bonaparte, ne craignez rien, la fortune ne nous trahira pas; nous arriverons en dépit des Anglais. »

L'endroit où Bonaparte avait joint le bord de la mer et avait fait halte était éloigné d'une petite lieue d'Alexandrie. Depuis ce point jusqu'à la ville, la côte est bordée de dunes peu élevées, qui empêchent cependant d'apercevoir la mer. Une demi-heure avant le coucher du soleil, il se mit à cheminer le long du rivage, et, couvert du

côté de la terre par ces dunes, il se dirigea vers le Pharillon, situé à la pointe orientale du port neuf, à une portée de canon de la ville, d'où on ne pouvait être aperçu. La nuit était close et fort obscure lorsqu'on arriva au Pharillon, et les chaloupes des frégates qui devaient s'y trouver pour recevoir Bonaparte et sa suite n'étaient pas encore au rivage.

Le général Menou envoya un de ses aides-de-camp en ville chercher des hommes pour recueillir les chevaux de Bonaparte, de sa suite, et ceux de ses guides, confiés en attendant à quelques palfreniers.

On était depuis une demi-heure sur le rivage, les chaloupes des frégates n'arrivaient pas, et, au risque de donner l'éveil à la ville d'Alexandrie, on fut obligé de brûler des amorces, pour les avertir de l'arrivée de Bonaparte, et leur indiquer l'endroit où il les attendait : elles répondirent enfin à ce signal; elles arrivèrent. Le général en chef dit à Menou en le quittant : « Mon cher, vous autres tenez-vous bien ici! Si j'ai le bonheur de mettre le pied en France, le règne du bavardage est fini [1] ». Il monta sur sa chaloupe; les autres personnes de sa suite, sans distinction de rangs ni de grades, s'empressèrent de s'embarquer, et se mirent pour cela dans l'eau jusqu'aux genoux entraînés par leur impatience, par la crainte de ne pas y trouver place, et d'être laissés en arrière.

[1] Las Cases, tome VI, page 23.

Le général Menou partit pour Alexandrie, afin d'envoyer de suite à bord des frégates les généraux Marmont, Lannes et Murat ainsi que Denon.

Les frégates *le Muiron* et *le Carrère*, destinées à transporter le général Bonaparte, son état-major et les officiers-généraux qu'il emmenait avec lui, étaient mouillées au dehors de la passe du port neuf, à demi-portée de canon du Pharillon. On arriva à neuf heures du soir à bord du *Muiron*, destiné au général en chef. Il faisait calme plat, et on se mit aussitôt à table, en faisant des vœux pour qu'un vent favorable mît promptement en état d'appareiller; on regardait comme important de pouvoir, avant le jour, se trouver hors de vue de terre, tant par la crainte de la croisière anglaise qui pouvait reparaître d'un moment à l'autre, qu'à cause de la garnison d'Alexandrie dont on craignait le mécontentement, lorsqu'elle apprendrait l'embarquement de Bonaparte.

Sur *le Carrère* étaient embarqués le chef de division Dumanoir, les généraux Lannes, Murat et Marmont; sur *le Muiron*, Bonaparte, Bourrienne, l'aide-de-camp Lavalette, le contre-amiral Gantheaume, les généraux Berthier et Andréossy, les savans Monge et Berthollet [1].

Trois petits bâtimens, la pinque *la Revanche*, et les deux avisos, *l'Indépendant* et *la Foudre*,

[1] Au moment où on allait mettre à la voile, un bateau arriva aux frégates; il portait Parceval, littérateur, membre de l'institut du Kaire, qui insista vivement pour être embarqué. Aux sollicitations de Monge et Berthollet, Bonaparte le fit recevoir à bord du *Carrère*.

accompagnaient les frégates pour leur servir d'éclaireurs.

Le 6 au matin, le calme régnait encore, et, pendant plus de trois heures, on put distinguer la foule qui s'était portée sur les avenues du port neuf, pour être témoin du départ; elle ne laissa entrevoir aucun signe de mécontentement. Vers neuf heures du matin, il s'éleva une légère brise de terre dont on se hâta de profiter pour mettre à la voile. Au bout d'une heure, cette brise fraîchit un peu; à midi, l'escadrille avait perdu de vue les côtes d'Égypte.

L'aviso *la Foudre*, ne paraissant pas pouvoir suivre, reçut l'ordre de renvoyer à bord du *Muïron* ses instructions, les drapeaux pris à la bataille d'Abouqyr et de retourner à Alexandrie.

On apprit tout à la fois au Kaire l'arrivée du général en chef à Alexandrie, son embarquement et son départ. Cette nouvelle plongea tout le monde dans la consternation. Habitué à le voir commander pour ainsi dire aux événemens, chacun avait déposé ses destinées sur sa tête. Personne n'apercevait aucun moyen de sortir d'Égypte, et l'on était persuadé que Bonaparte en avait mille. La confiance en lui était telle, que l'on se crut destiné à mourir en Afrique lorsqu'on apprit qu'il s'était embarqué. Ensuite, les uns lui reprochaient de séparer son sort de celui de ses soldats, qui avaient tout fait pour sa gloire; les autres l'excusaient en attribuant à des motifs puissans un départ si secret et si précipité; il allait sauver la France. Cet espoir et celui de la paix

vinrent calmer insensiblement l'agitation des esprits, et le nom de Kléber rétablit la confiance [1].

Pour enlever à l'audace de Bonaparte ou à sa fortune l'honneur d'une heureuse traversée, on a supposé que, soit pour le compromettre auprès du Directoire, soit pour priver l'armée d'Orient du général qui la menait à la victoire, et la forcer bientôt d'évacuer l'Égypte, Sidney Smith, par suite d'un arrangement fait après la bataille d'Abouqyr, avait éloigné ses vaisseaux, et laissé un libre passage à Bonaparte. Napoléon a réfuté cette profonde combinaison par ces mots fort simples : « Sidney Smith négligea de couper les communications par mer, ce qu'il aurait pu faire s'il s'était un peu plus occupé de son escadre; par cette négligence, il me laissa échapper [2] ».

Cependant, ceux qui ont rêvé cet arrangement, en donnent pour preuve que Bonaparte envoya, le 25 thermidor, Desnoyers porter à Alexandrie l'ordre de tout préparer pour son départ, avant d'avoir eu l'avis que les croisières ennemies s'éloignaient, puisque la lettre de Gantheaume qui contenait cet avis ne fut écrite que le 27. Mais elle en rappelait une antérieure qui rendait

[1] C'est ainsi que s'exprime Miot. Nous nous bornons à opposer le témoignage d'un écrivain qui ne flatte pas Bonaparte à celui de Martin, qui dit que l'armée se vit avec plaisir délivrée d'un grand poids, et qui met Kléber, comme capitaine, bien au-dessus de Bonaparte. Le jugement honorable et juste, porté à Sainte-Hélène par Napoléon sur Kléber, a un peu plus de poids que celui d'un ingénieur des ponts-et-chaussées.

[2] O'Méara, tome II, page 175.

compte des dispositions que faisaient, le 23, ces croisières pour quitter le mouillage. Depuis ce jour, le contre-amiral informait exactement Bonaparte de leurs mouvemens; il pouvait donc, le 25, en avoir reçu la nouvelle. Enfin, avant son départ du Kaire, le 30, la lettre de Gantheaume, du 27, lui était parvenue. L'exactitude avec laquelle ce contre-amiral rendait compte de l'état des croisières, et les instances qu'il faisait à Bonaparte de profiter de leur éloignement [1], achèvent de réléguer parmi les fables inventées par l'esprit de parti une convention faite entre le commodore anglais et le général de la République. C'est le pendant de cette autre assertion, que Pitt avait suggéré au Directoire l'expédition d'Égypte. Laquelle des deux le dispute à l'autre en absurdité? Il est difficile de le dire.

Suivons donc Bonaparte voguant vers la France à travers les escadres ennemies.

Les vents soufflant constamment du nord-ouest forcèrent à courir des bordées au nord-est et sur la côte d'Afrique; telle fut la contrariété du temps qu'on ne fit que 100 lieues en 20 jours. Cependant cette longue navigation laissait l'espoir d'échapper aux croisières ennemies, en se tenant toujours entre les 32e. et 33e. degrés de latitude, et à peu de distance des côtes d'Afrique; on était dans des parages, sinon inconnus, du moins très-peu fréquentés par les marins, et très-éloignés

[1] Lettres de Gantheaume, des 27, 30 thermidor, 1, 2, 3 fructidor.

de la route que suivent ordinairement les navires pour se rendre d'Europe en Égypte.

On attendait avec une vive impatience les vents de l'équinoxe; on comptait sur leur violence pour passer le cap Bon et échapper à la croisière anglaise qu'on devait craindre d'y rencontrer. Chaque jour, lorsqu'on faisait le point, on voyait avec une extrême anxiété qu'on ne se trouvait pas plus avancé que la veille, et souvent qu'on avait reculé. « Si, disait-on, Sidney Smith est revenu devant Alexandrie, il se sera porté à notre poursuite sur le cap Bon, et il y arrivera avant nous. »

Bonaparte, comme un simple passager, s'occupait pendant ce temps-là de géométrie, de chimie et quelquefois jouait et riait avec ses compagnons de voyage. Il mit beaucoup de franchise dans ses conversations, s'exprima avec dédain sur le compte du Directoire et parla avec assurance de son avenir.

Le 25 fructidor, le vent d'est commença à souffler; le 30, on avait doublé le cap d'Ocre, et, le 4e. complémentaire, on était au-delà du golfe de la Sydre. Dans la nuit du 6 complémentaire au 1er. vendémiaire an VIII, on passa près de Lampedouse, et, le premier vendémiaire, on découvrit la Pantellerie. Ce jour, anniversaire de la fondation de la République, fut célébré à bord des deux frégates. On chanta des couplets brûlans de patriotisme, composés pour la fête par Bourienne, secrétaire de Bonaparte.

Sur le soir, le calme survint à deux lieues

château de Gallipoli; mais, vers onze heures, le vent d'est commença à souffler bon frais; on doubla le cap Bon dans la nuit, et, le 2 vendémiaire à midi, on était par le travers de Biserte. Le vent continuant à être favorable, on se trouva, le 4 vendémiaire, par le travers du golfe d'Oristano, en Sardaigne. Le 5, on découvrit le cap Salcon, et, le 7, on dépassa les bouches de Bonifaccio.

Ignorant la suite des événemens militaires depuis le mois de prairial, et craignant que l'ennemi ne fût maître de la Provence et peut-être de la Corse, Bonaparte résolut de faire prendre langue dans cette île. Gantheaume y envoya *la Revanche*. Le 8 vendémiaire au soir, on entra dans le golfe d'Ajaccio; n'ayant encore aucune nouvelle *de la Revanche*, et ne voulant pas, la nuit, par un vent grand frais, rester dans le golfe, on vira de bord, et les frégates gagnèrent le large. Le 9 au matin, le vent du nord-ouest (mistral) souffla avec violence et les força de retourner à Ajaccio; il était à craindre qu'un accident, s'il en arrivait un à des frégates mal gréées et mal mâtées, ne les rejetât dans des parages d'où la fortune les avait fait sortir sans rencontrer d'ennemis.

En entrant dans le golfe d'Ajaccio, on retrouva *la Revanche*, qui pour s'abriter avait jeté l'ancre près de la côte : on lui fit des signaux; elle répondit par les siens que la Corse était toujours française, et vint donner ensuite des nouvelles plus détaillées. Une felouque, envoyée d'Ajaccio pour reconnaître les bâtimens, tira des salves de

ses petits canons, et, prenant les devans à l'aide de ses rameurs, précéda de quelques minutes les deux frégates qui entrèrent à pleines voiles dans le port. Les bastions de la citadelle tirèrent spontanément le canon en signe de réjouissance.

Au bruit de cette canonnade inattendue, les habitans d'Ajaccio se portèrent en foule sur le port. A peine les frégates eurent-elles jeté l'ancre, qu'elles furent entourées d'embarcations. L'air retentit des cris de vive Bonaparte! Les autorités vinrent à la poupe du *Muiron*, et firent, ainsi que tous les citoyens, éclater leur joie en reconnaissant le général. Un orateur lui fit le récit succinct de tous les événemens politiques et militaires qui s'étaient passés pendant son absence.

Bonaparte apprit ainsi la suite des revers des armées en Italie, la reddition de Mantoue, les batailles de Novi, de la Trebbia, la descente des Anglo-Russes en Batavie, et la révolution directoriale du 30 prairial.

Les citoyens voulurent passer de leurs embarcations à bord des frégates. On leur opposa en vain les lois sanitaires : « Il n'y a pas de quarantaine pour Bonaparte, pour le sauveur de la France! » s'écrièrent-ils. La municipalité elle-même joignit ses instances à celles des habitans, pour décider le général à se rendre à terre. Il ne se fit pas prier longtemps; il débarqua, et fut conduit au milieu des acclamations et de l'ivresse générale dans sa maison paternelle.

Les troupes étaient sous les armes; elles n'a-

vaient ni vêtement ni chaussure. Bonaparte demanda où en était la caisse; elle n'avait rien reçu depuis sept mois. Le payeur était en avance. Il s'était obligé pour 4,000 francs qu'il avait répartis entre les corps, afin d'assurer la subsistance et d'apaiser les aubergistes, qui refusaient la table aux officiers. Bonaparte fut indigné de cet abandon. Il remit tout ce qu'il avait de disponible, et fit aligner la solde. Il ne voulut pas que l'uniforme excitât la pitié. Le soir, il y eut bal, illumination. Le pauvre le disputait au riche.

Il trouva son pays en proie à des divisions; la municipalité et l'administration départementale s'accusaient réciproquement; les prisons étaient pleines, les partis en présence. Le public perdait patience. Bonaparte intervint comme médiateur dans ces discussions; les prisons furent ouvertes, la paix et la confiance rétablies.

Les vents soufflaient toujours du nord-ouest, et retinrent les frégates dans le port d'Ajaccio depuis le 9 vendémiaire jusqu'au 15. Dans cet intervalle, elles essayèrent une fois d'en sortir; mais les vents les forcèrent à rentrer. Quoique Bonaparte eût fait suivre les frégates par deux avisos, *la Revanche* et *l'Indépendant*, pour plus de sûreté il fit préparer à Ajaccio une gondole avec 14 rameurs choisis, qui fut amarinée au *Muiron*, afin d'échapper plus facilement à l'ennemi sur un des trois bâtimens, si on le rencontrait.

Enfin le 15, à sept heures du soir, on mit à la voile, et le 16, au soir, on aperçut les côtes de

France. Au moment où le soleil se couchait, la vigie découvrit une voile. L'adjudant du contre-amiral Gantheaume monta sur le grand mât, et aperçut huit à dix voiles qu'il assura être des vaisseaux de ligne anglais. Un morne silence succéda subitement aux bruyans éclats de joie par lesquels on venait de saluer les rivages de la patrie. Le contre-amiral Gantheaume, pensant que les frégates avaient été vues, crut devoir engager Bonaparte à s'embarquer sur la gondole pour gagner la côte la plus voisine, ou retourner en Corse.

Non, non! s'écria-t-il, *cette manœuvre nous conduirait en Angleterre, et je veux arriver en France. Lorsque nous aurons échangé quelques boulets avec les Anglais, et perdu tout espoir de sauver nos frégates, nous verrons*[1].

On se borna donc à changer de direction. Le contre-amiral ordonna le branle-bas général, et mit le cap au nord, nord-ouest. Le canon des Anglais, pour les signaux de nuit, indiquant qu'ils prenaient la bordée du large, donna la conviction que les frégates n'avaient pas été aperçues. A minuit, elles touchaient les côtes de France; mais la grande obscurité de la nuit empêchait de voir où l'on était. On mit en panne pour attendre le jour : il parut, et fit distinguer le cap Taillat, entre les

[1] On a vu longtemps dans la maison de l'amiral Gantheaume, à Aubagne, un dessin représentant la petite flottille qui avait ramené Bonaparte d'Égypte. Au ciel, en avant du *Muiron*, brillait un corps lumineux, et au bas on lisait : *Nous gouvernions sur son étoile!*

îles d'Hières et Fréjus. Il fut décidé d'entrer dans ce port. Le 17 vendémiaire, à dix heures du matin, on y jeta l'ancre, et, à midi, Bonaparte toucha le sol de la France, le 47ᵉ. jour de son départ d'Alexandrie, échappant aux vaisseaux anglais qui couvraient la Méditerranée.

Nota. La suite de la campagne d'Égypte sous le généralat de Kléber et de Menou, jusqu'au retour de l'armée d'Orient en France, prendra place dans l'*Histoire générale*, à l'époque du consulat.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N°. I, PAGE 71.

ENTRETIEN DE BONAPARTE DANS LA GRANDE PYRAMIDE AVEC PLUSIEURS IMANS ET MUPHTIS.

Le 25 thermidor an VI (12 août 1798).

BONAPARTE.—Dieu est grand, et ses œuvres sont merveilleuses. Voici un grand ouvrage de main d'hommes. Quel était le but de celui qui fit bâtir cette pyramide?

SOLIMAN.—C'était un puissant roi d'Égypte, dont on croit que le nom était Chéops. Il voulait empêcher que des sacriléges ne vinssent troubler le repos de sa cendre.

BONAPARTE.—Le grand Cyrus se fit enterrer en plein air, pour que son cors retournât aux élémens. Penses-tu qu'il ne fît pas mieux? le penses-tu?

SOLIMAN (*s'inclinant*).—Gloire â Dieu à qui toute gloire est due!

BONAPARTE.—Honneur à Allah! Quel est le calife qui a fait ouvrir cette pyramide et troubler la cendre des morts?

MOHAMMED.—On croit que c'est le commandeur des croyans, Mahmoud, qui régnait il y a plusieurs siècles à Bagdad; d'autres disent le renommé Aaron Raschid (Dieu lui fasse paix), qui croyait y trouver des trésors; mais quand on fut entré par ses ordres dans cette salle, la tradition porte que l'on n'y trouva que des momies, et sur le mur cette inscription en lettres d'or : L'IMPIE COMMETTRA L'INIQUITÉ SANS FRUIT, MAIS NON SANS REMORDS.

BONAPARTE. — Le pain dérobé par le méchant remplit sa bouche de gravier.

MOHAMMED (*s'inclinant*). — C'est le propos de la sagesse.

BONAPARTE. — Gloire à Allah! Il n'y a point d'autre dieu que Dieu; Mahomet est son prophète, et je suis de ses amis.

SOLIMAN. — Salut de paix à l'envoyé de Dieu, salut aussi sur toi, invincible général, favori de Mahomet!

BONAPARTE. — Muphti, je te remercie. Le divin Koran fait les délices de mon esprit et l'attention de mes yeux. J'aime le prophète, et je compte, avant qu'il soit peu, aller voir et honorer son tombeau dans la ville sacrée. Mais ma mission est auparavant d'exterminer les Mamlouks.

IBRAHIM. — Que les anges de la victoire balaient la poussière sur ton chemin, et te couvrent de leurs ailes. Le Mamlouk a mérité la mort.

BONAPARTE. — Il a été frappé et livré aux anges noirs Moukir et Quakir. Dieu, de qui tout dépend, a ordonné que sa domination fût détruite.

SOLIMAN. — Il étendit la main de la rapine sur les terres, les moissons, les chevaux d'Égypte.

BONAPARTE. — Et sur les esclaves les plus belles, très-saint muphti. Allah a desséché sa main. Si l'Égypte est sa ferme, qu'il montre le bail que Dieu lui en a fait; mais Dieu est juste et miséricordieux pour le peuple.

IBRAHIM. — O le plus vaillant d'entre les enfans d'Issa (*Jésus-Christ*), Allah t'a fait suivre de l'ange exterminateur pour délivrer sa terre d'Égypte.

BONAPARTE. — Cette terre était livrée à vingt-quatre oppresseurs, rebelles au grand-sultan, notre allié, (que Dieu l'entoure de gloire!) et à dix mille esclaves venus du Caucase et de la Géorgie; Adriel, ange de mort, a soufflé sur eux : nous sommes venus, et ils ont disparu.

MOHAMMED. — Noble successeur de Scander (*Alexandre*), honneur à tes armes invincibles et à la foudre inattendue

qui sort du milieu de tes guerriers à cheval (*l'artillerie légère*).

Bonaparte. — Crois-tu que cette foudre soit une œuvre des enfans des hommes? le crois-tu? Allah l'a fait mettre en mes mains par le génie de la guerre.

Ibrahim. — Nous reconnaissons à tes œuvres Allah qui t'envoie. Serais-tu vainqueur si Allah ne l'avait permis? Le Delta et tous les pays voisins retentissent de tes miracles.

Bonaparte. — Un char céleste (*un ballon*) montera par mes ordres jusqu'au séjour des nuées; et la foudre descendra vers la terre, le long d'un fil de métal (*un conducteur électrique*), dès que je l'aurai commandé.

Soliman. — Et le grand serpent sorti de la colonne de Pompée, le jour de ton entrée triomphante à Scanderich (*Alexandrie*), et qui est resté desséché sur le socle de la colonne, n'est-ce pas encore un prodige opéré par ta main?

Bonaparte. — Lumières du siècle, vous êtes destinées encore à voir de plus grandes merveilles; car les jours de la régénération sont venus.

Ibrahim. — La divine unité te regarde d'un œil de prédilection, adorateur d'Issa, et te rend le soutien des enfans du prophète.

Bonaparte. — Mahomet n'a-t-il pas dit: *Tout homme qui adore Dieu et qui fait de bonnes œuvres, quelle que soit sa religion, sera sauvé?*

Soliman, Mohammed, Ibrahim (*ensemble, en s'inclinant*). — Il l'a dit.

Bonaparte. — Et si j'ai tempéré par ordre d'en haut l'orgueil du vicaire d'Issa (*le pape*), en diminuant ses possessions terrestres, pour lui amasser des trésors célestes, dites, n'était-ce pas pour rendre gloire à Dieu dont la miséricorde est infinie!

Mohammed (*avec embarras*). — Le muphti de Rome était riche et puissant; mais nous ne sommes que de pauvres muphtis.

Bonaparte. — Je le sais ; soyez sans crainte. Vous avez été pesés dans la balance de Balthazar, et vous avez été trouvés légers..... Cette pyramide ne renfermait donc aucun trésor qui vous fût connu?

Soliman. — Aucun, seigneur, nous le jurons par la cité sainte de la Mekke.

Bonaparte. — Malheur et trois fois malheur à ceux qui recherchent les richesses périssables, et qui convoitent l'or et l'argent, semblables à la boue!

Soliman. — Tu as épargné le vicaire d'Issa, et tu l'as traité avec clémence et bonté.

Bonaparte. — C'est un vieillard que j'honore ; (que Dieu accomplisse ses désirs, quand ils seront réglés par la raison et la vérité!) mais il a le tort de condamner au feu éternel tous les Musulmans ; et Allah défend à tous l'intolérance.

Ibrahim. — Gloire à Allah et à son prophète qui t'a envoyé au milieu de nous pour réchauffer la foi des faibles, et ouvrir aux fidèles les portes du septième ciel!

Bonaparte. — Vous l'avez dit, très-zélés muphtis : soyez fidèles à Allah, le souverain maître des sept cieux merveilleux ; à Mahomet, son visir, qui parcourut tous les cieux dans une nuit. Soyez amis des Francs, et Allah, Mahomet et les Francs vous récompenseront.

Ibrahim. — Que le prophète lui-même te fasse asseoir à sa gauche le jour de la résurrection, après le troisième son de la trompette.

Bonaparte. — Que celui-là écoute qui a des oreilles pour entendre : l'heure de la résurrection est arrivée pour tous les peuples qui gémissent sous l'oppression. Muphtis, imans, mollah, derviches, kalenders, instruisez le peuple d'Égypte ; encouragez-le à se joindre à nous pour achever d'anéantir les beys et les Mamlouks ; favorisez le commerce des Francs dans vos contrées, et leurs entreprises pour parvenir d'ici à l'ancien pays de Brama ; offrez-leur des entrepôts dans vos ports, et éloignez les insulaires d'Albion, maudits entre les enfans d'Issa : telle est la volonté de Mahomet. Les trésors,

l'industrie et l'amitié des Francs seront votre partage, en attendant que vous montiez au septième ciel, et qu'assis aux côtés des houris aux yeux noirs, toujours jeunes et toujours pucelles, vous reposiez à l'ombre du Lama, dont les branches offriront d'elles-mêmes aux vrais Musulmans tout ce qu'ils pourront désirer.

SOLIMAN (*s'inclinant*). — Tu as parlé comme le plus docte des mollah. Nous ajoutons foi à tes paroles ; nous servirons ta cause, et Dieu nous entend.

BONAPARTE. — Dieu est grand et ses œuvres sont merveilleuses. Salut de paix sur vous, très-saints muphtis.

N°. II, PAGE 138.

PROCLAMATION ADRESSÉE PAR DJEZZAR-PACHA AUX BEYS, AUX ARABES ET AUTRES PERSONNES DE CONSIDÉRATION.

Koran,

« Préservez-nous, mon Dieu, des embûches de Satan. Au » nom de Dieu clément et miséricordieux ! O vous qui avez » cru, voulez-vous que je vous montre le moyen d'éviter les » tourmens les plus terribles, croyez en Dieu et en son prophète, et combattez pour la cause divine de tous vos » moyens et de toutes vos forces ; c'est ce que vous aurez de » mieux à faire si vous êtes clairvoyans ; vos fautes vous seront pardonnées, et vous entrerez dans les jardins où coulent des fleuves délicieux ; vous serez récompensés dans les » demeures bienheureuses du jardin d'Éden au comble de » la félicité. »

Une autre sentence du Koran nous dit :

« La victoire vient de Dieu et son triomphe n'est pas éloigné ; annoncez aux vrais croyans que celui qui suit une

» autre religion que celle du salut, n'en retirera aucun avan-
» tage, et qu'il sera au nombre des réprouvés au jour du ju-
» gement. Il n'y a point d'autre dieu que Dieu, Mahomet est
» son prophète; sur lui le salut de paix. »

Aux cheyks arabes Nassir, à l'illustre Suleyman Abou-Nassir, Omar Abou-Nassir, cheyks des Arabes Saaïdé, demeurant à Burget-el-Kubra; que Dieu les élève en dignité!

Après le salut, nous vous faisons savoir que le huitième chaâban, jour béni de la présente année 1213, nous avons reçu des ordres sacrés du souverain, et des commissions glorieuses de la Sublime-Porte, dont le contenu nous apprend que sa hautesse N. S. sultan, que Dieu veuille rendre victorieux, nous a nommé cette année pacha du Kaire, la bien gardée; qu'il nous a revêtu du commandement des troupes musulmanes du pachalic de Damas, de la conduite du pèlerinage à la sacrée Caabah, du pachalic de Tripoli-de-Syrie, de Gaza, de Ramleh, de Jaffa, et de toutes leurs dépendances; qu'il nous a continué le gouvernement d'Acre. Nous rendons grâce à Dieu de ces bienfaits glorieux et de ces nouveaux emplois. S'il plaît à Dieu, cette année sera bénie par-dessus toutes les autres par tous les Musulmans. C'est pour vous faire connaître ces nouvelles qu'émane cet ordre éminent.

Nous vous faisons savoir également que nous avons rassemblé des troupes musulmanes, des armées innombrables de fidèles, fantassins et cavaliers. Nous avons préparé des provisions de guerre et de bouche très-considérables, que nous avons déjà fait passer à Gaza et à El-Arych, pour s'avancer vers l'Égypte, nous confiant d'ailleurs sur le secours du Tout-Puissant pour détruire les Français.

Nous désirons que vous vous réunissiez dès ce moment pour ne former qu'un seul faisceau. Purifiez vos cœurs; que toutes vos pensées soient louables; unissez-vous à vos frères les croyans contre ces maudits infidèles; faites vos efforts pour le triomphe de l'islamisme; car, par le secours du Tout-Puissant, vous serez vainqueurs de vos ennemis, qui sont les ennemis de Dieu.

Ne vous laissez pas effrayer par leurs jactances et leurs

vaines menaces ; prenez garde surtout à leur perfidie. Ils vous feront d'abord des promesses, et vous précipiteront ensuite dans un abîme de maux. Ils ruineront vos habitations et n'en laisseront aucune trace.

Nous nous sommes aperçus qu'ils sont dans la situation la plus déplorable. Les nouvelles les plus certaines nous en instruisent complètement. Nous avons intercepté des lettres qu'ils envoyaient pour les Français ; nous les avons traduites en arabe, et nous vous les communiquerons pour vous confirmer nos paroles, et ne vous laisser aucune incertitude à ce sujet. Cela augmentera notre force et votre zèle, et, s'il plaît à Dieu, vous éprouverez de notre part tout ce qui pourra vous satisfaire. Nous assurerons le repos des peuples par un gouvernement sage ; nous tiendrons nos promesses, et ces oppresseurs sauront alors qu'on les attend.

Nous avons écrit dans ce sens à tous les beys, les Arabes et les personnes en crédit. Sachez-le ainsi, et conduisez-vous conformément à nos intentions. Dieu veuille vous élever en dignités, et vous protéger contre le peuple des infidèles. Que le salut de paix soit sur le prince des prophètes, et la louange à Dieu le maître du monde.

Le 19 chaâban (3 pluviôse).

Signé ACHMET DJEZZAR.

N°. III, PAGE 264.

PROCLAMATION DU MINISTRE DE LA SUBLIME-PORTE AUX GÉNÉRAUX, OFFICIERS ET SOLDATS DE L'ARMÉE FRANÇAISE, QUI SE TROUVENT EN ÉGYPTE.

Le Directoire français, oubliant entièrement le droit des gens, vous a induits en erreur, a surpris votre bonne foi,

et, au mépris des lois de la guerre, vous a envoyés en Égypte, pays soumis à la domination de le Sublime-Porte, en vous faisant croire qu'elle-même avait pu consentir à l'envahissement de son territoire.

Doutez-vous qu'en vous envoyant ainsi dans une région lointaine, son unique but n'ait été de vous exiler de la France, de vous précipiter dans un abîme de dangers, et de vous faire périr tous, tant que vous êtes ? Si, dans une ignorance absolue de ce qui en est, vous êtes entrés sur les terres d'Égypte, si vous avez servi d'instrument à une violation des traités, inouïe jusqu'à présent parmi les puissances, n'est-ce point par un effet de la perfidie de vos Directeurs? Oui, certes; mais il faut pourtant que l'Égypte soit délivrée d'une invasion aussi inique. Des armées innombrables marchent en ce moment, des flottes immenses couvrent déjà la mer.

Ceux d'entre vous, de quelque grade qu'ils soient, qui voudront se soustraire au péril qui les menace, doivent, sans le moindre délai, manifester leurs intentions aux commandans des forces de terre et de mer des puissances *alliées* : qu'ils soient sûrs et certains qu'on les conduira dans les lieux où ils désireront aller, et qu'on leur fournira des passeports pour n'être pas inquiétés pendant leur route par les escadres alliées, ni par les bâtimens armés en course. Qu'ils s'empressent donc de profiter à temps des dispositions bénignes de la Sublime-Porte, et qu'ils les regardent comme une occasion propice de se tirer de l'abîme affreux où ils ont été plongés.

Fait à Constantinople, le 11 de la lune de ramazan, l'an de l'hégire 1213, et le 5 février 1799 (17 pluviôse an VII).

Signé Jussuf, visir.

Je soussigné, ministre plénipotentiaire du roi d'Angleterre près la Porte-Ottomane, et actuellement commandant la flotte combinée devant Acre, certifie l'authenticité de cette proclamation, et garantis son exécution. A bord du *Tigre*, ce 10 mai 1799 (21 floréal an VII).

Signé Sidney Smith.

N°. IV, PAGE 281.

LETTRE DE SIR SIDNEY SMITH A M. LE GÉNÉRAL COMMANDANT LES TROUPES FRANÇAISES AU KAIRE.

A bord du *Tigre*, en mer, le 25 mai 1799 (6 prairial an VII).

Je soussigné, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE *de S. M. britannique près la Porte-Ottomane, commandant des forces combinées* destinées à agir contre l'expédition française sous les ordres du général Bonaparte, crois devoir mettre sous les yeux dès généraux et officiers commandant les troupes françaises en Égypte, la proclamation du gouvernement ottoman, *officiellement* comme il l'a fait au général en chef, plutôt que par des voies indirectes.

Ils y trouveront la réponse de la question que le général Bonaparte a fait naître par ses instructions secrètes à son émissaire Beauchamp, arrêté sur la caravelle turque, renvoyée d'Alexandrie, dont voici le texte : « *Si jamais l'on vous faisait la demande, les Français consentiront-ils à évacuer l'Égypte? Pourquoi pas?* Pourvu, etc.—Suivent des conditions très-faciles à accorder avec cette seule réserve que le général Bonaparte, depuis la bataille du Nil [1], ne peut être considéré comme dans le cas de pouvoir rien dicter à l'Europe combinée de nouveau par l'effet de l'indignation générale, et moins aujourd'hui que jamais, puisqu'il a échoué dans son entreprise contre la Syrie, devant la première et la plus petite division des forces destinées à agir contre lui.

Le ministre plénipotentiaire de S. M. britannique a l'honneur d'assurer les généraux, officiers et soldats français, que les cours alliées, y compris aujourd'hui celle de Vienne, n'ont d'autre intention que de faire cesser les horreurs de la guerre, prolongées par des prétentions outrées et les expédi-

[1] Nom que les Anglais ont donné au combat naval d'Abouqyr.

tions extravantes du Directoire; et il croit que rien ne peut tant faciliter la paix que le retour de l'armée française sur le sol de la France, où sa présence seule empêcherait les ambitieux de continuer une guerre sanglante dont l'unique but est de perpétuer le pouvoir usurpé.

N°. V, PAGE 286.

PROCLAMATION ADRESSÉE PAR LE DIVAN DE LA VILLE DU KAIRE, LA BIEN GARDÉE, AUX PROVINCES DE CHARQYEH, GARBYEH, MENOUFYEH, QÉLIOUBEH, GIZEH ET BAHYREH.

Les conseils sont ordonnés par la loi.

Dieu a dit dans le Koran : « Ne suivez pas les traces de Satan ». Dieu a dit : « N'écoutez pas les conseils des méchans ; ils font le mal sur la terre, et sont incapables de bien. Il est du devoir des bons de prévenir le mal avant qu'il arrive ou qu'il soit irréparable ». Nous vous prévenons, vrais croyans, pour que vous n'écoutiez pas les paroles des menteurs, parce que vous vous réveilleriez dans le repentir.

Il est arrivé au Kaire, la bien gardée, le chef de l'armée française, le général Bonaparte, qui aime la religion de Mahomet; il s'est arrêté avec ses soldats à la Koubeh, bien portant et bien sain, remerciant Dieu des faveurs dont il le comble. Il est entré au Kaire par la porte de la Victoire, le vendredi 10 du mois de Moarrham, de l'an 1214 de l'hégire, avec une suite et une pompe des plus grandes : ç'a été une fête de voir les soldats bien portans. Il avait avec lui les savans de Jémil-Azar, El-Sadat, El-Bekry, El-Enanieh, El-Demir, El-Dachieh, El-Koudirieh, El-Achmet, El-Refahieh, El-Kaderkieh, les sept odjaklis du sultan, les principaux habitans, les négocians et le divan. Ce jour a été un très-grand jour; l'on n'en a jamais vu de pareil : tous les habitans du Kaire sont sortis à sa rencontre. Ils ont vu et reconnu que c'é-

tait bien le même général en chef Bonaparte, en propre personne. Ils se sont convaincus que tout ce qui avait été dit sur son compte était faux. Son cœur étant porté pour les Musulmans, Dieu le comble de ses faveurs. Ceux qui avaient répandu de fausses nouvelles sur son compte sont les Arabes voleurs, et les Mamlouks fuyards dont les desseins sont la destruction du peuple, de ceux qui suivent les vrais principes de la religion, et d'empêcher la perception des droits du fisc, ne voulant nullement la tranquillité des créatures. Dieu a détruit leur puissance à cause des crimes qu'ils commettaient, et sa justice est terrible. Nous avons appris qu'Elfi-Bey est allé dans le Charqyeh avec quelques mauvais sujets, des Arabes Billys et Haydeh, roulant d'un lieu à l'autre pour faire le mal, pillant le bien des Musulmans; mais Dieu les en punira. Il répand dans les campagnes de fausses lettres, voulant faire croire aux paysans que les troupes du sultan sont en route; la vérité est qu'il n'en existe pas, n'y ayant rien de plus faux que ces bruits. Son intention est de faire naître le trouble, pour amener la destruction du peuple, comme faisait Ibrahim-Bey pendant son séjour à Gaza, d'où il envoyait des firmans pleins de faussetés et de mensonges, disant que c'était du consentement du sultan. Les paysans trompés, et les mauvais sujets qui y ajoutaient foi, pour ne pas en prévoir les suites, se jetaient dans le malheur; les habitans de l'Égypte-Supérieure ont chassé les Mamlouks pour leur sûreté, celle de leurs familles et de leurs enfans, parce que la punition des méchans entraîne la perte des bons, leurs voisins. La punition divine est tombée sur les méchans, nous demandons à Dieu d'en préserver les bons. Les habitans de l'Égypte-Supérieure ont montré par cette conduite plus de jugement et de prudence que ceux de la Basse-Égypte.

Nous vous informons que Djezzar-Pacha, qui a été ainsi nommé à cause de ses grandes cruautés [1], ne faisant aucun choix de ses victimes, avait rassemblé un grand nombre de mauvais sujets, soldats osmanlis, arabes et autres, voulant

[1] *Djezzar*, en arabe, signifie *boucher*, *carnassier*.

s'emparer du Kaire et des provinces de l'Égypte, et les encourageant par la promesse du pillage et du viol; mais Dieu s'est refusé à ses projets, faisant exécuter sa volonté à son choix. Les grâces de Dieu sont infinies, et tout dépend des bonnes intentions; il avait envoyé une partie de ses soldats dans le fort d'El-Arych, dans l'intention de prendre Qatieh. Le général en chef Bonaparte partit, battit les soldats de Djezzar, qui étaient à El-Arych, et qui criaient à la fuite, après que leur plus grand nombre eût été tué ou blessé. Ils étaient environ 3,000. Il prit le fort d'El-Arych et tous les approvisionnemens de Djezzar qui s'y trouvaient. Le général en chef se porta ensuite à Gaza, battit ce qu'il y trouva de troupes de Djezzar, qui fuirent devant lui, comme les oiseaux et les souris fuient devant le chat. Étant entré dans le fort de Gaza, il fit publier et assurer sûreté et protection au peuple; ordonna que la religion musulmane fût respectée, et combla d'honneurs les savans, les principaux et les négocians. Étant ensuite arrivé à Ramleh, il s'empara des approvisionnemens de Djezzar, en biscuit, riz, orge, et 2,000 outres fort belles, qui étaient là, pour sa route sur l'Égypte, mais Dieu ne l'a pas voulu. Il alla ensuite à Jaffa, et en fit le siége pendant trois jours. S'en étant emparé, il prit tous les approvisionnemens qui s'y trouvaient faits par Djezzar. Les habitans égarés, n'ayant pas voulu se soumettre et le reconnaître, ayant refusé sa protection, il les livra dans sa colère et par la force qui le dirige, au pillage et à la mort. Il en est péri aux environs de 5,000. Il a détruit leurs remparts, et fait périr tout ce qui s'y trouvait; c'est l'ouvrage de Dieu qui dit aux choses d'être, et elles sont. Il a épargné les Égyptiens qui s'y sont trouvés, les a honorés, nourris et vêtus. Il les a embarqués sur des bâtimens pour les reconduire dans leur patrie, les a fait escorter, craignant que les Arabes ne leur nuisissent, et les a comblés de biens. Il se trouvait à Jaffa environ 5,000 hommes de troupes de Djezzar; il les a tous détruits. Bien peu se sont sauvés par la fuite. De Jaffa, il se porta à la montagne de Naplous, détruisit ce qui s'y trouva de troupes de Djezzar dans un endroit appelé Qaqoûn, et brûla cinq villages de la montagne. Ce qui était dans les des-

tins a eu lieu : le maître de l'univers agit toujours avec la même justice. Ensuite, il a détruit les murs d'Acre, le château de Djezzar qui était très-fort; il n'a pas laissé à Acre pierre sur pierre, et en a fait un tas de décombres, au point que l'on demande s'il a existé une ville dans ce lieu, où on était resté environ 20 ans pour la bâtir. Il y vexait les habitans et les créatures : voilà la fin des édifices des tyrans. Lorsque sont venus à lui les partisans de Djezzar, de tous côtés il les a complètement battus, et n'en a laissé échapper aucun; il est tombé sur eux comme la foudre du ciel, et ils ont eu ce qu'ils méritaient. Il est retourné ensuite en Égypte pour deux motifs : le premier, pour tenir la promesse qu'il avait faite aux Égyptiens, de retourner à eux dans quatre mois, et ses promesses sont des engagemens sacrés; le second, c'est qu'il a appris que divers mauvais sujets mamlouks et arabes semaient le trouble et la sédition pendant son absence, dans les diverses provinces et villages : son arrivée les a tous dissipés comme des nuages aux premiers rayons du soleil et pendant le jour; toute son ambition est toujours la destruction des méchans, et son envie de faire le bien aux bons. Son amour pour le Kaire, l'Égypte, son fleuve, ses productions et ses beautés, le porte à vouloir qu'ils prospèrent jusqu'au jugement dernier. Il a amené avec lui quantité de prisonniers, de drapeaux et de canons qu'il a pris sur l'ennemi : toutes les peines sont pour ceux qui lui sont contraires, et le bonheur sera le partage de ceux qui lui sont unis. Retournez donc, créatures de Dieu, vers Dieu; soumettez-vous à ses ordres, la terre lui appartient; suivez ses volontés, et sachez qu'il dispose de la puissance et la donne à qui il veut; c'est ce qu'il nous a ordonné de croire. Ne soyez pas l'occasion de l'effusion de votre sang; ne faites pas trafic du malheur de vos familles et de vos enfans. N'écoutez pas les propos des Mamlouks fuyards; ne marchez pas sur les traces des pervers; ne marchez pas dans de mauvaises intentions; n'écoutez pas ceux qui vous disent que détruire les Français est une œuvre ordonnée par votre religion : c'est le contraire; ces conseils ne peuvent que vous conduire à votre abaissement, et entraîner la destruction des vrais croyans, grands et pe-

tits. Les Mamlouks et les Arabes vous égarent pour vous piller, et, lorsqu'ils voient venir les Français, ils fuient comme s'ils voyaient le diable, vous abandonnant à la colère des soldats ; ce qui est déjà arrivé plusieurs fois. Dieu nous suffit, et il nous suffit pour punir les méchans. Lorsque le général en chef est arrivé au Kaire, il a fait connaître aux membres du divan, qu'il aime les Musulmans, qu'il chérit le prophète auquel s'adresse le salut, qu'il s'instruit dans le Koran, qu'il le lit tous les jours avec attention : il a ordonné l'entretien de tout le nécessaire des mosquées, le recouvrement de toutes les fondations et leur application ; il a conservé tous les droits des odjaklis, et s'est occupé du bonheur du peuple ; voyez cette source de biens ; elle sera complétée par le créateur. Nous savons qu'il est dans l'intention de bâtir une mosquée qui n'aura point d'égale au monde, et d'embrasser la religion musulmane.

Signés les cheyks El-Bekry, El-Cherqaoui, El-Mohdy, El-Saouy, El-Fayoumy.

Aly-Ketkoda, Seïd-Achmed-El-Mahrouqy, Yousef-Bach-Tchaouych,

Membres du Divan.

TABLE.

CHAPITRE XI.

CAMPAGNE DE SYRIE.

PREMIÈRE PÉRIODE.

DEUXIÈME PÉRIODE.

TROISIÈME PÉRIODE.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

ERRATA.

Page 95,	ligne 18.	4e. demi-garde . .	*lisez* demi-brigade.
48,	29.	du 11 au 14 fructidor (30 au 31 août)	(28 au 31 août).
62,	11.	existent	existaient.
210,	18.	contre escarpe . .	contrescarpe.
310,	12.	djermes armés . .	armées.

Nota. C'est par erreur que l'on a, dans plusieurs pages de ce volume, imprimé *Qosseïr,* nom d'un port situé sur la Mer-Rouge. Il faut lire partout *Cosseïr*, adopté communément dans l'orthographe française. Les Égyptiens prononcent *Qoseyr.*

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON.

TOME V.

On trouve à la même Librairie :

LES ÉTATS DE BLOIS, ou la Mort de MM. de Guise, scènes historiques (décembre 1588), par l'auteur des *Barricades. Deuxième édition.* fr. 7 50

LES BARRICADES, scènes historiques (mai 1588). Un vol. in 8°. *Troisième édition*, revue et augmentée. fr. 6

LES AGRAVIADOS D'ESPAGNE, suivi de notices sur les hommes qui ont joué un rôle dans les affaires d'Espagne, depuis l'abolition des Cortez en 1823, par F. C. in-8°. fr. 3

ESSAIS SUR LE RÉGIME CONSTITUTIONNEL, ou Introduction à l'étude de la Charte, par C. Q. Hello, un vol in 8°. fr. 5

TABLEAU HISTORIQUE, géographique, Minographique et politique du Caucase, et des provinces limitrophes entre la Russie et la Perse, par M. Klaproth, un vol in 8°. fr. 4

ANCELOT, six mois en Russie. Lettres écrites en 1826, à l'époque du Couronnement de S. M. l'empereur. 1 vol. in 8°. fr. 7

ATLAS DES ROUTES DE FRANCE, ou Guide des voyageurs dans toutes les parties du royaume, dressé par A. M. Perrot, membre de plusieurs sociétés savantes. Un volume in-12, cartonné. 13

HISTOIRE DE NAPOLÉON BONAPARTE, de sa vie privée et publique, de sa carrière politique et militaire, de son administration et de son gouvernement, par l'auteur des *Mémoires sur le Consulat.* Ire livraison, 2 vol. fr. 14

MÉMOIRES SUR LA CONVENTION ET LE DIRECTOIRE, par A.-C. Thibaudeau. 2 vol. in-8°. fr. 12

MÉMOIRES SUR LE CONSULAT, 1799 à 1804, par un ancien conseiller d'État, pour faire suite aux *Mémoires de Thibaudeau.* 1 vol. in-8°. fr. 7

HISTOIRE DE JEAN VI, Roi de Portugal, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, en 1826; avec des particularités sur sa vie privée et sur les principales circonstances de son règne. 1 vol. in-8°. fr. 7